



VOYAGES

Aux Côtes de

GUINÉE

& en

AMÉRIQUE.

Par Mr. N * * *

Avec Figures.



AMSTERDAM.

Aux depens d'ETIENNE ROGER, Marchand
Libraire chez qui l'on trouve un asortiment ge-
neral de Musique, dont on peut avoir
chez lui de Catalogue.

MDCCXIX.

2983

Handwritten signature

ROYAL

Aux Côtes de

GUINÉE

de St

AMÉRIQUE

Par M. N. N.

Paris 1788



A. A. A. A. A.

Les auteurs ont l'honneur de vous adresser
ceux de la collection, pour les faire
chez les Libraires.

MDCCLX

VOYAGES

AUX CÔTES DE

GUINÉE

ET EN

AMÉRIQUE.

LE premier d'Avril 1702. je partis de la rade de *Chef de Bois*, qui est à deux lieues de la *Rochelle*, pour aller à la Côte de *Guinée* dans un Vaisseau du Roi de cinquante pièces de Canon; notre Capitaine qui étoit Enseigne de Vaisseau, fit desfourcher le second au soir, & le lendemain lever l'anchre à trois heures du matin, à la faveur d'un petit vent de Nord-Est quart de Nord. Nous étions accompagnés d'une soixantaine de Vaisseaux marchands, dont les uns alloient à la Côte avec nous, d'autres à la *Martinique*, quelques autres à *Cayenne* & à l'Isle de *St. Domingue*.

A peine eumes nous levé l'anchre qu'il arriva un accident fâcheux à un de ces

A

Vais-

Vaisseaux, par la foiblesse du vent; il toucha sur une Roche nommée Lavardin: nous le crumes perdu, ce qui lui seroit arrivé, selon toutes les apparences, sans le secours de plusieurs Chaloupes qui allerent le touër, & le delivrerent du danger; il en fut quitte pour ne pas faire le Voyage avec nous, car le Capitaine n'osa hazarder son Navire en pleine mer sans l'avoir fait visiter. Il relâcha donc sur les vases devant la *Rochelle*; pour nous, & les autres Vaisseaux qui étoient sous notre escorte, entre lesquels il y en avoit de *Bordeaux*, de *Nantes*, de la *Rochelle*, & de plusieurs autres Ports, nous fîmes route par le pertuis d'*Antioche*; mais nous ne fûmes pas fort loin, car le vent molit d'une telle manière, la marée de plus étant devenuë contraire, que nous fûmes obligés sur les quatre heures après midy de revenir mouiller au même endroit, d'où nous étions partis le matin; après quoi nous affourchâmes notre Navire, les autres en firent autant.

A propos d'affourcher, ce terme nous donna un petit sujet de divertissement: un Volontaire Saintongeois, qui étoit assurément bien neuf, comme vous en jugerés par le recit suivant, & qui étoit de *Barbesieux* petite Ville, mais fameux Marquisat,

fat, dans la haute Saintonge, où l'on ne fait ce que c'est que Bateau, Barque, ni Navire, ayant entendu dire qu'il falloit affourcher le Navire, me demanda si on alloit passer des fourches à travers le Vaisseau pour les enfoncer au fonds de la Mer, & arrêter par ce moyen le Navire, afin qu'il ne remuât pas de place. Quand il m'eut fait cette demande, voyant sa simplicité, & sa naïveté, je jugeai que c'étoit un plat pour faire rire, & réjouir tout l'Equipage. Sachant d'ailleurs qu'il ne faut laisser échapper aucune occasion divertissante pour bannir la mélancolie, & la mauvaise humeur, que la Mer n'inspire que trop par elle même, je le dis au Maître de l'Equipage (a) qui commandoit sur le gaillard de derrière, après l'avoir mis au fait, j'allai sur le gaillard de devant dire la même chose au Contremaître; cela fut aussitôt répandu parmi les Matelots, qui

A 2

(a) Un Maître dans les gros Vaisseaux François, soit qu'ils appartiennent au Roi, ou qu'ils appartiennent aux marchands est le Capitaine de tous les Matelots, & par conséquent le premier Officier marinier; il commande à tout l'Equipage; mais il est soumis à l'état major, qui est ordinairement composé d'un Capitaine, d'un second Capitaine, d'un premier & second Lieutenant, d'un premier, & second Enseigne; quelquefois il n'est composé que d'un Capitaine, d'un Lieutenant, & d'un Enseigne.

étoient occupés aux ancres ; le Maître commanda tout haut qu'on cherchât les fourches , pour bien amarrer le Vaisseau , & donna la commission à mon *Santongeois* de les chercher , & de les apporter sur le pont. D'abord il fut à l'ordre , le voila fort empressé , il cherche par tout le bord , il demande à tous les Matelots où étoient les fourches pour arrêter le Vaisseau. L'un l'envoie d'un côté l'autre de l'autre , il ne trouvoit point les fourches ; il n'avoit garde : enfin aiant bien cherché , & recherché étant tout baigné de sueur , il comprit , après bien du tems , que l'on se moquoit de lui. Il s'alla cacher n'osant paroître ; on eut bien de la peine à le faire revenir sur le gaillard , tant il avoit de honte : l'ayant enfin surmontée , il parut , & après avoir bien diverti , & fait rire l'Equipage , il s'aquit le nom du Sieur des fourches , qu'il conserva pendant tout le reste de la campagne , qui fut de vint & deux mois , quoi qu'à la fin il devinssé un des meilleurs sujets qu'il y eût parmi ses Camarades , & se rendissé par son application fort habile , & fort capable , & s'attirassé l'estime , & l'amitié des Officiers , & des Matelots ; tant il est vrai qu'avec l'étude , & l'assiduité on vient à bout de tout , & que l'esprit le plus grossier , & le plus brut

brut se polit, & se raffine avec le tems par le moyen du travail, & de l'application à son employ, quelque nouveau qu'on y soit entré : J'ai ouï dire que quelques années après notre retour il avoit commandé un Vaisseau de vint & quatre Canons, aussi destiné pour la Côte de *Guinée*.

Pendant que nous restâmes afourchez, comme il nous ennuioit, je me ressouvienens qu'on passa un après soupé à faire des contes, dont j'ai retenu les trois suivans.

LES TROMPEURS TROMPEZ CONTE D'E. R.

Pendant que la guerre de septante deux paroissoit se devoir faire bientôt, quatre Libraires d'Amsterdam qui alloient à la Foire de Francfort, se trouvant à Colongne, craignirent s'ils remontoient le Rhyn, d'être pris par quelque Parti François. Pour éviter cet inconvenient ils aimerent mieux louer une Charette qui devoit les conduire par terre à Francfort. Comme il n'y a point de route reglée pour y aller, on est sujet à loger dans des maisons de Payfan, où l'on ne trouve pour toute nourriture, que du Lait, des Oeufs, & des Choux salés. Le Payfan qui leur loua la Charette le savoit bien, aussi fit il provision de

deux grosses saussifles pendantes à sa cheminée, qu'il enveloppa dans un morceau de papier gris & qu'il mit à côté de son siège. Vers le midi ou même l'après midi quelqu'un des quatre Libraires regardant les Saussifles du chartier dit, voilà un Drôle qui fera meilleure chère que nous ce soir. Quelqu'un des quatre ayant envie de faire de l'eau dans le temps qu'on disoit cela, le Payfan arêta la Charette, & par hasard ce fut proche d'un lieu où il y avoit quantité de Boudins séchez au Soleil, d'une toute autre espèce. Morbleu dit quelqu'un de la Compagnie jouons un tour à ce Payfan, prenons lui ses Saussifles & mettons en d'une autre nature dans son papier. Ce qui fut dit fut fait, & sans que le Payfan s'aperçût du changement la Charette arriva au gîte où l'on devoit passer la nuit. Ces Messieurs entrèrent dans la Cuisine & demanderent à l'hôtesse ce qu'elle avoit pour leur souper. Elle leur repondit qu'elle n'avoit que des choux salés, à quoi ils s'étoient bien attendus. Mettons dit l'un, nos Saucifles à cuire avec les choux tout en sera meilleur. On aplaudit à la proposition, puis ces Messieurs voulant fumer une Pipe ensemble en leur particulier, demanderent une chambre à l'hôtesse, qui les y fit conduire. Le Payfan n'a-

voit

voit rien veu de tout ceci, parce qu'en arrivant il avoit été obligé de rester un raisonnable temps à l'Ecurie pour soigner ses Chevaux. Quand il eut fait il vint à la Cuisine & comme c'étoit dans le mois de Mars, qu'il fait encore quelquefois bien froid, voyant un pot sur le feu il demanda à l'hôtesse ce qu'il y avoit dedans. Elle lui dit que c'étoit des Choux qu'elle faisoit cuire pour les Messieurs qu'il avoit amenez. Oh, oh, dit il, des Choux cela est admirable pour cuire mes Saucisses, il vaut mieux les manger chaudes que froides & elles rendront les choux meilleurs. Il prit donc son papier & sans l'examiner il le vuida dans le Pot. Quand les choux eurent bouilli quelque tems, & qu'on fut pour les servir, il prit une grande fourchette, qui pend ordinairement à la Cheminée & cherchant dans le pot en retira ses deux Saucisses, puis l'hôtesse fit porter le plat de Choux dans la chambre de ses nouveaux hôtes. Lors qu'ils en goûtèrent, quel diable de goût ont ces choux, dit l'un; Morbleu, dit un autre, les Saucisses les ont gâté car vous voyez que les Saucisses se sont fondues dans le pot, puis qu'en les cherchant nous ne les trouvons pas. Cependant comme la faim les pressoit, & qu'ils n'avoient point d'autre chose à man-

ger, force fut d'en faire son repas, mangeant l'un plus & l'autre moins. Le soupé fini ils retournèrent à la Cuiſine pour paſſer une heure en compagnie. En arrivant ils virent leur Paiſan qui tenoit encore une de ſes Sauciſſes à la main & qui mangeoit de bon appetit. Ils lui demanderent s'il avoit fait cuire ſes Sauciſſes parmi leurs choux. Qui vraiment leur dit il, mais Meſſieurs cela n'a pas gâté vos choux. Ils connurent alors ce qu'ils avoient mangé, chacun s'en fut dans la Cour & mettant ſon doigt dans ſa gorge, tâcha de faire reſtitution, & cependant ils n'oſerent ſe plaindre, parce qu'ils s'étoient trompez eux mêmes.

LE MARCHAND DE CENDRES, CONTE D'E. R.

Monſieur Pean étoit un Libraire établi à Saumur où il gaignoit beaucoup parce qu'il imprimoit & vendoit très bien quantité de Pſeaumes, de Nouveaux Teſtamens, & autres livres de Piété, pour les Reformez. C'étoit un homme qui aimoit à ſe divertir & ſouvent aux dépens du prochain, profitant de toutes les occaſions qui s'en preſentoient. Un jour qu'il ſe promenoit de grand matin, méditant aux dépens de qui ou à quoi il pourroit paſſer ſon

son temps agréablement, il rencontra un Blanchisseur de Toiles, nommé Mr. Poitevin, qui paroissoit fort pressé; il l'arêta & lui demanda où il alloit. Ah Monsieur Pean, laissez moi aler s'il vous plaît, lui répondit il, car il faut que je trouve des Cendres, dont j'ai un besoin extrême. Des Cendres dit Mr. Pean, je vous en vends cent boisseaux si vous voulez; A combien le Boisseau dit Poitevin. A trente sols dit Pean. Notez qu'elles en valioient bien quarante. Faupe dit Poitevin, qui passoit pour un homme fort attaché au bien, allons chez un Notaire, Mr. Pean faire écrire notre accord. Monsieur Pean ne se pressant pas, Mr. Poitevin redoubla, allons donc. Oh dit Mr. Pean vous sçavez bien que je suis acoutumé de déjeuner & je ne perdrai pas ma coutume pour ce marché; allés où vous voudrez Mr. Poitevin si vous avez si grand hâte. Mr. Poitevin qui y voioit un gros gain lui dit croyez vous Mr. Pean que je ne sache pas complaire à mes amis, ce n'est pas tout dit Pean, si vous voulez que le marché tienne il faut Mr. Poitevin que vous me regaliez d'un bon déjeuner. Poitevin qui craignoit que Pean ne se dedit se soumit à la condition, & ils furent déjeuner ensemble aux depens de Poitevin. Monsieur

A. 5

Pean

Pean mangea, but, rit & suivant sa bonne & louable coutume fit durer le repas tant qu'il put. Il falut pourtant à la fin aller chez un Notaire faire écrire le contrat. Monfr. Poitevin dicta les conditions au Notaire, parce que Mr. Pean dit qu'il s'entendoit mieux à boire un verre de vin qu'à cela. Le Contrat écrit le Notaire le lut, Monfr. Pean en ayant entendu la lecture le pria de le leur lire encore une fois. Le Notaire dit que cela étoit très juste & qu'il falloit bien sçavoir ce que l'on signoit. Il lut donc la formule du Contrat très posément, mais quand il l'eut finie, Monfr. Pean faisant semblant de se grater à la tête, où il ne lui demandoit pourtant pas, & demandant mille excuses au Notaire, il le pria de leur en donner encore une lecture. Cela fâcha un peu le Notaire, qui voulant passer pour honnête homme & homme d'esprit, trouvoit mauvais qu'on le soupçonnât de s'être trompé aux conditions du marché. Je vous la donnerai Mr. Pean lui répondit-il d'un ton animé, car je veux bien que vous sachiez que je suis homme d'honneur & incapable de coucher par écrit les conditions d'un marché autrement qu'on ne me les dicte. Il recommença donc à lire mais il lisoit si posément qu'il apuyoit sur chaque

que

que Sillabe. Par-de-vant Moi, & ainsi de
suinte. Quand la lecture fut finie Mr.
Pean faisant semblant de se rapeller, je me
doutois bien qu'il y manquoit quelque cho-
se, ajoutez s'il vous plaît & le dit Poi-
tevin fournira le bois. Mr. Poitevin vou-
lut repliquer, mais Mr. Pean s'écria com-
ment Diable veut il que je lui fournisse
cent boisseaux de cendres sans bois. Cela
dit il ouvre la porte, sort, laisse Poitevin
payer le Notaire, outre les frais du déjeu-
né, & court encore.

LES OEUF S DURS CONTE D'E. R.

Si l'on écrivoit tous les Tours qu'a jouez
Mr. Pean, dont je viens de parler, il y
auroit de quoi faire un gros livre, capable
de faire peut-être autant rire ceux qui les
liroient que ces tours ont chagriné ceux à
qui il les a jouez. Pour l'intelligence de
ce Conte il faut savoir que c'est la mode à
Saumur de déjeuner d'Oeufs frais à la co-
que, & de vin d'Espagne comme en d'au-
tres Villes de déjeuner d'huitres. Monfr.
Pean étant un soir chez une hôtessè qui
tenoit un des meilleurs Cabarets de la Vil-
le, mais contre qui il avoit une dent de
lait, il entendit qu'elle disoit à quelqu'un
A. 6 qui

qui demandoit des Oeufs, qu'elle n'en avoit pas un à présent, mais que le lendemain à cinq heures du matin une Payfanne lui en devoit apporter douze douzaines de tout frais. Mr. Pean ne laissa pas tomber cela à terre & le lendemain il se leva de grand matin & fut se promener devant la porte du Cabaret. Il vit effectivement une Payfanne qui apportoit un grand panier plein d'Oeufs; il l'acoste & lui demande si elle n'est pas d'un tel Village, non dit elle je suis d'un tel, c'est ce que je voulois dire reprit Mr. Pean. Ne connoissez vous pas ma Commere Jaqueline qui a quatre enfans c'est Marie, repondit elle. Oui, oui, dit Mr. Pean je me trompois au nom: ma bonne femme je ne loge qu'à quatre pas d'ici, si vous voulez y venir avec moi, je vous prierai de me faire un petit plaisir où vous gagnerez richement votre vie. Très volontiers dit elle Monsr. & fut avec lui à sa maison. En entrant il lui dit de laisser son panier dans sa boutique & de le suivre. Il la mene dans une chambre où il fit servir à déjeuner, faisant semblant d'écrire. Il avoit dès le matin fait allumer un grand feu & pendre dessus une grande chaudière pleine d'eau qui bouilloit à merveilles. Il avoit en même temps donné ordre à un de ses apprentifs que si une Payfanne qu'il alloit

loit amener, passoit avec lui dans une autre chambre & laissoit un panier plein d'Oeufs dans sa boutique, il les fit incessamment durcir dans l'eau qui bouilloit & qu'il les rangeât après dans le panier comme ils avoient été auparavant. Quand il eut bien fait déjeuner la Payfanne & qu'il jugea que son affaire étoit faite, il demanda à la Payfanne, contrefaisant l'innocent, pour qui étoient ses Oeufs, qui lui dit ce qu'il savoit bien déjà, que c'étoit pour l'hôtesse d'un tel Cabaret. Il lui donna deux pièces de cinq sols, & lui dit, je vous prie si elle ne prend pas tout de m'apporter le reste, & si elle prend tout de venir me le dire, afin que je vous ordonne de m'en apporter d'autres demain & que je vous charge d'un message pour ma Commere. La bonne femme, qui avoit été bien régalée & avoit gagné deux pièces de cinq sols lui promit tout, & lui tint parole. Elle vint donc au bout d'un quart d'heure lui dire que l'hôtesse avoit tout pris: & bien dit il, quand vous reviendrez en Ville venez me voir, il m'est survenu une affaire pour laquelle il faut que je sorte incessamment. En même temps il sortit & connoissant trois ou quatre personnes bien appetissées, aimant beaucoup à se regaler aux dépens d'autrui, & à qui il vouloit jouer un tour, il fut les

trouver & leur dit qu'il avoit envie de déjeuner d'une demi douzaine d'Oeufs frais à la coque & de trois ou quatre verres de vin d'Espagne : que s'ils vouloient il les regalerait, mais qu'il les avertissoit d'avance qu'il ne vouloit pas boire avant d'en avoir du moins mangé un couple. Les autres qui devoient être regalez pour rien eurent trop de complaisance pour ne trouver pas qu'il avoit raison. Chacun donc en dit autant & lui reprit, allons Messieurs. Il les mene chez l'hôtesse dont j'ay parlé & la voyant lui demanda pourrions nous Madame avoir chacun demi douzaine d'Oeufs frais à la coque ; mais Madame je vous avertis que nous ne les voulons pas durs, qu'ils soient très peu cuits je vous prie. Après cela vous nous donnerez une bouteille de vin d'Espagne, mais nous voulons manger auparavant. L'hôtesse apella la Cuisinière & lui dit faites cuire deux douzaines d'Oeufs frais pour ces Messieurs & sur tout qu'ils ne soient pas trop cuits. Puis se tournant vers Mr. Pean elle lui dit, vous ne pouviez jamais venir plus à propos, car j'en viens de recevoir un plein panier de tous frais. Elle fit mettre la Nape & puis, peu de temps après la Cuisinière apporta les Oeufs frais. Mr. Pean & ses amis voulant casser chacun un Oeuf ils les trou-

trouverent durs comme le Diable. Ils
tirerent la Clochette & demanderent l'hô-
tesse, à qui ils dirent, Madame, nous vous
avons prié que nos Oeufs ne fussent pas
durs & voyez. Elle apella la Cuisinière
la gronda bien & lui dit de faire cuire d'au-
tres Oeufs & lui recommanda sur tout
qu'ils ne fussent pas trop cuits. Peu après
la Cuisinière les apporta, chacun en vou-
lant ouvrir un les trouva aussi durs que les
premiers. Grand coup de clochette en Cam-
pagne demandant l'hôtesse, à qui étant ve-
nue on fit voir ces seconds Oeufs. La
Cuisinière fut appellée & traitée de mal-
heureuse, de chienne &c. Car l'hôtesse
n'étoit pas des moins liberales en injures.
Cependant l'hôtesse se tournant vers Mr.
Pean dit Mr. je vous prie de prendre un
petit de patience, on vous en va d'abord
donner d'autres. Quand le troisieme plat
d'Oeufs parut il fut trouvé aussi cuit que
les autres fois. Jugez comment l'hôtesse
trahit la Cuisinière qui jura qu'elle les a-
voit mis d'une main dans l'eau & retiré
en même temps de l'autre. Monsr. Pean
faisant semblant de se fâcher se leva de ta-
ble & en jurant dit, Morbleu Madame, puis
qu'il n'y a pas moyen d'avoir un Oeuf
frais chez vous sans qu'il soit dur, allons
Messieurs allons nous en & faisant le dépi-
té

té sortit en disant cela. Les autres par compagnie furent obligez d'en faire autant & de le suivre, régalez d'une manière à n'en devoir jamais craindre d'indigestion.

Mais revenons à la suite de notre relâche qui fut de dix jours. Nous partîmes donc pour la seconde fois un vendredi avant jour, treizième d'Avril, en plus grand nombre que nous n'étions la première, car d'autres de *Bourdeaux*, & de *Nantes* vinrent nous joindre pour profiter de notre escorte; le vent étoit favorable & assés fort. Comme il demeura plusieurs jours tel, nous decapâmes (a) le quatrième jour après notre départ. Dès le septième les Vaisseaux destinés pour les Iles nous quittèrent les uns après les autres. Avant de faire route différente ils mettoient les pavillons dehors pour nous saluer; ceux qui se trouverent près de nous joignirent les cris de vive le Roy réitérés par sept fois; nous répondimes à leur salut par nos pavillons, & par cinq cris de vive le Roy: le dixième jour nous ne restâmes que quatre Vaisseaux de compagnie.

Après

(a.) Decaper signifie sortir d'entre des terres qui s'avancent dans la Mer des deux côtés, & qui à leur extrémité ont des élévations plus, ou moins hautes, qu'on appelle Caps. Ceux que nous passâmes dans cette occasion sont les Caps de *Pinnierre*, & d'*Oüessant*.

Après avoir pris la hauteur à midi le quatorzième, nous nous trouvâmes sous le Tropique du *Cancer*, où il falut faire la cérémonie acoutumée, quand on passe ce Cercle. Cette cérémonie est un bâtème marin, dont tout fait plaisir, ce qui le précède, ce qui l'accompagne, ce qui le suit, en voicy, mon très cher lecteur, un recit abrégé qui peut-être vous fera plaisir : mais avant que de commencer cette description il faut dire une petite circonstance qui est toute naturelle au sujet, c'est que ce même jour le matin on avoit tué un jeune Bœuf pour la chambre, qui avoit déjà des cornes d'un pié, & demi de long. Un Matelot qui étoit gabier (a) & le plus grottesque qu'on pût voir, marié par parenthèse, fit depouiller ce Bœuf de telle manière que toute la peau depuis le bout du museau jusques à la queue se tenoit parfaitement, l'endossa sur son corps, & eut grand soin que la peau de la tête de cet animal envelopât bien la sienne; il la coupa par le milieu depuis le bout du museau jusques à trois travers de doigts au dessous des cornes. Ces deux moitiés lui pen-

doient

(a) En France le gabier est un officier marinier qui est chargé du soin d'un mâ, comme il y a plusieurs mâs il y a aussi plusieurs gabiers, chacun desquels doit prendre garde à ce qui concerne le mâ dont il est gabier, & avoir l'œil que rien n'y manque.

doient de chaque côté comme deux grandes oreilles; il se fit une barbe postiche avec des étoupes, il se peignit le reste du visage, les mains, & les bras avec des couleurs rouges, noires, blanches, & jaunes, il mit en bandolière un Racage (*a*) de la grande vergue, par devant il étoit couvert, des torchons de la cuisine. Dans cet équipage ayant pris la broche sur son épaule, il monta à la grande hune, tous les Matelots s'équipèrent à peu près de la même manière, excepté la peau du Bœuf, & les uns ayant pris les poiles, les poillons, les chaudrons, les marmites, & quelques gamèles pour servir en guise de tambours, les autres des barres d'enspecth (*b*), & des escouvillons (*c*) vinrent à la chambre du Capitaine, où j'étois avec les autres Officiers Majors, & faisant un bruit tel que vous pouvés vous l'imaginer sans peine, firent dire

(*a*) Racage est un certain nombre de petites poules, oblongues, percées, & enfilées dans une corde qui entoure le mât, & va s'attacher à la vergue pour l'unir au mât, & faciliter le moyen de la hisser, & de l'amener quand on le veut.

(*b*) Barre d'enspecth, ce sont les barres de fer, ou de bois dont on se sert pour remuer les canons, & leurs affûts.

(*c*) Escouvillon est un grand bâton de la longueur de chaque Canon, qui a à un bout une espèce de brosse ronde pour nettoyer le Canon pardedans, & qui est de l'autre bout de la grosseur de l'embouchure du Canon pour bourrer la poudre & le boulet.

dire au Capitaine que tout étoit prêt pour commencer le bâteme, auquel ne sont point sujets ceux qui ont déjà passé le Tropique; mais qui que ce soit qui ne l'a pas passé, tût ce le Capitaine, ou le grand Amiral, il faut qu'il subisse la loy, & qu'il se foumette à la cérémonie. Notre Capitaine ne l'avoit pas passé, ni moi non plus, nous étions les deux seuls de l'état major, il sortit donc de sa chambre à la porte de laquelle le premier Pilote qui est le maître conducteur de cette ceremonie lui dit par un discours de sa façon de quoi il étoit question; aussi tût le Capitaine fit mettre dehors les pavillons, & la flamme, & ayant demandé où étoit le bon homme Tropicque, quatre des principaux masques furent envoyés pour le faire descendre, & l'accompagner. Il descendit au bruit des chaudrons, des poiles, des marmites, & des poillons, & s'étant approché du Capitaine le prit par la main, & le mena sur le pont au pié du gaillard du côté de stribord, où il le fit asséoir sur une barre de fer qui étoit en travers sur une grande baille pleine d'eau de Mer, où il lui fit faire les vœux accoutumés en pareil cas, qui sont que jamais il n'auroit affaire avec aucune femme de Matelot, qu'il feroit bâtiser aujourd'hui, & dans la suite tous ceux qui n'auroient pas pas-

passé le Tropique. Et lors que nous serions sous la Ligne tous ceux qui ne l'auroient pas passée, soit hommes, soit femmes. Cela fait le Pilote lui presenta une corbeille couverte d'une serviette, dans laquelle il mit une pièce d'or, après quoi le bon homme Tropique lui jetta trois, ou quatre gouttes d'eau sur la tête, & continua son bâteme à l'égard de tous ceux qui n'avoient pas encore passé le Tropique. Il faut remarquer que le bon homme Tropique impose un nom à celui qu'il bâtise qui doit avoir choisi un Parrain, auquel il demande tout haut quel nom il donne à celui qu'il va bâtiser. Je vous laisse à penser quels noms ce sont, il y en a pour étouffer de rire à les entendre nommer, l'un s'appelle *Jean Broche*, l'autre *Engoulevent*, l'autre *Frippe sauce*, l'autre *Craque boudin*, l'un *Jean ch*, l'autre *Chie en Pot*, enfin c'est une farce, car chaque Parrain s'étudie à donner des noms drôles, & grotesques pour faire rire, & pour rejouer, la compagnie, les plus risibles sont les meilleurs.

Ceux qui donnent un present raisonnable à l'Equipage sont traittés d'une manière fort douce, ce present peut se faire en Or, en Argent, Eau de vie, Liqueurs, Vin, Confitures, Figues seiches, Aman-

Amandes, Noisettes, Raisins; chacun n'est obligé de donner que selon ses facultés; mais ceux qui ne veulent rien donner, qui donnent trop peu, ou qui ont fait quelque pièce à quelqu'un sont traittés bien différemment, car deux Matelots apostés pour cela tirent la barre sur laquelle le personnage est assis, l'enfoncent dans la baille, & le trempent à merveille; Après quoi les autres Matelots qui ont préparé un bon nombre de seaux tous pleins d'eau l'arrosent de tous côtés. Ils lui en jettent de dessus les hautbans, de dessus la chaloupe, de dessous les gailards, en un mot par devant & par derrière, & de quelque côté qu'il se tourne il recoit dans le visage de pleins seaux d'eau, ce qui dure jusques à ce qu'il ait donné, ou promis de quoi contenter l'Equipage.

Il y en a toujours quelqu'un dans un Bord qui donne à rire aux autres, car assésurément on rit pour lors de bon cœur, voyant l'embarras où se trouve un pauvre malheureux. Un Parisien troisième Commis dans notre Vaisseau qui étoit armé pour la Compagnie de la Siente nous donna cette farce dans cette occasion; il fut nommé le Rossignol d'arcadie; il s'obstina de ne vouloir rien donner, ni promettre

à l'Equipage, aussi fut il arrosé de la belle manière, car on lui jetta plus de cinquante seaux d'eau sur le corps. Il trouva pourtant à la fin un endroit pour s'échapper, & l'Equipage n'eut que le plaisir de l'avoir bien mouillé, & de le faire enrager ensuite tout le reste de la campagne. La cérémonie étant finie, qui duré à proportion du nombre de ceux qu'il y a à baptiser, le bon homme Tropicque reprend le Capitaine par la main, le conduit à sa chambre, de la même manière qu'il l'étoit allé chercher, après quoi on ferre les pavillons, on amène la flamme & l'Equipage reçoit les présents de ceux qui les ont promis, & continue le reste du jour à se rejouir, & à se divertir.

Je croi qu'il ne sera par hors de propos de faire connoître à la satisfaction des curieux la cause, & le principe de ce bûteme, ou ce qui a donné lieu à son institution.

Cette pratique marine a commencé après la découverte des païs au de là des Tropiques; chaque Nation a voulu peupler ceux qui lui appartenoient; pour le faire on a transporté dans les commencemens, comme tout le monde le fait, des hommes, & des femmes, dont la réputation n'étoit pas la meilleure du monde;

pres-

presque tout le monde fait encore que les deux Tropiques entre lesquels le Soleil fait sa course, sans jamais passer au de là, separent la Zone Torride d'avec les Tempérées, & il semble, lorsqu'on a passé ces Cercles, qu'on est entré dans un monde nouveau, car tout y est different. La qualité de l'air est differente, il y fait un chaud excessif, & continu; les hommes n'ont ni la même figure pour le visage, ni la même couleur de corps, car ils ont le front, & le nez gros & plat, des levres fort grosses, & retroussées, les cheveux courts, & cotonnés; ils ont toute la peau noire, hormis le dessous des piés, & le dedans des mains, qui sont assés blancs. On trouve des animaux tout differens & des monstres à foison, & de toutes sortes, de fruits, des arbres, qui sont toujours couverts de feuilles. En un mot ces Pais, & leurs Habitans, n'ont presque aucun rapport avec les pais renfermés dans les Zones Tempérées, bien moins encore avec ceux qui sont renfermés dans les Zones Froides ou Glaciales. J'aurai lieu de parler de toutes ces choses dans la suite de mon Voyage, pour le present je reviens à l'origine de ce bâteme.

Je crois qu'il a été établi dans les commencemens seulement pour ces hommes,

&

& ces femmes que l'on transportoit pour peupler ces Pais nouvellement découverts. Les marins ont prétendu sans doute, que ces sortes de personnes ayant reçu leur bâtement dans un nouveau monde, étoient comme renouvelées, & devoient être censées extérieurement lavées de toutes leurs fouilleures légales, & qu'ainsi on ne pouvoit plus après cela leur reprocher les fautes qu'elles avoient eu le malheur de commettre. Elles aqueroient une nouvelle réputation, & étoient regardées comme des personnes d'honneur, tellement qu'on les marioit ensuite au pié du grand mâ.

Cette coutume qui ne fut d'abord en usage que pour ces personnes, a passé indifféremment jusques à ceux qui n'avoient pas encore traversé le Tropique; ainsi dans les Vaisseaux où il n'y a point de ces sortes de gens, on bâtit également tous ceux qui ne l'ont pas encore passé. Voilà selon ma pensée, & ce que j'en ai peu découvrir l'origine de ce bâtement, & la manière dont il est pratiqué, communément parmi les François; les autres Nations ont quelques maximes différentes, mais ils bâtissent toujours.

Cette cérémonie étant finie nous continuâmes notre route, & le premier de Mai nous vîmes terre, c'étoit le Cap blanc que nous

nous eûmes
courans r
petit d
à Goeré
quars de
Cap Verd
par deux
dessus, e
cette refl
le nom de
vîmes x
où il y a
ses Offici
gnie du
de vint p
teur fort
ces habita
dats, qui
au pié de
& à fable
pais, à ca
fin. Il n'y
Il faut alle
grandeten
nard à tro
y a deux
tout près
nécessaire
Vaisseaux
ces endro

nous eumes bien de la peine à doubler, les courans nous étant contraires, & par la petitesse du vent. Le huit nous arrivâmes à Goérée, qui est une petite Ile de trois quarts de lieue de tour, & assés près du *Cap Verd*, que l'on reconnoît facilement par deux petites élévations, qui sont au dessus, en forme de Mammelles. C'est cette ressemblance qui leur a fait donner le nom de *Mammelles du Cap Verd*. Nous vimmes mouiller assés près d'une pointe, où il y a des maisons pour le Gouverneur, ses Officiers, & les Commis de la Compagnie du *Senegal*. Le Fort qui est garni de vint pièces de canon est sur une hauteur fort escarpée, un peu au dessus de ces habitations. Les Cazernes des Soldats, qui sont construites de nattes, sont au pié de ce Fort bâti de pierres, à chaux, & à fable, qui ne manque pas dans ces pais, à cause de la grande chaleur qu'il y fait. Il n'y a ni eau, ni bois dans cette Ile. Il faut aller chercher l'un, & l'autre dans la grande terre, en un lieu nommé le *Cap Bernard* à trois lieues de l'Ile, auprès duquel il y a deux petits Marais pleins d'herbes, & tout près de la Mer, où l'on puise l'eau nécessaire tant pour l'Ile, que pour les Vaisseaux qui y abordent. La Mer dans ces endroits est extrêmement poissonneuse.

Auprès du *Cap Bernard* nous jettâmes un coup de Seine qui remplit à demi notre Chaloupe de toutes sortes de poissons, comme Sardines qui sont très bonnes, Sardes, excellent poisson, Meuilles, Soles. Une vintaine de nos gens qui étoient à terre en mangèrent leur soul, & les Nègres qui étoient au nombre de trois cents en prirent tant qu'ils voulurent.

La pêche est un des plus grands plaisirs qu'on puisse prendre en ces pais-là; le climat qui est très chaud donne déjà une inclination assés forte pour se mettre dans l'eau, en vue d'y trouver du rafraîchissement; le fonds de la Mer, qui est d'un sable fort doux, sans qu'il y ait aucun risque de se blesser, par ce qu'il n'y a point de roche, ni de coquillage, ne diminue en rien ce plaisir. La quantité de poisson que l'on voit sauter rejouit extrêmement, & la grande abondance qu'on en retire d'un seul coup de filet surprend de joye. Quand on va à une pêche comme celle là on porte du Vaisseau tout ce qui est nécessaire pour manger une partie du poisson à terre; c'est ce que nous fimes. Entre le poisson que nous primes il y avoit une *Sarde* qui avoit cinq quarts d'aune de France entre tête, & queue. C'étoit un monstre par sa grandeur. Nous la portâmes à Bord
pour

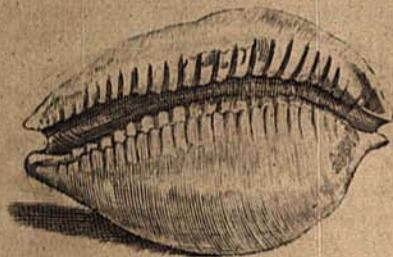
vertes au milieu, & recoquittées aux deux
extrémités. Il y en a de couleur d'un

B 2

jau-



Porceleine



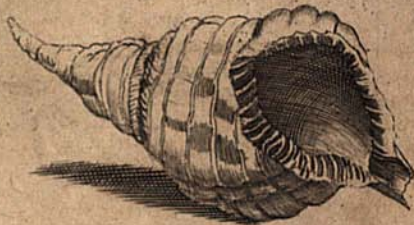
Casque de mer



Musical



Trompette marine



Lambis



pour la presenter à notre Capitaine, qui fut étonné de l'excessive grandeur de ce poisson; nous le mangeâmes à l'huile, au poivre, & au vinaigre, qui est la meilleure sauce avec laquelle on puisse manger le poisson dans toute la Zone Torride, car le beurre y vient ordinairement fort, & rance.

Outre le plaisir de la pêche, on a aussi celui quand on se promène, le long du rivage de la Mer, d'y trouver de très beaux coquillages, entr'autres des *Burgaux*, des *Porcelaines*, des *Casques de mer*, des *Musicaux*, des *Trompettes marines*, des *Lambis*, dont voici la figure.

La Coquille du *Burgau* est fort belle en dehors, bien émaillée, & entremêlée de plusieurs taches d'un noir luisant, d'un vert clair, & d'un gris fort lustré; par le dedans elle est fort claire, fort polie, & blanche, couleur d'argent très vif, c'est un fort beau Coquillage.

Les *Porcelaines* sont un des plus beaux Coquillages que la Mer jette sur son rivage; il y en a de différente couleur & grosseur, & en assez grande quantité pour pouvoir contenter toutes sortes de goûts; elles ont toutes la même figure extérieure; leur figure est ovale, elles sont entr'ouvertes au milieu, & recoquillées aux deux extrémités. Il y en a de couleur d'un

jaune doré marqué de petites taches blanches ou rouges ; il y en a de bleuâtres, d'étoilées, de grisâtres, de Chrystalines, & de couleur d'Agathe ; il y en a de Corraline Incarnate en dehors, & argentées en dedans. En un mot il y en a de tant de couleurs, que les plus fantasques peuvent trouver de quoi se satisfaire.

Le *Casque* ainsi nommé à cause de sa figure est un gros Coquillage, doublé par dedans & sur les bords, qui sont épais, plats & dentelez, de couleur d'un satin Incarnat fort luisant.

Les Coquillages qui s'appellent *Musicaux* sont d'une figure un peu différente des Porcelaines. Ils sont ainsi nommés à cause des lignes noirâtres chargées de marques semblables à des notes, dont ils sont embellis.

Les *Trompettes marines* n'ont rien de particulier : ce sont d'assés gros Coquillages, dont on se sert pour appeller quelqu'un, parceque ce Coquillage étant percé par le petit bout, & soufflant dedans, il rend un son pénétrant, qui se fait entendre de loin.

Le *Lambis* est un fort gros Coquillage retroussé par l'un de ses bords, ayant en dedans une couleur purpurine très belle. Ces *Lambis* servent aussi comme les *Trompettes marines* à appeller le monde, & à faire de la chaux, avec laquelle on fait un

ci-

ciment très bon, & très propre pour résister à toutes les injures du tems.

Il y a aussi un autre plaisir fort innocent, qui est celui de la Chasse, les *Poules Pintades* dont nous parlerons ci-après y sont fort communes, aussi bien que les *Perdrix*, & les *Cerfs*. Ces deux derniers sont assez connus pour n'être pas obligé d'en faire la description; pour la *Poule Pintade* comme elle n'est point connue par la plus grande partie des Lecteurs, je croi qu'il est de mon devoir de satisfaire à leur juste curiosité, en en faisant une courte description, vous en trouverez le portrait sur une planche qui est à la fin de ce livre. La *Poule Pintade* pour la figure de son corps ressemble à un jeune *Dindonneau* de six mois, mais elle a les jambes plus courtes; sa tête n'est pas belle, la crête qu'elle a par dessus est toute plate, & fort rouge; elle a par dessous des pendans, comme ceux d'une Poule; son plumage est très beau, de couleur d'un gris clair, tout tacheté de petits globes fort blancs, qui font une très belle variété; sa chair est de la couleur, & du goût de celle de la *Perdrix*; on les apprivoise facilement; il y en avoit pour lors dans l'Ile une troupe de plus de soixante; une Poule Pintade feroit bien la valeur de trois *Perdrix* en quantité.

Les Nègres du *Cap Vert* sont fort bien faits , spirituels , fort noirs , mais très lubriques , grands voleurs , & faineants. Ils ne sont communément propres qu'à être valets. Ils aiment fortement leurs Maîtres , s'attachent à eux par inclination , font une commission en perfection ; mais ils haïssent tout autre travail : ils sont au surplus naturellement fort orgueilleux. Leur Religion est la Mahometane : on peut negocier avec eux de la poudre d'Or , du Morfil , ou des dents d'*Elephant* , des *Singes* , de la Cire. On peut les negocier eux mêmes , car ils se vendent les uns les autres. Ils sont fort amoureux de la couleur rouge , ainsi avec des étoffes de cette couleur & de vil prix , on y peut bien faire ses affaires ; ils aiment aussi beaucoup le papier , parce qu'ils font écrire sur des morceaux de cette étoffe par leurs Prêtres , ou Marabouts qui passent pour de grands forciers , des espèces d'exorcismes , ou conjurations contre les Diables , dont ils sont souvent battus , qu'ils croient leur devoir servir contre leurs ennemis , contre le tonnerre , la pluie , contre les maladies , & les bêtes sauvages dont l'*Affrique* abonde , principalement en ces endroits. Ils les plient le plus qu'ils peuvent en petit volume , & les mettent dans des petits morceaux d'étoffe rouge , qu'ils

qu'ils attachent à leurs cheveux. Il y a des Nègres qui en ont plus de cent sur le corps, en cela imitateurs de quelques Catholiques superstitieux, ou plutôt quelques Catholiques superstitieux d'eux, car les Nègres sont plus anciens. Ainsi c'est d'eux selon les apparences qu'ils ont puisé leurs superstitions, à moins qu'on ne veuille dire, ce à quoi il y a beaucoup d'apparence, que quelques Prêtres, & quelques Moines qui ont demeuré, ou voiaagé dans ces Pais, depuis que les François, & sur tout les Portugais s'y sont établis en différents endroits, ont introduit ces superstitions, en donnant à ces pauvres des *Agnus Dei*, des noms de *Jesus* peints, des exorcismes par écrit, ou imprimés, contre tout ce qui est marqué ci dessus, comme quelques-uns le pratiquent en *Europe* à l'égard des pauvres peuples ignorans pour attraper leur argent. Ce sentiment est d'autant mieux fondé, que je n'ai pas remarqué ces sortes de fortilèges, ou de superstitions dans les endroits où les Nations Catholiques n'ont pas établi de Colonies, & que je les ai remarquées par tout où ils en ont établi. Je laisse mon très honoré Lecteur, à votre jugement à décider qui des Idolâtres Africains, ou des Idolâtres Européens a pris, ces sortes de pratiques superstitieuses.

les uns des autres ; de quelque manière que ce soit ceux qui se vantent de connoître le véritable Dieu, & qui prétendent suivre la véritable Religion de Jésus Christ, sont sans doute les plus criminels. Passons à un bon mot que me dit un Nègre qui avoit accompagné en France un des principaux Commis de la Compagnie du *Sénégal*, & qui parloit assés bon François. Je lui dis que les Nègres étoient de grands voleurs ; il me répondit que les blancs, c'est ainsi qu'ils appellent les Nations Européennes, étoient pour le moins aussi voleurs qu'eux ; & qu'il en avoit vu exécuter à mort en France, pendant le tems qu'il y avoit été un grand nombre ; que ce n'étoit pas pour rien qu'on élevoit des potences, qu'on dresseoit des échafauts, & des bûchers. Ce drôle là auroit arrêté le plus habile Philosophe du monde, aussi me mit-il à quia. Je changeai de discours, & fus bien fâché en moi-même de ce que je lui avois avancé.

Il me fit une Proposition assés extraordinaire dans l'esperance que je lui donnerois quelque chose : il me demanda si je voulois aller à sa Case voir ses femmes, mais il fut frustré de son esperance, car je n'étois pas las de vivre, ni ennuyé de ma santé, convaincu que cette sorte de

com.

commerce
peu tems,
crainte de
dans cette
fois des Ar
Cette espè
qui sont co
admirer le
se plait à f
qu'on croi
production
& d'une f
J'y ai v
pelle Pan
les bordu
quide. Ce
licatement
pé: je ne
Etoiles de
de Mer se
Mers d'E
mes de M
Je contin
Voiege,
ration sa
l'initieme
mes de
nous per
mes de n
te de quo

commerce détruit infailliblement en très peu tems, & l'un, & l'autre, outre la crainte de Dieu qui me retenoit. C'est dans cette Ile où j'ai vû pour la première fois des Arbres qu'on appelle *Arbres de Mer*. Cette espèce d'arbre croît sur les rochers qui sont couverts d'eau ; il y a de quoi admirer les merveilles de la nature, qui se plaît à faire des ouvrages dans des lieux qu'on croiroit stériles, si on ne voioit ces productions, ouvrages d'une délicatesse, & d'une façon surprenante.

J'y ai vû aussi des *Pannaches*, qu'on appelle *Pannaches de Mer* ; elles sont comme les bordures du grand & vaste Jardin liquide. Ces *Pannaches* sont tislüés très délicatement en forme d'un riche point coupé : je ne parle point des *Pommes*, ni des *Etoiles de Mer*, tant parceque les *Etoiles de Mer* sont communes sur les Côtes des Mers d'Europe, que parceque ces *Pommes de Mer* n'ont rien de fort particulier. Je continuerai donc de parler de notre Voyage, & je vais poursuivre ma narration sans m'arrêter plus longtems. Le huitième jour après midi nous partîmes de *Gaerée* ; avant la fin du jour nous perdîmes terre de vuë ; nous la vîmes de nouveau deux jours après, ensuite de quoi nous ne nous en éloignâmes pas

beaucoup. Jusques au *Cap de Mésurade* toute cette Côte est très agréable, elle est communement toute plate, & garnie d'arbres toujours verts, qui font une perspective charmante.

On y voit de distance en distance des Villages de Nègres; le *Cap Mésurade* est dans le Pais de *Maleguette*; il tire son nom d'une espèce de poivre long qui y croît en abondance, & que les Nègres donnent presque pour rien; le *Ris* y croît de la même manière, on a de l'un, & de l'autre cinquante, ou soixante livres pesant pour la valeur de trois, ou quatre sols.

Nous y arrivâmes au commencement du mois de Juin, & y demeurâmes dix à douze jours, pour y faire de l'eau, du bois, & y prendre de la *Maleguette*, & du *Ris* dont les Nègres sont fort amateurs. Il y arriva pendant notre séjour une aventure assés plaisante, qui fit bien rire les spectateurs; un vieux Nègre qui avoit le poil tout blanc, fit tout ce qu'il put pour se satisfaire avec une Dame Françoisse femme du Directeur que la Compagnie de la Siente envoyoit à *Caracque*, & qui étoit embarqué dans un des Vaisseaux qui étoit avec nous. Cette Dame étoit descendue à Terre avec sa fille de Chambre, tant pour

Blanchir son linge que pour respirer l'air de terre & voir le Pais, par les mouvemens d'une curiosité fort louable & fort permise. Ce vieux Bouc pendant trois jours que ces femmes furent à terre, ne cessa de les persécuter par tous les moyens que lui suggeroient sa passion, afin de les obliger de consentir à ses desirs. Il vint de tous côtés une très grande quantité de Nègres, & de Nègresses pour les voir, qui étoient tout émerveillés, & ravis en admiration; il en vint un jour un si grand nombre que nous craignîmes qu'ils ne fissent quelque violence; mais nous fûmes bien rassurés, lors qu'un de nos Matelots, ayant fait semblant de tirer sur eux un coup de fusil, les fit tous fuir à force de jambes, de telle manière qu'il n'en resta aucun que ce vieux, & trois, ou quatre de ceux de sa suite. Généralement tous les Nègres craignent beaucoup les armes à feu, un enfant de dix ans avec un Pistolet en va faire fuir cinquante. Ce Cap est arrosé en dedans par une petite Rivière qui se dégorge dans la Mer par deux petits bras, à l'entrée desquels il y a une barre fort dangereuse. La Chaloupe d'un des Vaisseaux y fut renversée, comme elle revenoit à bord chargée de bois; il y eut deux hommes de noyés, le Patron de chaloupe.

pe, & le Boucher. On trouva ce dernier le lendemain, & on l'enterra dans le sable, un peu au dessus de la lame. Deux heures après des Nègres le deterrèrent pour avoir ses Habits, & le depouillèrent, car ils sont gueux, & pauvres comme de misérables paresseux qu'ils sont, & faineants au suprême degré; ils passent leur vie à fumer, & à se divertir. Ils vivent des Fruits de leurs Pais qui doivent être bien nourrissans, car ils sont communément gras à fendre avec l'ongle, & ils se portent tous bien, & deviennent grands, gros, & puissants. Leur nourriture ordinaire est du Ris, du Mais, des Figues, des Bananes, des Ananas; ils pourroient aussi manger des Poules, car on y en traite en grande quantité, qu'on a presque pour rien. Ils n'ont point de Canots pour aller pêcher en Mer; mais il y a deux petits Etangs à trois ou quatre cents pas du bord de la Mer, dont l'eau est salée, qui sont remplis d'excellens poissons; nous nous en regalâmes à profusion, pendant tout le tems que nous restâmes là; un coup de Seine que nous jettions chaque jour nous en donnoit en abondance. On croit, avec raison, que ces deux Etangs communiquent à la Mer; tout près de ceux là, il y en a un troisième, dont l'eau est très bon-

bonne à bo
lui-là que
Ce qu'il y
paroit pas
côté, ni q
Rivière et
cet Etang
posé aux a
cette rivié
coudilles.

Cette ri
de grands
joignent fo
ce qui ex
de nos Of
de Bord d
noître le d
dans du E
bien loin
trop plat.
l'eau, po
re passer
creux, c
par quele
ena de trè
fort rufes
naturel d
de ne me
muséau,
quelque

bonne à boire & fort douce. C'est dans ce-
lui-là que les Vaisseaux prennent leur eau.
Ce qu'il y a de surprenant, est qu'il ne
paroît pas qu'ils reçoivent l'eau d'aucun
côté, ni qu'ils la degorgent; l'eau de la
Rivière est Salée beaucoup au dessus de
cet Etang, qui comme les autres est ex-
posé aux ardeurs du Soleil. Il y a dans
cette rivière quantité de *Caymans* ou *Cro-*
codilles.

Cette rivière est bordée des deux côtés par
de grands arbres, dont les branches qui se
joignent forment un espèce de berceau; c'est
ce qui excita la curiosité de quelques uns
de nos Officiers à monter avec un Canot
de Bord dans cette rivière, pour en con-
noître le cours, & découvrir un peu le de-
dans du Païs; mais ils ne pûrent pas aller
bien loin, tant parce que le fonds étoit
trop plat, que parce qu'en se mettant dans
l'eau, pour soulager le Canot, & lui fai-
re passer à force de bras les endroits moins
creux, on couroit risque d'être attaqué
par quelqu'un de ces animaux, dont il y
ena de très grands. Ils sont amphibies, &
fort rusés; ils ont l'adresse, ou l'instinct
naturel de se cacher le corps dans l'eau, &
de ne mettre dehors que le bout de leur
muséau, & d'attendre là avec patience que
quelque homme ou animal passe, sur le-
quel

quel ils se jettent avec une vitesse incroyable, & le devorent.

Cet horrible Monstre se sert encore d'une autre ruse, dont les bœufs & les vaches ne se méfient pas. Il se met aux aguets, aux endroits des Etangs ou des Rivières d'eau douce, où ces animaux ont coutume d'aler boire, & quand il en aperçoit quelqu'un à son avantage, il ferme les yeux à demi, & se laisse emporter au fil de l'eau, sans faire aucun mouvement, ressemblant ainsi à une grosse pièce de bois flottant. Par ce moyen s'étant approché de la pauvre bête, qui boit sans se méfier de rien, la prenant en trahison, il s'élance tout à coup, & après l'avoir saisie promptement par le museau, il l'attire avec force au fonds de l'eau & après qu'il l'a faite noier il la devore. La différence qu'il y a entre ces Crocodiles & tous ceux qui se trouvent dans la Zone Torridé, avec ceux qui sont le long des bords du Nil, consiste en ce que les premiers ne poussent point de plaintes & de gémissemens, comme ces derniers. Ceux qui se nourrissent en eau douce sentent extraordinairement le musc. A la faveur de cette odeur l'homme & les autres animaux peuvent se garantir des embûches qu'il leur tend, & découvrir le lieu où il se cache, & s'en donner de gar-

garde, &
terre, il
d'en être
cruelle
corps que
qu'elle n'
dos; ain
tes & cou
par ce mo
Sur le
not ren
plusieurs
faire pass
se remba
venir de
eux avec
fit défit
chemin.
Envin
Mesurac
un Fort
étoient e
Il y avo
toient,
France
mens. I
dépens
Vaisseau
pour la
étoient

garde, & quoi qu'ils courent fort vite sur terre, il est facile aux hommes d'éviter d'en être attrapez; parce que cette bête cruelle & carnacière ne peut tourner son corps que tout d'une pièce, pour la raison qu'elle n'a point de vertebres à l'épine du dos; ainsi il n'y a qu'à faire de fausses routes & courir en tournant & en serpentant; par ce moien on l'évite.

Sur le premier haut fonds que notre Canot rencontra, en remontant la Rivière plusieurs se jetterent dans l'eau pour le faire passer au delà; mais ce fut à eux à se rembarquer au plus vite; car ils virent venir de ces *Caymans* qui foudroient sur eux avec beaucoup de rapidité; ce qui les fit désister de leur entreprise, & rebrousser chemin.

Environ la mi Juin nous partimes de Mesurade, & vinmes à *Isigny* où il y avoit un Fort appartenant aux François, qui y étoient encore au nombre de sept ou huit. Il y avoit déjà plusieurs années qu'ils y étoient, sans qu'on leur eût envoyé de France ni marchandises, ni rafraichissemens. Ils avoient pour ainsi dire vécu aux dépens des Nègres, qui voyant que nos Vaisseaux ne portoient ni marchandises pour la traite, ni vivres pour ceux qui étoient dans le Fort, mais seulement de la
chaux,

chaux, & des briques pour fortifier le Fort, donnèrent congé aux François qui furent obligés de se rembarquer le troisième jour, avec le regret de quitter un poste où la poudre d'Or est en plus grande abondance qu'en aucun autre endroit de la Côte. Il falut pourtant bien le faire, car les Nègres leur dirent qu'ils ne pouvoient plus leur fournir de vivres. Dès que nos François furent rembarqués avec ce qu'ils purent emporter de leurs effets, nous levâmes l'anchre, & vimmes mouiller à *Lampy*, où nous traitâmes une centaine de Noirs. Quelques uns de nous furent à la Chasse. Nous primes un *Fan*, qui commençoit bien à être *Cerf*, dont nous nous regalâmes en plusieurs sauces, nous en fîmes faire entr'autres deux bons grands patés qui étoient excellens.

Le mois de Juillet étoit avancé quand nous partîmes de *Lampy*; dans peu de jours nous arrivâmes à *Juda*, où étoit notre principale destination pour la traite.

Ce fut dans le commencement du mois d'Août; nous y restâmes quatre mois, & quelques jours, pendant lesquels il arriva bien des aventures.

La première fut qu'il falut nous disposer, à la vuë des Vaisseaux qui étoient mouillés en rade, comme s'y nous avions
deu.

deux nous battre , parceque nous étions en guerre; nous étions quatre gros Vaisseaux François bien en état de soutenir un combat, les Vaisseaux qui étoient en Rade se disposerent aussi à se deffendre , en cas qu'ils fussent attaqués, mais lors que nous approchâmes, la Chaloupe d'un gros Vaisseau Anglois partit de son bord, & étant venue au notre, le Capitaine nous dit qu'il y avoit un Concordat fait entre le Roi de *Juda* , & les Rois d'*Europe*, que les Nations ennemies ne se feroient point la guerre dans sa Rade. Nous allâmes donc mouiller, sans rien dire à personne, & vécûmes tous en bons amis, pendant le tems que nous demeurâmes ensemble dans cette Rade; huit jours après notre arrivée le Roi de *Juda* qui étoit fort vieux, il avoit plus de cent ans, mourut, & laissa un grand nombre de femmes qui furent toutes vendues : nous en eumes notre part. Les deux Forts, qui sont à terre, dont l'un appartient aux Anglois, l'autre aux François, tirerent le Canon. Les Vaisseaux, qui étoient en Rade, en firent autant à l'occasion de cette mort, qui quelques jours après qu'elle fut arrivée, causa une guerre dans le Pais. Pour être bien au fait de cette Histoire, il faut savoir, que le fils aîné ne succède pas de droit

droit à la Couronne de son Pere, son Cadet, & ses autres Freres y peuvent également prétendre, parceque les Capitaines, qui sont les grands du Royaume, peuvent élire indifféremment un des enfans du defunt pour lui succéder. Ils ne peuvent point en élire d'autre, le Roi peut bien leur recommander avant sa mort, s'il le veut, d'élire pour leur Roi, un tel de ses enfans, pour lequel il a plus d'inclination, & qu'il croit plus propre pour les gouverner. Ils ont ordinairement égard à cette recommandation, cependant ils sont toujours libres d'élire qui il leur plaira. Ils élurent dans cette occasion le cadet, à la recommandation de son pere, qui n'étoit pas content de son fils aîné, & qui s'étoit retiré près du Roi d'*Ardres*. Il avoit pratiqué plusieurs Capitaines qu'il avoit mis dans son parti; il disposa pendant dix ou douze jours toutes choses, pour venir attaquer son frere dans sa Capitale, qui s'appelle *Xavier*, située à deux lieues de la Mer. Les maisons en sont toutes bâties de terre, & couvertes de grandes Herbes, vulgairement appellées rouches, placées en desordre, & toutes pêle mêle. L'appartement du Roi tient bien plus du quart de cette ville; il y demeure toujours renfermé d'un bout de l'an à l'autre, ou s'il sort

c'est

c'est tout a
re les Feitic
casion pour
qui venoit
mille hom
belle plain
te de vuë;
ques heure
cadet, q
dans la po
contribua
la victoire
ces de Car
les il écar
ennemi qu

Les arm
ordinairem
quelques
ou mauva
bien de leu
piques, e
Après c
seaux tiré
la victoire
son, & fu
les grands
là il est d
Couronne

(a) Feitic
l'aire des

c'est tout au plus deux fois pour aller faire ses Feitiches. (a) Il sortit dans cette occasion pour se deffendre contre son frere, qui venoit l'attaquer avec cinq ou six mille hommes, le choc se donna dans une belle plaine, qui est d'une étendue à perte de vuë; après s'être batu pendant quelques heures, le champ de bataille resta au cadet, qui par ce moyen fut confirmé dans la possession du Royaume. Ce qui contribua beaucoup à lui faire remporter la victoire, fut qu'il avoit six petites pièces de Canon de Campagne avec lesquelles il écarta, & fit fuir à toute bride son ennemi qui n'en avoit point.

Les armes dont les Nègres se servent ordinairement sont l'arc, & la flèche, quelques méchants sabres, quelques vieux ou mauvais mousquets, car on se garde bien de leur en donner de bons, quelques piques, ou Hallebardes.

Après ce combat les Forts, & les Vaisseaux tirèrent le Canon en jouissance de la victoire. Le Roi retourna dans sa maison, & fut complimenté par les Blancs, & les grands Capitaines, & depuis ce tems là il est demeuré paisible possesseur de la Couronne.

Ce

(a) *Feitiche*, est une dévotion superstitieuse, & Idolâtre des Nègres.

Ce n'est pas le Roi seul qui fait la guerre, quand l'occasion s'en presente, les autres Capitaines la font en leur particulier, quand ils veulent; il y a cette seule différence, qui est bien grande, que tous les Capitaines sont obligés de marcher avec leurs gens quand le Roi fait la guerre, & qu'il le veut ainsi: que le Canon tire la veille de la marche, ce qui ne se pratique pas quand quelque Capitaine la fait en son particulier. Il marche seul avec ses gens, qui la nuit qui précède leur départ pour la guerre, font un bruit inconcevable, assés propre à épouvanter. Ils battent du tambour, ils chantent à leur façon qui est fort triste, & fort languissante, ils frappent tous ensemble des mains; ils ont des instrumens faits de bois comme des espèces de flutes dont le son est aussi ennuiant, que celui des nôtres est agréable; ils en ont de dent d'Elephant creusée & percée, en façon de cornet à Bouquin; mais j'aimerois autant entendre gronder un cochon, & peter un âne, qu'entendre tous leurs instrumens, aussi bien que leurs Violons. J'ai vu une guerre particulière d'un Capitaine nommé *Assou*, qui n'a rien de noir que la peau, aiant en outre les traits du visage très bien faits, qui est grand, gros, & très bien proportionné en sa taille. Il se plaignoit d'un

d'un Capitaine
niers du R
cier. Il ass
part tout
ou fix cent
tribage per
la trompett
heures avan
non, & le
re n'est pas
là, ils par
soir; env
mié tous
des arbres
bien au no
pipe, & b
vint vers l
bâtie de te
vertures q
à l'entour
lens Pigeon
bla au pié
le compo
contre ter
jouoient.

* Les E
Assou d'un
deux Drape
Canon de
(1) C'est

d'un Capitaine, qui demouroit sur les frontières du Roiaume, à quatre lieues de *Xavier*. Il assembla donc la veille de son départ tout son monde, au nombre de cinq ou six cents, & après qu'ils eurent fait leur rabagie pendant toute la nuit, & sonné de la trompette *, ils partirent une, ou deux heures avant jour avec deux pièces de Canon, & leurs deux drapeaux. La guerre n'est pas de longue durée parmi ces gens-là, ils partent le matin, & reviennent le soir; environ trois ou quatre heures après midi tous les Capitaines s'assemblerent sous des arbres pour deviser ensemble; ils étoient bien au nombre de vint, chacun fumant sa pipe, & beuvant du (a) sangrara. Le Roi vint vers les six heures dans une petite tour bâtie de terre; qui n'avoit point d'autres ouvertures que des trous de pigeonier tout à l'entour, par parenthèse il y a d'excellens Pigeons à Juda. Le Conseil s'assembla au pié de cette tour; les Nègres qui le composoient étoient toujours couchés contre terre, hormis dans le tems qu'ils jouoient, qu'ils se relevoient sur leur séant,

ou

* Les François ont fait present au Capitaine Assou d'une fort belle, & bonne Trompette, de deux Drapeaux blancs, & de quatre petites pièces de Canon de Campagne, avec leurs affûts.

(a) C'est de l'eau de vie,

ou sur leurs genoux, après quoi ils se remettoient le ventre contre terre, batant des mains, la tête tournée vers la tour. Depuis midi jusques au soir il vint bien vingt courriers, dépêchés vers le Roi, par le Capitaine *Affou* : ils étoient montés sur de petits chevaux, qui sont fort vites, dont plusieurs s'en retournerent vers le Camp à bride abatue; on les voioit venir d'une lieue loin à travers une belle plaine, qui est toute à découvert, entre sept & huit qu'il faisoit encore assés clair, parce qu'il faisoit un beau clair de Lune, nous vîmes paroître le Capitaine *Affou* avec ses Troupes, qui marchoient en aussi bel ordre, que des Troupes pourroient marcher en France, car ce Capitaine a été élevé tout jeune au Comptoir François, & bien instruit. Il marchoit fièrement à la tête ou étoient aussi ses Drapeaux sa tête ornée, d'un castor gris bordé d'or avec un plumet rouge magnifique, une bandolière avec un fort beau sabbre garni d'argent, de beaux caleçons de drap rouge, avec un galon d'or, & une belle candale blanche d'un beau taffetas d'argent, qui ne lui descendoit qu'au dessus des genoux; tout le reste de son corps étoit nud. Il avoit un fort beau colier de Corail à son cou, avec un beau ruban, & des brassulets de même; c'étoit un plaisir de le voir,

voir, avec un air martial à charmer. Il n'en étoit pas de même de ses gens, la moitié montrait le cû, & tout le reste. Que c'est une pauvre chose de voir des Troupes toutes nues; ils remportèrent pour tout butin la tête d'une pauvre vieille, qu'ils avoient mise au haut d'une pique, qu'ils ne prirent que parce qu'elle n'avoit peu fuir avec les autres Nègres de son village, qui n'y laisserent que ce qu'ils ne purent pas emporter; le Capitaine *Affou* fit mettre le feu à leurs cases, les ayant poursuivi inutilement.

Le Capitaine *Affou* ne me parut pas content d'avoir pris tant de peine, sans avoir fait un meilleur profit; le meilleur butin qu'ils puissent gagner quand ils vont à la guerre, sont les Nègres qu'ils prennent, & qu'ils font Esclaves; s'il avoit pris le Capitaine contre lequel il avoit marché, il auroit été son Esclave, comme il le deviendrait d'un autre qui pourroit le prendre. Ainsi il est de l'intérêt des uns & des autres, de se prendre, plutôt que de se tuer; mais aussi le plus expedient pour eux est de se garantir par la fuite de l'un & de l'autre de ces deux accidens.

La guerre que quelques uns de ses Nègres firent le lendemain aux bêtes leur fut plus avantageuse que celle qu'ils avoient faite

te la veille aux hommes. Ils prirent à la Chasse un très beau *Cerf*, qu'on porta au Roi en pompe, qui en fit ses largesses aux trois Comptoirs Hollandois, François, & Anglois. Quoi que le Capitaine *Affou* ne soit pas des premiers Capitaines en rang, il est cependant un des plus considérés, son Logement est presque aussi grand & étendu que celui du Roi, il a pour le moins une centaine de femmes.

A l'occasion de ses femmes il arriva une plaisanterie, toute drôle, le premier jour qu'il vint à notre bord, où il fut reçu avec beaucoup d'honneur, car on le salua de sept coups de Canon à son entrée, & d'autant à sa sortie, & où il fut splendidement regalé, & carressé de chacun des Officiers, il ne voulut jamais rester à bord jusques au lendemain, quelque instance qu'on pût lui en faire. La raison qu'il en donna est des plus plaisantes. La femme, dit-il, avec laquelle je dois coucher cette nuit, ne feroit que pleurer, & gémir de ce qu'elle perdrait son tour, & elle feroit plus de Fétiches qu'il n'y a d'heures dans la nuit. Quelqu'un lui demanda, que veut dire cela qu'elle perdrait son tour. Chaque nuit, dit-il, je change de femme, par conséquent je dois donner à chacune à son tour son ordinaire; si je venois à y manquer

quer elle
que les Di
elle feroit
appaiser
mour de ce
rois pas ta
il faut que
causer ce
nous ne pu
beau lui d
blés l'ou
fut pas ce
manqué
ordinaire,
prochain
der son d
ment, el
que la pre
tristesse, &
Il faut do
jours après
voir tous l
sou, & cer
cette faver
monde, si
où il couc
bien garni
bélles chai
rets bien g
couverte

quer elle feroit toute desolée, & croiroit que les Dieux seroient irrités contre elle; elle feroit tout ce qu'elle pourroit pour les appaiser, & ne feroit que pleurer, & gémir de ce qu'elle croiroit que je ne l'aimerois pas tant que les autres. Ainsi dit il, il faut que je m'en aille pour éviter de lui causer ce chagrin; il s'en fut en effet, car nous ne pûmes jamais le retenir. On eut beau lui dire, la nuit prochaine vous doublerés l'ordinaire, non, dit il, cela ne se fait pas comme cela, quand le tour d'une a manqué il ne revient que dans le cours ordinaire, & celle qui doit coucher la nuit prochaine avec moi, ne voudroit pas céder son droit, si je voulois faire autrement, elle viendrait dans le même état que la première; ainsi je causerois de la tristesse, & du chagrin à deux pour une. Il falut donc le laisser aller. Je fus deux jours après à terre, & j'eus la curiosité de voir tous les appartemens du Capitaine *Assou*, & ceux de ses femmes; il m'accorda cette faveur, qu'il n'accorde pas à tout le monde, sur tout celle de voir la chambre où il couche, qui étoit fort propre, & fort bien garnie, bien tapissée, avec de fort belles chaises, des fauteuils, & des tabourets bien garnis, une grande table longue couverte d'un beau tapis de *Turquie*, un

C

très

très beau miroir, & un lit à l'impériale très riche. Je fus surpris de voir dans un Pais comme celui là, des meubles si riches, & si propres en même tems. Il y avoit aussi une garniture de Coupes, & de Soucoupes de Porcelaine très fine, de toutes les grandeurs; il a cinq Bassécours assés grandes, entourées de cases pour ses femmes, qui y ont leurs appartemens par certain nombre; elles ne sont pas si magnifiques que celle du Capitaine qui est aussi la leur chacune à son tour; mais elles sont assés propres. Les unes sont tappissées de belles Pagnes de Roi (a) & les autres de Pagnes communes, mais fort propres. Il y a aussi des appartemens comme de grandes sales où elles s'assemblent toutes quand elles veulent; tous ces appartemens sont fermés à clef, & on n'y peut entrer sans l'agrément du Capitaine: il y a aussi des cours dans lesquelles je vis plusieurs grands *Fourneaux* où ses femmes font du sel, cuire leurs viandes, & leur pain, bouillir leur pitot; (b) & des espèces de magasin où

(a) Pagnes sont des toiles de coton à petites bandes bien cousues ensemble & bien tissues: celles qu'on appelle de Roi sont les plus belles, les plus fines, & les mieux peintes.

(b) Le pitot est une boisson assés semblable à la bière, mais qui a quelque chose de plus agréable.

où elles conservent leur mays, & autres provisions. Je passai ensuite dans une autre cour, plus petite que les autres, où étoient les femmes grosses. A ce sujet il faut savoir que lors qu'une femme se sent véritablement grosse, elle doit en avertir son mari, qui ne la touche plus qu'elle ne soit accouchée. Ces femmes grosses ont donc un appartement séparé des autres, avec lesquelles elles peuvent avoir communication, mais rarement. Je passai enfin dans l'appartement le plus reculé, où il y a aussi une petite cour; c'étoit là qu'étoient les femmes accouchées, qui sont obligées de rester là, un certain tems pour se purifier, pendant lequel elles ne peuvent avoir aucune communication avec les autres; ce tems fini elles reviennent dans le premier appartement, & sont remises dans la jouissance des caresses du Capitaine, chacune à leur tour. Toute la reflexion que je fis là dessus fut, que ce bon Capitaine *Affou*, & tous les autres, qui sont en état de faire comme lui, ne sont point à plaindre, en ayant chaque nuit une de réchange: & que s'il n'en avoit qu'une, sans doute il ne la laisseroit pas reposer, & lui même ne voudroit pas

C 2

chom-

Il est fait de maïs, & autres ingrédients, à la façon de la bière.

chommer si long tems. Je lui ai oui dire que c'étoit là une des principales raisons pour lesquelles le vieux Roi, dont j'ai parlé ci dessus, & lui, n'avoient pas embrassé le Christianisme, mais, que cependant ils auroient passé par dessus s'il n'y avoit eu que cela. A cette occasion il me raconta l'Histoire suivante; j'ai vû, dit il, de ces gens qu'on appelle Moines blancs. Ils furent envoyez ici au nombre de quatre, en qualité de Missionnaires. Ils commencerent d'abord, par le moyen de quelques interprètes, à nous faire une belle & ample description de la Religion Chrétienne; ils nous en dirent de si belles choses, que tous ravis en admiration nous fûmes, tout prêts, & disposez à la recevoir; ils célébrèrent même devant nous leurs mystères, chantèrent leurs offices, & prêchèrent; cela nous donna dans la vûë, & nous admirions ce que nous ne comprenions pas, mais les promesses avantageuses de l'autre vie, & la belle description qu'ils nous en firent, nous faisoient surmonter toutes ces difficultez; enfin après nous avoir gagnez, plusieurs de nous étoient prêts à embrasser le Christianisme, s'ils n'en eussent été détournés par la nécessité d'abandonner leurs femmes, & de se reduire à une seule, que ces Moines

vou-

vouloient
sou m'av
fit le plu
rice, &
defendo
m'en det
eérement
que nous
peine de
transubst
ment ch
raison,
d'horreu
re que l
grand p
d'un Di
j'entreve
d'un Di
position
horreur
ma raison
la chose
même t
ger son
dans cet
solic, de
dont no
qu'on d
mais été
es paro

vouloient leur imposer. Le Capitaine Af-
sou m'avoua que ce ne fut pas ce qui lui
fit le plus de peine ; il trouvoit de la jus-
tice, & de la sagesse dans cette loi, qui
defendoit la pluralité des femmes ; ce qui
m'en détourna le plus me dit il fort fin-
cièrement, c'est le mystère, qu'ils disoient
que nous étions obligez de croire, sous
peine de damnation éternelle, nommé la
transubstantiation, qui me parut sensible-
ment choquer le bon sens & détruire la
raison, & ce qui me fit encore le plus
d'horreur, l'article par lequel il faut croi-
re que l'on mange son Dieu. Je n'eus pas
grand peine à me soumettre à la croiance
d'un Dieu fait homme, humilié & mort ;
j'entrevoiois que la puissance & l'amour
d'un Dieu pouvoit faire cela, mais la pro-
position, qu'on mange son Dieu, me fit
horreur, souleva tous mes sens & toute
ma raison. Je conçûs d'abord que c'étoit
la chose du monde la plus horrible, & en-
même tems la plus inutile. Quoi man-
ger son Dieu, je ne pûs jamais trouver
dans cet article, que de l'impiété, de la
folie, de la superstition, & de la cruauté,
dont nous mêmes tout payens & Idolâtres
qu'on dit que nous sommes, n'avons ja-
mais été capables. Après qu'il m'eût dit
ces paroles il se leva avec un espèce d'em-

portement qui marqua l'indignation qu'il avoit d'une telle proposition.

Cela, dit il, a été la cause que tout ce qu'il y eut de censé parmi nous conceut le dessein de ne point embrasser le Christianisme tant cette proposition nous en donna d'horreur, ce qui obligea ces Moines de se retirer tout couverts de honte & de confusion d'avoir si mal réussi.

Après avoir veu tant de choses, & si belles, le Capitaine *Affou* nous régala plusieurs Officiers, & moi, à la Française. La table fut couverte de très beau linge ouvré & très fin, avec des cuillières, des fourchettes, des salières d'argent, & des couteaux à manche de même. Sur le buffet il y avoit un fort beau bassin d'argent, avec son eguère, des coupes de vermeil & d'argent, & des verres de cristal; il nous fit servir du pain aussi bon qu'on le puisse manger en *France*, & aussi frais; il nous fit servir encore de plusieurs sortes de vin, de celui de *Bordeaux*, de *Madère*, du vin des *Canaries* doux, & Sec, du *Frontignan*, du Vin du *Rhin*, & plusieurs autres liqueurs dont on but comme si on avoit été sur les lieux, car il en a toujours, & en bonne quantité. Le Canon fut tiré à chaque santé; pour les mets on servit une excellente soupe au riz, avec une Poule

au

au milieu, & des Oignons tout autour, un bon bouilli, plusieurs ragoûts, & entremets, & un rôti copieux, Agneau, Cochon de lait, Dindons, Pigeons, & un Pâté exquis de Poules pintades. On ne peut pas régaler ni plus splendidement, ni plus délicatement; au dessert on sert du Caillé, des *Amandes*, des *Noisettes*, des *Confitures*, de plusieurs sortes de fruits du Pais, des *Ananas*, des *Figues* cuites, & crues. Enfin rien n'y manquoit, non pas même la trompette, le concert entier, & les danses des Nègres, & Nègresses, qui dansent d'une manière assurément bien grotesque, & qui mérite d'être recitée. Ils se mettent une trentaine de Nègres, plus ou moins, & autant de Nègresses au milieu de la cour, n'ayant tous qu'une Pagne chacun qui couvre leur nudité. Ils s'éloignent de part & d'autre du côté de la muraille, & quand ils se rapprochent, ils font semblant de se donner des coups de tête, comme s'ils luttoient ensemble à la façon des beliers; ils se donnent délicatement un baiser avec beaucoup d'adresse, & de vitesse, car il ne paroît pas qu'ils s'arrêtent, puis ils se touchent ventre contre ventre en tortillant les fesses, & faisant des tours à droit, & à gauche, & des sauts qui font assurément plaisir aux spectateurs.

& rire de bon cœur. Ils mêlent certaines paroles, à certains tons, & mouvemens, de leurs têtes, & de leurs corps, conformes aux tours qu'ils veulent faire, qui sont très agréables. L'espèce de confusion qu'il y a dans ce grand nombre, car les uns font un mouvement, les autres un autre, augmente beaucoup le plaisir de cette danse; je puis vous assurer, mon très cher Lecteur, que rien ne manqua à ce repas; le Roi traite quelquefois, mais il ne sauroit mieux régaler. J'ai mangé deux fois chés lui, où les choses n'allèrent pas si bien que chés le Capitaine *Affou*; on ne peut rien y ajouter; ce que je vous dis vous paroîtra peut être incroyable; vous dirés, quoi comment! se peut il que dans un Pais si éloigné, & si sauvage, on puisse trouver de si belles, & bonnes choses, n'en soyés pas surpris, en voici la raison.

Il vient tous les ans une grande quantité de Vaisseaux à la rade de *Juda*, François, Hollandois, Anglois, Portugais, chaque Vaisseau apporte des presens au Roi, & au Capitaine qui sert la nation. Le Capitaine *Affou* n'en reçoit pas seulement des François qu'il sert en particulier, pour la traite; mais encore des autres Nations, parce qu'il est considéré de toutes. D'ailleurs comme il est un des plus riches,

il traite pour des Eclaves tout ce qui lui est nécessaire, ainsi rien ne lui manque.

De si grands plaisirs furent suivis quelques jours après de quelques sujets de chagrin. Un de nos Officiers qui alloit à terre fut noyé à la *Barre*, on dit que ce fut par sa faute; il avoit donné quelque rendez vous à terre ce jour là, il s'étoit habillé comme pour aller aux Nôces. La Chaloupe mouilla selon la coutume au pié de la *Barre*, car on ne peut aller à terre qu'avec les Canots des Nègres. Notre Canot Nègre avoit passé la barre de bon matin, qui étoit devenue plus mauvaise depuis, le Patron du Canot ne trouvoit pas à propos de la repasser, il en avertit l'Officier, qui ne voulut pas en croire le Nègre: il le menaça de le battre, & le contraignit de passer. Certes il lui en coûta la vie. Il fit deux fautes en cette occasion, la première qui est la moindre, d'avoir pris sur son corps ses plus beaux habits, qu'il ne pouvoit porter sur lui à terre sans les gâter entièrement, parce que les lames qui sont à la barre sont si fortes, & si grosses, qu'elles remplissent quelques fois à demi les Canots, souvent même tout à fait, quoi qu'on ne périsse pas: & comme elles enlèvent avec elles beaucoup de sable, elles ne peuvent que gâter tout ce quel-

les mouillent ; la seconde qui est la plus grande d'avoir forcé les Nègres à passer contre leur sentiment, ce qu'il ne faut jamais faire, parce qu'ils sont faits à la barre, & qu'ils connoissent quand on la peut, ou quand on ne la peut pas passer. Ainsi il ne fait pas bon la passer quand ils ne le jugent pas à propos ; d'ailleurs comme ils sont extrêmement vindicatifs, on ne doit point les menacer dans cette occasion, parce qu'au cas que par malheur le Canot vint à faire *Gribou* (a), ils ne laissent pas périr un Blanc qui leur a fait boire une coupe de Sangara, que nous nommons eau de vie, & promis quelque chose, quand on sera arrivé à terre, & dont ils n'ont pas été maltraités. La nouvelle de la perte de cet Officier, qui étoit d'ailleurs fort joli homme, nous affligea extrêmement ; mais il y eut beaucoup d'imprudence en lui.

Un autre de nos Officiers, qui étoit commis pour la Compagnie de la Siente, fut tué sur la porte de dehors du Comptoir, par une balle de mousquet, lâchée sans savoir d'où elle partoit. Elle le blessa dans la bouche, dont il mourut en perdant tout son sang, sans qu'on pût l'ar-

(a) Faire *Gribou*, veut dire renverser, ou tourner sans dessus dessous.

Parrêter. Un troisiéme accident suivit les deux autres, il n'en coûta pas la vie à celui à qui il arriva, mais on eut bien de la peine à le sauver; pour être au fait de cette aventure, il faut savoir, que les Nègres adorent les serpens, non pas de toutes les espèces, mais d'une certaine particulière; il y a dans leur Pais des serpens venimeux, dont la morsure est mortelle, & qui deviennent prodigieusement gros. Bien loin d'adorer ceux là, ils les tuent, quand ils les rencontrent, aussi bien que d'autres, qui sont d'une espèce fort petite, mais fort dangereux. Il y en a d'une troisiéme qui tiennent le milieu entre ces deux autres, qui sont d'une très belle couleur, marbrés de roux, & de gris clair, & qui n'ont du tout point de venin; c'est ceux-ci qu'ils adorent auxquels ils font leurs plus grandes Fétiches, & qu'on ne peut tuer, ni blesser sans courir risque de la vie.

Ils sont en si grande quantité qu'on en trouve dans les chambres, entre les draps, & par tout; mais on pourroit coucher dans son lit avec un de ces serpens sans rien craindre, car ils ne mordent jamais, & on les prend à travers le corps, sans qu'ils s'entortillent, ni fassent aucun mouvement pour mordre, quoi qu'on voye

flamboyer leur dard, ou leur flèche tout autour de leur bouche.

Celui dont je veux parler ici, en trouvant, le soir sur les onze heures en s'allant coucher, il le tua, & sachant bien le danger qu'il y auroit, si les Nègres venoient à le savoir, il fit un trou dans l'endroit le plus caché de sa chambre, & mit au plus vite le serpent dedans, remit la terre dessus, & fit de son mieux pour qu'il ne parût point qu'elle eût été remuée. Il faut remarquer qu'il étoit tout seul quand il tua ce serpent, & qu'il le couvrit de terre dans ce trou; cependant dans moins d'une demi-heure, il y eut plus de quatre cens Nègres autour du Comptoir François, qui faisoient des hurlemens épouvantables, & menaçoient d'enfoncer les portes, si on ne leur ouvroit. On fut très surpris de voir, & d'entendre ce tumulte. Monsieur le Directeur s'informa de ce que c'étoit; celui qui avoit tué le serpent lui déclara la chose comme il en vit la conséquence, il le fit sauver au plus vite, par une fausse porte, dans le Comptoir Anglois, & ouvrit ensuite la porte aux Nègres, qui lui dirent qu'un tel avoit tué le serpent leur Dieu, & que pour preuve de cela, ils savoient l'endroit où il étoit. Ils allèrent dans sa chambre, & directement dans

dans le lieu où il avoit été caché, ils ôtèrent la terre, & quand ils virent ce serpent mort dans ce trou, d'où ils le tirèrent d'abord, ils firent des lamentations, des cris, & des hurlemens épouvantables. Ils se batirent la tête, se decouperent la peau, & se mirent tout en sang, & demandoient à corps, & à cri, celui qui avoit tué leur Dieu. S'ils l'avoient peu attraper ils l'auroient mis en pièces, & haché en petits morceaux; il falut aller chercher au plus vite le Capitaine Affou, qui ne put jamais les appaiser, qu'en leur promettant qu'on leur livreroit entre les mains celui qui avoit tué le serpent, ils s'en allèrent donc, & emportèrent leur Dieu mort, en hurlant, & se lamentant d'une manière horrible, & se decoupant la chair en plusieurs endroits de leur corps, qui dégouttoient tout de sang, en signe de leur douleur. Ils l'allèrent enterrer dans un petit bois, qu'on dit être destiné à cela; ce ne fut pas tout, il falloit livrer cet homme-là entre leurs mains, ou courir risque d'être tous massacrés; on s'empressa auprès du Roi pour appaiser ce tumulte, & faire en sorte de sauver ce pauvre malheureux. Le Roi lui même eut toute la peine imaginable; enfin la chose s'accommoda, aux conditions que celui qui avoit tué le ser-

pent fortiroit au plus vite du Pais, & s'embarqueroit pour ne plus descendre à terre, & que le Comptoir donneroit une telle quantité de marchandises, & d'argent du Pais, pour appaiser la populace; ce qu'il falut faire ou autrement, tous les François auroient été chassés, s'il ne leur étoit pas arrivé pis & leur Comptoir, & leur Fort rasés; il en coûta bon pour cette affaire à la Compagnie.

Ce qui paroîtra extraordinaire ici, c'est qu'une chose faite presqu'au milieu de la nuit, sans aucun témoin ni suspect, ni autre, ait peu être feüe dans le moment par un si grand nombre de personnes. Qui est ce qui leur a appris cela, dira-t-on? d'où l'ont ils seu? comment cela se peut il? quelqu'un dira, à beau mentir qui vient de loin; non, mon très cher Lecteur, je ne mens pas, ce que je dis est, & je vais vous dire des raisons qui j'espere vous fatisferont. Les Nègres passent la plupart pour Sorciers, & pour Magiciens; ce n'est pas moi seul qui le dis, toutes les relations le confirment; sur ce Principe, on voit clairement qu'ils ont peu connoître sur le champ, du moins quelques uns d'entre eux, l'accident arrivé à leur Dieu.

D'ailleurs il y a tout lieu de croire que le Diable qui tenta nos premiers Parens, sous

sous la figure du serpent, qu'on croit avoir été un véritable serpent, tente encore aujourd'hui ces pauvres malheureux, & les oblige à l'adorer, & à lui rendre le culte divin, sous la figure de ces serpens, qui sont véritablement tels. Les Sorciers & les Magiciens, qui ont une très grande communication avec ce malin esprit, peuvent apprendre sur le champ de lui ce qu'ils ne sauroient savoir autrement. Ainsi il n'est pas surprenant que ces Nègres aient appris tout aussi-tôt l'accident arrivé à leur Dieu, par l'instigation du Diable. Je ne vois pas qu'on en puisse rendre, ni chercher d'autre raison.

Je pourrais ajouter, ce que pourtant je ne donne pas pour argent comptant, je soumets cette pensée, aussi bien que toutes les autres, au jugement du sage, & éclairé Lecteur. Je pourrais ajouter, disje, que le Diable, avec la permission de Dieu, ôte à ces serpens, & suspend en eux la malignité qui porte naturellement les autres serpens à mordre, afin de séduire ces pauvres Nègres, & de leur faire reconnoître en ces serpens quelque chose d'extraordinaire, & de plus que naturel. Car pour savoir au vrai s'ils ont du venin, ou s'ils n'en ont pas, c'est ce qu'on ne peut point assurer, parce qu'on n'a pas appris qu'ils aient jamais mordu personne, on ne

ne sauroit quasi exprimer à quel excès ces pauvres ignorans portent leur idolâtrie.

Xavier est située à deux lieues de la Mer ; ce chemin est traversé de plusieurs Rivières, qu'on passe à gué ; il y a de distance en distance des bouquets de grands arbres, plantés en rond, & entourés d'une haie d'arbrisseaux qui les renferment. On voit à l'entrée de ce bois une case où les *Marabous*, qui sont les Prêtres de ces Pais-là, font leurs dévotions à leur manière. Ils reçoivent là les offrandes que les autres Nègres font à leurs Dieux ; il y en a qui sont plus particulièrement consacrés au culte du serpent, & qui vont tous les jours à quelques unes de ces cases se déchiqueter le corps, pour l'amour de leur Dieu ; & cela d'une telle manière que vous en verriez qui sont tout decoupés, avec une espèce de simetrie, depuis la tête jusques aux piés. Par les chemins vous trouvez à tous momens des piquets élevés, où il y a des ossemens attachés au bout, avec des Bouges*, des petites figures qu'ils pétrissent avec de la terre, & qu'ils graissent avec de l'huile de Palme qu'ils jettent aux piés des arbres, où ils savent qu'il y a des serpens. On en trou-

* Ce sont de petites coquilles blanches comme du lait. qui viennent des Iles Maldives. C'est la monnoye des Nègres.

trouve aux portes, au milieu de leurs cours, jusques sur les toits même. Si ces pauvres miserables alloient dans les Pais où la superstition Catholique admet beaucoup d'Idolâtrie, ils n'auroient pas de peine à faire Fétiche aux Marmousets, & aux Marmousettes qu'ils trouveroient dans les coins des rues, sur les portes des maisons, & enabondance dans les Eglises. Quand j'alois par les chemins, & que je voyois ces piquets, il me sembloit être dans ces sortes de Pais où aux quatre coins des champs ils mettent des morceaux de Laurier bénit, du buis, des noms de Jesus gravés sur le papier, des ossemens qu'ils disent être des Reliques, pour qu'ils soient preservés de grêle, de tonnerre, de brouillards, & de tous autres accidens; & où ils dressent dans les troncs des arbres de petites chapelles à l'honneur de *St. Gagnolet*, de *St. Vit*, de *St. Pancrace*, de *St. Clair*, de *Ste. Macrine*, & autres, dont le nombre est infini, & auxquelles aussi ils dressent des Chapelles, où les Marabous Catholiques reçoivent de bonnes offrandes qui servent à faire bouillir la marmite.

Par tout où la superstition Monachale laisse le commun peuple dans l'ignorance, les Moines en font bien mieux leur profit, ce qui me fait ressouvenir d'un trait qui

qui marque bien l'extravagance, le ridicule & le crime que cette ignorance peut produire. Dans un Village où des Moines avoient ordinairement soin de l'instruction du peuple, parce que le Curé qui n'étoit qu'un ignorant se confioit entièrement en eux, la grêle jointe à un grand vent ayant versé & abattu tous les bleds dans le tems qu'on étoit prêt d'en faire la Moisson, le Curé qui esperoit pouvoir conserver quelques Sarafins & Pois que la grêle n'avoit pas encore abimez, resolut de faire une procession & de porter l'Hostie en veue d'implorer de Dieu la conservation des petits grains. Mais quand il fut en Campagne l'orage recommença comme de plus belle: ce qui l'obligea de chercher son azile, derrière une muraille sèche qui se trouva sur sa route & il se baissa pour que l'Hostie ne fût pas mouillée, parce que le vent fouettoit fort la grêle & la pluie. Ainsi elles ne tomboient pas au pied de la Muraille. Un Païsan qui étoit derrière lui, le voyant faire & n'étant nullement instruit dans la Religion, crut qu'il n'y avoit qu'à faire honte à Dieu; ainsi il dit à Mr. le Curé, qui comme je l'ai dit tenoit le Sacrement en bas pour éviter la pluie. He Monsieur le Curé, levez le un peu plus haut qu'il voye le bel ouvrage qu'il a fait.

fait. Mais
Après a
Religion
la manie
leurs mor
A l'égar
coterrent
tres les for
ne, où il
& aux Ois
libres qu
ou Artisa
blement a
une fosse
qu'ils ch
bonnes p
jours les
le tombe
qui sont
sunt, bo
pens, p
qu'ils cre
morts ma
on leur a
celui-ci
Ils on
sur ce su
près notr
Ils cre
tant éle

fait. Mais revenons à nos Nègres

Après avoir parlé par occasion de leur Religion il faut que je dise deux mots de la manière dont ils se comportent envers leurs morts.

A l'égard des Nègres esclaves, ils n'en enterrent jamais aucun ; mais leurs Maîtres les font porter assés avant dans la Plaine, où ils les laissent exposés aux Bêtes, & aux Oiseaux de proie ; pour les Nègres libres qui sont Capitaines, Marchands, ou Artisans, ils se font enterrer honorablement à leur façon. On les met dans une fosse, creusée dans celle de leurs cours qu'ils choisissent ; on met avec eux de bonnes provisions, & pendant plusieurs jours les femmes viennent se lamenter sur le tombeau, tandis que d'autres Nègres, qui sont venus pour faire honneur au défunt, boivent & mangent bien à ses dépens, pour lui faire compagnie ; parce qu'ils croient que dans l'autre monde les morts mangent, & sont bonne chère quand on leur a bien donné de quoi au depart de celui-ci.

Ils ont une autre idée bien particulière sur ce sujet, dont j'ai vu l'expérience après notre depart de *Juda*.

Ils croient lorsqu'ils viennent à mourir étant éloignés de leur Pais, qu'ils y re-

tour

tourment après leur mort ; c'est pour cela que lorsqu'il s'en trouve quelqu'un qui est possédé de l'amour de sa Patrie, il se laisse mourir volontiers, ou se jette à la mer, fortement persuadé qu'après sa mort il y retournera.

Une Nègresse femme du feu vieux Roi de *Juda*, dont j'ai parlé, & qui avoit été choisie, comme pour femme, par notre enseigne ; chaque officier avoit pris de ces belles Reines Nègresses en guise de femmes, uniquement pour badiner, & non point pour faire aucun mal, voyant que son bon ami étoit mort, demanda un jour de quel Pais il étoit ; on lui dit qu'il étoit d'un Lieu où nous allions ; Ca bon par mon foi, moi (a) mirer donc li-là.

Cependant malgré toutes ces idées, il y a plus à craindre qu'ils ne se jettent à la Mer pendant qu'on est en Rade, que lorsqu'on est bien au large ; parce qu'ils espèrent se pouvoir sauver plus facilement près de terre, qu'étant en pleine mer. C'est pour cela que tandis qu'on est en Rade, il y a grand danger de revolte ; j'en ai vu deux en Rade, une dans une grande flûte Hollandoise, l'autre dans un petit Vaisseau François. Dans le premier il en coûta

(a) C'est à dire je le verray là.

la vie à plusieurs Nègres, qui ne furent pas épargnés; il y eut des Blancs blessés, la Chaloupe fut enlevée par les Nègres, qui se sauverent à terre, au nombre de plus de quatre vint, dont on ne put recouvrer aucun dans la suite, quelque perquisition qu'on pût faire. Dans le Vaisseau François le mal ne fut pas si grand, parce que les Capitaines des autres Vaisseaux François envoyèrent à bord leurs Chaloupes, bien armées, ce qui fit calmer les Nègres, dont il y en eut quelques uns de blessés.

Outre ces Combats j'en ai veu d'autres entre deux poissons, sçavoir l'*Espadron* & la *Baleine*, le premier est ennemi juré du second; quand ils se rencontrent, ce qui arrive assés souvent dans ces Mers, ils se font une si cruelle guerre, qu'il faut que l'un des deux perisse, mais presque toujours l'*Espadron* remporte la victoire; ce poisson à au bout de son nés une longue arête de deux, ou trois aunes; armée de grosses dents de chaque côté, quand il voit la *Baleine* il s'élève au dessus de l'eau; & la frappe avec tant de force, & si souvent qu'il lui déchire la peau, & la perce jusques au vif, après quoi elle va mourir à la côte après avoir perdu tout son sang. Rien ne peut empêcher l'*Espadon* de tuer son

son ennemi que la peau trop dure d'une très puissante Baleine, car s'il ne pouvoit la percer, il épuiferoit ses forces, mais du moment qu'il peut percer la peau que le sang en forte, ce qui arrive presque toujours, il faut que la Baleine meure.

Il y a plusieurs autres sortes de Poissons le *Requiem*, le *Lamantin*, la *Bécasse de Mer*, la *Bécune*.

Je parlerai du *Requiem* dans la suite, pour le *Lamantin* c'est un monstre marin, qui a la tête fort semblable à celle d'une vache; ce poisson monstrueux est fort bon à manger. Il vient d'une grandeur & d'une grosseur prodigieuse, la femelle met ses petits dehors à la façon des vaches, & elles ont d'eux tetines avec lesquelles elles les allaitent; elles les portent entre deux petits bras qu'elles ont, comme vous le pouvez voir dans la Figure. La *Bécasse de Mer* est ainsi nommée à cause de son bec qui ressemble à celui d'une Bécasse de terre, excepté que la partie d'en haut est beaucoup plus longue que celle d'en bas; il remue l'une & l'autre partie de son bec avec une égale facilité; ce Poisson n'a point d'écailles, on en peut manger sans craindre. Je parle aussi ailleurs de la *Bécune* qui est un poisson assez semblable au *Brochet*. Nous traitâmes pendant les quatre mois que nous de-

Espadon

Page 70



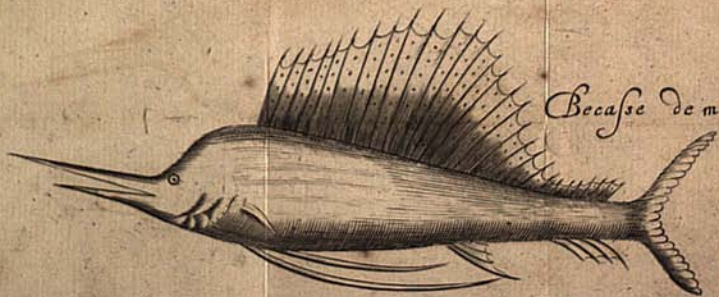
Requiem



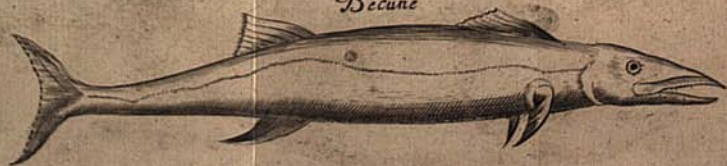
Lamantin



Becasse de mer



Becune



meurâme
eux mille
rolement.
On n'ach
resse sans
on les exan
garde la têt
he pour vo
it fait éte
ont point
eurs pièce
on les fait
arret bien
que deffaut
pas, si ce de
able, ou li
le prix, qua
de conlequ
bon se ven
peu près d
Negresse u
mes & ceu
forts &c. .
Je ne pu
diabolique
le Capitain
serpent leu
étoit dang
eurent fai

(a) Ce se

demeurâmes à la Rade de Juda environ deux mille Nègres, ce commerce se fait drôlement.

On n'achete point de Nègre ni de Nègresse sans les visiter ; on les regarde, & on les examine exactement ; on leur regarde la tête, on leur fait ouvrir la bouche pour voir s'il leur manque des dents, on leur fait étendre les bras pour voir s'ils ne sont point incommodés, on leur visite leurs pièces pour voir si rien n'y manque, on les fait marcher pour voir s'ils ont le jarret bien fort, car si on trouvoit quelque deffaut en quelqu'un on n'en voudroit pas, si ce deffaut étoit tant soit peu considerable, ou l'on en diminueroit de beaucoup le prix, quand même ce deffaut seroit de peu de consequence. Un Nègre qui est beau & bon se vend ordinairement en Guinée, à peu près deux cents livres de France, une Nègresse un peu plus de la moitié, les jeunes & ceux qui ne sont pas très bien faits, forts &c. à proportion.

Je ne puis passer sous silence une action diabolique, que les *Marabous* (a) obligèrent le Capitaine *Affou* de, faire pour obtenir du serpent leur Dieu la guerison de son fils, qui étoit dangereusement malade. Après qu'ils eurent fait en vain plusieurs, Fétiches,

&c.

(a) Ce sont leurs Prêtres.

& immolé plusieurs Bœufs, Moutons, & Chevaux, qu'ils exposèrent sur quatre piquets, après les avoir partagés en quatre parties sans que de tout cela le malade en reçût aucun soulagement: ils dirent au Capitaine, que pour appaiser la colère de leurs Dieux, il falloit leur sacrifier un de ses Esclaves. Le Capitaine *Affou* m'a avoué ingenuement que cette proposition lui avoit fait horreur, & qu'il avoit eu bien de la peine à s'y résoudre; Mais qu'enfin il avoit été obligé, pour éviter la haine, & la fureur des Prêtres, de leur livrer un de ses meilleurs Esclaves, qui en la présence fut coupé en quatre, & exposé sur quatre bâtons devant la porte du lieu où son fils étoit malade, qui revint ensuite en santé; ce qui donna aux Marabouts un grand crédit, & leur attira l'estime de toute la populace, qui est plongée dans une très grande ignorance, & dans un aveuglement si profond, que ne se servant pas même des lumières de la raison naturelle, ils s'en rapportent entièrement à ce que leurs Prêtres leur enseignent qui, fascinent leurs yeux par leurs charmes, & leurs enchantements.

Nous fîmes notre traite fort lentement; car outre que nous étions quatre gros Vaisseaux François à la Rade de Juda, il y avoit aussi plusieurs Anglois, Hollandois, & Portugais. Il

Il arriva
Vaisseau
heures du
armes, f
de fer, &
Blancs, q
y en eut
blessés; l
heure & c
rent le d
Vaisseau
Côte, p
coupé les
enlevèrent
purent se
à terre.
furent pe
où ils der
le jour,
ges des
cet exem
éviter un
de partic
me d'entr
purent
géreuses
mes du f
palé ci-
Reines.
Vaisseau

Il arriva une revolte de Nègres dans un Vaisseau Hollandois. Ce fut sur les six heures du soir ; ils se saisirent de plusieurs armes, fusils, pistolets, sabres, & barres de fer, & de bois. Ils se jetterent sur les Blancs, qui étoient dans ce Vaisseau, il y en eut un couple de tués, & plusieurs blessés ; la revolte dura bien près d'une heure & demie ; mais enfin les Blancs eurent le dessus. Il en étoit teins, car le Vaisseau étoit sur le point d'échoier à la Côte, parce que les Nègres en avoient coupé les Cables. Pendant la sédition ils enlevèrent la Chaloupe, tous ceux qui le purent se mirent dedans, & s'enfuirent à terre. Le lendemain au matin plusieurs furent pendus à chaque bout de vergue, où ils demeurèrent attachés pendant tout le jour, pour servir d'exemple aux Nègres des autres Vaisseaux de la Rade ; cet exemple funeste fut cause que pour en éviter un pareil, nous mimés la plus grande partie de nos Nègres aux fers, & même d'entre les Négresies celles qui nous parurent les plus résolues, & les plus dangereuses ; entre autres plusieurs des femmes du feu vieux Roi de Juda, dont j'ai parlé ci-dessus, que nous appellions les Reines. On les avoit vendues à tous les Vaisseaux de la Rade, chacun en avoit eu

sa part ; nous en avions dans le notre une vintaine, qui étoient fines, & rusées, & qui conservoient, malgré leur malheur, une espèce d'autorité sur les autres Nègres. Quoi qu'à raison de leur beauté elles fussent plus chéries par les Officiers Majors, & Mariniers, qui avoient donné chacun son nom à celle qu'il avoit choisie, elles ne restèrent pas d'être mises pour la plus grande partie aux fers, parce qu'ayant eu plus de liberté d'aller par tout que les autres Nègres, elles étoient plus capables qu'eux de former une dangereuse entreprise, & de la bien conduire. Il y en eut quelques unes qui moururent de chagrin, & de rage ; quand ces animaux se mettent le chagrin en tête, ils s'assoient sur leurs fesses, mettent le menton entre leurs genoux, les mains sur leurs oreilles, & crèvent en cet état, sans vouloir ni boire, ni manger, ou si on leur fait prendre quelque chose par force, ils ne font tout au plus que languir quelque tems, puis ils meurent. C'est pourquoi le moins qu'on peut leur donner de chagrin n'est que le meilleur, & les Officiers qui sont bien intentionnés pour le profit de la compagnie, qu'ils servent, cherchent tous les moyens possibles de les divertir. Ils les font chanter, ils les font dancer, & leur donnent

née
notre une
rusées, &
n. alheur,
autres Né
beauté el
Officiers
oient don-
avoit choi-
être misés
ers, parce
er par tout
oient plus
langereuse
uire. Il y
rurent de
s animaux
s s'assoient
nton entre
s oreilles
pir ni boi
it prendre
font tou
s, puis il
ins qu'on
est que l
t bien in
mpagnie
es moyen
font char
r donner
au

Page 75

Palmiste épineux



autant qu'ils peuvent tout ce qui peut les contenter, & les rejouir. Un de leurs principaux plaisirs c'est de se laver, ce qu'ils font plusieurs fois le jour; on leur donne de tems en tems de l'huile de *Palme*, dont ils se frottent tout le corps, hommes & femmes, après s'être bien lavés. Alors leur peau est luisante comme un verre, & plus douce que du velours, principalement de ceux, & celles qui sont bien grasses, & potelées, & elle devient en même tems noire comme jayet, c'est un plaisir de les voir.

A propos d'huile de *Palme* l'arbre qui produit le fruit dont on la tire produit aussi du vin, qui s'appelle, Vin de *Palme*. Cet arbre s'appelle *Palmiste épineux*, pour le distinguer de quelqu'autre espèce qui ne l'est pas; c'est à juste titre qu'il porte ce nom, car il en est tout hérissé. Il en a dans sa tige, dans ses branches & dans ses feuilles. Celles qui entourent le corps de l'arbre sont longues d'un doigt, & plates, de la figure d'un cure dent, polies, & d'une couleur tanée, tirant sur le noir. Ces épines sont extrêmement aiguës, & si dangereuses, que quand quelqu'un en est piqué, il court risque d'en être long-tems incommodé, si l'on n'y apporte un prompt remède. Voici la figure de cet ar-

bre & de son fruit qui consiste en un gros bouquet, composé de plusieurs noix grâtres, dures & rondes, qui renferment des noyaux bons à manger. Voici comment le vin se fait. Il faut premièrement supposer que les Nègres coupent toutes les épines qui sont autour de cet arbre qui n'a point de branches, mais à sa cime il pousse de grandes feuilles de six, ou sept aunes & plus de long, larges de deux ou trois; la côte qui est dans le milieu est grosse comme le bras, & souvent beaucoup plus. Quand les Nègres veulent avoir du vin, ils montent au haut de cet arbre, & portent avec eux des *Calebasses* (a), qu'ils attachent au bas d'une de ces branches, à laquelle ils font une incision par où ce vin tombe dans la Calébasse goutte à goutte. Il est de couleur de petit lait, & en a presque le goût, hormis qu'il sent un peu la

(a) *Calebasse* est une espèce de grosse citrouille ronde, ou un peu longue, qui croît sur des arbres qui viennent fort grands, & qui ressemblent assés à un pommier; j'en donnerai la représentation dans la suite. Elles croissent le long du tronc, & des branches de cet arbre; quand elles sont en maturité, les Nègres les ouvrent par le haut, & en ôtent tout le dedans, ou les coupent par la moitié, & s'en servent de pots, & de plats, de tasses, & d'affiètes, de la manière qu'ils veulent. Il y a des arbres qui en produisent de grandes, de petites, & de toutes les façons.

fumée ; il est rafraîchissant , & nourris-
sant ; mais il faut le boire frais , car autre-
ment il s'aigrit , & en petite quantité , car
beu avec excès il entête , & enivre même
si la quantité est trop grande. La secon-
de espèce de *Palmiste* s'appelle *Franc*. Il
croît fort droit , & d'une hauteur demesu-
rée ; il est ordinairement plus gros par le
haut que par le bas , ce qu'il a de très parti-
culier , est que jusqu'à son entière cruë son
écorce est marquée de pié en pié d'un cercle
qui donne à connoître combien il y a d'an-
nées qu'il occupe la terre ; mais quand il
a pris sa croissance entière , il devient par-
tout si solide & si uni qu'on n'y peut plus
rien remarquer. Il a cela de commun avec
les autres *Palmistes* , que son sommet est
orné de plusieurs belles branches canelées ,
& polies , accompagnées de part , & d'au-
tre d'une grande quantité de feuilles ver-
tes , longues de sept , ou huit aunes , lar-
ges de deux ou trois. Ces feuilles sont
fort étroites & fort déliées ; les unes s'éle-
vent directement au milieu de l'arbre , &
les autres qui sont courbées tout au tour ,
forment un espèce de globe très agréable
à la vûë , & quand ces branches , & cette
multitude de feuilles sont agitées par un
vent doux , & modéré , elles font un
petit bruit fort plaisant à l'ouïe ; outre ces

agréments, cet arbre dont voici la Figure fournit par ces feuilles de quoi couvrir & garnir les cases des Nègres : il produit aussi de quoi nourrir les hommes. Il croît à la cime à sept ou huit piés au dessous des feuilles un fruit renfermé dans l'écorce de l'arbre, qui en est proprement la moëlle, qui s'appelle *Chou palmiste*. Il est composé d'enveloppes comme l'Oignon & a un véritable goût de noisette, mais bien plus doux ; ce qui en est bon, ou le tendre, quand on en a ôté tout le dur, & le mauvais, peut bien avoir une demi aune Holandoise de longueur, & est gros comme le poignet, on le peut manger cru, ou cuit. Cru il se mange à l'huile, au vinaigre, au sel, & au poivre ; cuit, il est excellent à la sauce blanche ; il est admirable dans les tourtes de viande, & de poisson, & dans toutes sortes de ragoûts ; j'ai trouvé son goût plus agréable que celui de l'artichaut : cuit, & cru il conserve toujours sa couleur qui est très blanche ; cet arbre croît par tout indifféremment : on ne sauroit croire combien ce Pais des Nègres, particulièrement la Guinée, produit de choses nécessaires, & agréables à la vie. Si ses habitans avoient l'adresse, les moïens, & l'inclination des Européens, & qu'ils cultivassent ces Pais, comme ceux-ci cultivent le leur,

ils



Palmiste franc



Le palmier

pourroient
général
eux, faire
contentan
bit d'elle m
la Chasse,
peu d'a
peu du len
de la bonté
des habitan
plusieurs d
parle des F
re que les h
bre par les
La prem
noissent, &
continence
des le mor
fruits de le
les mâles,
ils s'accor
prend, E
comme le
mes qu'ils
est ce qu
plé? ma
portés dan
de toutes
abordent
tient par

ils pourroient se passer, entièrement d'eux; mais généralement les Nègres sont paresseux, faineans, adonnés à la débauche, se contentans de ce que la terre leur produit d'elle même, s'occupans tout au plus à la Chasse, & à la Pêche; même avec très peu d'application; s'embarassans fort peu du lendemain. Vous pouvés juger de la bonté de ces terres par la quantité des habitans. Je ne prétens pas parler de plusieurs deserts qu'il y a dans l'Afrique, je parle des Pais habités; vous pouvés croire que les habitans sont en très grand nombre par les raisons que je vais deduire.

La première est que les Nègres ne connoissent, & n'observent aucune sorte de continence. Ils s'adonnent à la génération dès le moment qu'ils en sont capables; les fruits de leur Pais les y excitent beaucoup, les mâles, & les femelles sont tous nus; ils s'accouplent quand l'envie leur en prend, publiquement, & sans honte, comme les Bêtes; ils ont autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir; comment est ce que ce Pais là ne seroit pas peuplé? malgré la quantité qui sont transportés dans d'autres Pais, par les Vaisseaux de toutes les Nations de l'Europe qui y abordent, un grand nombre qui s'entre-tiennent par les continuelles guerres qu'ils

oup

D. 4

ont

ont les uns contre les autres, & ceux que la mort enlève naturellement; il est étonnant de voir le nombre prodigieux d'habitans que ce País contient, par tout où je suis allé, je les ai vu épais comme des Fourmis. Les principaux endroits par où j'ai passé, sont le *grand Sestre*, *Sestre crai*, *Baffau*, le *Cap Labou*, le *grand*, & le *petit Droüin*.

Le *Grand Sestre* est le long de la Côte de *Malaguete*, ou *Maniguete*, ainsi appelée d'un espèce de poivre de ce nom qui y croît en abondance. Ce lieu est fort fréquenté des Européens, parce qu'on y trouve du bois, de l'eau, du ris, du mahis, des poules en quantité, & plusieurs autres rafraîchissemens. Le village est en dedans d'une pointe, hors de laquelle les Vaisseaux mouillent, & qui est très dangereuse à doubler aux chaloupes, à cause d'une grande quantité de roches qu'il y a, entre lesquelles il faut qu'elles passent; quand on est dans le dedans de cette pointe on voit sur la main gauche l'embouchure d'une Rivière, où en certains tems on fait commodément de l'eau; cependant quand nous y étions nous ne pûmes point en faire, quoique notre chaloupe montât plus de six lieues la Rivière, à cause que l'eau étoit salée; ce qui fut la cause
que

que nous fûmes obligés de prendre de l'eau trouble & épaisse dans un trou qui étoit dans le bois.

A main gauche est le village de *Sestre*, composé d'environ une centaine de cases élevées de terre sur quatre piquets de la hauteur de deux piés ; les murs , & les planches sont de nates, d'esorte qu'on peut en voir les dedans, de dessous, & de tous côtés. Ils y font du feu toute la nuit pour en chasser les Moustiques, & les Maringuins : elles sont couvertes d'herbes sèches. Nous restâmes là environ dix jours, descendans à terre de bon matin, & le soir nous retournions à bord ; on y faisoit chaudière avec chair & poisson ; chacun fit laver son linge à terre. Pendant notre séjour il arriva un accident fâcheux. Un mouffe d'environ treise à quatorze ans voulant se baigner ne fut pas plutôt entré dans l'eau jusques aux genoux qu'il disparut, & ne fut plus veu. Le lendemain au matin on jeta un coup de *Seine*, tout près du lieu où il s'étoit perdu, & on retira hors de là un prodigieux *Kaiman*, qui rompit le filet en plusieurs endroits. On eut bien de la peine à le tuer, après quoi on l'éventra pour voir s'il n'y auroit point dans ses entrailles quelques ossemens de ce pauvre Cadavre ; mais on n'y trouva rien.

On ne douta pourtant point que ce ne fût cet animal qui avoit dévoré ce pauvre jeune homme. Sans exagération un homme de cinq piés de haut auroit peu se tenir debout à l'extrémité de sa gueule, tant elle étoit large. Cela ne paroît pas surprenant à ceux qui ont vu de ces animaux, parce qu'ils savent que leur gueule tient un tiers de leur corps pour le moins. Elle va toujours en diminuant, jusques au bout, qu'elle est presque pointue. Celui dont il est question avoit près de vingt piés de long. C'étoit une chose horrible de voir l'ouverture de sa gueule.

Cet accident fut cause que personne n'osa plus se baigner, crainte d'un sort si funeste. Pendant que nous demeurâmes là, je vis plus de six mille Nègres; mais nous fûmes bien surpris un beau matin vers le huitième jour, quand étant descendus à terre nous ne trouvâmes aucune case, & par conséquent point de Village, les Nègres les avoient emportées, & étoient allés camper ailleurs. Pendant les deux ou trois jours que nous restâmes encore là, nous eumes beau chercher, ce fut en vain nous ne pûmes jamais en trouver aucun. Je n'ai jamais tant vu de *Cocos* que dans cet endroit-là. C'est un espèce de *Palme*, qui porte un fruit dont on a dit beaucoup de

ne fin
re jeune
mme de
enir de
tant elle
prenant
x, par
ient un
Elle
au bout
i dont il
de long
'ouver-

ne n'osa
i funes
mes là,
ais nous
vers le
endus à
ase, &
les Né-
ent allés
ou trois
, nous
in nous
un. Je
dans cet
Palme,
aucoup
de



Cocos



de merve
de l'arbre
es fruits e
ou doule
fruit quie
& d'un g
au dedan
liqueur e
chiffante.
tu d'effac
de lui de
che & v
ve aussit
bre. Cete
grande u
croit, en
nous vi
mes que
cendis p
second e
sept cen
Mars.
jors; no
& nous
plus bea
ir plus
en Euro
ment b
Ruisea
reposan

de merveilles. Ce fruit croît sur le tronc de l'arbre, au pié des branches; il y a de ces fruits qui pèsent quelquefois jusqu'à dix ou douze livres. L'arbre n'est jamais sans fruit qui est excellent, d'un blanc de neige, & d'un goût d'amande. Il est renfermé au dedans de la Coque, où il y a aussi une liqueur claire, & agréable & très rafraîchissante. On dit que cette eau a la vertu d'effacer toutes les rides du visage, & de lui donner une couleur naturelle blanche & vermeille, pourveu qu'on l'en lave aussitôt que le fruit est tombé de l'arbre. Cet arbre est fort beau, & d'une très grande utilité aux habitans du País où il croît, en voici la Figure. Du *Grand Sestre* nous vinmes à Bassau, où nous ne restâmes que trois, ou quatre jours. Je n'y descendis point à terre à ce Voyage, mais au second que j'y fis après, qui fut en mille sept cens douze, j'y descendis, le vint de Mars. Nous étions quatre Officiers Majors; nous nous divertîmes en perfection, & nous eumes le plaisir de la Chasse dans le plus beau País qu'on puisse voir, sans ressentir plus de chaleur qu'au mois d'Octobre en *Europe*, parce que ce País est agréablement boisé, & arrosé de plusieurs petits Ruisseaux qui le rafraîchissent. Nous nous reposâmes sous un Bocage, planté au pié

84 *Voyages aux Côtes de Guinée*

d'un Ruiffeau , qui couloit le long du Village. Nous fîmes allumer un bon feu fous le vent. Le Cuiſinier que nous avions mené à terre nous fit de bonnes grillades de quelques Poules Pintades que nous avions priſes à notre Chafſe, & d'autres communes que nous avions traittées; nous avions fait porter du vin, de l'eau de vie, du pain frais, & du biſcuit; ce qu'il y eut de meilleur dans notre regal furent des huitres que nous primes nous mêmes à fleur d'eau le long d'un grand rocher mouillé de la Mer. Elles étoient délicieufes; nous eumes auffi des moules très excellentes. Il y en a une quantité prodigieufe tout le long du Rivage au pié des Roches. Nous traittâmes des Cabrits, des Cochons, & deux grands Veaux. Ce lieu étoit charmant; nous étions aſſis ſur le gazon; nous avions le plaifir d'entendre le chant melodieux des petits oiſeaux, qui dans ces contrées chantent tout le long de l'année, & le doux murmure de ce Ruiffeau parmi les *Orangers*, & les *Citronniers*, chargés de fruits, & de fleurs, qui répandoient une odeur charmante. Nous en cueillîmes, & apportâmes à bord, tant que nous voulumes, tenantes à leurs branches. Les Nègres, & les Nègreſſes joignirent leurs Danſes, & les Concerts

de

de leur façon à tous ces charmes ; quelques morceaux de biscuit, jettés en l'air, les payoient grassement ; mais tous ces plaisirs innocens furent troublés subitement, dans le tems que nous ne faisons que commencer à les prendre, par un coup de Canon, qui fut tiré de notre bord par l'ordre du Capitaine, pour faire revenir la Chaloupe, & tous ceux qui étoient descendus à terre. A ce bruit nous courûmes incessamment au bord de la Mer, d'où nous aperçûmes deux gros Vaisseaux, qui faisoient mine de s'approcher du lieu où nous étions. Nous fîmes toute la diligence possible, pour embarquer notre monde, & tout ce que nous avions à terre ; en retournant à bord, il pouvoit être environ trois heures après midi, nous rencontrâmes en chemin plusieurs Canots de Nègres, qui étoient partis de differens endroits, & qui alloient vers ces Navires, qui approchoient, & que nous connûmes être les nôtres que nous avions laissés à *Sestre* depuis trois jours. Cela nous rassûra, & nous donna lieu d'avoir le plaisir entier d'être les spectateurs à loisir d'un combat qu'il y eut entre quelques uns de ces Canots, dont les uns étoient de *Bassau*, & les autres de *Sanguin*. Les Nègres de ces deux endroits étoient en guerre,

ils avoient pour toutes armes leurs Pagayes (a) : il y avoit dans chacun de ces Canots cinq Nègres ; ils s'approcherent les uns des autres , & demeurèrent quelque tems à s'entrec regarder sans dire mot , comme des coqs qui alongent leur col , baissent la tête , & tout à coup sautent l'un contre l'autre. Ils se firent pourtant quelques petites escarmouches par un peu d'eau qu'ils se jetterent les uns aux autres , après quoi tout à coup , sans se lever , ils commencerent le Combat à grand Coups de Pagaye , qui tantôt portoient à faux , mais aussi quelques fois appuyoient vigoureusement , & devoient faire grand mal à des corps tout nus. Ce Combat dura environ une demi heure ; il auroit peut être été plus long sans que nous leur présentâmes nos armes & que nous fîmes semblant de vouloir tirer sur eux ; ils en eurent si grand peur qu'ils se separerent aussi-tôt , & s'enfuirent au plus vite.

Ce Combat nous parut un pronostic d'un plus serieux que nous fumes obligés de

(a) Pagaye est une espèce d'aviron dont les Nègres se servent pour faire naviger leurs Canots ; ils ne les couchent point sur le bord du Canot pour ramer , mais les tenant entre leurs mains ils en plongent la palette dans l'eau , autant qu'ils veulent , l'autre bout étant élevé en l'air : avec ces Pagayes , ils font aller leurs Canots vite comme le vent.

de livre
tre qua
notres
près de
voieren
appelle
en'elles
Soleil le
seaux,
voir de
les aut
seaux
ils n'et
quand
y avoit
voit em
salut tr
poser a
doute,
cessaire
jour pr
Pagaye
fut bien
nos cat
de lever
d'irèle
gros V

* Pap
Vaisseau
line, &

de livrer le lendemain, & de soutenir contre quatre Vaisseaux Anglois ; les deux autres vinrent mouiller vers la nuit tout près de nous. Dès la point du jour ils enverroient leurs Chaloupes à terre, qu'ils rappellerent par un coup de Canon, avant qu'elles y fussent arrivées. Environ le Soleil levant nous aperceumes quatre Vaisseaux, faisant route sur nous. Il y en avoit deux de soixante dix pièces de Canon, les autres deux nous parurent des Vaisseaux de vint & quatre à trente pièces ; ils n'étoient pas fort éloignés de nous, quand nous les decouvrimmes, parce qu'il y avoit un petit brouillard qui nous avoit empêché de les voir de loin, ainsi il falut travailler au plus vite pour nous disposer au combat. Vous croiés bien sans doute, que d'autres preparatifs furent nécessaires, pour celui ci que pour celui du jour précédent. Ce n'étoit pas avec des Pagayes que nous devions nous battre ; ce fut bien une autre chanson. Il falut filer nos cables, car nous n'eumes pas le tems de lever les anchres. A peine eumes nous défrêlé nos quatre Paphis * que les deux gros Vaisseaux Anglois furent sur nous.

Leur

* Paphis sont les quatre grandes Voiles d'un Vaisseau, la grande voile, le grand humier misailanc, & le petit hunier.

Leur Commandant attaqua le notre, qui s'appelloit l'*Amphitrithe*, & l'autre, attaqua l'*Indien*; les deux autres Vaisseaux Anglois se mirent en panne, hors de la portée du Canon. La *Dauphine* le troisième, de nos Vaisseaux en fit autant; ainsi pour le nombre le Combat fut égal, un contr'un, mais pour la force elle étoit fort disproportionnée. Les Vaisseaux Anglois n'avoient que leur lest, & leurs provisions, ou très peu de chose de surplus, leurs batteries haute & basse pouvoient jouer; ils étoient uniquement armés en guerre; les notres au contraire destinés pour la traite étoient chargés jusques aux barreaux, & embarrassés de telle manière que la batterie basse ne pouvoit servir.

Il falut pourtant commencer, & soutenir le premier choc dans cette situation, si disproportionnée, tant pour la grandeur des Vaisseaux que pour le nombre de l'Equipage; les Anglois outre le leur avoient encore un nombre de Soldats & d'autres gens qu'ils devoient mettre à terre en differends Comptoirs, & Forts. Nous n'avions que notre seul Equipage, le plus fort étoit de cent cinquante hommes. Le Combat commença à dix heures du matin & dura jusques à quatre du soir. Le premier choc dura jusques à une heure après

midi,

midi, Va
Comman
pouvoit
les cano
partie &
eux, esp
& qu'enfi
quer l'*Ad
par Mr d
seaux du
une fois
que la d
ayant été
quet, il
fit croire
toit rendu
hille à l
continua
pauvre A
trémité;
Pau. Se*

(4) Boye
pièces de li
tr, & bie
Elle est bea
que par l'a
une corde
ce, qu'on
le On; e
cile vien
à tier, &
un td.

midy, Vaisseau contre Vaisseau ; mais le Commandant Anglois voyant qu'il ne pouvoit rien faire contre le François, ni son camarade contre l'autre, abandonna sa partie & alla mettre l'*Indien* entre deux feux, esperant qu'il se rendroit aussi-tôt, & qu'ensuite ils iroient tous les deux attaquer l'*Amphitrithe*, qui étoit commandé par Mr de *Boispinaud* Capitaine des Vaisseaux du Roi de France. Nous crumes une fois que l'*Indien* s'étoit rendu, parce que la drisse de son pavillon de pouppe, ayant été coupée par une bale de mousquet, il tomba tout à coup, ce qui nous fit croire qu'il avoit amené, & qu'il s'étoit rendu ; mais un moment après il fut hissé à la drisse de flamme ; & le Combat continua toujours de la belle façon. Le pauvre *Indien* fut réduit à la dernière extrémité ; il étoit comme une Boye (a) sur l'eau. Ses manœuvres étoient toutes coupées,

(a) Boye est une espèce de tonne faite avec des pièces de liège, bien acomodées l'une sur l'autre, & bien serrées avec de petits cercles de fer. Elle est beaucoup plus large, & grosse par un bout que par l'autre. Du côté le plus petit on attache une corde proportionnée à la pesanteur de l'ancree, qu'on attache à sa patte ; cette corde s'appelle Orin ; elle sert à lever l'ancree, en cas que le cable vienne à se rompre, ou qu'on soit obligé de la filer, & la Boye à marquer le lieu où l'ancree est.

pées, ses voiles criblées, & ses mâts fracassés. Pour peu que l'*Amphitrithe* eût tardé à venir à son secours, il auroit été obligé de se rendre; mais entre deux, & trois notre Commandant ayant employé avec toute la diligence imaginable l'intervalle que l'Anglois l'avoit quitté pour aller mettre l'*Indien* entre deux feux, à se disposer à une plus vigoureuse défense, & faire ses efforts pour délivrer son Camarade, vint à son secours. L'Anglois avoit en vue de prendre de cette manière nos deux Vaisseaux, l'un après l'autre; il fut fort trompé, car l'*Indien* dans l'esperance du secours soutint vigoureusement le Combat; il n'avoit aucun coup de Canon sous l'eau, parce que les Anglois avoient envie de prendre nos Vaisseaux sans endommager les Marchandises. Ils avoient raison, car ils étoient richement chargés. Les Anglois dans cette vue ne tiroient que dans les voiles, & les mâts, ayant intention de les demâter pour les obliger par là à se rendre; mais nos Vaisseaux tiroient à plein bois, pour leur tuer beaucoup de monde, & dans l'eau pour tâcher de les couler à fond. Le Commandant François s'étant donc disposé de son mieux pour le second choc, ayant pour cet effet jetté à la Mer plusieurs choses qui l'embarassoient dans son entrepont, & paré

presque
ter les v
qui l'ay
tens, pa
mais les
fort bon
fler du C
qui leur
te sa bor
finit au
fut un p
gres. L
de du C
& à la b
avoient b
fut que
fussent e
n'auroien
abandon
coup mo
l'ai appr
puis en t
qui avoie
en envire
tre lesqu
Des not
né Mr.
seux du
Mr. de C
eau, &
pres-

presque toute sa baterie basse, il fit aventer les voiles pour venir chercher celui qui l'avoit quitté. Il luy falut un peu de tems, parce que le vent étoit fort foible; mais les Anglois le voyant approcher en fort bonne contenance, commencèrent à filer du Cable, & abandonnèrent l'*Indien* qui leur tira à b'abord, & à s'tribord toute sa bordée dans le cul. C'est ainsi que finit au bout de six heures ce Combat, qui fut un peu plus serieux que celui des Nègres. Les Anglois furent hors de la portée du Canon se mettre côté en travers, & à la bande, ce qui nous fit croire qu'ils avoient beaucoup de coups sous l'eau. Il faut que cela fût nécessairement & qu'ils fussent en danger de couler bas, car ils n'auroient pas, selon les apparences, ainsi abandonné des Vaisseaux qui étoient beaucoup moins en état de se deffendre qu'eux. J'ai appris dans un voyage que j'ai fait depuis en tems de paix, par des Anglois, qui avoient été à ce Combat, qu'ils avoient eu environ deux cens hommes tués, entre lesquels il y eut plusieurs Officiers. Des nôtres le Capitaine de l'*Indien*, nommé Mr. *Malleville* Lieutenant des Vaisseaux du Roi fut tué, notre commandant Mr. de *Grifolet* aussi Lieutenant de Vaisseau, & notre Capitaine en second, & environ

viron cinquante hommes y perdirent la vie, outre une trentaine de blessés, du nombre desquels un Commis de la Compagnie, nommé *Logier*, eut les deux poignets emportés, d'un seul boulet de Canon, comme il chargeoit son fusil; & un Volontaire nommé *Delbrou* eut la cuisse cassée, aussi haut qu'il est possible de l'avoir, sans que le ventre, & toute la marchandise s'en sentît. L'un & l'autre dirent un bon mot à ce sujet, qui malgré la triste situation, où nous étions, ne laissa pas de nous faire rire sur le champ, & nous fournit une ample matière de bien rire ensuite, lorsque nous fûmes un peu revenus des fatigues, & du chagrin que nous avoient causé la mort, & les blessures de nos amis. Celui qui avoit eu les deux mains emportées crioit à pleine tête, pendant que le chirurgien major achevoit de lui couper ses deux mains, & appliquoit le premier appareil, se peut il que j'aye mes deux mains emportées; comment ferai je dans la suite pour m'aider de la moindre chose; je n'ai plus de servantes pour me rendre aucun service. Je donnerois volontiers la moitié de tout ce que j'ai de double sur mon corps, fût ce jusques à une de mes, qui pendent dans mes culottes, j'en aurois encore assés pour m'en aider, pour pouvoir recouvrer une de mes mains. Cè-

Celui qui eut la cuisse coupée dit tout bonnement, je suis encore heureux d'avoir sauvé mes pièces, car si j'en reviens je pourrai bien m'en servir, quoique je n'aie pas de cuisse; c'auroit été bien dommage que je les eusse perdues. C'étoit en effet un grand Gaillard bien planté, d'environ vint & trois ans, très bien fait; l'autre pouvoit bien en avoir trente. Ils en revinrent l'un & l'autre, par le grand soin que le Chirurgien eut d'eux, & quand ils commencerent à se porter mieux ils ont avoué ingenuement l'un, qu'il donneroit encore volontiers la moitié de l'argent de sa bourse, pour recouvrer une main; l'autre que dans son malheur il s'estimoit heureux d'avoir conservé ses pièces, & qu'il aimoit mieux avoir perdu sa cuisse, qu'une de ses. . . . Pendant tout le reste de la Campagne ils nous ont bien fait rire; l'un & l'autre avoient de l'esprit, & entendant bien la raillerie disoient mille plaisanteries agréables à ce sujet, qui rejouissoient tout l'Equipage. Celui qui avoit les deux mains emportées, disoit entr'autres choses, si jamais je me marie, il faudra que ma femme fasse les trois quarts de la besogne, & du chemin. Comment bien faire cet affaire sans mains. Je me garderai bien à cause de cela de prendre une

Manchote. Après le combat jusques au lendemain nous fûmes occupés tout le jour aussi bien que nos ennemis à reparer les dommages que nous nous étions faits les uns aux autres. Sur les trois heures après midi les ennemis firent voile sur nous, & commencerent à nous donner Chasse de la bonne manière. Dès que nous les vîmes dans cette disposition, nous mîmes aussi incessamment à la voile, car nous avions mouillé dans la nuit, & commençâmes à fuir à toutes voiles, & à la faveur de la nuit nous nous échapâmes de leur poursuite: quoi qu'environ minuit nous passâsions aussi près d'eux qu'il est possible, sans se toucher, mais le vent s'étant un peu rafraîchi pendant ce tems-là, nous forçâmes de voile, tant que nous pûmes. Cependant la nuit étant fort obscure, nous nous écartâmes de nos deux autres Vaisseaux, & allâmes mouiller quelque peu avant le jour le plus près de terre qu'il nous fut possible, dans la veüe qu'étans à l'abri de la Côte, les ennemis ne nous veroient pas. Cela seroit arrivé de cette manière, selon les apparences, si notre Cable ayant été coupé par les Roches nous n'eussions pas été obligés de mettre à la voile au plus vite, pour n'être pas jettés à la Côte par la Lame. Après Soleil levé nous fû-

fûmes découverts par les ennemis , quoi qu'ils fussent fort éloignés de nous , car nous les découvrîmes aussi. Ils changerent aussi-tôt de route, commencerent à courir sur nous , & nous renfermerent entr'eux, & la terre. Nous ne nous ferions pas beaucoup mis en peine de cette circonstance, si la Côte avoit été égale par tout mais, sur les deux heures après midi , nous vîmes devant nous une pointe qui couroit fort au large, avec un banc de Roches toutes entourées de brisans. Les ennemis se mirent au dessus en panne, & nous fermerent de telle manière le passage qu'il falloit passer entre ces Roches, & courir tout le risque imaginable de perir, ou se mettre entre leurs mains. Ils nous auroient sans doute pris, car ils étoient quatre contr'un. Notre Capitaine consulta au plus vite ses Officiers pour voir ce qu'il y auroit à faire; plusieurs furent du sentiment qu'il falloit s'exposer à passer entre les brisans plutôt que de se rendre aux ennemis, pour moi je soutins qu'il valoit mieux tomber vivant entre les mains des ennemis, que de courir un risque si évident de perir, d'autant plus qu'il ne se trouvoit personne dans notre bord qui eût passé par là: que quand même par un bonheur, qu'on ne pouvoit pas raisonnablement es-

pe-

perer, nous serions aillés heureux d'éviter le peril, nous serions toujours très blamables de nous y être exposés d'une manière si évidente. La force de cette raison faisoit pancher le Capitaine de mon côté; il fut résolu même une fois de suivre mon sentiment; mais il s'en trouve toujours par tout qui crient, & parlent beaucoup, & qui sont plus téméraires que hardis, & courageux, & à qui on est obligé de ceder, non pas par la force de leurs raisons, mais pour éviter d'avoir la tête cassée. Notre Lieutenant qui étoit de ce caractère l'emporta; le Capitaine fut contraint de le laisser faire, pour lui fermer la bouche; un des Pilottes prit donc le Gouvernail, & ce *Lieutenant*, & le Maître pilote furent sur le bout du beaupré pour examiner la passè, heureusement pour nous cela réussit contre toute apparence, quoiqu'il y eût dequoy faire dresser les cheveux à la tête, en voyant les dangers dont nous étions environnés. Nous demeurâmes bien près d'une demi heure à faire ce trajet. Je ne doute point que les ennemis nous voyant parmi ces Roches ne nous crussent perdus; mais ils eurent lieu d'être bien surpris, lorsqu'ils virent que nous fûmes mouiller au milieu d'une belle ancre; ils parlementerent ensemble, leurs Châloup

houppes furent d'un bord à l'autre, ce qui nous fit penser qu'ils pouvoient avoir le dessein de les armer, & de les envoyer pour tâcher de nous enlever; mais ils ne le jugerent pas à propos. Environ le Soleil couchant ils trouverent bon d'aventer, & de faire route. L'endroit où nous étions s'appeloit *Sestre Cron*. Nous y restâmes trois jours entiers; à peine y fûmes nous mouillés que plus de cent Canots Nègres vinrent à bord; il est incroyable de s'imaginer la quantité de Nègres qui parut sur le bord de la Mer; cependant de tous ceux qui vinrent à notre bord aucun n'y voulut monter que le Capitaine n'eût premièrement fait puiser un seau d'eau de Mer, n'en eût mis lui même par trois fois, sur sa tête, n'en eût frotté ses yeux, & ensuite tout son visage. Un des principaux Nègres en fit autant. Après cette cérémonie ils vinrent tous à bord; ils y entrèrent plus de deux cens, ce qui obligea notre Capitaine à poster plusieurs sentinelles, crainte de quelque accident. Il en arriva pourtant un qui nous fit bien rire & bien du plaisir: presque toute cette Moraille s'étoit assise sur le plabord, un des notres ayant pris un fusil pour l'examiner, & l'ayant couché en joue, sans intention même de faire peur à ces animaux, dès qu'ils

virent cette arme présentée, ils eurent tant de peur que tous ensemble sautèrent à la Mer comme les grenouilles font quand on passe sur le bord d'un Fossé, ou d'un Etang où il y en a beaucoup. Ce fut un véritable plaisir de voir sauter tout à la fois deux cens hommes, nus comme des grenouilles, auxquelles ils sont presque semblables, égaux à elles pour la peur, faits à l'eau tout comme elles, presque de la même couleur, quand ils sont dedans. Ils ne furent pourtant pas si effarouchés qu'ils ne retournassent le lendemain en plus grand nombre; c'est l'endroit de la Côte des plus propres pour traiter du morfil. (a) Nous jugeâmes que les Européens la fréquentoient depuis long tems, par la grande quantité de Mulâtres (b) que nous vîmes. Je ne vis point de Mulâtresses à bord parce qu'elles n'y viennent point: mais j'en vis bon nombre à terre. De même par tout ailleurs, où j'ai descendu, j'en ai vu bon nombre. Ce qui ne prouve que trop que les Européens laissent de leur graine par tout où ils passent. Comme c'est en ce lieu que j'ai vu pour la première

(a) Morfil, sont les dens d'Elephant qui sortent en dehors.

(b) Mulâtre est un homme engendré par un blanc & une noire, ou un noir, & une blanche.

en plu-
 je crois
 ne croît
 ger, ses
 ut d'en-
 tent la
 pouvez
 et arbre
 d'incar-
 ouies el-
 ipe, &
 étoile.
 extrémi-
 de peti-
 plusieurs
 ds, qui
 ermillon
 uant.
 e dessus
 ier dans
 ernissée,
 , & les
 é ce ver-
 i & tout
 où on le
 douce-
 is on le
 tes bou-
 comme
 brise fa-
 cile-

Roucou



mière du *Roucou*, qui se rencontre en plusieurs lieux de la Zone Torride, je crois en devoir parler ici. Le *Roucou* ne croît pas plus haut qu'un petit Oranger, ses feuilles qui sont pointues par le bout d'enbas, & larges par le haut représentent la figure d'un cœur, comme vous le pouvez voir dans la figure de l'arbre. Cet arbre porte des fleurs blanches, mêlées d'incarnat; avant d'être tout à fait épanouies elles représentent la figure d'une tulipe, & quand elles le sont, celle d'une étoile. Elles croissent par bouquets aux extrémités des branches, & sont suivies de petites bourses rondes qui contiennent plusieurs grains de la grosseur d'un petit pois, qui étans meurs sont couverts d'un vermillon très vif & très éclatant, & fort gluant.

Pour détacher ce vermillon de dessus ces petites graines, il faut les secouer dans un vase de terre bien polie & vernissée, verser ensuite de l'eau tiède dessus, & les laver jusqu'à ce qu'elles aient quitté ce vermillon; puis on laisse reposer l'eau & tout ce vermillon vient au fonds, d'où on le retire, après avoir laissé écouler doucement l'eau qui est par dessus: puis on le fait sécher à l'ombre, ou en petites boulettes, ou en forme de tablettes, comme on veut. Le bois de cet arbre se brise fa-

cilement; on peut faire du feu avec deux de ses morceaux secs, les battant l'un contre l'autre, ce qui en fait sortir des étincelles comme d'une pierre à fusil. Sa racine peut servir d'épice, quand on la mêle dans les viandes, & elle donne aux sauces la couleur & l'odeur du *Safran*. Le quatrième jour nous partîmes de là pour faire route pour *Juda*; mais l'Equipage ne voulut jamais y aller, parce qu'il craignoit d'y rencontrer les Anglois. Il contraignit notre *Capitaine* de faire voile pour la *Martinique*. Avant que d'abandonner la Côte il faut que jè rapporte quelques petites circonstances assés plaisantes qui me sont arrivées dans mon quatrième Voiage.

La première a été au *Cap Labou* où nous demeurâmes huit jours, & traitâmes un nombre considerable d'Esclaves: j'y descendis plusieurs fois à terre, le Roi, qui étoit un bon vieillard bien noir par sa peau, mais bien blanc par son poil, vint sur le bord de la Mer avec un très grand nombre de Nègres, pour nous y recevoir. Le Village est situé sur le haut du Cap, d'où on decouvre un très beau Pais, toujours verdoyant, & presque tout uni, qui nous parut très propre pour la Chasse. Nous y allâmes incessamment, sans

entrer

entrer dans aucune case afin de profiter de la fraîcheur le plus que nous pourrions; nous courûmes pendant trois ou quatre heures, sans rien attraper que deux Poules Pintades; nous fûmes de retour au Village environ les dix heures; nous nous acheminâmes vers la case du bon homme que nous trouvâmes au milieu de sa basse cour parmi une douzaine de Nègresses toutes fort occupées, & empressées pour le faire paroître dans tout son éclat, à cause de nous, & dans ses plus beaux atours. Les unes paîtrissoient de la terre blanche, d'autres de la rouge, d'autres de la jaune. Il y en avoit qui la detrempoient sur des pierres, quelques unes lavoient le bon homme, & d'autres le frottoient d'huile de Palme, afin de faire bien reluire sa peau; il l'avoit fort unie quoi que fort avancé en âge, parce qu'il étoit fort gras. Il fut lavé, & graissé par devant & par derrière, tout à nud, n'ayant pas plus de honte de nous que de ses femmes, & de ses femmes que de nous, & d'un très grand nombre de Nègres qui nous environnoient. Dès qu'il fut sec, ce qui fut bien-tôt fait dans un Pais aussi chaud que celui là, il s'assit sur un petit tabouret fort bas; aussi-tôt les Barbouilleuses s'approcherent de lui, l'une lui peignit le visage, l'autre un bras, l'autre

un côté, l'autre une cuisse, l'autre une jambe, leurs doigts leur servoient de Pinceau. Elles en trempoient un dans chaque couleur, & lui faisoient de grandes rayes, les unes droites, les autres courbées: depuis l'épaule jusques au Coude, elles étoient droites; depuis le coude jusques au poignet elles étoient faites en cercles; devant, & derrière elles étoient faites en petits carreaux; sur les fesses elles étoient traversantes; sur les cuisses elles étoient de biais, & sur les jambes de travers. Je dis à mon Camarade voyons par plaisir si elles peindront aussi son mustapha; ce fut la dernière pièce qui reçut son enjolivement. Nous crevions de rire de voir tout ce barbouillage, & l'empressement de toutes ces Négresses pour faire une telle mascarade; cela dura bien une grosse heure. Enfin une Négresse sortit d'une case prochaine. Elle étoit jeune, & jolie, & portoit dans sa main deux coquilles assez grandes, où il y avoit de la peinture plus fine dans l'une & fort blanche & dans l'autre fort rouge. Elle n'avoit pas paru jusques alors. Dès que je la vis paroître avec ses Coquilles, elle en faisoit bien paroître une autre qu'elle ne portoit point dans ses mains, je dis à notre Capitaine en second, qui étoit avec moi, voi-

la sans doute la favorite, & celle pour qui la principale pièce est réservée. Elle s'approcha du bon homme, se mit à genoux, & s'assit sur son cul, & ayant mis ses deux coquilles à terre, l'autre restant entre ses jambes, elle prit bravement le mustapha du bon vieillard, & le peignit avec des rayes fort fines, imprimées avec le petit bout du doigt. Elle fit par le bas cinq ou six petites rayes rouges, en forme de cercle; & de là en haut elles étoient en long & peintes en blanc. Pour la bourse, où étoit sa Monnoye, elle la peignit toute en rouge, excepté une raye blanche qu'elle y fit dans le beau milieu de haut en bas: quand elle l'eut bien peint elle le baïsa, ou du moins en fit semblant. Je dis à mon Camarade qu'elle avoit plus de raison que ceux qui baïsent la pantoufle du Pape. Il me répondit que si le Pape faisoit baïser cette partie là au lieu de sa pantoufle, toutes les femmes iroient en pelerinage à Rome. Nous faillimes à étouffer de rire de nos pensées, entr'autres je me souviens que je lui dis que St. Vit en Bretagne perdroit tout son credit, & le Curé toutes ses offrandes. Elle en fit autant au nés, aux yeux, aux oreilles, & à la bouche, que celles qui lui avoient peint le visage avoient laissé sans y toucher. Dès que cela fut fini.

ni la Symphonie Moresque commença à joier, les danſes, & les cris de joye à re-
rentir. Le bon homme s'en vint à nous,
donna la main à notre Capitaine en ſe-
cond, & à moi, à notre Chirurgien
major, & à tous ceux de l'Equipage de
notre Chaloupe qui paroifſoient faire fi-
gure, & nous dit qu'il vouloit nous pre-
ſenter quelque choſe à manger chés lui;
nous y allâmes donc; nous n'en avions
point beſoin car nous avions porté avec
nous de bonnes proviſions du Vaiſſeau.
Notre vieux Harlequin entra le premier
dans ſa caſe, & nous le ſuivîmes les uns
après les autres. La porte en étoit ſi baſ-
ſe, & ſi étroite, qu'il nous falut plier en
deux pour y paſſer; il nous fit aſſoir ſur
de petits tabourets, & nous ſervit des Fi-
gues, des Bananes, du Pain de Mahis
ſeulement concaſſé, & cuit au Soleil, & du
Vin de Palme. Ceux qui voulurent burent
& mangerent. Il donna ce qu'il avoit de
bon cœur, dans des plats de Callebafſe;
n'importe, il n'avoit pas d'autre Vaiſſelle.

Après avoir demeuré là un peu de
tems, nous lui dîmes que nous vou-
lions voir le Village; il ſortit le pre-
mier, & nous accompagna par tout,
où nous voulûmes aller; il y avoit bien
deux cents caſes dans ce Village. Les
deux

deux tier
ou Filles
l'autre to
Quand
rite, il n
cinq ou
tous peti
Enſans,
dant que
Village,
maſſime
ches, i
façon.
ſeconde
tel que
ter quat
tre une
pourie;
apparei
mais ne
qu'il y
fut? ce
par terr
une nat
nous e
re. L
Un de
d'étair
plus d
Roules

deux tiers étoient occupées par ses Fils, ou Filles, Petits fils, ou Petites filles, & l'autre tiers l'étoit par ses parens proches. Quand nous fûmes dans la case de sa favorite, il nous fit voir un petit Négrillon de cinq ou six mois, & deux ou trois autres tous petits, qu'il nous dit être ses derniers Enfans, fils de la ditte Nègresse. Pendant que nous fîmes notre tournée dans le Village, & le long de la Côte où nous amassâmes quelques huitres au pié des Roches, il nous fit preparer un dîné de sa façon. Nous retournâmes donc pour la seconde fois chés lui, où il mit le couvert tel que je vas vous le depeindre. Il fit porter quatre Roches sur lesquelles il fit mettre une méchante planche, vieille, toute pourrie; nous nous attendîmes bien par cet appareil que la rape y auroit du rapport; mais nous n'aurions jamais pensé à celle qu'il y étendit. Quelle pensés vous que ce fut? celle de dessus son lit qui étoit étendue par terre, une vieille couverture semblable à une natte, & la planta sur cette planche; nous nous entreregardions, & étouffions de rire. Le service répondit bien au couvert. Un de ses fils apporta une grande Gamelle d'étain, qui n'avoit point été lavée depuis plus d'un an, pleine de ris cuit avec deux Poules coupées par morceaux; & quand

il l'eut posée sur cette belle Nappe, il frotta le rebord avec les quatre doigts, & le pouce, & les secoua dedans. Jugés de l'appetit que cela nous donna. Il mit aux deux côtés de cette Gamelle des Figues, & des Bananes; des gens affamés auroient mangé de ce ragoût à merveilles; il nous en falut pourtant goûter pour ne pas choquer le bon homme. Nous trouvâmes d'abord que le Piment n'y manquoit pas, & qu'il étoit assez bon. Pour satisfaire à la curiosité du Lecteur je vas lui donner une brève description de la plante qui s'appelle *Piman*, & qui est commune dans toute la Zone Torride. Elle croît touffue comme un buisson sans épines; sa feuille est longue, dentelée, & d'un verd naissant, il y en a de trois sortes qui ne different qu'en la figure du fruit qu'elles portent.

Le premier ne produit qu'un petit fruit qui est d'abord d'un verd jaunâtre & vient ensuite tout rouge. Il est pour l'ordinaire de la grosseur d'un clou de gérofle; il est si piquant que deux ou trois, jettez dans une grande marmite de bouillon, le rendroient si brûlant qu'on auroit la bouche tout en feu, en en mangeant; aussi est-il fort peu en usage, dans les sauces: il s'appelle à cause de cela *Piman* enragé.

Le

l'frot-
& le
és de
mit
es Fi-
affa-
bût à
t gou-
hom-
ue le
toita-
ité du
e des-
iman,
Zone
ne un
nguet-
, il y
qu'en
21177
t fruit
vient
linaire
il est
z dans
e ren-
pouche
i est il
il s'ap-
11002
Le

07
us
il
il,
été
fa-
ort
on
se-
m-
lus
Jé-
one
re;
de
O-
Pi-
uoi
au
rtes
se-
pre-
rent
cau-
uel-
mes
sont
pas
out,
nous
flon
frais

re
il
fa
pe
Pa
au
g
m
m
re
m
P
fé
L
ci
&
T
b
ci
la
q
e
d
fi
u
d
re
fo
p

Le fe
gros & p
vient d'
de ver
de jaun
fran, il
que l'au
fruit be
cond. C
me le p
beux f
gres,
Torrie
mais,
beuco
rientale
mans r
qu'ils
goût.
de Pin
lon les
mière
il n'a
stique
ques
goût
pas fo
l'etre
après
fit ap

Le second a son fruit beaucoup plus gros & plus long. Quand il est meur il vient d'une couleur de très beau vermeil, de verd clair qu'il étoit ; il a la propriété de jaunir les fauces comme feroit le safran, il n'est pas à beaucoup près si fort que l'autre. Le troisième, produit son fruit beaucoup plus gros que celui du second. Quand il est meur, il est rouge comme le plus vif Corail. C'est un des plus beaux fruits qu'il se puisse voir ; les Nègres, & les autres Habitans de la Zone Torride, s'en servent au lieu de poivre ; mais, selon mon avis, il s'en faut de beaucoup qu'il ne vaille cette graine Orientale, & que tous ces différens Pimans ne produisent de si bons effets, quoi qu'ils lui ressembtent beaucoup quant au goût. Voici la figure de ces trois sortes de Piman. Le Cuisinier Nègre avoit selon les apparences mis du fruit de la première espèce dans son ragoût, autrement il n'auroit pas été si piquant, & si caustique. Nous y decouvrimés aussi quelques morceaux de cochon, nous y primes goût, & comme les gens de Mer ne sont pas fort délicats, & qu'ils ne doivent pas l'être, nous le mangeâmes jusques au bout, après quoi notre bon vieillard d'hôte nous fit apporter une pleine Gamelle de poisson

frais, frit à L'huile de *Palme*, roux & ferme à plaisir, d'un goût exquis, & coupé par petites tranches, brûlant encore par sa chaleur. Nous en mangeâmes notre réfection; nous le regalâmes de notre côté avec du Pain frais, du Biscuit, du Vin, de l'eau de vie, & de très bon Fromage, que nous avions apporté de notre Bord. Nous le mimes en joye, il n'est pas possible de croire combien ce bon homme étoit agréable pour un Nègre, & à son âge. Après que nous eumes mangé nous fortimes de son Palais &, nous fimes une danse ronde de cent personnes Nègres, & Nègresses. Nous ne fimes point de traite ce jour là; il se passa tout en divertissement, nous dimes seulement à notre vieillard que nous la voulions faire, & que nous avions telles & telles Marchandises, & il nous promit de nous fournir beaucoup d'Esclaves. Nous remimes le détail au lendemain, & songeâmes à partir pour aller à Bord, mais il fut question auparavant d'autre chose; le fils du Roi qui nous avoit servi à dîner, voulut absolument nous donner à souper; il avoit tué pour cela un Cabrit, des Poules & un petit Cochon. C'auroit été trop le chagriner que de le refuser; il falut donc souper à terre où nous fumes régelés splendidement pour l'é-

tre par des Nègres; il nous donna du Cabrit rôti, & fricassé, des Poules cuites avec du ris, & le Cochon très bien rôti, roux comme l'or, de bon Vin de Palme tout frais, des Figues, & des Bananes. Nous obtîmes de lui que ses femmes, dont il avoit bon nombre, parussent dans la case pendant que nous souperions; Elles y vinrent donc sans se mettre à table, qui fut couverte plus proprement que celle du matin; car il y avoit dessus une belle Pagne de Coton fort blanche. Nous nous divertîmes à merveilles, & allâmes de nuit à Bord; notre jeune hôte y vint avec nous & y coucha, sans se faire tirer l'oreille; nous lui fîmes dresser dans la grande chambre le meilleur lit sur lequel il eût jamais couché. Je m'attendois qu'il feroit les mêmes difficultés que le Capitaine *Affou*, mais il n'en fit pas seulement semblant. Ce n'étoit apparemment pas la mode en cet endroit. Le lendemain je descendis avec un Commis de bonne heure à terre pour commencer notre traite, nous trouvâmes les Nègres assemblés dans une case ouverte de tous côtés, & seulement couverte par dessus; ils étoient bien au nombre de quatre vingt, ou cent tout au tour assis sur des nattes. Je fus charmé de la manière dont ils se com-

por-

porterent. Le Roi étoit dans le milieu d'un rang, il y avoit la place d'un homme de chaque côté qui étoit vuide pour toute distinction. Le Roi parla d'abord fort brièvement ; après quoi celui qui étoit à sa droite commença à parler, & tous ensuite l'un après l'autre jusques à celui qui étoit le plus près du Roi à sa gauche, sans que jamais l'un interrompît l'autre. Le Roi seulement disoit quelquefois un mot à celui qui parloit.

Je fus charmé de cette modération, & de cette sagesse, (car je ne puis m'empêcher d'appeller ainsi une conduite si retenue) parmi des gens qui n'ont aucune éducation ; vous auriez entendu tomber une épingle. Quand ils eurent achevé leur conférence, le Roi & quelques uns vinrent à nous ; les autres s'en furent. Ils nous demanderent d'abord le Dachis. (a) Comme nous savions cette coutume, nous avions apporté avec nous un Barril de quatre ou cinq pintes d'eau de vie, & un de dix livres de poudre ; l'un & l'autre furent très bien receus, & le Roi nous fit présent de six Poules, & d'un Cabrit. Nous arrê tâmes, qu'ils meneroient les Esclaves à bord pour y être achetés, & qu'ils y prendroient

(a) Dachis est un présent qu'il faut faire au Roi avant de parler d'affaires.

nos Marchandises. Les cinq, ou six premiers jours cela fut à merveille; nous traitâmes environ cent cinquante noirs; mais ayant après cela resté deux jours sans rien faire, nous levâmes l'anchre, & vinmes mouïller devant *Droüin* où il ne se passa rien d'extraordinaire. De là nous passâmes par plusieurs petits endroits, où nous ne faisons simplement que jeter un pié d'ancre le soir, & faisons voile le lendemain au matin. Nous ne traitâmes pas vint Nègres depuis le *Cap Labou* jusques à *Juda* où nous arrivâmes sur la fin de Fevrier. Nous y demeurâmes un mois tout entier, sans pouvoir traiter un seul Nègre. La raison en est que le Roi de *Juda* & celui d'*Ardres* étoient en guerre, ce dernier voulant obliger l'autre à lui payer ses droits, car il pretend qu'il soit son tributaire. Effectivement le Royaume de *Juda* a été ci-devant une Province dependante d'*Ardres* qui se revolta, & s'érigea en Royaume particulier, sous condition de payer un certain tribut au Roi d'*Ardres*. Après la mort du vieux Roi de *Juda*, dont j'ai parlé dans le commencement de cette histoire, deux ou trois de ses successeurs ont fait en sorte de se délivrer de cette obligation, & de secouer ce joug. Le Roi d'*Ardres* a souffert cette espèce de revolte pendant

dant plusieurs années; dans le second voyage que j'ai fait je fus à *Ardres*, & il me découvrit fort naïvement sa pensée, & fort familièrement, car les blancs ne font pas grand façon avec ces Rois. Ils sont assis à leur côté la tête couverte, & se tutoient également; il me dit des choses dignes d'un très honnête homme même d'un Chrétien très parfait, & très bien instruit, & qui ne pouvoient partir que d'un cœur naturellement fort bon. Il avoit depuis quelque tems fermé tous les passages pour entrer & sortir du Royaume de *Juda*, afin d'obliger le Roi à lui payer le tribut qui lui étoit dû, & qu'il lui refusoit, espérant par ce moyen le contraindre à le lui payer sans effusion de sang. Il me dit entr'autres choses, si je voulois j'abimerois dans un jour le Royaume de *Juda*, car outre qu'il est tout enclavé, & renfermé dans mes Provinces, de telle manière que par terre rien n'y peut entrer, ni en sortir, si je ne veux, je pourrois le mettre tout à feu & à sang, parceque mon Royaume est vint fois plus grand, & a vint fois plus de monde; mais quand je prendrois ce dernier expedient qui ne manqueroit pas de réussir, je ne saurois me résoudre à repandre le sang humain pour si peu de chose, & à perdre un Roi qui est sorti de mon
sang,

sang. Je ne ferois pourtant en cela que reprendre ce qui m'appartient de droit. C'est d'ailleurs l'endroit de toute la Côte où se fait le commerce le plus considérable; voila des raisons bien puissantes, qui pourroient justifier ma conduite, & me porter à réunir par la violence à mon Royaume une Province qui s'en est separée; mais j'estime, dit il, plus la vie d'un homme que tous ces avantages. J'ay assés de bien pour moi, mon Royaume est grand & florissant, & il me suffit que le Roi de Juda sache que je puis le perdre, & le détruire entierément, comme il en est bien convaincu lui même, sans qu'il soit nécessaire que j'en vienne à l'exécution pour le prouver. Voilà des sentimens bien dignes de remarque pour un Roi idolâtre, & Nègre tout à la fois, car dans ce Royaume on adore le serpent comme à *Juda*.

Le Roi d'*Ardres* ouvrit pour cette fois les passages qu'il avoit fermés, & se contenta de la soumission que le Roi de *Juda* lui fit, nous y fimes donc notre traite.

Il n'en a pas été de même au voyage que j'y ai fait en mille sept cents douze; le Roi de *Juda* qui est le quatrième depuis le vieux, fier & resolu, ne voulant absolument point payer le tribut, ni reconnoître le Roy d'*Ardres* comme son protecteur,

114 *Voyages aux Côtes de Guinée*
teur, l'avoit obligé de fermer les passages avec une telle exactitude, que rien ne pouvoit entrer ni sortir du Royaume de *Juda*. Les Nègres mêmes des deux Royaumes se regardoient, & se traittoient comme ennemis, & à la rencontre se battoient, & s'entretuoient, s'ils pouvoient; nous arrivâmes à *Juda* dans ces fâcheuses conjonctures pour notre Negoce. Après y avoir demeuré un mois tout entier, sans y rien faire, nous levâmes l'anchre pour aller à *Jaquin*, à douze ou quatorze lieues de là, & qui est dependant du Roi d'*Ardres*, qui fit dire aux Capitaines des Vaisseaux qu'ils auroient beau attendre à *Juda*, qu'ils ne traitteroient aucun Nègre, parce qu'il étoit absolument resolu de ne point ouvrir les passages que le Roi de *Juda* ne se fût entièrement soumis, & ne lui eût payé son tribut, & tous les arrerages qui lui étoient dûs. Les Directeurs François, Anglois & Hollandois députerent vers le Roi d'*Ardres* pour moyenner quelque accommodement à leurs propres dépens, mais il n'y eut pas moyen de le fléchir. On lui offrit bien des avantages, il ne voulut rien entendre, & il dit, que quand on lui donneroit trois Vaisseaux chargés d'or & d'argent, il n'ouvriroit pas les passages, & qu'il prétendoit que le Roi

Roi de *Juda* se soumit, & lui payât tout ce qu'il lui devoit jusqu'à la dernière maille; qu'il l'avoit poussé à bout, & avoit abusé de sa patience & de sa bonté. Les députés revinrent avec cette réponse, & des offres que si les Vaisseaux venoient à *Jaquin*, ils y feroient une traite prompte, & avantageuse.

Sur ces nouvelles notre Capitaine, & un autre Vaisseau François levèrent l'ancre, & vinrent mouiller à *Jaquin*; un autre Vaisseau François, appartenant au Roi, & qui étoit au service de la Compagnie, y vint aussi huit jours après; ce qui choqua vivement le Roi de *Juda*, qui crut que c'étoit le Directeur François qui nous avoit donné ce conseil. Peu de tems après notre départ, il lui donna ordre de se retirer hors de son Royaume, entre deux soleils, le levant & le couchant; il falut bien qu'il le fit, & sans le Capitaine *Affou*, qui est le protecteur des François, & fort craint & aimé des Nègres, on lui auroit fait un mauvais parti. Tous les Nègres marchands étoient enragés contre ce Directeur, qui sous l'escorte du Capitaine *Affou* se retira avec son Pavillon déployé, sans qu'il lui arrivât aucun mal, & s'embarqua avec quelques-uns de ses gens. Les Hollandois, les Anglois, & les Portugais prirent

rent patience, & ne quitterent point la Rade de *Juda*; aussi ne leur arriva-t'il aucun chagrin. Plusieurs raisons très bonnes & très solides les y obligerent: la première, c'est que depuis très longtems le commerce se faisoit à *Juda*, que chaque Nation y avoit son Comptoir établi, & des Forts bâtis; que l'air, quoi que mauvais, y est pourtant beaucoup moins pernicieux qu'à *Faquin*; que d'ailleurs ils avoient chacun un Comptoir établi à *Faquin*, ce que n'ont pas les François, & qu'ainsi ils ne pourroient que se faire tort en quittant *Juda*, où la Rade d'ailleurs est meilleure, parce qu'il est beaucoup moins enfoncé dans le *Gabon*, & que par conséquent à *Juda* les Vaisseaux sont beaucoup moins sous le vent, & plus en état de s'élever en Mer, sans danger de tomber dans ces courans du *Gabon*, qui retiennent quelquefois les Vaisseaux qui ont le malheur d'y tomber des quatre ou cinq mois, & souvent plus longtems avant de pouvoir s'élever & se mettre au large. Cet accident arriva à une prise Angloise que nous fîmes dans mon premier voyage, à la hauteur d'*Acra*, où il y a trois Forts, un Hollandois, un Anglois & un Danois. Après l'avoir amarinée * & pris de sa Cargaison

* Amariner une prise, c'est y mettre dessus un

inée
at point la
riva r'il au-
très bon-
nt : la pre-
ongtems le
ue chaque
abli, & des
e mauvais,
oernicieux
roient cha-
n, ce que
insi ils ne
ittant fu-
neilleure,
s enfoncé
sequent à
up moins
élever en
s ces cou-
quelque-
heur d'y
, & sou-
voir s'é-
accident
ous fimes
hauteur
a Hollan-
Après
Cargaifon
ce
e dessus un

21
avait venir a bord l'Equipage de la prise.

des Rats Musqués



Tatou



Cavaris



l'Opasum



ce que nous jugeâmes à propos, nous donnâmes ordre au nouveau Capitaine d'aller à l'Isle du *Prince*, qui est appartenante aux Portugais, & de nous attendre là; que nous nous y rendrions dès aussi-tôt que notre traitte seroit finie. Elle partit donc, & soit que ce fût par la contrariété des vents, ou par la violence des courans, elle fut aculée dans le *Gabon*, où elle demeura quatre mois & demi, avant de pouvoir en sortir; quoi qu'elle fût toujours à la voile, & qu'elle fit tous ses efforts pour s'élever, & qu'elle courût de continuelles bordées. C'est à quoi ceux qui vont à la Côte de *Guinée* doivent bien prendre garde & faire en sorte de ne tomber point sous le vent de l'Isle du *Prince* quand ils y veulent aller, l'Equipage de notre prise eut beaucoup à souffrir, il falut qu'il alongeât terriblement ses provisions, dont le défaut lui fit devenir les dens bien longues. Ils arriverent enfin à l'Isle du *Prince* au bout de quatre mois & demi, bien foibles & bien extenués; trois ou quatre moururent de langueur. Quand il faut étendre des provisions qu'on n'a tout au plus que pour trois Semaines, ou un mois, pendant quatre

tre Capitaine de sa Nation, des Officiers, des Matelots autant qu'il est nécessaire, selon sa grandeur, après avoir fait venir à bord l'Equipage de la prise.

tre & demi, c'est une terrible chose. C'est à quoi les gens de Mer sont souvent exposés, par une infinité d'accidens, le plus souvent imprevis ; il n'y avoit pas plus de quinze jours que notre prise étoit arrivée à l'Ile du *Prince* quand nous y arrivâmes. Nous la vendîmes au Gouverneur sept mille piaftres ; elle étoit percée pour douze Canons, & en avoit huit de montés. Nous fîmes dans cette Ile, qui est fort montagneuse, de l'eau, du bois, & une bonne provision de mahis pour nos Nègres, de poules, & de cabrits pour nous : nous y demeurâmes un mois tout entier. C'est de cette Ile d'où viennent les *Perroquets gris* qui outre la beauté de leur plumage sont ceux qui parlent le mieux, le plus promptement, & le plus distinctement ; ce qu'ils ont de fâcheux est qu'ils ne peuvent supporter la mer & le changement de Climat qu'avec un très grand danger, & qu'on est bien heureux quand de vingt on en peut rechaper un ou deux. Cet oiseau a le bec noir & les jambes aussi, la queue rouge, la tête & le cou marbrés d'un gris très clair, & d'un très beau blanc ; il a l'œil très vif, & la contenance très fière. Il a les grande plumes de ses ailes noires. A toutes ces perfections ce bel oiseau joint une grande douceur, & une

gran-

grande amitié pour son Maître, & une très grande facilité à apprendre tout ce qu'il entend dire. Ceux qui connoissent la valeur & les bonnes qualités de cet oiseau le préfèrent à tous les autres *Perroquets*. La seule chose que je remarquai dans cette Ile d'aussi ridicule que de déplorable fut chés les Capucins, où je fus par curiosité un jour de fête, que leur Eglise étoit extrêmement ornée, pour voir si tout ce que j'avois oui dire de la dévotion superstitieuse des Portugais étoit vrai. J'en trouvai plus que je ne m'étois imaginé. Je contai sur leur autel huit cens petits Marmousets, ou Marmousettes, & cinquante autres qui pouvoient avoir un pié, ou un pié & demi de hauteur, sur quatre marches qui étoient les unes au dessus des autres à droit, & à gauche, représentant chacun un Saint, ou une Sainte; leur nom étoit écrit en bas. Je les voulus lire tous, mais la patience me manqua. Je n'en pus lire que quelques uns, entre lesquels je me souviens qu'il y avoit *St. Pancrace, St. Fiacre, St. Pantalon, St. Harlequin, St. Fanphile, St. Gengoule*, & une infinité d'autres pareils noms comme *St. Gloutin* & même encore de plus ridicules. Entre les *Stes. Sainte Barbe* n'étoit pas oubliée. J'en contai sept, & je remarquai qu'il y avoit au-
tant

tant de Capucins dans ce couvent qui en avoient chacun une bien belle. Ce qui me surprit le plus, c'est que malgré tant d'avocats, & d'intercesseurs, qu'ils prétendent avoir auprès de Dieu, ils n'étoient pas en réputation d'avoir le don de continence, nonobstant leur vœu de chasteté, car ils avoient trois Mulâtres, & deux Mulâtresses chés eux, qu'on me dit qu'ils avoient eu à bon marché, & sans avoir d'obligation à personne qu'au contraire leur mère leur en avoit beaucoup, & que lors qu'ils les appelloient mon pere, ils ne se trompoient pas. Je ne fus pas surpris après cette belle découverte, de ce qu'un Portugais marié, me vola pour trois Louïs d'or de pacotille, en ayant acheté pour fix, & ne m'ayant donné sur le champ que la moitié du prix de la marchandise, que j'eus tort de lui livrer toute à la fois; on m'avoit tant dit de bien de lui, & de sa dévotion que je n'aurois jamais crû qu'il eût pû me tromper, ayant tant de Patrons & Patronnes sur l'autel des Capucins: mais comme un attrapé en vaut deux, je pris la résolution de ne me fier jamais plus aux Portugais, quand bien même je trouverois sur les autels de tous leurs Moines dix millions de pareils Patrons & Patronnes; J'eus beau chercher mon

mon dévot, & faire toutes les autres diligences nécessaires pour avoir le reste de mon paiement, il falut partir content de la moitié, par force, comme vous pouvés croire.

Cette Ile produit beaucoup de ris, & de mahis dont nous fimes bonne provision, & à bon marché; beaucoup de Poules plus grandes que celles d'Europe, à la difference de celles que l'on trouve tout le long de la Côte, qui sont fort petites, & qu'on a presque pour rien; pour deux Pipes on en a une. Elle produit aussi quantité de man-yoc, d'huile de Palme, & de fruits du Pais; il y a beaucoup de poudre d'or que les Portugais traittent avec les Nègres de toute la Côte; mais il faut bien prendre garde de n'y être pas trompé, car ils le font avec autant d'inclination, & plus d'adresse que les Nègres mêmes. On y trouve de bon Vin, de bonnes Confitures, & d'excellent Sucre, à la vérité ces dernières choses ne croissent pas dans le Pais, elles y sont transportées de *Madere* qui est une Ile appartenante au Roi de Portugal. Nous partimes sur la fin du mois de Décembre pour les *Indes d'Espagne*. Le lendemain de notre depart nous fûmes pris d'un Orage, le plus violent & le plus épouvantable qu'il soit possible de s'imagi-

ner. La seule idée en fait horreur. Les éclairs ne cessoient point, parce qu'ils par-
toient du tour entier de l'horison ; il y
eut plusieurs de nos Matelots qui en eurent
la vuë si incommodée qu'ils demeurèrent
plusieurs jours sans voir ; quelques uns
d'ent'reux se remirent dans le premier é-
tat, d'autres se rétablirent un peu, mais
dès que le soleil se couchoit, ils n'y vo-
yoient plus goutte jusques au lendemain a-
près soleil levé. Cette incommodité du-
ra à cinq ou six, jusques à notre retour
en France. Je ne sai pas si depuis leur
vuë s'est bien remise. Je ne vous en di-
rai donc rien, mais bien, que je ne puis
encore quitter cette Côte. Avant donc que
de continuer plus loin notre traversée, il
faut que je rapporte quelques particuliari-
tez qui j'espère plairont au lecteur, &
qui me sont arrivées après l'aventure de
de cette prise qui a été la cause d'une si
longue digression, puisque je ne les
ai remarquées qu'au troisième voyage
pendant le cours de notre traite à *Faquin*,
où nous étions venus mouïller après avoir
quitté *Juda* pour les raisons que j'ai dédui-
tes ci-dessus. Me promenant donc un beau
matin par le marché, où sans exageration
il y avoit plus de six mille Nègres, &
Négresses, je remarquai plusieurs choses
qui

qui me surprirent. La première fut l'ordre; & l'arrangement des tentes, la diversité des Marchandises, les cartiers différens pour chaque espèce de Marchandise, la paix, & la tranquillité qui régnoient parmi des gens que j'en croiois incapables. Car avant que de le voir je ne pouvois m'imaginer que des gens que je me représentois comme des Sauvages comme des Brutaux, pour ne pas dire comme des Bêtes, sans esprit, sans éducation, sans lumière, sans connoissance, sans loix, sans police, par conséquent sans ordre, qui est sans contredit la source du bonheur, & de la félicité, le lien de la paix & de la tranquillité publique & particulière dans les sociétés humaines, je ne pouvois m'imaginer, disje, que parmy de telles gens il y eût un si bel ordre. Vous en jugerez très honoré lecteur, par ce que je vais avoir l'honneur de vous dire. Tout vous y paroîtra simple; vous n'y remarquerez rien de la grandeur, de la magnificence, de la richesse, de la rareté, de l'abondance, & de l'excellence de ce que vous voyez tous les jours devant vos yeux dans un *Amsterdam* qui est une des plus riches, des plus célèbres, des plus grandes, des plus riches, des plus magnifiques, des plus propres & des plus majestueuses Villes du

du monde; mais j'espère que dans la simplicité de ce que je vais vous raconter, vous y trouverez quelque chose de votre goût, eu égard aux idées que je ne doute point que vous ne vous soyés formées de ces peuples à peau noire, quel'on peint ordinairement aussi noirs dans leur intérieur, que par le dehors.

Je commence par les circonstances de ce marché; il est situé au dessus du Bourg de *Jaquin* qui n'est qu'à une lieue du bord de la Mer dans un très beau Pais, uni comme la main, & boisé d'une manière très agréable, entre deux belles Rivières qui le rendent charmant, & délicieux. Dans celle qui est entre le Bourg, & la Mer, qu'il faut par conséquent passer pour y aller, je vis plus de trois cens Nègres, & autant de Nègresses se laver depuis la tête jusques aux piés, & se savonner bien fort; le croiriez vous, je n'en vis blanchir aucun, au contraire ils devenoient plus noirs à force de se laver.

Ce marché entouré, & garni d'arbres peut bien être quatre fois plus grand, je crois même cinq que le marché neuf d'*Amsterdam*, ou avoir 2 ou 3000 piés en quarré; il étoit rempli comme un œuf, & en frais s'entend car ceux qui sont vieux ne le sont pas; il étoit tout rempli de ten-

tes entourées, & couvertes de nattes, & qui formoient des rues de douze piés de large, ou environ, aussi droittes que si elles avoient été tirées au cordeau. Il y en avoit bien deux cens pour le moins, & dans le milieu il y avoit une petite place quarrée, à laquelle aboutissent toutes ces rues, qui pouvoit bien avoir quarante, ou cinquante pas en quarré, au milieu de laquelle il y avoit un spectacle dont je parlerai dans la suite, qui mérite d'être rapporté. Ces rues étoient divisées en quartiers : chaque quartier étoit destiné pour une seule espèce de Marchandise ou pour celles seulement qui avoient du rapport l'une avec l'autre. Dans un quartier étoient les Marchands de Tabac & de Pipes; dans un autre les Marchands de Toiles peintes; dans un autre ceux de Toile blanche; ici les Marchands de Nattes, & de Paniers, là les vendeuses de Poisson cuit; les Marchands d'huile de Palme en occupoient un; les Vendeurs de Vaisselle, & Pots de terre un autre; les Vendeurs des fruits du País étoient dans le leur; ceux qui vendoient les Légumes avoient aussi leur poste; les Marchands des Pagnes de Coton (a) & de Pagnes d'herbe

F 3

(a)

(a) J'ay dépeint les Pagnes de coton dans l'histoire du Capitaine Affou.

(a) avoient aussi leur endroit particulier; ceux qui vendent l'écorce d'arbre dont on fait ces Pagnes d'herbe avoient aussi leur poste. Tout est en général arrangé dans ce Marché d'une manière à faire plaisir, sans confusion; vous y achetez ce que vous voulez par troc ou autrement; mais ce qui fait le plus de plaisir aux Marchands ce sont les Bouges. (b) Dans chaque quartier il y a cinq où six tentes où l'on donnoit à manger, & autant où l'on donnoit à boire; dans les cases à manger on trouvoit du Cochon cuit tout chaud bouilli, ou grillé, du Cabrit, des Poules, du Chien. (Les Nègres les engraisent & quand ils sont bien gras, ils les mènent au marché,

les
(a) Les Pagnes d'herbes ne sont pas beaucoup si grandes ni si larges que les autres: elles sont par petites laines larges d'environ un pié chacune: ainsi chaque Pagne peut avoir trois piés en largeur, & une aune & demie de long. Elles sont faites avec la peau d'un arbre qui est très fine, & jaune comme de l'or. On en peut faire des dessus de vestes très propres, ou des coiffes pour les femmes.

(b) les Bouges sont la monnoye du Pais, & par conséquent elles ont cours pour toutes sortes de Marchandises; pour l'or même qui à leur égard n'est qu'une pure Marchandise. On fait avec les Bouges parmi les Nègres ce qu'on fait en Europe avec l'or, & l'argent. Ce sont de petites coquilles blanches comme du lait; on les trouve en abondance dans les Iles Maldives qui appartiennent aux Hollandois.

les vendent pour les manger, & c'est un
regal delicieux pour eux). On trouve aussi
dans ces Gargotes, des légumes, des œufs,
& tout ce qui peut satisfaire la faim. Je
remarquai qu'il y avoit dans toutes ces ca-
ses une grande planche de quatre piés en
quarré, qui servoit de table, un peu élevée
de terre par quatre pierres; qu'au milieu
il y avoit un trou assés grand, fermé par
en bas, & au dessous de celui-là plusieurs
autres petits, destinés à recevoir l'argent
(c'est à dire, les Bouges) de chacun de ceux
qui avoient mangé, que le Maître de la ca-
se mettoit ensuite dans le plus grand: je
remarquai aussi une chose assés drôle, c'est
qu'à chaque morceau que le Maître cuisi-
nier, qui occupoit tout un côté de cette
table avec ses differens plats de viandes
cuite, donnoit aux Nègres qui venoient
pour manger, il partageoit ce morceau en
cinq ou six bouchées, & dès qu'il les avoit
mises devant le Nègre, ce Nègre lui don-
noit, une, deux, ou trois Bouges par
bouchée, suivant le prix des différentes
viandes en particulier; & aussi-tôt le Maî-
tre prenoit les Bouges dans les petits trous,
& les mettoit dans le grand, sans parler,
sans se questionner, ce qui me fit com-
prendre qu'il y avoit un prix, fait pour
chaque viande, & que ce prix étoit fixe,

& ordinaire. D'abord après avoir mangé, ils se retiroient, sans dire mot, & alloient aux cases où l'on donnoit à boire, & demandoient la mesure qu'il leur plaisoit, & payoient aussi sans rien dire. J'observai que dans ces deux endroits là les seules Bouges avoient cours.

Dans l'un & l'autre tout s'y passoit sans embarras, & sans confusion. Il n'y avoit ni bancs, ni chaises, ni tabourets. Ceux qui venoient s'assoyent sur leur cul, ou sur leurs talons; il n'y avoit aussi ni plat, ni assiette, ni couteau, ni fourchette, car chacun recevoit du Maître Cuisinier les morceaux tous coupés, & les mettoit devant soi sur le bord de la table.

Je pris garde qu'aucune femme ne vint dans les gargottes où je voyois les hommes, ce qui me donna lieu d'observer, qu'il y en avoit de destinées pour elles. En effet dans chaque quartier il y en avoit deux qui leur étoient particulières où elles alloient manger. Ainsi elles ne se trouvoient jamais les hommes & elles de compagnie. Je fis deux fois le tour entier de ce marché, pour y bien remarquer toutes choses, & je pris garde que tout s'y passoit sans bruit, sans dispute, sans crierie, & d'une manière fort tranquille. Quand la nuit approcha chacun leva sa tente, plia son bagage, & s'en
alla

alla: je fis cette reflexion , que parmi les Nations les mieux policées , les choses ne pouvoient se passer d'une manière plus régulière , & plus tranquille.

La seconde chose que je remarquai , & qui fut pour moi un sujet à beaucoup de reflexions , est que je vis dans le milieu de la place de ce-marché un pôteau quarré de la hauteur de quinze piés , ou environ , sur lequel il y avoit un Nègre , dont le corps avoit été embaumé , afin qu'il ne se pourrit pas , & qu'il pût servir plus long tems d'exemple au public , dont voici l'histoire. A la vüe de *Jacqu* environ une lieüe loin il y a un village assés grand dont le Capitaine étoit mort. Le Roi d'*Ardres* à qui il appartient de donner ces charges , qui sont comme les Gouvernemens ailleurs , jetta les yeux sur ce Nègre en question , pour l'en établir Gouverneur ; mais ce malheureux qui en vouloit à un autre Nègre alla de nuit dans sa maison , & le tua lui & son fils , avec une Jambette. * La nouvelle de cet assassinat vint aussi-tôt aux oreilles du Roi , ce qui le fit changer de sentiment ; & au lieu de l'élever à la charge honorable de Gouverneur , il resolut de l'élever sur ce pôteau.

F s

Pour

* Jambette est un petit couteau à manche de bois , pointu , & qui se plie.

Pour cet effet il donna ordre de chercher incessamment ce meurtrier, & qu'on le lui amenât avant le Soleil couché. Cet ordre fut exécuté avec la dernière exactitude; il y eut tant de monde en Campagne, qu'il fut pris, & amené devant le Roi, qui sans autre forme de procès, ayant ouï la confession de son crime, le condamna à être mis à mort de la même manière, qu'il avoit tué son ennemi, & qu'il seroit exposé au milieu de la place du Marché de *Jaquin*, avec la jambette enfoncée dans le cœur, après avoir été éventré & embaumé, afin de servir le plus long tems qu'il se pourroit d'exemple au public, pour détourner les autres d'un pareil crime. Il étoit donc comme assis sur le haut de ce Pôreau; ses cuisses deçà, & de là étoient attachées avec des clous, afin que le vent, ni aucun autre accident ne pût le jeter par terre; son bras gauche étoit étendu tout le long de son corps, & je remarquai dessous ce, bras l'ouverture qu'on avoit faite à côté de son ventre pour lui ôter les entrailles; son bras droit étoit élevé en l'air, & sa main étoit appuyée sur le haut de sa tête, qui étoit baissée, en signe qu'il se reconnoissoit coupable, & digne du châtimement qu'il avoit reçu. Je ne paraphrase point cette histoire, je ne l'aug-

l'augmente, ni ne la diminue en rien. C'est ainsi qu'un Commis du Comptoir Hollandois, qui parloit un peu François, m'a fait l'honneur de me le dire; il étoit dans le Pais depuis plus de douze ans; & savoit très bien toutes les maximes, & les coutûmes des Nègres; ainsi je l'en croi; d'ailleurs les circonstances particulières de l'histoire font paroître par elles mêmes que cette explication n'est point un Commentaire; mais que cette Jambette, ainsi plongée dans le cœur de ce supplicié, marque l'instrument dont il s'étoit servi pour tuer son ennemi, & l'endroit où il l'avoit plongée pour lui ôter la vie. Ce Monsieur même me dit que c'étoit la même Jambette; ce bras ainsi élevé, cette main mise sur cette tête baissée, marquent sa soumission à la justice de l'arrêt, & la reconnaissance de son crime; je vous laisse à vous même, mon très honoré Lecteur, à juger dans quel Pais du monde, le mieux policé, & le mieux gouverné par les Loix, il se peut faire une justice plus prompte, ou plus conforme à la plus excellente de toutes les Loix qui est la naturelle. Sans Code, sans établissement de Loi du Talion voici parmi des Idolâtres, & qui plus est des Nègres l'exemple d'un Criminel puni par le même endroit qu'il a péché. Il y

avoit déjà près d'un an qu'il étoit là. La troisième chose que j'y ai veüe se passa aussi dans le Marché, qui se tient trois fois par semaine. Me promenant un jour, je vis tout à coup, cette grande multitude de Nègres se jeter, & se prosterner par terre à mains jointes; j'avoüe que je fus saisi de frayeur parce que je crus que c'étoit une Fétiche qu'ils vouloient faire. Il est très dangereux alors pour les Blancs de se trouver à leur rencontre, car comme leurs Prêtres sont de grands Sorciers, ils craignent lorsqu'ils trouvent en leur chemin un Chrétien que leurs Sortilèges ne réussissent pas, & que cela ne leur porte grand préjudice. C'est pour cela que lorsqu'un Blanc les voit venir de loin, il doit se détourner de leur chemin, pour ne les point rencontrer, & s'il est surpris de près, se cacher au plus vite. Chose particulière quand ils font Fétiche, ils courent par les Champs en criant, & hurlant comme quelques superstitieux Catholiques quand ils font leurs processions à travers les bleds, & les vignes; l'on m'avertit à *Juda* de prendre bien garde de ne me point trouver avec eux, lors qu'ils faisoient leurs Fétiches, ni même de ne les point regarder pendant ce tems là par un esprit de curiosité, parce qu'il étoit très dangereux de recevoir

quelques
vé à qu
la suive
tant vou
te très pe
jeus gra
gre de lo
se jettete
mément
ce Nègr
lame de
laquelle
pareille
que terra
quart d'
il est fir
moins,
puis se
mença
pour lo
pris qu
tut, &c
Il en
ché, er
nille
qu'à la
savoit
fus à la
Hollan

quelq

quelque fort ; que ce malheur étoit arrivé à quelques uns qui n'avoient pas voulu suivre ce conseil , & qui au contraire aiant voulu se satisfaire , étoient morts ensuite très peu de tems après. C'est pour cela que j'eus grand peur quand je vis venir ce Nègre de loin , & que tous ceux du marché se jetterent contre terre. Je vis donc à l'extrémité du marché du côté du Bourg ce Nègre , tenant en sa main gauche une lame de fer un peu repliée en dedans , sur laquelle il frappoit avec une baguette de pareille matière ; qui après avoir batu quelque tems , par l'espace de près d'un demi quart d'heure commença à parler. Quand il eut fini , toute cette populace batit des mains , & poussa un cri d'un seul ton , & puis se releva ; après quoi le Nègre commença à frapper derechef sur sa plaque ; pour lors je revins de ma peur , & je compris que c'étoit quelque Ban qu'on battoit , & quelque ordre qu'on publioit.

Il en vint faire autant au milieu du Marché , ensuite à l'autre extrémité , & la Moraille en fit tout autant à ces deux fois qu'à la première. J'étois fort en peine de savoir ce que cela vouloit dire. Dès que je fus à la case , j'allai trouver Mr. le Commissaire Hollandois ; mais ne l'ayant point trouvé

j'allai chés l'Alquier* que je trouvai dans la seconde cour qui regardoit travailler des Nègres qui ôtoient la vieille paille qui étoit sur ses cases. Je m'assis auprès de lui, & j'eus le plaisir dans moins de demi-heure de voir ôter toute la paille qui étoit sur quatre corps de logis de plus de cinquante piés de long, & d'en remettre de toute nouvelle dans le même espace de tems, & renouveler les bois qui étoient rompus ou pourris, & en remettre d'autres. N'en soyés pas surpris, car cela se fit à force de Nègres qui étoient autant en nombre à travailler qu'il y avoit de paquets d'herbe à mettre; tout cet ouvrage fut fait dans un tour de main. J'en fus étonné moi qui le vis, comment ne le seriez vous pas, vous qui ne l'avez pas vu. Cela est pourtant vrai; aussi bien que pour avoir toute la paille nécessaire pour recouvrir les quatre corps de logis de cette cour, & quatre aussi grands d'une autre, il ne fallut que trois heures pour l'aller chercher à une grande lieu de là, la couper, & la porter au Bourg. J'eus le plaisir de voir cette expedition, qui s'étoit faite la veille au point du jour, pour jouir de la fraîcheur. Le Capitaine de *Jaquin* avoit don-

* Alquier veut dire Capitaine, ou Gouverneur.

né ordre aux Nègres de son Gouverne-
ment, de venir chés lui, pour aller cher-
cher de la paille au Marais, pour recou-
vrir ses cases; ils vinrent au nombre de
près de trois mille, qui marcherent tous
de grand matin à la suite du Capitaine qui
se faisoit porter à leur tête par quatre Né-
gres, qui se relevoient tour à tour, de demi-
heure en demi heure, dans un très beau Ha-
mac de Coton, ayant à ses côtés un Nègre a-
vec un grand parasol de taffetas, cramoisi
à frange d'or, pour le garantir du Soleil.
C'étoit assûrément, selon les apparences,
plutôt par cérémonie, ou pour éviter la
grande ardeur du Soleil que par la crainte
qu'il devoit avoir de se gâter le tein.
(un Nègre) J'étois porté également dans
un Hamac, mais mon parasol n'étoit pas si
beau, ni si magnifique; n'importe, il me
rendoit autant de service. Il y avoit bien
deux cens de ces Nègres qui jouoient des
Instrumens, chantoient, ou dansoient,
& faisoient des Caprioles autour de nos
Hamacs; ils me cassoient la tête à force de
bruit. C'est la seule incommodité que
j'eus, d'ailleurs ce fut une course de joye, &
une partie de plaisir. En moins d'une heure
cette grande quantité d'herbe fut coupée,
dans un grand Marais de plus d'une lieüe
d'étendue, les paquets furent liés, après
quoi

quoi on revint incessamment au Bourg. Les Nègres passerent le reste du jour, & la plus grande partie de la nuit suivante à boire, chanter, & danser, c'est proprement faire, ce qu'ils appellent, Caramamou.

Le lendemain ces cases furent recouvertes, comme j'ai dit ci dessus; pendant ce tems là, je m'entretins avec l'Alquier, & je fis mon possible pour découvrir la raison de ce Bân, qui venoit d'être batu au Marché; mais je ne pûs réussir. Je ne l'appris que le soir que Mr. le Commis Hollandois m'envoia chercher; pour me le dire. En voici le sujet, qui regardoit également les Anglois, les Hollandois, & nous; mais plus particulièrement nous.

Le Roi d'*Ardres* avoit envoyé à *Jaquin* trois douzaines de ses esclaves; & avoit fixé le prix auquel il vouloit qu'on les achetât, plusieurs de ces Nègres étoient mauvais, & les meilleurs ne valoient pas le prix. Nous nous résolûmes de ne prendre point ces Nègres à ce prix là; le Roi d'*Ardres* en fut bien-tôt informé; il envoya incessamment ordre au Capitaine de *Jaquin* de faire battre un Bân, pour défendre à tous les Nègres marchands, quels qu'ils fussent, de traiter quoique ce fût, non pas seulement des esclaves, mais même des

Vi-

vres, & aux Nègres Canotiers de passer à bord aucun François, ni aucune sorte de Marchandise; il en falut passer par là, & prendre enfin après bien des résistances, & des pourparlers inutiles, les Nègres Esclaves du Roi au prix qu'il voulut, puis les défenses furent levées, & nous traitâmes comme auparavant.

Avant que de quitter *Jaquin* il faut que je rapporte ce que j'ai vu touchant le respect que les Nègres portent à leurs Rois, & à leurs Commandans. Pendant que je fus avec le Capitaine de *Jaquin*, qui étoit un jeune homme d'environ vingt-cinq à trente ans, très bien fait, & plein d'esprit, ayant le nez aquilin, les lèvres fort minces, & le teint du visage fort fin, contre l'ordinaire des Nègres qui ont le nez plat, & les lèvres fort épaisses. Quoique je juge qu'il avoit environ cet âge, il est assés malaisé de le savoir, parce qu'ils ne comptent du tout point comme nous. Je vis avec quelque peu d'étonnement leur manière de s'approcher de leurs Officiers. Trois ou quatre Nègres ayant à lui parler, se mirent à genoux à cinquante pas de lui, se courberent jusques à toucher presque les coudes à terre, & vinrent à lui en batant des mains, & baissant la tête de dix en dix pas. Quand ils furent arrivés

rivés tout près, en se traînant sur leurs genoux, l'un à la suite de l'autre, ils s'arrêterent tout court jusques à ce qu'il eût donné ordre à celui qui étoit le plus près de lui, de se lever pour lui parler, & aux autres successivement. Dès qu'il eut fini de leur parler, ils se retirèrent à reculons, afin de ne lui pas tourner le dos, de la même manière qu'ils étoient venus. A cette occasion je me souviens voyageant en France d'avoir été deux fois par curiosité voir des maisons de Religieux qui s'appellent Bernardins, du nom de leur Fondateur Bernard. Ce sont des Moines qui habitent ordinairement au milieu des bois, où ils ont en plusieurs endroits des Maisons magnifiques (par parenthèse les Paisans en Gascogne appellent les ânes Bernardins.) Quand on va dans ces sortes de Maisons pour les voir, on a ordinairement recours au Supérieur, car les autres Moines sont comme des Esclaves, parmi ces habitans des bois, le portier l'avertit donc; après les premiers complimens, nous fîmes ensemble le tour de leur Cloître; il vint pendant ce tems là deux Moines pour lui demander la permission de sortir; dès qu'ils furent auprès denous ils se mirent à genoux, & se prosternerent tout de leur long devant lui, ventre contre terre: &

& quant-il eut marmotté quelques mots qu'il prononça à mains jointes & en latin, il fit un signe de croix sur eux ; ils se releverent aussi tôt, baiferent le bas de sa robe, & s'en allerent. Je fus scandalisé & saisi de la dernière surprise des honneurs outrés, sans exaggerer je crois les pouvoir appeler superstitieux, que ces malheureux Esclaves de la vanité, & de l'ambition Monachale rendoient à une pure créature & qu'ils ne rendent pas même à Dieu, auquel seul ils seroient dus s'il en exigeoit de pareils des hommes ; mais c'est principalement le cœur qu'il leur demanda. La modestie doit reluire avec éclat dans l'homme afin que tous les hommes la voyent, & en soient édifiés, ces prosternations sont des actes d'adoration qui n'appartiennent, & ne peuvent appartenir en aucune manière qu'à Dieu. Cette coutume ne peut avoir d'autre principe que l'ignorance, & l'esprit d'orgueil, & de domination, qui ne peut être inspiré que par le Diable. Ayant donc vu de mes propres yeux une pareille action, si indigne de gens qui font profession d'être Chrétiens & qui prétendent être les plus éclairés, je ne fus presque point surpris que des Nègres sans éducation, sans lumières, sans foi, sans Religion, excédassent dans les

les honneurs, & le respect qu'ils rendoient à leur Capitaine; je les consideray même comme beaucoup moins coupables parce qu'ils rendoient ces honneurs à un homme élevé au dessus d'eux par une véritable, & légitime autorité, qui par consequent tire son origine de Dieu, quoiqu'ils excédassent dans la manière de les rendre; mais il n'en est pas de même de l'autorité Monachale. Elle ne prend son origine ni de Dieu, ni de la Nature. S'il étoit de mon sujet de le prouver cela me seroit très facile, & de faire voir invinciblement qu'elle n'a d'autre fondement que l'orgueil, l'ambition, l'esprit de domination, & qu'elle est entièrement opposée aux loix Divines, & Naturelles, & que par consequent ceux qui l'exercent sont très coupables, & très criminels, quoi qu'ils prétendent qu'elle soit légitime parce qu'ils disent qu'ils la tiennent du Pape. Je n'en dirai pas davantage parce que cela n'est pas de mon sujet. Je continuerai donc le fil de mon histoire, & j'espère de la bonté du lecteur qu'il me pardonnera cette petite digression, venue assés à propos.

Me promenant un jour le long de la Rivière, qui est au dessus du Bourg, je rencontray, entre plusieurs autres une Nègresse qui étoit si grosse, & si grasse, que la curiosité me prit de mesurer la grosseur

de son bras. Il n'est pas difficile d'approcher les femmes de ce Pais là, elles viennent au devant de vous. Il avoit trois piés deux pouces de circonférence vers les aisselles, jugés par là de la largeur de ses épaules, de la grosseur de son ventre, de ses cuissies, & de toutes les parties de son corps qui n'étoit dans tout son entier, lorsqu'elle marchoit, qu'une pièce tremblante; elle avoit la chair si ferme qu'on auroit pû tuer dessus une puce avec l'ongle. Depuis que je l'ai veüe, j'ai cherché par tout où j'ai passé un homme de sa grosseur; je n'ai encore peu le trouver: un homme égal à cette femme joint à elle, ils feroient ensemble un beau couple: ses mammèles étoient grosses comme un boulet de soixante livres; elles tenoient bien chacune quatre pintes de lait; Il n'y a rien à retrancher de ce que je vous dis, ni chemise ni brassières, ni habit. C'est sur sa peau que j'ai mesuré la grosseur de son bras; elle lui servoit de vêtement depuis la tête jusques aux piés. Elle étoit d'un noir du plus beau velours, & aussi douce. Communément les Nègres, & Nègresses sont fort gras dans leur Pais, le soin, l'inquiétude, le travail, & le chagrin ne peuvent pas les amaigrir, car ils n'en ont pas; pour le travail ils s'y adonnent le moins qu'ils peuvent, tout ce qu'ils man-

mangent contribué à les engraisser, veu
que les fruits du Pais y sont très pro-
pres, le Mahis qui leur sert de pain, le
Pitot qui est leur boisson, & qui est une
espèce de bière faite avec le Mahis: mais
si les Nègres se portent si bien, il n'en est
pas de même des Blancs. Cela n'est pas
surprenant pour les premiers, car ils sont
dans leur Pais natal; quant aux autres l'air de
cet endroit leur est si funeste qu'aucun
de ceux des trois Vaisseaux François, qui
étoient mouillés à cette Rade, qui descen-
dirent à terre, ne retourna à Bord sans é-
tre malade, ou s'il y revint en santé, il
ne tarda pas peu après de le devenir. No-
tre Capitaine, notre Enseigne, & plu-
sieurs de nos Matelots, furent de ce nom-
bre. Le premier ne la porta pas loin, car il
mourut à l'Île de St. Thome, ou Thomas,
appartenant aux Portugais, qui leur est
d'une grande nécessité, pour fournir des
rafraichissemens à leurs Vaisseaux qui vont,
ou reviennent des Indes Orientales. Elle
est voisine de l'Île du Prince; l'air y est
beaucoup plus mal sain que dans celle ci,
& elle est coupée dans son milieu par la
Ligne équinoxiale: elle produit les mê-
mes choses qu'elle, & c'est le siège d'un
Evêque suffragant de Lisbonne en Europe,
qui s'en étoit retourné en cette ville, aussi
bien

bien que les Capucins, qui sont de vrayes
 Mascharades, comme tous les autres Moines,
 parce-que les habitans ne jugeoient pas à
 propos d'en leur fournir tout ce que leur cu-
 pidité leur faisoit demander. Les Prêtres &
 les Moines ne sont pas si Maîtres, & si absolus
 dans ces Isles, non plus que dans le *Bresil*,
 qu'ils le sont en *Portugal*, & à *Goa* dans les
Indes, parce qu'ils n'ont pas voulu y rece-
 voir l'Inquisition, & qu'ils ont eu assés
 d'esprit pour secoüer le joug tyrannique de
 ce tribunal cruel & injuste, qui sous pré-
 texte de Religion ne cherche que ses inté-
 rêts, & depouille les particuliers, & les
 familles entières de leurs possessions pour
 se les approprier. C'est par là qu'ils com-
 mencent dès que quelqu'un a le malheur
 de tomber entre leurs mains; il ne seroit
 pas de mon sujet d'en faire une relation en-
 tière, assés de livres & d'histoires en par-
 lent, & en rapportent une infinité de
 faits crians, & horribles. Permettés moi
 pourtant, mon très honoré lecteur d'en don-
 ner en bref ce petit portrait qui me pa-
 roît trouver ici un lieu assés naturel pour
 y être placé. Pour dire tout en un mot, &
 en donner la plus affreuse, & épouvanta-
 ble idée qu'on en puisse donner, il suffit
 de dire que ce tribunal a été inventé, &
 érigé par les Moines, que c'est eux qui en
 sont

sont les Maîtres, que c'est le rempart, & la Forteresse de leur domination. Sur cette idée tirés telles conséquences qu'il vous plaira, vous ne sauriés jamais excéder, ni aller trop loin. Car qui dit Moines, dit des gens corrompus d'entendement; enflés d'orgueil, ne sachans rien, malades d'esprit, propres à exciter des questions, & des disputes de paroles, d'où naissent des envies, des querelles, des médifances & de mauvais soupçons. Ils sont destitués de la vérité; ils estiment que la piété est un moien de gagner; malheureux ceux qui entrent parmy de telles gens; heureux ceux qui ayant reconnu la vérité, & leurs abus les quittent & se retirent, car sous la peau de Brebis ce sont de vrais loups ravissans, sans foi, sans charité, sans douceur, sans patience, qui renversent toutes les Maisons, par le desir d'un lucre sordide, & honteux; tels sont les auteurs, & les Maîtres de l'Inquisition, dont elle se sert pour maintenir, & affermir son trône; nous devons croire que Dieu la détruira, & eux aussi, par le souffle brûlant de sa parole, lorsque le tems qu'il a destiné pour cela suivant sa providence sera arrivé; une chose que j'ai très souvent remarquée & qui est très véritable; c'est que ce genre d'hommes est même haï par beaucoup de Catholiques, qui ne les souffrent que parce qu'ils

les craignent. Les Gens de robbe, les Gens d'épée, les Bourgeois, les Artisans, les Evêques, les Prêtres ne peuvent les souffrir, & les abhorrent; ils se haïssent même entr'eux, & se méprisent. C'est une production monstrueuse, la grace, la nature, la politique, ny la morale n'y ont aucune part; l'ignorance seule des siècles où ils ont paru, les a fait naître & le fanatisme les entretient. Ne méritent ils donc pas d'être hais de tout le monde, & abhorrés; ils le sont même par les Espagnols quelque honneur qu'ils paroissent leur rendre, & il y en a qui m'ont dit que nous étions bien heureux en France de n'avoir point d'Inquisition, parce que les Moines n'y étoient pas si Maîtres, ni si à craindre, je lui dis qu'ils ne l'étoient encore que trop; il n'auroit osé dire cela à un autre Espagnol; mais il étoit bien convaincu qu'il ne couroit aucun risque en me le disant. Laisant donc de pareils monstres qui ne méritent pas qu'on parle d'eux que pour les abhorrer, & détester leur cruauté, & leur injustice, je dis que nous restâmes huit jour à l'Île de St. Thomé, pendant lesquels il ne fit que pleuvoir jour & nuit; j'y tombai malade le jour même de notre arrivée, ce qui fut cause que je n'y descendis point à terre. J'aurois été trop

G

heu.

reux si après avoir descendu à terre à *Jaquin* comme j'avois fait, j'eusse été le seul exempt de tomber malade. Tout ce qui vint à bord de particulier, furent des *Periches* d'une beauté charmante. Elles ne sont pas plus grosses que des *Moineaux*, d'un vert enfoncé par dessus, & clair tirant sur le jaune par dessous. Elles ont la moitié de la tête du côté du bec d'un beau rouge, l'extrémité des ailes aussi, le bout des plumes du côté de la queue moitié rouge, moitié noir, & les deux plumes de bas de chaque aile jaunes; leur bec est aussi jaune. Elles sont jolies à plaisir, mais elles ne parlent point: j'en eus deux douzaines, tous les *Matelots* en eurent une grande quantité, mais elles moururent presque toutes dans la traversée, parce qu'elles sont fort délicates; il n'en est pas de même des *Perroquets* de l'île du *Prince*. Ils sont gros, forts, & vigoureux, gris de plumage, ont la queue rouge, & parlent très bien, avec facilité, & très distinctement. La mort de notre Capitaine donna lieu à de certains raisonnemens dignes de *Matelots*, & de *Matelots* superstitieux; qui dit superstitieux dit ordinairement ignorant. La raison en est claire, & connue de tout le monde parce qu'ils s'en rapportent uniquement à la foy

de

de quelqu'un mal éclairé qui leur en fait plus croire par son propre intérêt, qu'il n'en croit lui même, & qu'ils sont privés de la lecture de la parole de Dieu, contenue dans les Divines Ecritures, par laquelle tout homme venant au monde doit être illuminé, sans laquelle il n'y a que ténèbres, qu'ignorance, qu'erreur, que superstition, qu'idolâtrie, que faux culte: A ce portrait naturel vous devez reconnoître quantité de Catholiques mal instruits. Notre Capitaine avoit ordonné par son testament que s'il mourroit dans la Rade de cette Ile, son Corps fût porté à terre pour y être enterré; il mourut précisément vers la pointe du jour que nous partîmes. Son second faisoit lever l'anchre pour mettre à la voile, on lui dit que l'intention du Capitaine étant d'être enterré à terre, il devoit rester à pic jusques à ce que l'enterrement fût fait; il ne voulut point entendre à cette proposition, il fit lever l'anchre, & mettre à la voile. Nous demeurâmes cinq jours à battre la Mer, & à tourner autour de cette Ile, sans pouvoir faire

G 2

rou-

* Un Vaisseau est à pic sur son ancre lorsque l'esperon du Vaisseau est perpendiculairement sur l'anchre, & que son Cable est droit; & qu'il n'y a plus que trois, ou quatre tours de Cabestan à donner pour la faire degreper.

route ; C'est ce qui donna lieu au beau raisonnement de ces Matelots , qui commencerent à dire hautement que le bon Dieu nous punissoit , parce que la dernière volonté du Capitaine n'avoit pas été exécutée , par laquelle il avoit demandé d'être enterré en terre sainte ; mais notre Capitaine en second , qui étoit devenu le premier par la mort de l'autre , se mocqua de tous ces murmures , très convaincu que toute la terre étoit bénite de Dieu , & que ce qui se pratique en ces occasions , comme en une infinité d'autres , n'est qu'une vaine cérémonie , & une superstition à laquelle par conséquent on n'est point obligé de se conformer. Comme j'étois très uni d'amitié , & de sentimens avec lui , nous tinmes bon contre tous ces murmures , & enfin au commencement du sixième jour le vent étant devenu favorable nous fîmes route , & avant midi nous perdîmes St. *Thomas* de vue. La meilleure chose que nous pûmes retirer de cette Ile , fut des Poissons qu'on appelle , Poissons de roche , parce qu'on les pêche auprès des Rochers ; ils sont marqués de rouge & de plusieurs autres couleurs , & d'un très bon goût ; vous pourrez en voir la figure ci après. Notre traversée fut de deux mois , & huit jours ; plusieurs de nos Négres

gresses

gresses accoucherent pendant ce tems là ; tous leurs enfans étoient blancs au sortir du ventre de leurs meres , comme nous le sommes au sortir du sein des notres. Ne croyés pas cher Lecteur qu'aucun ait été de notre fabrique parce qu'ils nâquirent à bord ; il n'y avoit pas cinq moins que nous avions commencé à avoir des Nègres , & des Nègresses dans notre Vaisseau , quand celles-ci accoucherent , & n'inferés pas de leur blancheur que des Blancs dûssent être leur pere , parce que généralement tous les Nègres sont blancs à leur naissance ; mais ils deviennent noirs peu à peu , c'est à dire , insensiblement ; de sorte que dès le lendemain de leur naissance on s'aperçoit du changement de leur couleur , qui augmente jusques à ce qu'ils soient devenus entièrement noirs. A quoi attribuer ce changement , ou au Climat , & à l'air du País , ou au sang , & au tempérament de ces hommes. Je vous en laisse le juge , très cher Lecteur , & sans vouloir en aucune façon faire passer mon sentiment pour décisif , je dis que ce changement doit plutôt être attribué au tempérament des Nègres qu'au Climat , & à l'air ; parce qu'en quelqu'autre País que les Nègres engendrent avec des Nègresses , leurs enfans deviennent également noirs dans la

suite, quoi qu'ils naissent blancs; & les Blancs qui engendrent avec des Blanches dans les Pais des Nègres produisent des enfans qui naissent nonseulement Blancs, mais ils conservent leur même blancheur pendant toute leur vie.

Ne croiés pas non plus que je veuille faire passer les gens de notre bord pour des personnes qui eussent le don de continence, car le fait que je vas rapporter me convaincroit de mensonge; il est assés particulier & accompagné de circonstances agréables, & fâcheuses.

Malgré toutes les précautions qu'on a accoutumé de prendre à bord des Vaisseaux, qui font un pareil commerce, il y en a toujours qui trouvent le secret d'assouvir leurs passions brutales. Un de nos Matelots jeune, & gaillard trouva ce secret. Il fit un trou avec son couteau à la cloison qui sépare les Nègres d'avec les Négresses, & par là il satisfaisoit sa passion. Par malheur pour lui, & pour la Négresse il fut apperceu, par une autre Négresse, qui vit faire le manège à sa Camarade. Elle le courut dire incessamment à l'Officier de garde qui fit venir sur le champ la Négresse en question & l'obligea de déclarer, & de montrer au doigt le Matelot avec qui elle avoit fait chic choc. C'est ainsi qu'ils

ap-

appellent ce manège. Elle fut donc obligée de le dénoncer, on fit passer l'Equipe en revue devant elle, & l'ayant indiqué, ce pauvre malheureux fut amarré sur la culasse d'un Canon, & receut sur ses fesses plus de cinquante coups de garfette de la main de plusieurs Négresses, qu'on employa pour cette expédition, & de la main même de celle pour laquelle il avoit fait le trou à la planche, qui par parenthèse, n'étoit pas fort épaisse, parce que cette cloison n'étoit faite que de planches de sapin fort minces. Nous remarquâmes qu'aucune ne fessa bien fort, quelques menaces qu'on leur fit de les fesser elles mêmes, si elles ne fessoient pas mieux. Il n'y eut pas moyen; elles furent au contraire toutes si fâchées contre la dénonciatrice, qu'elles se jetterent dessus, lorsqu'elles furent retirées le soir entre pont; on eut bien de la peine à les appaiser, & à l'arracher de leurs mains.

Elles n'en faisoient pas de même contre ceux, & celles qui denongoient les Négresses, & les Nègres qui avoient eu affaire ensemble, elles fessoient de bon cœur, & ne leur faisoient aucun autre mauvais traitement. La raison de cette différence est qu'elles s'estiment fort honorées d'avoir eu commerce avec les Blancs; & cel-

celles qui ont eu cet honneur, font la Loi aux autres, & celles-ci les regardent avec respect, & avec soumission. Nous avons eu plusieurs fois ces Scènes là pendant notre traversée. Ce ne fut pas notre seul plaisir, nous eumes celui de prendre quantité de Poissons, des *Bonites*, des *Dorades*, des *Poissons volans*; ces derniers sont faits comme un gros harang, & de leur même couleur. Ils ont deux grandes ailes comme celles des chauve^e souris, mais plus blanches, & grandes à proportion de leurs corps. Ils s'élèvent jusques à quinze, & seize piés au dessus de l'eau, & volent cent ou deux cens pas de longueur; la nuit ils s'élèvent plus haut, & volent plus loin que le jour, parce que l'humidité de leurs ailes s'entretient plus long tems par la fraîcheur de l'air. Quelquefois même pendant la nuit ils volent jusques dans les hunes, dans les porte haubans, sur les gaillards. Nous en avons trouvé souvent une assez grande quantité pour en manger notre refection, à la table du Capitaine à déjeuner, & à dîner; ils sont d'un goût exquis. La meilleure manière de les manger est de les rôtir sur le grill, ou de les frire à la poile avec un saupiquet. En voici la figure.

La Dorade est un grand Poisson d'environ

Poissons volans



... pour qua
... de long
... car
... d'oré
... com
... Poiffon
... il na
... fait q
... der
... en pr
... vaffic
... ; &
... pri
... av
... yens
... de m
... de l'a
... hor
... gras
... gure
... puis
... ques
... ont c
... Poiffon
... La B
... que
... de
... ; il

* Par
la rue F

viron quatre piés, ou quatre piés & demi de long. Il tire son nom de sa couleur, car dans l'eau, sa tête paroît d'un verd doré, & tout le reste de son corps est jaune comme or, mêlé du plus bel azur; ce Poisson se plaît à suivre les Vaisseaux, mais il nage d'une vitesse incroyable, ce qui fait qu'il est très difficile à prendre. Nous demeurâmes plus de trois semaines sans en prendre aucun, quoique nous en trouvassions tous les jours en grande quantité; & je crois que nous n'en aurions point pris de toute la traversée, si enfin après avoir éprouvé toutes sortes de moyens, quelqu'un de nous ne se fût avisé de mettre un morceau de linge au dessus de l'ameçon. Ce Poisson est un peu sec, hormis le dessous du ventre qui est fort gras & fort délicieux; vous en verrez la figure après la description de la Bonite. Depuis nous en avons pris à diverses fois jusqu'à vingt par jour; c'est particulièrement ce Poisson qui donne la Chasse aux Poissons volans, dont il est fort friand.

La Bonite est un espèce de *Thon*, elle est longue de deux piés, toute ronde, de la couleur de la tanche, c'est aussi un fort bon Poisson; il y en a en certains Parages * une si

G 5

gran-

* Parage est une espace de Mer de l'étendue de la vie souvent plus, quelque fois moins, qui est

grande quantité que l'on diroit que le Vaisseau en est porté. Nous en avons pris souvent plus de six vint par jour, tellement que ne sachant qu'en faire, nous leur coupions seulement la ventrèche † & jettions le reste à la mer. A la fin l'Equipage s'avisa d'en saler. Quand il a demeuré quelque tems dans le sel assaisonné avec un peu de poivre & des feuilles de Laurier, il est beaucoup plus délicat que quand il est mangé tout frais en voici la figure.

Nous avons aussi pris aussi un certain Poisson nomme *Perroquet de Mer*; il mérite ce nom à juste titre, car il a son museau en tout semblable au bec d'un Perroquet, & il est verd presque partout son corps. Les Matelots remplirent trois demi barriques de Bonites, mais ils n'en profiterent pas beaucoup, car ce Poisson se gâta d'une telle manière que quand on le jetta à la Mer il faillit à nous empester par sa puanteur. Ils ne l'avoient apparemment pas bien salé, où le Climat étoit trop chaud pour qu'il se pût conserver long tems. Cette grande quantité de Poisson que nous jettions ainsi tous les jours à la Mer attiroit beaucoup de

Rem
à certaines hauteurs où l'on trouve des espèces de Poissons qui ne se trouvent point ailleurs, ou fort rarement.

† Ventrèche, c'est le dessous depuis le bas de la tête jusques vers le nombril.

Perroquet
de mer



Poisson de Roche



Bonite



Dorade



Autre poisson de roche





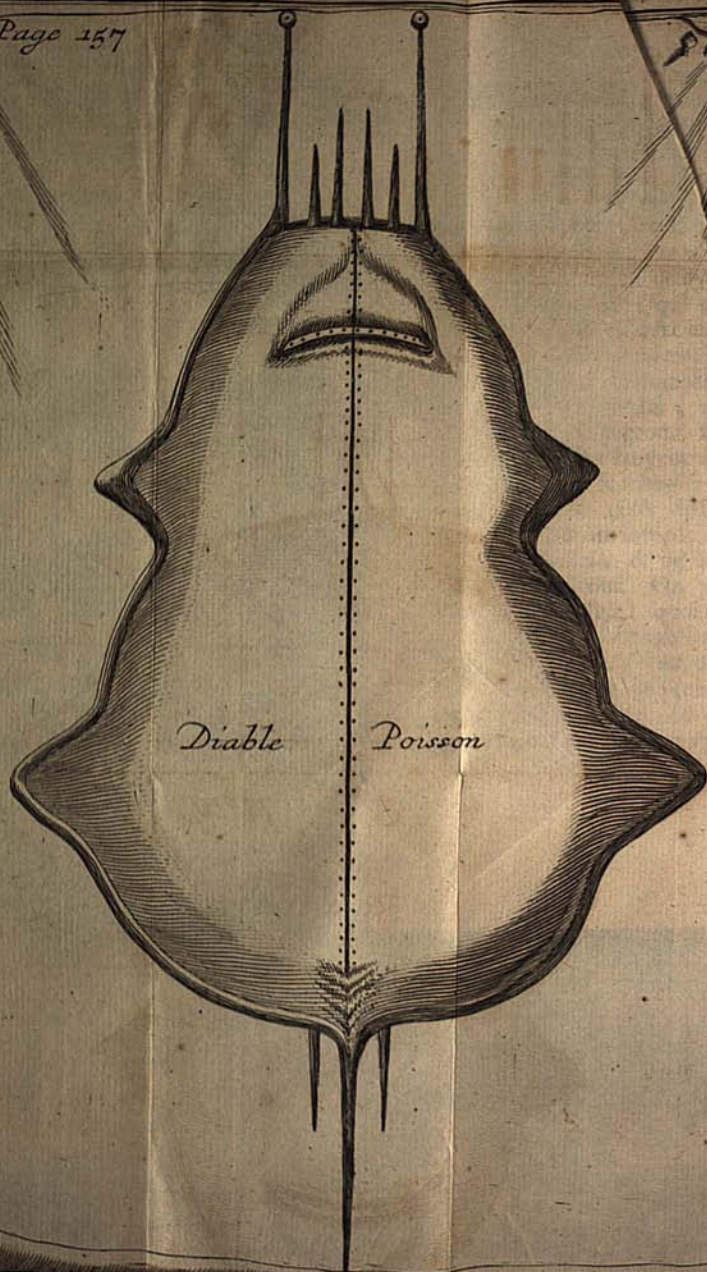
8
propre auto
dont v
une pla
est m
de Me
Pellions, &
humain
Ils
d'une grosse
un jo
languueur e
un fort gr
comme un
calme on
Bord, &
près un
mes donc
tacher u
la queue
tion ré
beaucou
forts, p
ne fit a
cette B
de cou
mes t
lept,
bouil
nous
calm

Requiem autour de notre Vaisseau. Le *Requiem* dont vous pourrez voir la figure dans une planche qui est au commencement, est un espèce de Chien, ou de Loup de Mer, le plus goulé de tous les Poissons, & sur tout qui est très avide de chair humaine. Ils paroissent jaunes dans l'eau. Ils deviennent d'une grandeur & d'une grosseur démesurée. Nous en primes un jour un qui avoit douze piés de longueur entre tête, & queue, il faisoit un fort grand calme, & la Mer étoit unie comme une glace : pendant un tems de calme on s'ennuye extrêmement dans un Bord, & on soupire continuellement après un peu de vent. Nous nous avisâmes donc pour nous réjouir un peu d'attacher une grosse pièce de bois flottant à la queue de ce *Requiem*. Cette invention réussit à souhait pour nous donner beaucoup de plaisir. Il n'y eut point d'efforts, point de secousses que cet animal ne fit avec sa queue, pour se defaire de cette Boye qui l'empêchoit de nager, & de courir après les Poissons; nous le vîmes toujours tout près de nous pendant sept, ou huit heures se débattre, & faire bouillonner la Mer d'une manière qui nous recréoit un peu & dissipoit l'ennui du calme, qui finit sur les six heures du soir qu'il

qu'il s'éleva un petit vent à nous faire faire près d'une lieue par heure. Nous eumes bien-tôt perdu notre Requiem de veüe, qui n'auroit pas eu ce sort s'il avoit venté, mais il en auroit sans doute eu un pire, car ce Poisson est fort du goût d'un Equipage, pour moi je n'en ai jamais peu manger, ayant plusieurs fois veu qu'il se jettoit sur les corps des Nègres morts que l'on jettoit à la Mer, dont ils ne faisoient que trois, ou quatre bouchées, car il a dessus & dessous un triple rang de dents larges par bas, & pointües par haut; qui s'enchaînent les unes dans les autres, avec lesquelles il coupe l'os d'un bras, ou d'une jambe comme je couperois avec les miennes le bout d'une asperge fort tendre, ou la cuissè & l'aîle d'un petit pigeon. Comme il a la bouche au milieu du ventre il ne peut rien prendre qu'il ne se renverse sur le dos. Il a toujours à ses côtés deux petits Poissons, qui par un instinct naturel lui servent de Guides, & de Pilotes pour le conduire par tout. On prétend que ce Poisson est aveugle, quoi qu'il ait deux gros yeux. J'ai véritablement remarqué voyant de ces *Requiem*s dans l'eau, que ces petits Poissons piquoient cet animal tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & qu'il suivoit l'impulsion qu'ils lui donnoient;

e faire
eumes
veüe,
t ven-
un pi-
un E-
man-
jettoit
on jet-
trois,
& def-
r bas,
nt les
cou-
omme
d'u-
le &
a la
rien
. Il
Poif-
i ser-
ar le
e ce
deux
rqué
que
imal
, &
don-
ent;

e trois livres de
lard



noient; quand on en prend quelqu'un ils s'attachent à lui, & on les prend ensemble. Nous en avons quelquefois pris de si prodigieux, qu'il falloit les faire noyer, les tenant suspendus avec l'ameçon à fleur d'eau.

Quelques jours après cette aventure, nous primes un autre Poisson d'une figure extraordinaire, auquel nos Matelots donnerent un nom qui ne l'est pas moins; ils l'appellerent *Diable*. Ce nom doit vous faire voir par avance combien sa figure étoit horrible. La voici telle que je l'ai veüe; elle mérite d'être gravée. Elle est tirée d'après nature: sa queue avoit plus de quatre aunes de France de long, ses cornes de même, & étoient de la grosseur d'un fouët de Charretier. Ses yeux étoient au bout de ses cornes, il les faisoit remüer comme un limaçon fait les siennes. Sa bouche paroissoit par dessous d'une grandeur affreuse, sa peau étoit d'un roux livide par dessus, & par dessous elle étoit blanche; entre ses deux grandes cornes il en avoit quatre plus petites, & une aussi de même aux deux côtés de sa queue. Une raye noire large de deux doigts dessus, & dessous, lui prenoit depuis la queue jusques au bout de la tête, il n'avoit du tout point d'écaille, sa peau étoit assés douce. Nous mimmes un ameçon gros d'un ponce & demi, avec une pièce de trois livres de

lard au bout pour le prendre, & on l'attacha à une grosse manœuvrè, car nous n'avions pas de ligne assés forte pour le tirer: il nous suivit depuis le matin jusques vers les quatre heures du soir sans mordre. Il essaya pourtant plusieurs fois, & il étoit obligé, comme le Requiem, de se renverser, par la même raison pour prendre la béchée; (à propos de *Requiem* je croi que ce nom a été donné à ce Poisson par un Catholique qui selon les apparences chanta quelque Requiem pour son Camarade, que cet animal avoit dévoré, car ce mot de *Requiem* qui n'est connu que des Catholiques, ne peut pas avoir été donné par un autre.) C'étoit un plaisir de voir tourner cet animal sans dessus dessous. Il faisoit faire un cercle à la Mer de plus de cent piés de tour; il se tourna bien ainsi trente fois avant de se prendre. Enfin sur les quatre heures il mordit à l'ameçon, & si fort qu'il lui en coûta la vie. La question fut de le hisser à Bord, avec l'ameçon seul; mais on craignit qu'il ne pliât, & qu'ainsi il ne vint à nous échaper; il fut donc conclu qu'on mettroit la Chaloupe à la mer, ce qui fut fait. On la mâta, on mit deux douzaines d'hommes dedans, & les palans pour pouvoir le hisser, on fila de Bord la ligne à une juste lon-

longueur ; tout ce monde eut bien de la peine à mettre ce Poisson hors de l'eau. Ils essayèrent une fois de le mettre dans la Chaloupe avec les palans , mais il lui fit tellement plier le côté par sa pesanteur qu'elle prit l'eau par dessus le plabord , & que nous craignimes qu'elle ne virât. On leur cria de Bord de le bien amarrer par la queue , & par les cornes , & de le mener à la touë , ce qu'ils firent. Il donna bien de la peine ensuite à hisser à Bord ; on le mit sur le gaillard de derrière dont il occupa toute l'espace. Le tems étoit beau , il souffloit un petit vent frais qui ne donnoit que très peu de mouvement à la Mer. On remit la Chaloupe à Bord , ensuite on aventa , car on avoit mis en panne , & cargué les basses voiles quand on la mit à la Mer ; quand tout cela fut fait l'Equipage vint sur le gaillard , & chacun dit quel Diable de Poisson est ce là , nous n'en avons jamais veu de pareil. Le nom de *Diable* lui demeura. On voulut voir ce qu'il avoit dans le ventre ; on y trouva quantité de Poissons , grands & petits , sa chair étoit livide , & sentoît terriblement le fraîchein , ses arêtes étoient comme des os durs , & épais , on lui coupa la queue , & les cornes pour les faire sécher , & les garder par curiosité ; le Capitaine les prit
pour

pour soi. Elles étoient noires comme la
 raye du milieu, il rendit une quantité pro-
 digieuse de sang. On hésita fort savoir si
 on en laisseroit manger à l'Equipage; l'E-
 tat major étoit d'avis qu'on le jettât entiè-
 rement à la Mer, plusieurs des Officiers
 mariniens, & des Matelots témoignèrent
 une si grande envie d'en manger qu'on les
 laissa faire. Ils en prirent ce qu'ils trouvè-
 rent le plus à leur gré, comme toute l'é-
 chine, qui avoit bien dans le milieu tirant
 vers la tête, un pié & demi d'épaisseur.
 Ils salèrent tout ce qu'ils en réservèrent,
 car ils ne voulurent point en manger de
 frais, & jettèrent le reste à la Mer. Dès
 le lendemain ils en goûtèrent, & le trou-
 vèrent fort bon; ils en mangèrent leur
 saoul tant qu'il dura, & il ne leur fit point
 de mal; ceux qui avoient été d'avis qu'il
 le falloit jeter à la Mer furent bien fâchés
 de n'en avoir pas pris aussi bien leur part
 que les autres, cependant ceux ci partagè-
 rent avec eux ce qu'ils en avoient, & se
 divertissoient ensuite en disant qu'ils a-
 voient mangé le *Diable*; ceux qui n'en a-
 voient pas mangé leur disoient qu'ils a-
 voient aussi le *Diable* au corps. Après la
 prise de ce Poisson il nous arriva d'autres
 aventures qui nous firent faire d'autres
 exercices, mais qui nous firent bien plus
 de

de plaisir.
 tin. Na
 plie, &
 crimes
 de Sole
 quatre li
 voile tan
 nous l'a
 lieue, m
 route, &
 ra autan
 le pourfu
 Ce man
 fin le si
 regarder
 plus le
 route qu
 un autre
 gins. C
 doit à l
 enléque
 ben des
 q'y fair
 coup not
 le; dix
 autre qu
 non pas
 de plaisir
 Chasse
 ce qui

de plaisir dans l'espérance d'un riche butin. Notre attente fut en partie remplie, & en partie frustrée. Nous découvrîmes un mardi au matin, à une heure de Soleil, un Bâtiment qui étoit bien à quatre lieues de nous; nous forçâmes de voile tant que nous pûmes. Avant la nuit nous l'approchâmes à la distance d'une lieue, mais la nuit survenant il fit fausse route, & le lendemain au matin il se trouva autant éloigné de nous que la veille. Nous le poursuivîmes, & l'approchâmes de même. Ce manège dura pendant cinq jours. Enfin le sixième au matin nous eumes beau regarder de tous côtés nous ne pûmes plus le voir; il avoit si bien fait fausse route qu'il nous échapa. Ce fut bien là un autre Diable, nous en fûmes fort chagrins. C'étoit un Brigantin Portugais qui alloit à la traite des Nègres, & qui par conséquent avoit outre ses Marchandises, bien des livres de poudre d'or, mais enfin, qu'y faire, il falut s'en consoler. Pour le coup notre espérance fut vaine, & inutile; dixhuit jours après nous en vîmes un autre qui nous donna de la peine, mais non pas tant que l'autre, & nous fit plus de plaisir. Car après lui avoir donné Chasse pendant un jour inutilement, ce qui nous fit bien de chagrin dans la

la crainte de le manquer, & de nous écarter de lui pendant la nuit, le lendemain nous en fûmes bien dédommagés, quand un peu après la pointe du jour nous le vîmes tout près de nous. Il n'en étoit pas à plus de cinq quarts de lieue. Cependant il nous fit courir jusqu'après midi avant de le pouvoir attraper. Quand nous fûmes à la portée du Canon nous hissâmes pavillon Anglois, il amena son petit hunier, mais nous ayant mieux examinés il reconnut par la fabrique de notre Vaisseau que nous étions François. Il relâssa au plus vite son hunier, & tâcha de fuir, mais ce fut en vain, car peu de tems après nous l'approchâmes à la portée de la voix. Nous amenâmes le pavillon Anglois, & hissâmes le François, & lui fîmes commandement de mettre sa Chaloupe à la Mer, & de venir à Bord: il voulut résister, disant qu'elle étoit toute entr'ouverte, & qu'elle couleroit bas d'eau, nous lui criâmes que s'il ne la mettoit à l'eau nous allions lui tirer notre bordée. A ces douces paroles, il se mit au plus vite en état d'obéir, & ils vinrent quatre à bord, où ils restèrent; on amarina cette Chaloupe, car nous ne daignâmes pas mettre la notre à la Mer, avec des Matelots, un Officier, &

& un Pilote François, qui en trois voyages porterent tout le reste de l'Equipage Portugais à notre Bord ; ils étoient en tout seize. Nous mimes douze des nôtres dessus, & y renvoyâmes quatre Portugais pour faire le même nombre ; entre ces douze étoit un Officier, un Pilote, & un Mouffe pour faire la chaudière. Le Capitaine fit porter du bord de la prise au nôtre ce qu'il jugea à propos, & quand il eut réglé toutes choses il donna ordre au Capitaine de la prise de le suivre, & de faire même route que nous. Dans ce tems là il faillit à arriver un accident fâcheux à notre prise, faute d'y avoir bien pris garde. Elle nous aborda, & comme la Mer étoit un peu grosse, nous craignîmes avec raison qu'elle ne s'écrasât contre notre Bord ; elle en fut quitte pour casser son boutehors * en passant par devant notre beaupré ; après cette heureuse fatigue il fut question de souper, notre Capitaine qui étoit fort généreux, &

* Boutehors est une pièce de bois en forme d'un bâton de pavillon qu'on attache au bout du beaupré, & qu'on avance en dehors dix, ou douze piés selon la grandeur du Vaisseau, & au bout de ce bâton on attache les points d'une voile qui s'appelle le foc, qui comme une voile latine, est large par le bas. & va toujours en diminuant jusques au haut ; qu'elle se termine en pointe.

galant homme fit souper le Capitaine Portugais à sa table, & la lui donna tout le reste de la Campagne ; il nous fit pendant ce souper, & continua plusieurs fois dans la suite, des rodomontades Portugaises à piffer de rire, entre autres celle-ci ; le Capitaine lui ayant fait l'honneur de boire à sa fanté, il lui répondit d'un air fier, qu'il n'auroit point cet honneur, s'il ne s'étoit point fait conscience de faire tuer son monde, & de tuer le notre, ce qu'il ne croyoit pas qui fût permis, parceque c'étoit contre la loi de Dieu ; & qu'il ne se pouvoit pas que dans un Combat il n'y en eût de tués de part, & d'autre. Car s'il avoit voulu, ajouta-t'il, se deffendre jamais nous ne l'aurions pris, veu que les armes, & les munitions ne lui manquoient point à Bord. Notés s'il vous plaît qu'il n'avoit pour toute artillerie que quatre petits méchans Pierriers tout rouillés, une demi douzaine de fusils, & autant de sabres. N'est ce pas bien de quoy se deffendre contre un Vaisseau capable de tenir tête par sa grandeur, & le nombre de son Equipage à un autre de soixante pièces de Canon. Nous rimes de bon cœur de cette rodomontade, les autres qu'il nous fit dans la suite étoient à peu près de ce genre. Cela nous faisoit plaisir, nous en rions agréa-
ble.

blement; nous tâchions chacun à l'envi de lui faire plaisir; il étoit de toutes nos parties, nous voulions le dédommager par là du chagrin qu'il avoit d'avoir perdu sa poudre d'or, mais selon le train commun des choses de ce monde ce qui fait du chagrin à l'un fait du plaisir à l'autre; nous avions pour le moins autant de plaisir d'avoir pris sa poudre d'or que lui de chagrin de l'avoir perdue. Comme on tâchoit de recréer le plus qu'on pouvoit le Capitaine Portugais je me rappelle en mémoire le comte suivant qu'on fit un soir à Table.

LES URSELINES CONTE D.E.R.

Un marchand de Curiositez en yvoire avoit à Paris une maison dont le derrière donnoit dans le jardin des Urselines. Parmi les Curiositez qu'il vendoit librement, l'appetit du gain lui en faisoit vendre de deffendues. Entr'autres il vendoit de ces Bijoux contrefaisant le naturel, qui servent aux femmes lubriques pour se passer de Galans. Le Gouverneur de Paris Payant appris envoya des Archers pour visiter la maison. Dans la surprise où fut le marchand, ne sachant comment les

cacher, il les mit tous dans un panier, & par le moyen d'une corde & d'une poulie il le descendit dans le jardin des Urselines, espérant bien, quand la visite seroit faite de retirer le panier à lui; mais comme cela arriva vers les onze heures du matin, qui est justement le temps que les Urselines vont prendre un peu de récréation dans leur jardin, quelques unes qui s'y promenoient, voyant un panier attaché à une corde furent curieuses d'aller voir ce que c'étoit. Quel spectacle bon Dieu pour des Religieuses, qu'on sçait assés avoir le nom dans le monde de se servir de ces Bijoux. Elles détacherent ce panier & le furent porter à la mere Abbessé. Quand la mere l'eut receu elle se mit dans la tête que c'étoit une pièce sanglante, qu'on lui faisoit en veüe de lui reprocher que toutes ses Religieuses menoient une vie lubrique. Dans la fureur qui l'animoit elle fut dans sa chambre, prend une toile avec du fil & une éguille dont elle couvrit le panier & écrivit une Lettre sanglante à Mr. le Gouverneur de Paris, pour lui faire voir l'affront qu'on lui avoit fait & le prier d'en informer pour la venger. Il étoit près d'une heure quand elle l'eut finie. Elle fit porter d'abord le Panier & sa lettre chez Mr. le Gouverneur qui le re-

ceut

cent étant au Désert d'un Repas qu'il donnoit à plusieurs personnes de qualité entre lesquelles il y avoit quantité de femmes & de filles. L'Abbesse des Urcelines qui entretenoit un commerce d'amitié avec Mr. le Gouverneur lui faisoit ordinairement present des plus beaux fruits & des plus belles fleurs de son jardin. Comme Mr. le Gouverneur étoit à table quand il reçut le panier, le respect qu'il devoit à la Compagnie ne lui permit pas de lire la lettre, il la mit dans sa poche & crut que c'étoit un panier de fruit que Madame l'Abbesse lui envoyoit. En vérité, dit il à la Compagnie, Madame des Urfelines est trop bonne, elle m'accable de presents, & me donne journellement tout ce qu'il y a de beau dans son jardin. Cependant j'avoue, qu'elle ne m'a jamais rien envoyé qui m'ait fait plus de plaisir que ce panier, tant il vient à propos. Mesdames cela vous regarde.

Les Dames entendant parler des beaux fruits de Madame l'Abbesse, prirent leur couteau & travaillèrent au plus vite à le découvrir, mais.

Quels spectacles nous sont offerts.

Si-tôt qu'il fut decouvert. Dans l'impatience où toutes les Dames étoient de voir les beaux

beaux fruits, les plus éloignées le pouf-
sent & le renversent sur la table. Les jeu-
nes filles mirent leurs mains sur leur visa-
ge en voyant cette tête de Meduse, mais
les femmes mariées étant un peu plus sti-
lées à la douce Batgatelle, demanderent
à Mr. le Gouverneur si c'étoit la le fruit
de Mesdames des Urfelines. Le Gouver-
neur qui n'y comprenoit rien, s'écria Mo-
grebleu, des Garces car, il alla par une autre
erreur s'imaginer que Madame l'Abessé
avoit ôté ces meubles à ses Religieuses. On
lui dit de lire la lettre qui découvrit le pot
aux Roses.

Cette prise nous fit faire le reste de
notre traversée avec bien de la joye les Né-
gresses qui accouchoient de tems en tems
à Bord ne laissoient pas de l'augmenter, ces
nouveaux nés remplissoient en partie ceux
qui mouroient; nous fûmes pourtant al-
lés heureux, pour n'en perdre pas beau-
coup dans cette Campagne. Chacune de
ces Négresses dès qu'elle étoit accouchée,
venoit présenter à quelqu'un de nous son
enfant: il y en eut une fois une qui accou-
cha tout à coup sur le lit de notre Capi-
taine en second, & qui le mit en bon é-
tat, comme vous le pouvés croire: elle trou-
va apparemment sa chambre ouverte lorf-
qu'elle se trouva pressée de mettre bas son
pa-

paquet, & y entra, dans le moment qu'il en étoit dehors. Cet accident qui le fâcha autant qu'il la surprit, nous donna bien lieu de rire, & de le railler; il n'avoit pourtant pas à coup sûr trempé son gouspillon dans le benitier, car le nouveau né peu après vint noir comme du jayet. Avant la fin de notre traversée si c'eût été lui qui l'eût bâti, il ne seroit pas devenu ainsi noir, il auroit été Mulâtre, de couleur d'un blanc fumé; d'ailleurs il ne se pouvoit pas qu'il fût son pere, veu qu'il n'y avoit pas quatre mois que cette Nègresse étoit à bord, aussi étoit elle grosse quand on l'acheta, mais tout cela n'empêcha pas que nous ne rissions de tout notre cœur du plaisant accident qui lui étoit arrivé, & qu'il ne fût bien raillé, & bien agréablement.

Cette aventure fut suivie d'une autre qui ne laissa pas de nous faire bien rire, quoi qu'elle arrivât par un sujet digne de pitié. Un de nos jeunes volontaires d'environ l'âge de seize à dix & sept ans, étant très mal par une maladie qui l'avoit fait languir près de deux mois, dit à l'Aumônier qui l'exhortoit à se résigner à la volonté de Dieu, en presence de plusieurs personnes: hé que dira ma mere que je me sois laissé comme cela mourir à Bord. La mort n'eut point d'égard à sa complainte,

car elle l'enleva deux heures après.

Enfin deux mois de traversée écoulés, nous découvrîmes un lundi au matin, environ les neuf heures de petits îlets, qu'on appelle les Freres, qui ne sont proprement que des Roches: elles s'élèvent au dessus de l'eau, & ne sont pas fort éloignées de l'Île Tabago, qui a souvent été en proie à différentes Nations qui ont fait des armemens considérables pour se l'enlever les uns aux autres. Mr. le Comte d'Étrées Vice-Admiral, & depuis Maréchal de France en 1678. au retour de son expedition périt sur l'Île d'Aves qui est fort platte, lui & toute sa flotte à la réserve d'un seul Vaisseau de Roi. Cette Île qui est située dans le fond du Golfe du Mexique, est la première de toutes les Antilles du côté du midi, elle est aussi une des meilleures, & une des plus saines, de tout ce continent. Je n'en ferai pas ici une plus ample description, parce qu'elle est à présent inhabitée. Peu de jours après la découverte de l'Île de Tabago, nous vîmes les Îles de la Trinité, & de sainte Marguerite. Il s'en falut peu que nous ne perissions sur les côtes de la dernière par un brouillard épais qui nous empêchoit de bien distinguer les terres; nous allions nous enfoncer dans un Golfe, à fond plat,

plat, dont nous ne serions jamais sortis, au moins avec nos Vaisseaux, si le brouillard ne s'étoit un peu dissipé, & qu'il ne se fût ensuite élevé un peu de vent. Nous fûmes par ce moyen heureusement délivrés du Naufrage que nous ne pouvions éviter, si nous eussions entré plus avant dans ce Golfe. Quand nous eumes dépassé cette Ile de sainte *Marguerite*, qui est la plus grande de toutes les Iles de dessous le vent & qui appartient aux Espagnols, nous découvrimus la Côte de *Carraque*, sur la fin du mois de Mars. Cette Côte s'appelle ainsi du nom de la principale ville de cette contrée, qui est *Carraecos*, avancée de quelques lieues dans les terres. Le vingt & deux nous mouillâmes devant la *Guiare*, qui est une petite ville située au pied d'une Montagne fort haute, qui s'étend tout le long de la Mer. Le port de cette ville est fort découvert, & exposé au vent de Nord-Est; peu s'en falut que notre Vaisseau n'y périclât, parce que notre Cable cassa comme un verre dès que notre ancre eut pris fonds. Nous eumes heureusement le tems d'en mouiller une seconde, avant d'être à la Côte, sur laquelle nous fûmes sur le point d'échoûer; nous ne restâmes là que quatre jours parce que ce n'étoit pas le lieu de notre des-

ination. Ce que je remarquai pendant ce petit séjour de plus considérable fut les processions nocturnes, & continuelles que firent les Espagnols, pour honorer la passion du Sauveur, qu'ils célébroient dans ce tems là; il sembloit que la Ville étoit en feu, par la grande quantité de Cierges allumés. Les processions étoient composées de plus de deux cens personnes, & accompagnées d'une multitude très grande d'autres hommes, de femmes, & d'enfans, qui chantoient à l'Espagnole. C'est à dire, bien mal, & qui se disciplinoient de bonne sorte, jusqu'à faire sortir le sang de leurs épaules, s'il en faut croire le bruit commun, & l'opinion qu'on a dans le monde de la dévotion Espagnole; au sortir de ces actions publiques de piété, à leur façon, ils vont au Bordel, & font bien d'autres choses qui ne valent pas mieux. Je ne croi pas facilement les choses qui peuvent avoir quelque rapport à la médisance, mais après ce que j'ai vu de mes propres yeux, dans les lieux de cette Côte, que j'ai parcourus, je n'ai pas de peine à croire la plus grande partie de ce qu'on en dit. J'en ferai le recit dans la suite, suivant que les occasions s'en feront présentées. Il y avoit nombre de Moines & de Prêtres parmi ces Flagellans.

Ce

Ce n'est pas ce qui me donneroit une plus haute idée de la sainteté de ces actions, car certainement les Moines & les Prêtres valent généralement moins que les gens du monde ; cela est encore plus vrai en Espagne où l'Inquisition les met à couvert du blâme public, parce qu'y étant les Maîtres, tout le monde les craint, & leur fait extérieurement civilité, quoi qu'on soit convaincu de leurs desordres & de leurs scandales : d'ailleurs le public fait très bien que qui que ce soit qui voudroit les blâmer, ou trouver à redire à leur conduite, seroit infailliblement perdu ; parce qu'ils trouveroient le secret de le faire tomber entre leurs mains, dont on ne sort que pour aller au Bûcher ou sur l'Echafaut, ou pour le moins on est condamné à la perte de tous ses biens & à de très grandes peines, après avoir demeuré les deux, trois, quatre ans dans des prisons cruelles & souvent sans savoir pourquoi on y est. Car l'on est dans l'obligation de s'accuser soi-même & de confesser des crimes qu'on n'a pas commis, & de deviner les choses dont on est accusé, sans que jamais cet illustre & maudit Tribunal vous déclare que vers la fin du procès les chefs d'accusation qu'on a portés contre vous, ni vous confronte à vos témoins, ou accusateurs, qui

y dénoncent toujours ceux qu'ils veulent perdre , en se servant du prétexte de la Religion. La suite en apprendra quelques petits traits particuliers , mais ceux qui en voudront lire une Histoire très particulisée n'ont qu'à lire le livre qui a pour titre , Histoire de l'Inquisition de Goa , imprimé à Amsterdam chez Estienne Roger.

La *Guiare* est à huit ou neuf lieuës de *Caracos* ; nous en partimes le jeudi après avoir pris deux Bœufs en vie , les plus beaux que j'aye vu & quelques autres rafraîchissemens. Dès que nous eûmes mis à la voile on en tua un , dont on distribua une partie à l'Equipage , qui avoit grand besoin de cette douceur. Car outre que nos vivres commençoient à finir , quoi qu'on en eût retranché une partie , ils commençoient aussi à se gâter. Notre destination étant d'aller à *Porto-Belo* nous ne nous arrêtâmes pas en beaucoup d'endroits de cette Côte , & nous ne restâmes pas long tems devant ceux où nous mouillâmes.

Cartagène fut le lieu où nous fîmes le plus long séjour , avant de terrir à *Porto-Belo*. Nous y arrivâmes environ quinze jours après Pâques ; nous mouillâmes d'abord dans la Rade foraine , parce qu'il étoit

toit nuit quand nous abordâmes devant cette Ville. Le surlendemain de notre arrivée nous levâmes l'ancre, pour aller mouiller à *Boucachique*; je ne m'arrêterai point à faire la description de cette Ville qui est une des plus jolies, & des meilleures Villes de l'*Amérique* & en même tems des plus riches. Je dirai seulement que j'y allai trois, ou quatre fois, pendant huit jours que nous fûmes mouillés devant *Boucachique*, qui en est éloigné de deux lieues par Mer. Ce *Boucachique* est un Fort assez grand situé dans une petite Ile qui couvre l'entrée de la Ville. Il se sentoient bien des coups de Canon que le sieur de Pointis l'an 1697. fit tirer contre ses Murailles qui en étoient encore entièrement renversées en plusieurs endroits; le dedans de ce Fort étoit tout détruit, & sans dessus dessous. Nous le saluâmes de sept coups de Canon: mais il ne nous rendit point le salut. Lors que je fus à terre pour le voir je remarquai plusieurs pièces de Canon, qui étoient sous les ruines, dont la culasse ou la bouche seule paroissoient; les Soldats qui y étoient nous dirent mille injures, comme pour se venger de l'état déplorable où les François avoient réduit leur Fort. On en envoya quatre à notre Bord, pour y faire la garde,

de , qui donnèrent lieu à un différend , parce que nous ne voulions point les recevoir ; il falut pourtant enfin les y laisser entrer ; ils furent cause qu'un de nos Commis qui mourut pendant ce tems là , & qui étoit Catholique fût jetté à la Mer sans messe ni chant , & comme ils disent à la Huguenotte , il y fût jetté de nuit à la sourdine pour éviter les frais de l'enterrement que les Moines n'auroient pas manqué de faire payer considérablement , quoi qu'on l'eût jetté à la Mer , esperant par là d'éviter les frais de l'enterrement qui sont exorbitans en ce Pais là & qu'il faut payer en le jettant à la Mer dans le Port comme si on l'enterroit ; car ces Monstres semblables à des Corbeaux se jettent sur les corps morts , non pas pour dévorer leurs cadavres , mais pour en retirer ce qu'ils n'ont peu emporter en l'autre monde avec eux , & enlever leur bien sous prétexte de Religion.

Ils ont trouvé le fécet de s'enrichir très considérablement à la faveur de leur vœu de pauvreté ; ceux même qui en font le vœu le plus rigoureux , & qui prétendent être les plus exacts imitateurs de l'extrême pauvreté de Jesus Christ , roulent sur l'or & l'argent , ont des pierres précieuses en abondance , leurs Eglises sont enrichies de
sta-

statues de ces riches métaux. Ils ont des chandeliers de cinq pieds de haut, de pur argent, des lampes de cinq, six piés de diamètre, de pareil métal, des Soleils d'or & d'argent qui sont des Machines pyramidales au haut desquelles il y a un rond ouvert garni de rayons comme un Soleil fermé de deux glaces du plus beau Cristal, où ils exposent à la vue du Peuple l'Hostie consacrée avec laquelle ils donnent la bénédiction, & qu'ils portent en Procession. Lorsque je serai à *Porto-Bello*, où j'arriverai bien-tôt, je ferai la description d'une procession que j'y ai vû faire, & qu'ils appellent du St. Sacrement: il y a de quoi faire rire, gémir, & horreur en même tems.

Leurs Eglises sont riches au de là de ce qu'on peut s'imaginer, l'or, l'argent, & les pierreries y reluisent de tous côtés, les chapelles dédiées, & consacrées aux saints & aux saintes n'y manquent pas; j'ai compté par curiosité dans une Eglise de Moines qui s'appellent de St. Dominique, trente six chapelles, tout autour de l'Eglise, sans compter ce qu'ils appellent le grand autel où réside l'Hostie dans des coupes d'or qu'ils appellent le St. Ciboire, enrichies de pierreries, de perles fines, & d'ornemens en sculpture, d'un prix infini;

ni; il y a de ces Ciboires qui sont si pesans qu'on ne sauroit les tenir long tems d'une seule main, ni en embrasser le dessus du pié d'une seule qu'avec grande peine. Ce grand autel donc faisoit le trente septième: il y avoit le quart de ces chapelles qui étoient dédiées à la seule Vierge Marie, sous divers noms, comme de consolation, de la paix, de guérison, de notre Dame de bon port, de notre Dame de grace, de notre Dame de liesse; il y en avoit une dédiée à l'honneur de l'assomption de la Vierge. Les Catholiques regardent cette assomption comme la Pâque de la Vierge, & par une erreur très condamnable & en même tems très grossière ils débitent au peuple ignorant & grossier, que la Vierge Marie est montée au ciel en corps & en âme, & ils ont la foiblesse d'appeller cette fête la résurrection, & la Pâque de la Vierge, afin d'égaliser dans les mystères, autant qu'ils le peuvent, la mere au fils, l'élevant en plusieurs rencontres au dessus de lui. Il y en avoit entr'autres deux dont une étoit dédiée à notre Dame de grossesse: *Virgini Prægnanti*; l'autre à notre Dame de l'accouchement. *Virgini parturienti*. Quand je vis ces deux Autels, je ne pus m'empêcher de dire, en riant, & en même tems en disant la vérité, qui ne se dit ja-

jamais mieux dans des rencontres qui portent à l'indignation comme celle là, qu'en tournant en ridicule & en risée des choses qui ne peuvent être traitées autrement : parbleu dis-je voila deux autels dédiés à la grossesse, l'autre à l'accouchement ; il étoit bien juste que les Prêtres, & les Moines consacraient à la piété & à la Religion deux actions, ou deux tems, par lesquels ils font passer les femmes de ces Païs ici. Comme ils se croient consacrés à Dieu ils se croient aussi en droit d'ériger des autels pour préserver les femmes des dangers, & des périls auxquels ils les exposent dans ces occasions ; Voions leur dis-je si nous ne trouverons point quelque autel dédié à la génération, ou à la conception ; nous ne sortimes point du lieu où nous étions pour en trouver, il y en avoit un dédié à la conception de la Ste. Vierge, après cela dis-je il faut tirer l'échelle ; par ma foi c'est trop, ils ne se contentent pas de consacrer des Autels à la grossesse, & à l'accouchement, ils en consacrent encore au moment, & à l'instant de leur plaisir. Fi ! c'en est trop, allons nous en, je n'en veux plus voir davantage. Nous nous en fûmes en effet, je erois que si nous avions resté nous aurions infailliblement trouvé encore d'autres Autels dédiés à la

même Ste. Vierge. Nous rimes ensuite de bonne grace ; vous croyez bien qu'il n'y avoit point dans ma compagnie ou entre ceux avec qui j'étois , ni Espagnol , ni Moine , ni personne qui pût me déferer à l'Inquisition , comme il n'auroit pas manqué d'arriver , s'il y en avoit eu. Car ils sont obligez par ce brave tribunal de l'Inquisition de dénoncer * sous peine d'excommunication majeure , qui que ce puisse être qui parle contre leurs pratiques , maximes , ou dogmes. Par ce moyen ils ont tellement jetté dans les esprits l'épouvante , la terreur , & la crainte de la damnation éternelle , qu'ils prétendent que cette excommunication renferme , que le fils dénonceroit son propre pere , & le pere son propre fils. Ainsi par cette Machine diabolique ils ont renversé tout ce qu'il y a de plus saint & de plus Sacré dans la grace & dans la nature , & ont établi des loix qui leur sont entièrement opposées. Permettez moi , je vous prie , mon très cher lecteur cette petite réflexion que je ne doute point que vous ne fîssiez bien vous même : En vérité les Prêtres & les Moines sont d'habiles gens ; on ne peut rien

* L'excommunication majeure est ainsi appelée parce qu'elle est réservée au Pape , personne n'en peut absoudre que lui.

rien-ajouter à leur adresse, pour gagner de l'argent dévotement, & religieusement. Ils ont trouvé le secret par l'intercession d'un même saint, ou sainte, bâtié, de différens noms, de subvenir aux nécessitez des deux sexes, & sous prétexte de leur faire témoigner leur réconnoissance pour les biens qu'ils prétendent en avoir reçu, ils enrichissent superbement leurs Eglises, & leur Autels, remplissent leurs bourses, & leur coffres, font bonne chère, & se divertissent grassément aux dépens d'un public idolâtre & aveugle, & des véritables pauvres qui par le triste sort de leur naissance sont privés des biens de ce monde, & hors d'état d'espérer du soulagement de ceux qui pourroient leur en donner; parce qu'ils s'épuisent pour embellir, orner, & enrichir des Temples où assurément Dieu n'habite point; & remplir la panse de gens ambitieux, paresseux, gourmands, paillards, & sensuels, qui font leur Dieu de leur ventre, qui succent la substance de la veuve, & de l'orphelin, sous prétexte de longues prières, & de longues oraisons. Il faut que l'ignorance des Peuples qui vivent dans une telle superstition soit bien grande, que leur aveuglement soit bien profond, pour ne pas s'apercevoir de l'idolâtrie, des er-

H 7 reurs,

reurs, des fraudes, de la malice, de l'hipocrisie, & des tromperies de ces malheureux qui détiennent ainsi tant de pauvres âmes captives sous le joug de l'erreux, & de l'idolâtrie, d'une manière si criante, & si criminelle.

Etant dans ce País là, j'ai ouï dire à un Espagnol même qu'il y avoit à Lima une Eglise dans un Monastère de Cordeliers, où il y avoit trois cens soixante six Autels, sur lesquels on disoit en un même jour, & à la même heure, trois cens soixante six messes. C'étoit au premier jour de l'an, afin, me dit-il, d'honorer Dieu dans ce premier jour de l'année autant qu'il le peut-être dans tout le reste de son cours, & tout à la fois. Cela s'appelle pindariser, & raffiner: peut on porter la supercherie plus loin? Je crains de m'être déjà trop étendu sur une matière qui n'est pas de mon sujet, & que je ne dois toucher qu'en passant; mais pardonnez au zèle que la vérité m'inspire, & aux transports d'indignation Chrétienne, qu'un témoin oculaire, & auriculaire ne peut s'empêcher d'avoir. Je ne puis me retenir de dire encore au sujet de ces trois cens soixante six messes, dites dans une même Eglise, dans un même jour, à la même heure, qu'il ne se peut trouver de moyen plus efficace
pour

pour gagner dans un moment une belle somme d'argent. Car il faut savoir que le moins qu'on donne pour une messe aux Indes d'Espagne c'est une piaastre; c'est à dire, une pièce de huit; tour, invention admirable, Ste. Piété lucrative, qui fait gagner dans moins d'une heure trois cens soixante six pièces de huit.

Ne soyés pas surpris, mon très cher lecteur, qu'on puisse trouver tant de Prêtres à la fois, pour dire tant de messes, la Prêtraille, & la Canaille, c'est à dire, la Monachaille fourmille dans le monde; mais surtout dans les Espagnes, & dans l'Italie; c'est une vermine qui se fourre par tout, & qui multiplie comme le chiendent, herbe qui après avoir été machée, digérée, & rendue par le derrière des animaux qui l'ont mangée, se multiplie autant de fois qu'elle a été réduite en divers morceaux; quelques menus qu'ils soient, & tient à la terre d'une telle manière que quand on croit l'avoir entièrement détruite on la voit renaître de tous côtés. Mais c'est une herbe si pernicieuse, qu'elle étouffe les autres, par tout où elle croît; parce qu'elle jette de si profondes racines, & en si grande quantité, qu'elle consume tout le suc de la terre, quoi qu'elle ne produise presque rien au dehors. Que je
fe-

férois de belles réflexions sur ces dernières lignes, si mon sujet, & la crainte d'ennuyer le lecteur me le pouvoient permettre; quelles racines, & en quelle quantité ne jettent pas les Moines; il n'y a ni Chiendent, ni Rogne, ni Teigne si incommodes, & si difficiles à éloigner de soi que ces gens là, qui sont les plus inutiles qu'il y ait au Monde, ou s'ils sont utiles à quelqu'un ou à quelque chose, ils ne le sont qu'au Pape, dont ils sont les suppôts, & les Emissaires, pour établir & maintenir son Règne autant qu'ils peuvent. A toute autre chose ils ne sont pas seulement inutiles mais aussi très préjudiciables. Je laisse là toutes ces réflexions pour parler de Notre Dame de la Pouppe, que les Espagnols appellent Nostra Señora de la Poppa.

Cette Notre Dame est dans une Chapelle, sur la crête d'une Montagne, assez haute, distante d'environ un quart de lieuë de Carthagène; elle est entre les mains des Moines Augustins, qui prétendent que St. Augustin est leur fondateur; mais ce savant docteur avoit trop d'esprit, & étoit trop éclairé pour s'amuser à faire une production si vaine, si inutile, & si préjudiciable au genre humain, & encore plus à la Religion. S'il avoit été capable de

de commettre une faute si énorme, c'en auroit été assez pour qu'il se fût entièrement éloigné du chemin du salut & de la sanctification. Comme on ne peut juger de l'arbre que par son fruit, il faudroit conclure qu'il auroit été bien mauvais, par les fruits qu'il auroit produit, car sans contredit les Moines en général sont les plus mauvaises gens qu'il y ait sur la terre. Je dis en général, car il y en a en particulier qui sont très honnêtes gens; mais ce n'est pas en qualité de Moines qu'ils sont tels, c'est par la volonté de Dieu qui leur a fait échoir en partage une bonne ame, qu'ils ont portée parmi ces gens-là, & qu'ils ont eu le bonheur de conserver malgré les engagements les plus funestes de se perdre; ceux qui se sont ainsi conservés, & qui n'ont pas corrompu leur cœur, & leur esprit, & qui ont conservé leur bonne ame, sont plus à estimer que s'ils n'avoient pas été parmi ce genre d'hommes. On doit regarder ces personnes qui se sont conservées entières au milieu de la corruption, comme des gens à l'épreuve, & sur la probité desquels on peut compter, sans craindre de se tromper, s'ils sont en petit nombre, ils sont aussi fort rares, c'est ce qui les doit faire priser davantage par ceux qui les connoissent.

heu.

heureux ceux qui étant tels peuvent abandonner ce genre d'hommes corrompus, bien à plaindre sont ceux qui par la fausse persuasion de la bonté de leur Religion, ou par l'impossibilité de l'abandonner, quand ils en connoissent la fausseté, sont obligez de passer leur vie avec cette monstrueuse espèce d'hommes. Je m'attens bien qu'il y en aura quelqu'un qui en lisant ceci dira que celui qui a écrit ce discours n'y entend rien, & qu'il ne fait pas d'où derive le mot de Moine, qui tire son origine du mot Grec, *Monos*, qui veut dire seul; qu'en cela il n'y a rien de mauvais: mais je répons que par cela même, ils sont très mauvais, puis qu'ils ont encouru la malédiction de Dieu, qui prononce, malheur à l'homme seul, ainsi malheur au Moine, c'est la même chose. Qu'ils le prennent comme ils voudront, qu'ils le tournent d'un côté & d'autre sans dessus dessous, ils n'empêcheront pas qu'on ne puisse dire avec vérité, malheur aux Moines dans leur origine, dans leurs progres, & dans leur fin, leur plus grande habilité consiste à savoir faire valoir habilement la dévotion pecunière dorée, & argentée; ces qualitez en renferment, & expliquent au naturel tout le prix, & tout le mérite. Otez ces qualitez de cette espèce de dévotion, vous

vous les détruisez entièrement; cette chapelle qui est assez grande, mais qui a pour ainsi dire des richesses immenses, fut pillée par Monsieur de Pointis lorsqu'il prit Cartagène en 1697. Entre les autres choses que ce général enleva fut une Notre Dame d'une hauteur & d'une grosseur naturelle, toute d'argent massif. Il avoit dans son Vaisseau un Officier qui se croyoit issu de la Maison de Levi, d'où la Ste. Vierge est sortie; on tient que ce Seigneur en voyant cette Notre Dame traitta cette idôle d'argent de sa cousine, de sa chère parente, & lui promit pour la consoler du Voyage qu'elle devoit faire en France, qu'elle feroit bien mieux traitée parmi les François qu'elle ne l'avoit été parmi les Espagnols; que la France étoit un País qui lui convenoit mieux que les Indes d'Espagne. Après tous ces complimens il la fit emporter à bord. Elle fut bien receüe en France, aussi bien que toutes les grandes richesses qu'on avoit enlevées de cette Chapelle, mais le Roi Louis 14. voulant faire la paix avec Charles second, Roi d'Espagne avant la mort du dit Roi, il arma un Vaisseau exprès pour rapporter & la Notre Dame, & tous ses accompagnemens dans le lieu d'où on les avoit pris. Il est presque incroyable de voir la quantité, & la diversité des habits qu'on

a faits à cette Idôle ; leur richesse est inexprimable. Il y en a de blancs, de rouges, de bleus, de violets, en un mot de toutes les couleurs ; les plus riches étoffes, & les plus magnifiques y ont été employées. Elle a une Couronne d'or sur sa tête, enrichie de pierreries, un Colier de très belles perles, à plusieurs tours à son col, attachés avec un Diamant précieux ; des médailles d'or pendent tout au tour de ce Colier ; elle a des chaînes d'or en bandolière à droit, & à gauche, des Brasselets de pierres précieuses. L'Enfant qu'elle tient entre ses bras est paré & orné à proportion. Cette statue qui ne voit, ne parle, n'entend, ne marche, a des narines, des piés, des oreilles, des yeux une bouche, cependant elle ne flaire, ne marche, n'entend, ne parle, & ne voit pas. Elle est semblable aux Dieux, ou aux simulacres des Nations, toute sa valeur consiste en son métal, & en ses parures ; que ceux qui les font ou pour mieux dire que ceux qui les font faire, & qui par conséquent sont la cause qu'ils sont faits, leur deviennent semblables, & tous ceux qui mettent leur confiance en de pareils simulacres.

Le chemin pour monter à cette Chapelle est fort escarpé, & très difficile, mais quand

quand on
est charma
toute la M
une très b
Canaux qu
re. Le G
Province,
mouvoir u
pols appe
d'argent &
Juy une
de cette H
dole. Nou
venir vers
mes le pre
celle penda
dans lesqu
d'avanture
Porto B
dans le fo
route à son
rie par der
a plus de t
cette Baye
placés vis
la droite v
petite, car
places qua
par un do
même occ

quand on y est une fois arrivé, l'endroit est charmant. On decouvre d'un côté toute la Mer, de l'autre toute la ville & une très belle plaine remplie d'Iles, & de Canaux qui font une très belle perspective. Le Général qui commandoit dans la Province, s'appeloit Pimiente; il faisoit radoubier un gros Bâtiment que les Espagnols appellent Hourque pour le charger d'argent & l'envoyer en Europe.

J'ay une histoire à rapporter au sujet de cette Hourque quand je serai à *Porto Belo*. Nous partimes de *Cartagène* pour y venir vers la fin d'Avril, nous y arrivâmes le premier de May; nous y avons resté pendant trois mois tous entiers pendant lesquels il s'est passé d'assez drôles d'avantures.

Porto Belo est situé sur la Mer du Nord dans le fond d'une grande Baie, fort étroite à son entrée, parce qu'elle est resserrée par deux pointes; mais en dedans elle a plus de trois lieues de tour; l'entrée de cette Baye est gardée par deux grands Forts placés vis à vis l'un de l'autre. La ville est à la droite vers le fond de cette Baie; elle est petite, car elle consiste seulement en deux places quarrées, séparées l'une de l'autre par un double rang de maisons, l'Eglise même occupe une partie de cette séparation

tion. Elle peut avoir en tout cinq ou six cents Maisons, assés mal bâties; elle sert d'entrepôt aux Gallions qui y viennent charger l'or & l'argent du Pérou. Malgré la richesse de ce pays on n'y peut point faire bonne chère, parceque la Terre & la Mer n'y produisent pas grand chose; la meilleure nourriture que j'y ai trouvée c'est le Chocolat qui y est très excellent, & que l'on y fait parfaitement bien, c'est le mets le plus commun des Espagnols. On y tue deux fois la semaine un Bœuf, mais à peine se peut il conserver du matin au soir; on y tue aussi des Cochons qui sont délicieux. Le Pain y est mauvais, parce qu'ils mêlent de la farine de Mays avec celle du Blé; le Vin qu'on y boit vient de *Lima*, comme on le transporte dans de grands pots de terre, qui sont frottez de goudron par dedans, il a un goût d'amertume insupportable, outre qu'il n'est guère possible d'en boire sans attraper le cours de ventre, qui est très dangereux en ce Pais là. Je tombai malade dans le mois de Juin, mais je ne fus pas attaqué de ce mal, ce fut d'une fièvre tierce qui me réduisit aux abois. Depuis que j'étois arrivé en cette Ville, j'avois fait connoissance avec différentes sortes de personnes, entr'autres avec trois Ec-

cles
tre, qu'
se; j'avo
ces, que
me touch
dont il é
le, que b
re; je m
bien Vert
choses qu
de voir q
si considé
le monde
dres, & c
seules qu
les Moines
chez & m
ne sont p
qu'en ce
je, d'o
qu'il n'y
Je lui en
de Relig
ependant
d'amitié
seillerois
de cette
les Espag
la bien c
dre bien

clésiastiques; la principale étoit le Ministre, qu'ils appellent le Curé de la Parroisse; j'avois si bien gagné ses bonnes grâces, que je lui disois bien des choses, même touchant la Religion, & l'Inquisition, dont il étoit le premier Officier de la ville, que bien d'autres n'auroient osé lui dire; je me souviens de lui en avoir dit de bien Vertes, entr'autres celle-ci; une des choses qui me surprend, lui dis je, Mr. c'est de voir que les Prêtres & les Moines soient si considérez en ces Pays ici, quoi que tout le monde soit convaincu de leurs désordres, & des débauches criantes & scandaleuses qu'ils commettent; les Prêtres, & les Moines en France sont moins débauchez & moins scandaleux, cependant ils ne sont pas à beaucoup près si considérez qu'en ce Pais. Je comprends bien, dis je, d'où vient cette différence, c'est qu'il n'y a pas d'Inquisition en France. Je lui en dis d'autres sur différens points de Religion, aussi fortes que celle là, cependant il me témoignoit beaucoup d'amitié en toutes occasions. Je ne conseillerois pas à tout le monde de parler de cette manière & sur ces matières avec les Espagnols. Il faut avant d'en venir là bien connoître son monde, & prendre bien garde avec qui on a affaire; ga-
re

re autrement le coup de baguete * & le Venaqua. Ce Vénérable Prêtre qui passoit pour fort homme de bien, avoit pourtant eu plusieurs Mulâtres de différentes Nègresses, ses propres esclaves, qui étoient fort jolies, il n'en faisoit pas de mystère, il ne s'en cachoit pas. Il me l'a avoué ingénûment, bon ! les Prêtres, & les Moines Espagnols se font moins de peine & de scrupule de baisser une femme que de boire un verre de Vin. La Paillardise n'est qu'une peccadille chez eux, ce péché s'efface disent ils par la vertu des petits sacremens, car outre les sept grands, les Catholiques en ont d'autres plus petits. Dans ce nombre sont l'eau bénite, la bénédiction d'un Evêque, le frapement de poitrine, le pain bénit & d'autres de cette sorte, outre la confession publique. C'est une doctrine receüe chez eux, que les péchez qu'ils

(a) Les sergens de l'Inquisition ont ordinairement à la main une baguette de baleine fort noire avec une marque de l'Inquisition sur leur épaule. Quand ils vont pour prendre quelqu'un par l'autorité de ce tribunal monstrueux, ils lui donnent un coup de cette baguette sur l'épaule en lui disant, de la parte de la sacratissima Inquisitione venaqua, & il faut que le pauvre malheureux suive sans dire mot, & sans faire aucune résistance, car il seroit brûlé tout vif sans autre forme de procès, s'il en faisoit la moindre.

appellent Vénies font effacez par ces fortes de petits sacremens , qu'ils appellent en Latin, *Sacramentalia*; la Paillardise n'étant chez eux qu'une peccadille, & par conséquent étant moindre qu'un prétendu péché Veniel, est largement effacée par le moindre de ces sacramentels. Une des principales occasions où il m'attestait, nonobstant la liberté avec laquelle je lui disois mes sentimens, qu'il avoit de l'amitié & de la considération pour moi fut ma maladie. Dès qu'il vit que je passai un jour sans l'aller voir, il envoya un Clerc à bord, qui m'ayant trouvé malade, retourna aussitôt lui en porter la nouvelle; il le renvoya incessamment avec une douzaine de petits paquets avec leur étiquette, dans chacun desquels il y avoit des graisses, & de baumes differens; il m'oignoit le dessus de la tête avec l'un, & le devant avec l'autre, les tempes avec un onguent vert de bonne odeur, en un mot chaque partie, & chaque membre du corps avoit sa graisse, & son baume particulier, avec lequel il me graissa; ensuite il voulut à toute force m'emmener chez le Curé pour y prendre une chambre & un lit, comme il en avoit l'ordre; mais je ne voulus jamais. J'avois mes raisons particulières

I

pour

pour cela. Car il auroit entouré tout mon lit de petits Marmouzets de saints & de saintes, qu'il m'auroit falu baiser à tout moment, & entendre je ne sai combien *d'ora pro nobis*; tout cela m'auroit fait mourir plutôt que mon mal. Il fut véritablement fâché de ce que je ne descendis pas chez lui. Il ne resta pas de m'envoyer deux fois le jour son Clerc, qui ne venoit jamais sans m'apporter ou confitures, ou mâche pains, ou œufs frais; il me fit même faire pendant toute ma maladie, qui dura bien près d'un mois avant que je fusse bien remis, des bouillons excellens. On a toutes les peines du monde à se remettre quand on tombe malade dans ces Pais chauds, le moindre accès de fièvre abbat plus qu'une longue maladie en Europe.

Je fus pourtant guéri heureusement assés à tems pour voir leur procession, qu'ils appellent du saint Sacrement. Je dis heureusement pour voir cette procession, car les folies, les extravagances, & les superstitions qu'ils y firent, & dont j'ai été témoin oculaire, ont infiniment augmenté en moi l'horreur que j'ai pour la superstition que la naissance, l'éducation, & encore plus la connoissance particulière que j'avois des erreurs & des abominations où elle nous precipite, avoient dé-

déjà produit en moi : en voici le recit.

La veille de cette fête qui est toujours un mercredi, dès que midi fut frappé toutes les Cloches commencèrent à sonner, les Boutiques furent généralement fermées, & on commença à disposer les préparatifs pour le lendemain, dresser des Théâtres, & des Autels dans les carrefours. Je ne vis point d'autres mouvemens que ceux là jusques à trois heures ; mais alors qui est le tems qu'ils vont chanter Vêpres, il n'y eut pas si petit trou, ni si petite cahute, d'où il ne sortit une mascarade, les unes plus horribles que les autres, de gens habillez & masquez tout comme le jour du mardi gras. Ils étoient bien au nombre de cinq ou six cens blancs & Nègres pêle-mêle. Ils commencèrent à courir par les rues, à faire mille extravagances, les postures les plus indécentes, chacun ferma sa porte, car sous ce prétexte de mascarade ils volent par tout, où ils peuvent. Je fus curieux de voir le motif, & la fin de cette comédie. Car je m'imaginai qu'il y avoit quelque mystère à l'Espagnole renfermé là dessous, comme en effet, quand Vêpres furent commencées, je me rendis à l'Eglise, où je vis plus de cinquante grandes chandelles allumées sur le grand Autel, qui entouroient de tous côtez un Soleil

très riche, comme ceux dont j'ai parlé ci-dessus, qui étoit élevé au milieu de cet Autel dans une niche qui paroissoit être d'or, du moins étoit elle d'argent doré. Pendant ces Vêpres, & toutes leurs cérémonies qui durèrent bien une heure & demie; je m'ennuai fort, mais je voulois voir leurs façons d'agir; voici à mon sens le comble de l'extravagance. Il y avoit trois grandes portes à cette Eglise. Une dans le bas, & deux aux côtez dans le milieu; toutes ces mascarades dont je vous ai parlé entroient en foule par ces portes, ayant des violons, des flûtes, ou quelque autre instrument, & couroient comme des fous par l'Eglise, & toutes les fois qu'ils passioient dans le milieu de l'Eglise, quand ils étoient vis à vis de l'Hostie, ils se laissoient tomber tout à coup par terre, s'entrebattoient, ou du moins faisoient semblant de s'entrebattre, hurloient, & faisoient des postures, & des contorsions comme des enragez. Ils s'entrebattoient bien mieux aux portes qu'ils sembloient vouloir forcer. Ce manège dura jusqu'à cet endroit de leurs Vêpres qu'ils appellent le *magnificat*, c'est le Cantique de la Vierge. Quand ils furent arrivez là ils se jetterent par terre, & après s'être debatus, avoir grincé des dents, frappé le pavé de leurs

leurs mains, & de leurs talons, ils restèrent quelque tems sans se remuer, comme s'ils avoient été morts. Cette scène dura en cet état jusques à ce qu'ils eussent donné ce qu'ils appellent la Bénédiction. Il semble qu'ils jouent des marionettes dans ce tems là, car ils prennent ce Soleil qui est dans la niche, le levent, le baissent, le tournent à droit, & à gauche, font des signes de croix avec. Quand cela fût fini la mascarade recommença de plus belle; mais ils ne firent que courir dans les rues, & faire les fous.

Le lendemain ce fût bien autre chose. Toutes les rues par où devoit passer le St. Sacrement furent tapissées, & jonchées; le Prêtre au sortir de l'Autel, entra sous un daiz magnifique, porté par les principaux de la ville. Il tenoit entre ses mains ce Soleil; tous ceux qui assistèrent à cette Procession avoient un Cierge allumé entre leurs mains, les Moines, & les Prêtres marchaient sur deux aîles devant ce daiz, les tambours, & les fifres les précédoient, & la mascarade couroit de tous côtez, & quand ces malheureux fols venoient vis à vis de ce Soleil, ils faisoient mille autres extravagances horribles. Ils firent courir toutes les rues au St. Sacrement ce matin là, & à six Autels

qui étoient tendus le long du chemin par où ils le firent passer. A chacun de ces Autels ils s'arrêtoient, & après y avoir resté quelque tems ils donnoient ce qu'ils appellent la bénédiction, & les masques faisoient à chaque fois comme ils avoient fait à l'Eglise. Chaque Fort fit l'un après l'autre une décharge de son Artillerie, & les Soldats à chaque bénédiction firent une décharge de leurs armes. Cette promenade dura pour le moins trois heures ; après quoi ils rentrèrent dans leur Eglise, où ils se mirent encore à chanter à l'Autel pendant plus d'une heure, & la mascarade jouoit sa farce pendant tout ce tems là. Un Moine tout blanc monta en chaire, où il ne fit que bâteler pendant une heure ; il fit ranger une partie de ces masques autour de sa chaire, qui de tems à autre sembloient se quereler : mais tout à coup ils tombèrent par terre à un signal que fit ce Moine, comme s'il leur avoit mis le pied sur la gorge. Ils faisoient semblant de grincer des dents, & ensuite se mirent chacun le doigt dans la bouche, & restèrent dans cette posture jusques à la fin de ce que ce Moine voulut dire en chaire. Pendant huit jours ce manège dura, & se fit deux fois le jour, une fois le matin, & une fois le soir ; mais ils ne firent point
pro-

promener le St. Sacrement par les rues depuis un jeudi jusques à l'autre, qu'ils firent tout comme le jeudi précédent.

Il me tarδοit que cette farce ne fût jouée pour en demander l'explication à mon Curé. Je fus exprès dîner avec lui. Je lui demandai à quelle fin en général ils faisoient cette procession ; il me dit que c'étoit pour honorer le très saint Sacrement de l'Autel, & pour reparer les affronts, & les insultes que lui faisoient les mauvais Chrétiens, & les Hérétiques ; j'en tiens, dis-je en moi même, car selon lui je suis du nombre de ces derniers, n'importe, je continuai, & commençai à entrer dans le détail ; y a-t'il long tems qu'elle est établie, depuis Urbain huitième Pape de ce nom, mais lui dis-je, voila une institution nouvelle. Il n'y a pas plus de quatre siècles que cette pratique est établie. Est-ce, lui dis-je, qu'avant ce tems là aucun Chrétien ne deshonoroit ce Sacrement, & que personne n'avoit disputé contre cet article ? il ne sçut que me répondre. Comme je vis que je l'embarrassois je ne voulus pas le presser davantage sur ce ton, je lui demandai ; que veulent dire ces mascarades, & toutes les folies, & les extravagances qu'ils ont faites depuis hier midi jusques à aujourd'hui après midi. Ce ne

font point des extravagances me repondit il, cela ne se fait point sans raison, il n'en fut donc jamais, dis-je en moi même, si cela n'en est pas, car je ne voulus pas l'interrompre ; je l'avois mis en bon train. Je le priaï au contraire de me faire la grace de me dire ce que cela signifioit. Ces masques, me dit il, représentent les mauvais Chrétiens, & sur tout les Hérétiques qui se sont élévez contre la vérité de ce Sacrement, pas mal, dis-je toujours en moi même, pousse, allons voyons. Que veut dire, lui demandai je, qu'ils sont entrez en foule dans l'Eglise, & qu'à chaque fois qu'ils passoient dans le milieu ils tomboient à la renverse les uns sur les autres. Cela est mystérieux, me dit il ; pour moi qui n'ai pu comprendre ce mystère lui répondis je, je n'ai fait que rire. En voici le mystère : la quantité de ces masques qui s'efforçoient d'entrer dans l'Eglise, me dit-il, marque la quantité de ceux qui se sont efforcez de détruire la vérité de ce Sacrement, & qui ont voulu empêcher qu'on ne l'adorât, & qu'on ne lui rendit hommage. Ceux qui vouloient sortir de l'Eglise dans le tems que les autres y vouloient entrer, marquent les mauvais Chrétiens qui dans le tems qu'ils paroissent s'efforcent d'empêcher, & s'opposer à ce que
les

les Hérétiques n'entrent dans l'Eglise pour renverser ce Soleil, où ce très saint & très adorable Sacrement est exposé à la vûe des Chrétiens, le deshonorant cependant par leur mauvaise vie, & par leurs irrévérences. Ceux que vous voyez qui tombent comme cela à la renverse quand ils passent devant ce Sacrement, marquent le triomphe qu'il a remporté sur les Hérétiques & sur les mauvais Chrétiens, l'Eccume qu'ils paroissent rendre, les contorsions qu'ils font, leurs battements de piés & de mains, signifie la rage où ils sont, de n'avoir pas reussi dans leur dessein; mais que signifioit cela, lui dis-je, quand ils ont paru comme tout à fait morts en différentes occasions? Cela signifie que les Hérétiques ont été entièrement détruits & renversés: & quand dans le tems du Sermon ils ont de plus mis leur doit dans la bouche, cela marque que les Hérétiques s'avoient vaincus, & qu'ils confessent qu'ils n'ont rien plus à dire, & qu'ils sont obligés de céder à la force des preuves, & des autoritez, qu'on allégué contre eux, & qu'ils se retirent bouche close, & tout confus.

En vérité lui dis-je, Monsieur, voilà bien des mistérez renfermés dans une mascarade: je ne sai point si les moyens dont

vous vous servez dans cette occasion, pour faire voir le triomphe & la victoire de la vérité de ce Sacrement, sur ceux qui l'ont combattu, ne lui sont pas plus injurieux qu'honorables, & nuisibles que profitables. Les esprits raisonnables, & les personnes Chrétiennes n'en peuvent être que très scandalisées. On n'a point accoutumé d'ajouter foi à ces sortes de représentations qui sont aussi ridicules, qu'impies; de bonnes preuves en main tirées de l'Ecriture sainte, feroient plus d'effet que tout cela. Pour moi, dis-je, Monsieur, j'ai horreur de ces indignes pratiques, & cela me donneroit lieu de croire moins ce que vous appellés la vérité de ce Sacrement que je ne la croyois auparavant. Sur le théâtre ces mascarades ne signifieroient rien, bien moins signifient elles dans une Eglise. D'ailleurs, lui dis-je encore, je ne vois pas que ceux que vous appelez Hérétiques soient si confondus, & aient la bouche si close par les preuves qu'on a apportées contre leur sentiment au sujet de ce mystère. Ils n'ont jamais parlé si haut qu'aujourd'hui, ni composé plus de livres dans lesquels ils prétendent faire voir solidement, par l'Ecriture sainte, qui est la véritable règle de notre foi, que votre système sur l'Eucharistie est absolument faux,

&

& opposé à l'Ecriture. Cette preuve est plus que suffisante pour condamner votre sentiment, & vos mascarades. Ils prétendent encore vous prouver de plus la nouveauté de votre sentiment, qu'il n'a pas été crû dans les premiers siècles de l'Eglise, & qu'en un mot il renverse entièrement les fondemens les plus essentiels de la Religion, & qu'il est contradictoirement opposé aux lumières de la raison, & aux principes de la nature, & qu'il les renverse entièrement. La vérité ajoutai-je n'a point besoin de masques, elle les hait, elle les abhorre, elle n'aime rien tant qu'à paroître; le mensonge qui lui est opposé garde une conduite toute différente; il aime à se cacher à cause de sa laideur & de sa difformité, les masques lui conviennent; mais l'ingenuë vérité est si charmante & si belle qu'elle ne souhaite rien tant que d'être vûë, connue, & aimée de tout le monde. C'étoit être bien hardi que de parler de cette manière à un Prêtre Espagnol chez lui & dans son propre Pais. Il m'avoit donné une entière liberté de lui dire mes sentimens en nous entretenant ensemble, & il m'avoit promis qu'il ne m'en arriveroit rien de fâcheux. Pour cet effet il me conseilla de ne les pas dire aux autres. Je m'en gardai bien.

Je m'apperceus que je l'embarrassai un peu par mes raisonnemens; il ne put point se deffendre à armes égales; il se mit à battre la Campagne, & à recourir à leur foi, à l'Eglise, à leur Croiance aveugle, qui sont les lieux communs auxquels ils ont recours quand ils sont pressés. Comme je compris par l'embarras où il étoit que je lui en avois assez dit, je ne voulus pas le pousser davantage crainte de le chagriner. Ce qu'il y eut de meilleur fut qu'il me fit boire d'excellent vin de Canarie & du vin de Malaga, dont il avoit bonne provision, & manger quantité de très bonnes confitures, au dessert; après quoi il fut à son Eglise pour chanter ses Vêpres, où selon toutes les apparences on fit les mêmes folies, & les mêmes extravagances qui s'étoient faites la veille. J'en étois si soul, si las, & si outré de scandale & d'indignation, que je m'en fus à Bord, sous prétexte que le Capitaine m'avoit ordonné d'y aller.

Après cette belle procession il se passa une action, assez drôle, à l'égard du Gouverneur. Un Matelot Breton à demi soul, se mit à faire ses affaires le long d'un chemin, par où le Gouverneur vint à passer, avec plusieurs Officiers qui composoient sa cour. Les Camarades de ce

Ma-

Matelot lui dirent , leve toi vitement car
voilà Mr. le Gouverneur. Ma foi dit mon
Breton je me soucie bien de Monsieur le
Gouverneur ; je me soucierois bien quand
je lui ferois voir mon derrière. Tu n'o-
ferois lui dirent sès Camarades. Vous ver-
rez , dit il , quand il passera , si je ne le
lui montre pas. En effet il attendit le
Gouverneur au passage , & quand il fût
vis à vis de lui il se tourna vers l'œuf qu'il
venoit de pondre , & se baissa comme pour
le regarder , & ayant bien levé sa chemi-
se , il montra son gros vilain cul au Gou-
verneur , & à toute sa suite ; le Gou-
verneur en fût si choqué qu'il vouloit le fai-
re mettre au Fort pour le châtier lui mê-
me ; mais le Capitaine , qui étoit en sa
compagnie lui promit qu'il le châtieroit ,
je ne sai ce que ce Gouverneur trouva
dans ce cul qui le choqua si fort , que de
vouloir se vanger de ce qu'il l'avoit vû ;
il est vrai , il faut l'avoier. Le cul d'un
Breton est ordinairement plus sale que ce-
lui d'un autre homme. Il s'en trouva qui
prétendirent que le cul d'un Espagnol é-
toit encore plus sale , & que par cette rai-
son le Gouverneur avoit tort de se fâcher
si fort. Pour moi je faillis à accommoder
cette affaire , & je l'aurois fait si j'avois
osé proposer , mon expédient , & ma rai-
son,

son, mais j'aurois choqué le Curé, & le prétendu sacré tribunal de l'Inquisition. Je me contentai de dire ma raison entre nous François, que personne n'osa aussi proposer.

Voici quelle elle étoit, Mrs. les Espagnols prétendent dis-je, prouver la vérité du sacrement de l'Eucharistie par des mascarades, & en cela lui rendre honneur respect, & hommage; ce pauvre malheureux Breton a prétendu marquer à Monsieur le Gouverneur son respect, & sa révérence en lui montrant son cul. N'est-il pas aussi excusable dans le moi en qu'il a pris pour cela que les Espagnols le sont dans ceux qu'ils ont choisi pour fondement de leur croyance. Le fondement de ce Breton est sans comparaison plus naturel, que les figures de loup, de Crocodile; de bœuf, de chien & plusieurs autres de cette nature que les Espagnols avoient mis sur les masques dont ils se sont couverts le visage. Au moins ce pauvre Breton a-t-il prouvé à *posteriori* par une preuve qu'il n'a point empruntée, le respect & la Révérence qu'il avoit pour Mr. le Gouverneur, au lieu que les autres n'ont prouvé leurs prétentions ni *a priori* ni *a posteriori*, parcequ'ils n'ont produit rien de naturel. Ma preuve allégorique fit crêver de rire nos messieurs, si l'affaire avoit absolument dépendu d'eux le

le Matelot auroit eu sa grace sur le champ. Elle ne resta pas de lui être utile, car elle lui épargna le mal, mais elle ne lui épargna pas la honte; au bout du comte il méritoit bien d'en recevoir un peu.

Il fut condamné à recevoir la Calle mouillée*. On tint pour cela conseil de guerre, dans lequel il fut décidé, qu'il n'en subiroit que le semblant. On le hissa, on mit pavillon, on tira le coup de canon, il resta environ un quart d'heure élevé au bout de la vergue, après quoi on le descendit tout doucement, sans le laisser tomber dans l'eau. Quand il fut descendu de là, il protesta que jamais plus il ne montreroit son cul; le Gouverneur voulut être présent à cette exécution; il vint pour cela sur le bord de la Mer, vis à vis de notre Vaisseau. Il voulut en suite

* La Calle mouillée est une peine griève qu'on impose pour des fautes considerables; voici comment on la donne. On passe à une poulie au bout de la grande vergue à babord une manœuvre, au bas de laquelle il y a une petite barre pour faire assoir dessus le patient, qu'on hisse jusques au bout de la vergue, & qu'on laisse ensuite tomber tout à coup dans l'eau autant de fois que le porte la sentence. Quand on commence cette exécution, on met pavillon rouge à poupe & on tire un coup de Canon, pour avertir les Vaisseaux de la rade, qu'on va donner la Cale. On n'en meurt pas pour l'ordinaire, mais on en est diablement incommodé.

suite presque se fâcher de ce qu'on ne l'avoit pas laissé tomber dans l'eau, mais on lui dit, que c'étoit assés qu'il eût reçu la honte d'une punition, & d'un châtimement qui imprime note d'infamie; quoi qu'au bout du compte, la Calé donnée pour une pareille occasion ne soit pas de grande conséquence. L'action du Matelot ne la méritoit pas; ce qu'on en fit ne fut que pour contenter l'imagination de ce Gouverneur.

Huit, ou dix jours avant notre départ, il arriva une autre aventure plus sérieuse, & d'une autre conséquence que celle là, & qui nous fit bien du chagrin, & nous donna bien de la peine à parer.

Un nommé Lachesné Flibustier François commandoit un Bateau qui venoit des Isles Françaises, chargé de farines, de bœuf & lard salé, & autres provisions pour vendre aux Espagnols le long de cette Côte.

Ce Lachesné fut rencontré tout auprès par un Bateau Anglois plus fort que lui, qui lui donna Chasse, & l'obligea de s'échouer. Il le fit dans le lieu qu'il crut le plus propre pour sauver ses marchandises; il en sauva en effet la meilleure partie, car il connoissoit bien la Côte; mais son

Ba-

Bateau fut perdu, parce qu'il y mit le feu, pour qu'il ne vint pas entre les mains des Anglois. Après son désastre il vint à *Carthagène* se jeter entre les bras du Gouverneur, nommé Pimiente, & lui raconta son malheur. Pimiente lui promit du secours. Peu de tems après il s'avisa d'équiper cette Hourque, dont j'ai parlé plus haut, & soit qu'il ne trouvât pas assez de Matelots pour l'armer ou qu'il préférât les François comme meilleurs Mariniers, que ceux de sa nation, il proposa à Lachesné de lui donner la charge de Pilote sur son Vaisseau, & d'y donner de l'emploi à tout son monde. Lachesné accepte l'offre, convient de prix & pour lui & pour ses gens, & s'en va avec eux travailler à Bord pour mettre vite cette Hourque en état de faire voyage en Europe.

Le pauvre Monsieur Pimiente comptoit avoir gagné beaucoup en prenant ce fripon de Lachesné sur son Bord; mais il fut bien trompé, & l'action lâche de ce malheureux là, nous fit véritablement du chagrin. Nous aurions donné toutes choses au monde pour qu'elle ne fût pas arrivée. Elle nous fit precipiter, notre départ de quatre ou cinq jours: voici de quoi il est question.

Ce Lachesné s'étant fort bien conduit
pen-

pendant tout le tems qu'il demeura à terre à *Carthagène* ne donna ni à Mr. Pimiente, ni à personne aucun soupçon de son mauvais dessein, au contraire sa conduite donna au Gouverneur tant de confiance en lui, qu'il le chargea en qualité de Pilote de la conduite de son Vaisseau richement chargé, puisqu'il l'étoit de Piaftres, & de Lingots. Le tems du départ venu on fait sortir le Vaisseau dehors, dans la Rade foraine. Au premier vent favorable on met à la voile, pour l'Isle de *Cube*, & la ville de la *Havane*, par où le Vaisseau devoit passer, avant d'aller en Europe; Ce malheureux *Lachefné* complotte avec ses gens, ou avec ceux de sa confiance d'enlever le Vaisseau au Capitaine Espagnol; il prend si bien ses mesures qu'il vient à bout de son mauvais dessein. Ce perfide se sert du tems, & du moment que le Capitaine Espagnol est dans sa chambre à dormir, & que la plus grande partie de l'Equipage Espagnol en fait de même; il se rend maître des armes, poste ses gens sur les écoutilles, pour empêcher les Matelots de monter au secours du Capitaine, dont il se saisit, & qu'il lia, & garotta bien ferré; bras & jambes, après quoi il s'en va avec ceux qu'il avoit avec lui en faire autant au Maître, & à tous les Matelots Espagnols; & quand il les eut tous

mis

mis hors d'état de l'empêcher d'exécuter son détestable dessein, il changea de route, & fit voile vers la Rivière de *Bou-cator* à l'entrée de laquelle quantité de Fourbans de toutes les nations se sont retirés, & s'y sont fortifiés. Quand il fut arrivé, il mouilla, mit la Chaloupe à la Mer & transporta à terre, avec le secours de ses gens le plus beau & le meilleur de ce qu'il y avoit à Bord; il n'oublia pas l'or & l'argent ni les pierrieres; il fit déclarer au Capitaine, le couteau à la gorge, ce qu'il en avoit; il prit le pain, le vin, l'eau de vie, la poudre, les armes, les voiles, les Canons, & leurs affuts. En un mot il prit tout ce qu'il crut lui convenir, & ne laissa que quatre méchantes voiles, un peu d'eau & de pain dans le Vaisseau, seulement ce qui étoit absolument nécessaire pour qu'il se pût rendre à *Porto Belo* qui n'est pas fort éloigné de là: & quand il eut fait tout ce qu'il voulut il mit un seul Matelot en liberté après que tout son monde se fut embarqué, afin que celui là pût y mettre en suite les autres. Après quoi il s'embarqua, & emmena la Chaloupe à terre avec le reste de son pillage. Je vous laisse à penser le desespoir où fut réduit ce pauvre Capitaine, & quel fut la désolation de tout cet Equipage; mais

mais enfin qué faire, quel remède apporter à un pareil mal. Le plus court pour eux fut de faire route vers Porto Belo, comme le lieu le plus proche de leur destastre. Il y arriva le vint & trois de Juin sur les quatre heures du soir : il étoit obligé de passer tout près de nous pour aller mouiller près de la ville. Quand il fut à portée de la voix, nous voulumes leur demander d'où ils venoient, comme c'est la coutume de s'en informer ; ils se mirent à nous dire des injures, à nous chanter poudilles, & à nous charger de malédiction, comme si nous avions été la cause de la friponnerie de l'autre, & que nous eussions été d'intelligence avec lui. Dès qu'ils eurent mouillé, le Capitaine descendit à terre pour faire sa déclaration. Il peignit les François avec les caractères & les couleurs que sa passion pouvoient lui fournir. Quand la populace fut instruite de cette action très indigne, & très lâche elle nous auroit massacré si elle avoit pû, si quelqu'un de nous descendoit à terre, tout le monde lui tournoit le dos & lui chantoit poudille. Il n'y eut que mon Curé qui me traita toujours avec la même amitié, & m'assura d'un cœur fort sincère, que ni lui, ni les honnêtes gens n'en concevoient contre nous aucune idée mauvaise.

le, & ne changoient point de sentiment à notre égard ; mais que la populace qui agit, & pense sans discernement étoit enragée contre les François. Quand nous descendions à terre nous n'entendions de tous côtés qu'injures, & invectives. Cela ne dura pas parce que nous avions heureusement fini nos affaires, & que nous partimes peu de jours après. Ce scélérat de Lachezné se joignit aux autres Fourbans, & je ne sai ce qu'il est devenu depuis. Il dut être le bienvenu parmi eux, car il leur apporta un butin très riche & très considérable ; j'ai oui dire depuis que le Gouverneur Pimiente étoit mort de chagrin quelque tems après qu'il eut appris cette triste & fâcheuse nouvelle.

Un des grands plaisirs que j'ai eu à *Porto-Bélo* ce fut pendant la vente de nos Nègres dont nous avions mis six cens à terre grands & petits, hommes & femmes. Quand les Moines venoient pour en acheter ils choisissoient toujours les plus jeunes, les plus jolies, & les mieux faites de nos Nègresses. Ils ne les prenoient pas au dessus de trente ans ; ces bonnes gens-là, aimoient les tendrons, ils les examinoient bien, par tout devant & derrière. Les endroits sur lesquels ils auroient dû faire le moins d'attention, étoient ceux qu'ils

qu'ils examinoient le plus. Ils savoient de quelle proportion il le leur falloit : ils ne vouloient pas se tromper. Aussi nous les leurs falions d'une terrible force ; mais quand il s'en trouvoit une à leur gré ils n'épargnoient rien pour cela , ils étoient bien assurez que par la multiplication , & la fecondité qu'ils leur communiqueroient ils se dédommageroient de leur prix. Entre tous ceux qui vinrent celui qui me fit le plus rire fut un vieux Jésuite qui avoit la tête toute blanche , ce fut un plaisir de le voir examiner ces Négresses avec ses lunettes ; il les examinoit dans leurs lieux communs comme s'il n'avoit eu que vint & cinq, ou trente ans ; il se souvenoit de cet âge là , & il ne vouloit pas faire pis à ses confrères que ce qui lui avoit été fait. Il me fit ressouvenir du Conte de l'Abbesse aux lunettes, qui voulant savoir, s'il ni avoit point un Belier caché, dans sa Bergerie, parce qu'une Moinesse de son Monastère venoit d'accoucher d'un gros poupon & afin de ne se point tromper, & d'y voir bien clair, elle prit ses lunettes parce qu'elle étoit un peu âgée, & les fit toutes dépouiller à nud, pour les faire passer en revûe l'une après l'autre, & visiter exactement leurs pièces. Elles avoit reçu au nombre de ses recluses, un jeune jouvan-

venceau ; sans barbe de dix & huit à vingt-ans , qui par la fraîcheur , & la beauté de son tein ressembloit à une jeune pucelle de manière à se tromper , comme elle fit. Mais le jouvenceau ne se trompa point il s'adressa à une jeune Nonnette , belle , douce , facile , & de son âge , & lui apprit ce à quoi elle avoit renoncé sans le connoître ; en un mot il l'engrossa , & lui fit le joli Poupon en question. Qui fut embarrassé ce fut notre jeune gaillard , se voyant obligé de passer en revûe comme les autres , comment cacher une pièce , qu'il ne lui étoit pas facile de tenir tranquille , humble , & basse à la vûe d'une trentaine d'objets dont plusieurs auroient été capables d'émouvoir notre Jésuite à tête blanche. Il imagina pourtant un secret qui auroit mieux réussi à notre vieillard qu'à lui , il cacha du mieux qu'il put la pièce qui l'avoit fait devenir pere , & l'attacha avec de la soye ; mais quelle apparence que cela ne remuât pas. Quand il fut devant l'Abbesse , la pièce força tellement la soye , que se detachant tout à coup avec violence , elle fit sauter les lunettes de l'Abbesse jusques au plancher par le rude coup qu'elle donna contre & fit suffisamment connoître le pere du Poupon.

Je me représentai cette Abbesse quand
je

je vis ce vieux Jésuite avec ses lunettes examiner les pièces de ces Négresses. La seule différence qu'il y a c'est, qu'il ne couroit pas risque qu'elles lui fissent sauter ses lunettes, aussi n'étoit il pas dans le cas de l'autre.

Je n'ai point remarqué d'autres choses fort considérables le long de cette Côte, il y a seulement à *Carthagène* des Perriches très belles un peu plus grosses que celles de l'Ile de *St. Thomas*, & qui ont le très grand avantage sur elles de parler, à la vérité peu, mais très bien & très distinctement; ce que j'ai encore remarqué le long de cette Côte, c'est que les Blanches ne sont point plus difficiles que les Négresses, & qu'elles accordent très facilement ce que l'on peut souhaiter d'elles, & ce que la Nonnette accorda à la jeune sœur jouvenceau; quoique les Espagnols tiennent en ces Pais là leurs femmes aussi gênées qu'en Europe, mais comme le feu a le secret de se faire jour & passage, où il n'y en a pas, de même elles savent trouver le moien de satisfaire leurs flammes, & la gêne où elles sont ne sert qu'à leur faire desirer avec plus de passion ce qu'elles ne peuvent avoir qu'avec peine, & à chercher des moiens efficaces de vaincre, & de surmonter les obstacles. Avant de partir
do

de la Côte des Indes Septentrionales d'Espagne, il faut que je parle de différens animaux extraordinaires que j'y ai vû, comme des *Rats musqués*, des *Tatous*, des *Cavaris*, & de l'*Opassum*.

Le *Rat musqué* est ainsi appelé d'une forte odeur de musc qu'il répand, & qui fait mal au cœur.

Le *Tatou* a la tête fort semblable à un cochon, il est couvert d'une écaille dure de laquelle il se couvre, & se pare contre les divers accidens. Quand il est poursuivi ou qu'il prend son repos, il se met en forme de boule, & il ramasse si bien ses piés, sa tête & ses oreilles sous ses écailles dures & solides, qu'il est à l'épreuve des armes des Chasseurs & des dents des chiens; dans l'occasion pressante, ils se laissent même tomber de haut en bas d'un précipice sans se faire aucun mal.

Le *Cavaris* est un espèce de Sanglier très difficile à prendre, parce qu'il a son nombril sur le dos, par où il respire & rafraîchit ses poulmons, ce qui le rend infatigable à la course. Il a des défenses très pointues, & très tranchantes.

L'*Opassum* a la tête presque semblable à celle d'un pourceau; d'ailleurs il ne lui ressemble point, il a une queue extrêmement longue, ce qu'il a de particulier,

est une partie de sa peau repliée sous son ventre en forme de bourse dans laquelle il porte ses petits, après qu'il les a produits; ses mammelles sont cachées dans cette bourse, ainsi la femelle allaite ses petits sans les mettre par terre, vous pouvez voir la figure de tous ces animaux dans la planche où ils sont depeints.

Après trois mois de séjour nous levâmes l'ancre, & mîmes à la voile sur la fin de Juin, ou dans les premiers jours de Juillet, nous fîmes route vers l'Île de saint *Domingue*, qui est mi-partie, une appartient aux Espagnols, l'autre aux François. C'est une des plus grandes Îles qui soient dans ces Mers & une des meilleures. Nous y arrivâmes vers la moitié du mois, & vîmes mouiller au petit *Goave* qui est dans la partie du Sud de cette Île. Nous y restâmes jusques sur la fin de Septembre. L'air de ce petit *Goave* est très chaud, & très mal sain: il n'y eut presque aucun des nôtres qui ne tombât malade. Pour moi j'en eus ma part, & il s'en faut peu que je n'y laissasse mes os: les Maladies y sont très fâcheuses, & on a toutes les peines du monde à en revenir, pour bien dire, on n'en peut pas revenir tandis qu'on est dans le Pais, & on ne recouvre jamais sa première force, quoique
les

les alimens y soient abondans & bons, comme le bœuf, le veau, le mouton, les agneaux, les cochons marrons, & domestiques, la volaille, les coqs d'inde, les pigeons, les ramiers & plusieurs autres sortes de gibier. On y pêche de bon poisson; on y mange de bon pain, dont la farine vient de France; on y boit du vin qui en vient aussi; mais tout cela ne corrige pas les defauts de l'air. Je crois que ce qui cause l'intempérie de l'air du petit Goave vient de ce que cet endroit est à l'abri du vent par une Ile deserte nommée Guanabe, de sorte que l'air y est fort épais & fort étouffé, & qu'il n'est point agité & purifié par la circulation du vent. Ce qu'il y a de vrai c'est que je n'ai jamais tant eu de chaud qu'en cet endroit là, & je ne me suis jamais tant ennuyé ailleurs, quoique je fisse bonne chère & à bon marché. Le soir & le matin même avant Soleil levé, l'air ne pouvoit pas se rafraîchir. On y beuvoit chaud comme bain; mon plaisir étoit la Chasse du ramier; un avantage qu'il y a quand on va dans l'Ile pour se promener, c'est qu'on va familièrement descendre de cheval chés un habitant qu'on n'a jamais vû, & que l'on y est reçu avec autant de bonté, comme si on s'étoit connu toute sa vie. Cet habitant

vous fait la meilleure chère qu'il peut; vous restés chez lui tant que vous voulés, & plus vous y restez plus vous lui faites de plaisir, sachant fort bien distinguer leurs hôtes, mais recevant tout le monde cordialement, avec joye, & rendant à un chacun selon ses mérites. Cette Ile produit beaucoup d'Indigo, de Sucre, de Tabac très excellent, quantité de fruits, beaucoup de bétail, & entre autres de fort bons & beaux chevaux, qu'on a presque pour rien, ou à très grand marché: les autres endroits de cette partie de l'Ile habitée par les François ne sont pas tous si mal sains que le petit *Goave*. Ce qui fait qu'on y va mouiller, c'est qu'on peut mettre les Vaisseaux en très bonne seureté dans un Golfe nommé *Cucue*; on lui a donné ce nom parce qu'il va entre deux terres toujours en étressissant. C'est un lieu très propre pour carener les Vaisseaux. Le petit *Goave* a été autrefois le rendez-vous des Boucaniers, ou Flibustiers, qui apportoit de riches butins dans ce lieu, qui le rendoit fort riche. Ce n'est pas de même aujourd'hui, depuis que ces gens là ont quitté *St. Domingue* & se sont faits pendant les tems de paix avec l'Espagne Fourbans, & Ecumeurs de Mer.

Plusieurs Géographes parlent d'une
for-

forte d'insecte appelé *Cucuo*, auquel ils donnent quatre yeux, deux à la tête, & deux dans les aîles, & disent que ces yeux rendent une si grande lumière pendant la nuit, que les Habitans s'en servent au lieu de chandelles. Pendant tout le tems que j'ai été à St. Domingue qui a été assez long, j'ai cherché de ces insectes, sans en pouvoir trouver aucun; je me suis informé de plusieurs Habitans de différens quartiers de l'Île, qui m'ont assuré n'en avoir jamais vu, quoique les uns eussent demeuré depuis vingt ans, les autres depuis trente, ou quarante dans cette Île; je me suis même informé si cet insecte ne se trouvoit point dans le quartier de l'Île qui appartient aux Espagnols; & tous ceux à qui je l'ai demandé m'ont assuré qu'ils n'en ont jamais vu: ainsi je l'ai toujours cru imaginaire; tout ce que j'ai vu à St. Domingue, & qui est également à la Côte des Indes Occidentales d'Espagne, aux Îles Françoises, & Angloises, c'est une très grande quantité de mouches qui ressemblent à des vers luisans, & qui se trouvent dans les bois, & principalement le long du bord de la Mer, & qui commencent à paroître dès que le Soleil est couché, & reluisent comme ces vers dont j'ai parlé qui se trouvent communément en Europe. Ces mouches vol-

tigent continuellement dans l'air pendant la nuit, & semblent de petites étincelles volantes, qui toutes ramassées ensemble ne donneroient pas la clarté de la plus petite des allumettes; au contraire elles nuisent beaucoup à ceux qui voyagent pendant la nuit, parce que dissipant & attirant la vuë en plusieurs endroits à la fois, & par un mouvement entrecoupé, & confus, elles empêchent de distinguer la moindre chose devant soi. Je l'ai expérimenté moi même en voyageant de nuit, quoique les étoiles fussent fort claires & le tems très serain; & certainement pendant tout le tems que j'ai été à *St. Dominique*, je me suis toujours servi de chandelles, & j'ai remarqué que les Habitans riches & pauvres faisoient la même chose. J'ai entré même très souvent dans les cases de ces derniers, & dans celles des Nègres qui assurément se serviroient de pareilles chandelles qui ne leur coûteroient rien, & qui auroient le même effet que celles qui coûtent de l'argent, & qu'ils ne peuvent pas avoir faute de moiens, & à cause de leur grande pauvreté. Pour moi j'aurois préféré ces chandelles naturelles aux artificielles quoique je fusse Dieu merci en état d'en avoir, pour éviter les incommodités, & les embarras que donnent
les

adant
celles
mble
s pe-
nui-
pen-
atti-
fois,
con-
r la
peri-
uit,
s &
oen-
min-
del-
s ri-
ofe,
ca-
Né-
pa-
tent
que
s ne
& à
moi
lles
ner-
in-
ent
les

autrui. Cette espèce de couillage ne
K 4 se



les chandelles artificielles, tant par leur odeur, par leur fumée, que par le soin de les moucher, & la saleté qu'elles mettent souvent sur les meubles, où les hardes, dans le tems qu'on n'y pense pas; outre la sureté contre les accidens du feu qui arrivent très souvent par les chandelles artificielles; je crois que c'est assez refuter une chose qui paroît avoir été avancée faute d'experience, & sur des relations peu fides.

Il y a à saint *Domingue* d'autres espèces d'insectes assez curieux, comme le *Soldat*, la *Bête à mille piez*, les *Mouches cornues*, des *Araignées monstrueuses*, & des *Tigres volans*. Vous les pouvez voir dans cette planche sur laquelle elles sont représentées au naturel. Le *Soldat* est ainsi appelé parce qu'il n'a pas de coquille qui lui soit propre & particulière; il a cet instinct aussi-tôt qu'il est né de chercher une maison pour mettre son petit corps foible & tendre à couvert des injures de l'air, & de l'atteinte des autres Bêtes. Il s'empare pour cela du premier Coquillage qu'il trouve, pourvu qu'il lui soit propre, dans lequel il s'ajuste & s'accommode à la façon des Soldats qui n'ont point de demeure arrêtée; mais qui font leur Maison de celle d'autrui. Cette espèce de Coquillage ne

se trouve pas seulement aux Iles *Antilles* ; mais aussi en Europe , sur les Côtes des Mers de France ; j'en ai vû beaucoup , particulièrement sur les Côtes du Golfe de Gascogne. La seule différence qu'il y a , c'est que cet espèce d'insecte ne vient pas si grosse en Europe , que dans ces Pais chauds où ils viennent très puissants. J'y en ai vû de gros de deux pouces ; quand on veut les faire sortir de la Coquille où ils logent on n'a qu'à l'approcher du feu , aussi-tôt ils sortent , & courent jusqu'à ce qu'ils en aient retrouvé une autre , où ils entrent par leur derrière. Les Nègres , & quelques Créoles en mangent , mais cet aliment est très indigeste ; on en peut faire un meilleur usage , qui est d'en retirer une huile , ce qui se fait quand on les a fait sortir de leur Coque , & qu'on les a tuez , en les exposant au Soleil , qui par sa chaleur en fait sortir une huile qui est très propre pour la guérison des gouttes froides , & pour amollir les duretez , & les calus du corps. On y trouve aussi comme j'ai dit un insecte qui n'éclaire point la nuit , mais qui mord bien ferré , qui s'appelle *Bête à mille piés* , parce que dans sa longueur qui est très irrégulière , selon la diversité de leur âge , car j'en ai veu de huit , dix pouces de long ,

mê.

même d'un pié. J'en ai veu aussi de beaucoup plus petites, cet insecte est donc appelé Bête à mille piés, parce que dans toute sa longueur depuis la tête jusques à la queue il est tout garni de piés des deux côtés, qui sortent entre de petites écailles fines, & minces; il y a de ces insectes qui sont grisés, & d'autres rouges, elles ont toutes à leur queue deux petites serres, comme deux petites éguilles pointues, faites en demi cercle, par où elles piquent vivement. Cette piqueure à la vérité n'est pas mortelle dans ces Pais là, non plus que celle du Scorpion, mais elle est des plus sensibles, & des plus douloureuses. Il semble qu'on a dans la partie blessée un charbon de feu allumé, la douleur dure bien dans sa violence pendant une heure, ou plus; & après cela elle diminue peu à peu & s'en va, le remède contre cette douleur c'est d'écraser la bête, si on peut l'attraper, sur la piqueure même, mais cet insecte est extrêmement vite, & se glisse fort imperceptiblement, ainsi il est malaisé de l'attraper sur le fait. Il se trouve communément dans les vieux bois, parmi les masures, ou dans de vieilles murailles qui ont des trous, il se trouve aussi souvent dans les coffres, & les armoires parmi le linge blanc. Il n'est

n'est pas particulier aux seules Iles Antilles, il s'en trouve en quantité en plusieurs endroits de l'Europe, il fait horreur à voir. Il arriva à cette occasion une aventure qui nous fit bien rire & que je n'ai apprise que par le recit d'un très parfait honnête homme, & digne de foi, qui me l'a dite dans le tems qu'elle ne venoit que d'arriver. Je parlai demi heure après à la personne même à qui elle étoit arrivée, c'est à un Moine Blanc pendant qu'il étoit à l'Autel à dire la messe : quand un Prêtre est là, il ne peut absolument pas quitter l'Autel. Ce pauvre Moine en prenant une grande chemise blanche qu'ils mettent sur leurs habits & qui est très ample, & traîne jusques à terre, qu'on nomme proprement surplis, une de ces Bêtes à mille piés se trouva dedans qui selon toutes les apparences s'étoit ensuite glissée par le cou, entre sa peau, & sa chemise, ou par l'ouverture de sa culotte. Il la sentit d'abord entre ses cuisses, je vous laisse à penser l'embarras où fut mon Moine, se trouvant dans un endroit d'où il ne pouvoit sortir, & où il ne pouvoit point visiter sa Culotte, car comment en tenant l'Hostie ou devant la tenir bien-tôt porter la main dans des endroits si peu convenables à cette auguste cérémonie ; il y avoit enco-

encore moins d'apparence de faire exhibition de ses piéces devant tant de monde, hommes & femmes qui assistoient à sa messe : sortir de là il ne le pouvoit, qui fût donc bien embarrassé ce fût lui d'autant plus que cette Bête s'alla placer précisément dans l'endroit que la pudeur empêche de nommer. Je vous laisse encore un coup à penser quelle fut l'inquiétude du Moine, ayant dans cet endroit une Bête dont le mouvement est vif, & très chatouillant, & proche une partie qui est si sensible où elle le piqua, de son aveu, par deux fois, & où par conséquent elle alluma un feu très inutile, devant être allés enflammée par elle même, car c'étoit un bon Gaillard, tout au plus de trente ans, qui avoit déjà donné plusieurs preuves de son savoir faire, & de ses ardeurs par la production de plusieurs Mulâtres, & s'il en falloit croire l'Histoire médisante, il s'accommodoit du Gibier de toute couleur, aimant autant la chair blanche, que la noire ; jamais homme ne parut si inquiet. Il dépêcha bien vite son sacrifice ; il avoua qu'il en avoit sauté plus de la moitié, & qu'il ne pouvoit soutenir les vifs chatouillements que cette Bête lui faisoit en se remuant. Il n'eut pas plutôt troussé sa Messe qu'il alla au plus vite trousser son surplis, & met-

tre culotte bas dans ce qu'ils appellent la Sacristie, & visiter ses pièces où il vit une diable de Bête à mille piés embarrassée. Ce ne fut pas une petite peine de l'ôter de là sans être piqué de nouveau : il s'avisâ de prendre le bas de son surplis, & de l'écraser dans ce linge, ce qu'il fit, avec serment de n'aller jamais plus à l'Autel, & de n'endosser plus son surplis sans avoir bien regardé par dehors & par dedans s'il n'y auroit point quelque Bête à mille piés, pour éviter un pareil accident si fâcheux, & si embarrassant. Cette histoire fut cause que dans la suite de notre campagne dès que nous voions quelqu'un mettre la main à la Braguette nous disions, as tu la Bête du Moine blanc, prends garde qu'elle ne te pique, & nous rions de bon cœur, & quand nous connoissions quelque Gaillard qui aimoit le Gibier nous disions, ma foi tel a la Bête du Moine blanc dans sa culotte. Cela avoit passé en Proverbe parmi nous, ce qui dura pendant toute la Campagne. Du petit Goave nous allâmes à Leaugane qui en est éloigné de dix lieues : c'est un Bourg assez considérable, situé dans une belle plaine, où l'air est bon. C'est là où sont les communautés des Moines, qui fourmillent par tout dans cette Ile, de quelque côté qu'on se tourne

ne on court ris que d'en attraper comme des Bêtes à mille piés, & d'en être aussi piqué, mais leurs piqueures sont bien plus dangereuses que celles de ces Bêtes.

Les *Mouches cornuës* sont fort semblables à celles qu'on appelle en France Cerf volant, car elles ont deux cornes pareilles; mais quand aux couleurs dont elles sont parées qui sont très belles, elles n'ont aucun rapport, aux nôtres non plus que pour la grosseur du corps. Celles qui sont dans les Iles Antilles sont de la grosseur d'un petit œuf de Poule, c'est quelque chose d'incroyable que la beauté de ces Mouches.

Il y a aussi des *Araignées* qui par leur grosseur méritent avec raison la qualité de *monstrueuses*; quand leur pattes sont étendues, elles ont plus de circonference que la paume de la main; elles quittent tous les ans leur vieille peau, où l'on trouve deux crochets, qui leur servent de dents. Ils sont d'une matière solide, & d'un noir très poli, & très luisant; ces deux crochets sont fort estimez, on s'en peut servir à la place de cure-dents, & ils ont la vertu de préserver les dents de douleur, & de toute corruption, aussi bien que les autres parties du corps qui en sont frottées. Les Insulaires ne tuent pas ces

ces sortes d'Araignées , parce qu'elles détruisent plusieurs petits insectes très nuisibles ; on a beaucoup de peine à trouver les depouilles de ces Araignées , veu que selon les apparences elles se retirent dans des lieux si cachés , qu'on ne les peut trouver. Ceux qui ont vû de ces depouilles disent qu'elles sont très belles , & parées de diverses couleurs , sur un duvet aussi doux & aussi pressé que le velours.

Le *Tigre volant* est une espèce de longue mouche. Cet insecte est ainsi nommé parce que comme le Tigre il est marqué par tout son corps de taches de diverses couleurs ; il n'a rien d'ailleurs de particulier que deux gros yeux qui sont aussi verts & aussi brillans qu'une Emeraude ; il se perche sur les arbres , & pendant la nuit , il fait un bruit semblable au chant des Cigales. Pendant que nous restâmes à Saint Domingue nous fîmes une chère admirable , & il ne nous en coûtoit pas beaucoup. A vint sols par tête chacun avoit sa bouteille de fort bon vin de Bourdeaux & d'excellent pain ; on servoit une soupe avec un bon bouilli garni de quatre ou six assiettes , un bon rôti de Veau ; ou d'Agneau , des Poulets ; ou des Pigeons , une copieuse Salade , des Melons de France , & un fort joli dessert des fruits.

fruits du Pais avec des Confitures ; des Melons d'eau , des Figues fraîches , du jambon , si quelqu'un vouloit boire au dela de sa bouteille il falloit qu'il payât ce surplus à part. On donnoit même au déjeuner à ceux qui le vouloient un verre de vin , & une croute de pain par dessus le marché. Les dimanches il venoit plus de cent Carrosses, où Chaïses roulantes, avec de très beaux chevaux. Ce Bourg étoit rempli de personnes des deux sexes couvertes d'or & d'argent. Chacun souhaitoit à l'en- vi de nous emmener chez soi pour nous réjouir , & pour nous divertir quoique nous ne nous connussions point ni les uns, ni les autres ; on faisoit partout des ché- res Roiales, & on prenoit tous les plaisirs honnêtes qu'on pouvoit souhaiter. On avoit la Chasse, la Pêche, le jeu, la Pro- menade , & toujours beuvoit on & man- geoit on depuis le matin jusques au soir ; les voisins de notre hôte venoient chez lui pour nous voir , & chacun à son tour nous amenoit chez soi, ce qui duroit depuis un dimanche jusques à l'autre. Je n'ai ja- mais passé un tems plus agréable, & plus charmant que celui là. Il nous falut pour- tant quitter tous ces plaisirs ce que nous fimes avec regret. Ces habitans étoient fournis de toutes sortes de vins , & de li- queurs,

queurs, le Caffé, le Thé, le Chocolat, la Limonade, le Vin d'*Ananas* qui est par excellence. L'*Ananas* est de lui même un fruit succulent, très délicieux, & d'une odeur des plus charmantes, il sort d'un pié semblable à l'artichaut sauvage, sa branche est comme celle d'un artichaut, le fruit qui vient au bout est de différentes grosseurs, les plus gros le sont comme les plus gros melons, & ont tous à leur cime un bouquet de feuilles qui forment une espèce de couronne, de sorte que ce fruit peut être appelé avec raison un fruit Roial. Il ressemble par sa figure que voici à une véritable pigne, mais sa peau se pèle aussi facilement que celle d'une poire de bon Chrétien d'hiver. Ce fruit est fondant; mais malgré toutes ces bonnes qualitez il est si acide que qui laisseroit un morceau d'acier piqué dedans, pendant une nuit, le trouveroit le lendemain, non seulement rouillé, mais il en tomberoit du moins une bonne partie, à terre par petits morceaux; cependant il ne fait point de mal quand on n'en mange pas par excez, & qu'il est bien meur. On le peut même manger sans aucune préparation, mais ordinairement on le coupe par tranches & on le met dans le meilleur vin avec le sucre: ils s'accoutument parfaitement bien tous

Ananas



monant.

diminuerment on le coupe par tranches &
on le met dans le meilleur vin avec le su-
cre: ils s'accoutument parfaitement bien
tous

tous les deux, & après avoir mangé la Bé-
casse, on peut bien boire la fausse.

On fait aussi de ce fruit des Compôtes
excellentes; on le confit aussi tout entier
avec sa couronne, & on l'envoie dans
tous les Pais étrangers, mais la confiture
n'est pas à beaucoup près si bonne que le
fruit crû.

Pour faire le Vin d'*Ananas* on tire son
suc par expression, on y met quelques in-
grédients, on laisse reposer ce suc pendant
quelque tems, il boult comme le suc du
raisin, & devient tel qu'il égale en bonté
les meilleurs vins de liqueur. Les fem-
mes qui sont enceintes doivent s'en abstenir,
car c'est une opinion commune dans ces
Pais là que ce vin les fait avorter. On nous
fit boire aussi d'une liqueur qui me parut
bien extraordinaire, mais qui est cepen-
dant fort bonne, & fort nourrissante,
qu'on appelle *Bomba*; elle est composée
de *Vesou**, de Vin de Madère, de jau-
nes d'œufs, & de Muscade, on mêle un
peu d'eau parmi. On prend ce *Vesou*
quand il a bouilli dans la première chau-
dière, on doit mettre de toutes ces choses
à la juste proportion de chacune, on boit
cette

* Le *Vesou* est la liqueur qui sort par expression
des Canes de sucre.

234 *Voyages aux Côtes de Guinée*
cette liqueur aussi chaude qu'on peut;
vous pouvés bien juger par les ingrédients
qui entrent dans sa composition, qu'elle
est non seulement agréable, mais aussi
nourrissante.

Après l'*Ananas*, un des meilleurs fruits
que j'aie mangé à saint *Domingue*, c'est
l'*Abricot*. J'ai mangé de ce fruit dans plu-
sieurs autres Iles, mais il n'approche pas de
la bonté qu'il a dans celle-ci. On l'appel-
le même dans les autres Iles pour en rele-
ver le prix, des *Abricots* de saint *Domingue* :
il est de différentes grosseurs; il y en a
qui sont gros comme un Melon de moi-
enne grandeur, & qui peuvent peser jusques
à trois, ou quatre livres: l'arbre qui por-
te ce fruit est parfaitement beau, il vient
très grand, & très gros; j'en ai vu de
hauts comme de grands Noyers, sa feuille
ressemble à celle du laurier d'Espagne, au-
trement appelé Roial, mais elle est deux
fois plus grande, & épaisse à proportion.
Cet arbre en est aussi fort garni, de sorte
que planté en allées il fait un parfaitement
bel ombrage.

Il y a quelque chose de fort singulier
dans cet arbre, on distingue le mâle, &
la femelle; le mâle fleurit, mais ne porte
jamais de fruit; il a même toujours des
fleurs, la femelle fleurit aussi, & charge
de

de fruit à rompre, mais il faut nécessairement qu'elle ait un abricotier mâle auprès d'elle, sans quoi elle ne produiroit absolument pas. On l'a très souvent, & depuis fort long tems expérimenté en ces Pais-là.

J'ai raisonné sur cette particularité avec des personnes d'esprit, mais après plusieurs raisons qui ne me satisfaisoient pas, ils m'ont renvoyé aux qualitez occultes, à la sympathie, au flux & reflux de la Mer, à la vertu magnétique, desorte que par tous leurs raisonnemens je n'apprenois rien de nouveau ni qui me donnât la connoissance de ce dont il s'agit.

Voici mon très cher lecteur ce que j'en ai pensé, je le soumets à votre Jugement. Ayant d'abord supposé comme un principe incontestable qu'il n'y a point d'effet qui ne soit produit par quelque cause; il n'y a aucun lieu de douter que celui-ci n'ait la sienne; elle ne m'a pas paru difficile à trouver, & j'espere qu'elle ne vous sera pas difficile à comprendre. Voici mon raisonnement.

Il est certain que tous les arbres jettent leur sève deux fois l'année, au commencement du Printems, & à la fin de l'Eté, ceux même qui sont dans la Zone Torride sont soumis à cette règle quoi qu'ils soient

soient toujours verts , & c'est ce qui fait qu'ils sont réglés pour le tems de leurs productions , & que les fruits n'y viennent en maturité que dans de certaines saisons.

L'*Abricotier* en question est un des arbres des plus sujets à cette règle , & quoi qu'il paroisse souvent chargé de fleurs , & de fruits tout ensemble , cependant ils ont leur saison pour leur maturité , laquelle étant passée , ils se reposent ensuite un tems considérable , avant d'en produire de nouveaux. Je ne doute nullement qu'à chaque fois qu'ils produisent ils ne poussent une nouvelle fève , par conséquent qu'il se fait un nouvel épanchement de liqueur , qui non seulement contribue à la nourriture de l'arbre , mais aussi à la production des fruits ; il est vrai qu'on ne remarque point en Europe une distinction de sexe entre les arbres , qui aille jusques au point que celui qui est estimé mâle ne produise jamais de fruits quoi qu'il fleurisse , & que celui qui est estimé femelle n'en produise du tout point , s'il n'est proche voisin de celui qui passe pour mâle ; c'est une circonstance qui se trouve dans l'*Abricotier* des Isles. Cela ne se faisant pas sans raison il faut dire , que cet arbre étant en fève il laisse découler par les pores de ses racines une partie de l'humeur qu'il reçoit de la terre ,
que

que les racines de l'*Abricotier* femelle, qui selon les apparences sont entremêlées avec celles de l'*Abricotier* mâle, que ses racines dis-je attirent, & mêlent avec celle, qu'elle reçoit immédiatement de la terre. Cette humeur, & cette liqueur de l'*Abricotier* mâle ainsi mêlée, qualifie, & donne à l'humeur de l'*Abricotier* femelle une qualité nécessaire à la production des fruits, sans laquelle elle ne produiroit jamais; l'événement fait voir que ce n'est point une imagination & justifie suffisamment ce raisonnement. Les choses se passent à peu près comme parmi les Animaux dont les femelles ne produiroient jamais quoi qu'elles aient de la semence, si la semence qu'elles ont n'étoit mêlée, & conditionnée par celle des mâles, qui ne produisent jamais eux mêmes, quoi qu'ils soient fournis d'une humeur capable d'engendrer, mais qui n'a cette vertu que lors qu'elle a passé d'un sujet dans l'autre; tout ce qu'il y a de différent c'est la manière dont ce mélange se fait, mais dont la fin est la même.

Ce qui paroît le plus extraordinaire, c'est qu'entre tous les arbres l'*Abricotier* d'*Inde* soit presque le seul qui demande le voisinage immédiat d'un autre arbre de son espèce, & d'un genre différent, sans quoi

quoï celui qui s'appelle femelle ne produiroit point, tandis que celui qu'on appelle mâle ne produit aucun fruit, soit qu'il soit seul, soit qu'il soit en compagnie. Il se contente seulement de produire des fleurs, qui ne viennent jamais en fruits. L'Auteur de l'Univers se plaît à produire des effets naturels dans chaque espèce qui diffèrent de ce qu'elle produit, selon la vertu qu'il lui a donnée, afin d'humilier l'esprit de l'homme, le tenir dans la dépendence, & l'obliger de reconnoître par les effets extraordinaires qu'il voit & qu'il ne comprend pas l'existence d'un Être supérieur à tous les autres, du quel ils reçoivent tous leur être, leur vertu, leurs qualitez, & convaincre ainsi tout homme raisonnable par ces effets extraordinaires qu'il voit, & qu'il ne comprend pas qu'il y a un Dieu créateur, & souverain modérateur de toutes choses. Car que l'*Abricotier d'Inde* soit presque le seul arbre parmi un si grand nombre qui requière une circonstance qui paroît ne convenir qu'aux seuls êtres, doués non seulement d'une vie végétative, mais encore sensitive, c'est, je l'avoüe, de quoi je ne puis trouver de raison dans la nature ni dans le sujet où cette circonstance se trouve; c'est ce qui me porte à adorer le souverain Créateur & à m'écrier qu'il est

ad-

rodui-
pelle
il soit
Il se
eurs,
'Au-
es ef-
diffé-
vertu
sprit
nce,
ffets
om-
eur à
tous
, &
able
, &
Dieu
tou-
soit
and
qui
oués
mais
quoi
atu-
e se
r le
est
ad-

Page 239

Indigo



admirable dans toutes ses œuvres, & incomprehenfible non seulement par lui-même, à raison de ses perfections infinies, mais encore dans les œuvres finies de la nature, qu'il a voulu cacher aux hommes, pour les tenir toujours dans l'humilité, la soumission & la dépendance.

L'*Indigo*, dont voici la figure, croît aussi en abondance dans cette Ile; cette Plante ne vient pas fort haute, sa feuille est petite, mince, & d'un verd pâle, on en fait deux ou trois cucillettes par an. Cette Plante est fort sujette aux accidens, il faut en cueillir les feuilles à temps, autrement un vent un peu fort, les emporte, & on perd sa cucillette, le moindre brouillard, des espèces de fourmis volantes, qui passent comme de petits nuages, mangeroient & ravageroient tout dans une nuit; enfin c'est une Plante qui demande beaucoup d'assujettissement, aussi donne-t-elle un bon revenu quand elle rencontre bien.

La manière de le faire n'est pas fort difficile, mais il y a du risque pour la santé; on a de grandes caves de pierre où on le met pourrir avec de l'eau, il la faut remuer souvent, pour qu'il ne s'échauffe pas; ce mouvement en fait sortir des vapeurs très puantes & très dangereuses. Quand on le

re-

remue il faut autant qu'on le peut se mettre au vent, afin de ne pas le respirer. Après qu'il a demeuré le temps suffisant, pour qu'il soit comme réduit en bouillie, on le met dans de grandes poches faites exprès, pour le faire égouter, & quand il l'est suffisamment, on le met secher sur des claies & on le coupe ensuite en petits morceaux, tels qu'on le juge à propos. L'*Indigo* est nécessaire pour les Teinturiers qui ne peuvent s'en passer, il entre dans presque toutes les couleurs.

L'air de St. *Dominique* passe pour être mal sain, parce que cette Ile n'est pas encore beaucoup habitée, & que par conséquent elle n'est pas encore défrichée. Le Cap qui est le principal endroit que les François habitent, est le moins mal sain, tant à cause de sa situation qui est au Nord, qui par conséquent jouit d'un air plus frais, que parce qu'il est plus défriché & plus découvert que les autres lieux, qui étant sous le vent souffrent des chaleurs plus étouffantes; c'est ce qui rend ces lieux plus mal sains & plus dangereux. Je tombai malade au petit *Goiave*, & peu s'en fallut que je n'y laissasse ma peau; je fis bien car elle n'auroit peu servir de rien, pas même à mettre sur un tambour. Je ne fus pas le seul, il y en eut bien peu de

de tout notre Equipage qui fussent exemts de tomber malades , plusieurs y moururent, à la vérité un peu, & beaucoup même par leur faute. Le Matelot ne fait ce que c'est que de se moderer, la quantité de fruits qu'ils mangeoient, le vin, l'eau de vie, les Nègresses, choses qui sont communes dans cette Ile, & à bon marché; n'y contribuoient pas peu; les plus sages à la vérité peuvent tomber malades dans ces sortes de Pais, mais il en meurt peu de ceux-là, & ils s'y remettent beaucoup plus facilement. Pendant notre séjour dans cette Ile, le Gouverneur de Ste. Marthe qui s'en retournoit en Espagne dans un Vaisseau François qui passa par St. Domingue y mourut; ce fut une bonne curee pour le Moine qui déservoit le petit *Gouave* lieu de sa mort; il en eut trois cens Piastrs, qui font monnoye de France douze cent francs. Il leur arrive comme cela des lippées de tems en tems, dont ces sortes de gens s'engraissent, & s'arrosent ensuite les babines aux dépens des morts, & des vivans, dont ils se moquent également.

A propos de Moines qui comme des bêtes de proye attendent avec impatience la mort des hommes & des femmes, pour avoir leurs dépouilles, voici une histoire

gulière arrivée dans la Prusse Roiale qui va bien faire voir quelle est leur avidité pour amasser du bien à tort & à travers, malgré le prétendu vœu qu'ils font de renoncer à tous les biens de la terre, & qui montrera en même tems quel est le ressort qui fait obtenir de la Cour de Rome tout ce que l'on peut demander. Je suppose, comme je crois que tout le monde le fait, qu'il y a plusieurs Catholiques Romains dans la Prusse Roiale, & plusieurs Moines, le fait que je vais rapporter est arrivé à une communauté de Carmes, comme ce mot pourroit paroître étrange dans ces heureux Pais où l'on a très souvent le bonheur & l'avantage de ne point voir, & de n'avoir aucun commerce avec les Moines, dont, selon le sentiment d'un ancien, suffisamment prouvé par une expérience de longue main, dont, dis-je, il faut se méfier de tous côtez tant il est vrai que tout est dangereux dans un Moine, il est bon que je fasse connoître ce que c'est qu'un Carme, voici donc sa définition.

Un Carme, est un composé d'antiquité & de nouveauté, de gris & de blanc, de chair & de poisson, en un mot c'est un monstre hideux & une mascarade des plus ridicules.

Un Carme est un composé d'antiquité &

& de nouveauté, quoique selon leur sentiment ils soient venus au monde, dès le temps de l'Ancien Testament & qu'ils se disent descendus d'Elie le Prophète, mais selon le sentiment des autres Moines, dont l'Eglise Romaine est infestée, ils sont des derniers venus; ainsi ils sont anciens dans leurs idées, & dans l'opinion des autres ils sont nouveaux. C'est donc un composé d'antiquité & de nouveauté.

Un Carme est aussi un composé de gris & de blanc; c'est de ces deux couleurs dont il est vêtu; sa grande robe, & une grande bavette qui lui pend sur sa robe par devant & par derrière, depuis le haut des épaules jusques en bas, & un grand froc qui lui couvre la tête, & descend jusques aux coudes, & par devant au dessous de la poitrine, & par derrière jusqu'au trou du cul, en forme de pointe, sont de drap gris, par dessus tout cela ils mettent un manteau de drap blanc, & un autre grand froc de même drap blanc & de la figure de l'autre par dessus le tout, leurs bas sont blancs, & ils sont obligez de se ceindre avec une ceinture de cuir large de trois doigts; vous ne devineriez peut être pas de quelle peau de bête elle doit être. C'est de peau d'âne qu'elle doit être faite, ce qui ne se fait pas sans raison; comme

elle est très facile à trouver, je veux vous laisser le plaisir de la chercher, & celui d'en tirer toutes les conséquences qui en émanent naturellement.

Un Carme est aussi un composé de chair & de poisson, parce qu'il mange pendant le cours de l'année autant de l'un que de l'autre, & cela par l'obligation de sa règle. C'est pour cette raison qu'ils se regardent comme des Religieux des plus pénitens qu'il y ait dans l'Eglise Romaine, quoique selon les sentimens de tous les Catholiques ils soient les plus habiles & les plus avides de tous les hommes en matière de cuisine. Ce qui leur a fait donner avec raison le sobriquet de Carme en Cuisine. Je pourrois ajouter à cette définition qu'un Carme est le plus superstitieux de tous les Moines, le plus ignorant si vous en exceptez les Capucins, le plus libertin & le plus débauché excepté les Cordeliers, le plus sale excepté le Minime, si nous rassemblons toutes ces belles qualitez, je crois que j'ai eu raison de conclure, que c'est un monstre ou il l'est dans le monde, naturel, moral, Civil, & Politique. C'est une vraie mascarade capable de faire peur aux petits enfans. C'est dans une communauté de gens de cette sorte qu'est arrivé l'histoire dont je vais vous donner le détail.

Un

Un des principaux Habitans de la ville de N. N. dans la Prusse Roiale, étant tombé malade, & sentant approcher sa fin, envoya chercher un Carme pour lui faire sa dernière confession; ce Moine y courut dans de bonnes dispositions de faire curée, & d'attraper la meilleure partie du bien de ce mourant, qui étoit veuf & ne laissoit qu'un fils hors le Pais; quand il fut arrivé au chevet du lit du Malade, après les complimens généraux que ces sortes de gens savent mieux faire que personne du monde pour cacher leurs desseins, il parla en particulier au malade, qu'il commença d'exhorter, & de disposer à tout ce qui pourroit lui arriver, d'une manière touchante & patétique, faisant sur tout son possible de détacher le mourant de toutes les choses de la terre; après ce prélude, il lui demanda s'il ne vouloit point mettre ordre aux affaires de sa conscience, & penser serieusement à son salut, le malade repondit que c'étoit la seule chose à quoi il vouloit s'occuper pendant le peu de tems qu'il croioit pouvoir vivre encore, & que c'étoit pour cela qu'il l'avoit envoyé chercher, qu'il le prioit de vouloir écouter sa confession; le malade n'eut pas plutôt lâché ce mot, qu'aussi-tôt le Moine fit sortir tout le monde hors de

la chambre, & resta seul avec le Malade ; c'est ici le lieu d'une petite reflexion.

Ce n'est pas sans raison , que la confession secrete, & auriculaire a été établie dans la Religion Romaine ; & que les Confesseurs en général ont pris toutes les précautions nécessaires pour que ce qui se passe entre le pénitent & son Confesseur, ne puisse être connu de personne. Par le moien de ce secret, & de ce silence, ils se croient tout permis, & s'imaginent qu'ils peuvent attenter aux biens de leur pénitens, même très souvent à l'honneur de leurs pénitentes, plusieurs exemples de cette forte prouvent assez cette acufation, comme ils n'ont affaire ou qu'à des mourans qui ont l'esprit affoibli par la maladie & les apprehensions de la mort, ou à des personnes dont ils connoissent le foible & le penchant par la déclaration nue & sincère qu'ils leur font de l'état de leur conscience, des mouvemens de leurs cœurs, & de leur corps, des pensées les plus secrètes de leur ame, des penchans & des inclinations qu'ils ont, il ne leur est pas malaisé de surprendre ceux qu'ils connoissent pouvoir être surpris, étant d'ailleurs très versez & très habiles dans ce métier, & cachant subtilement & adroitement leurs desseins sous le voile specieux de salut,

lut, de Religion, de gloire de Dieu, &c. ils le font avec d'autant moins de risque de ne pas réussir qu'ils agissent seul à seul, sur des esprits remplis de faux préjuges, & abîmez dans les épaisses ténèbres d'une profonde ignorance des vérités de la Religion, à la faveur de laquelle ignorance & de la crainte où ils sont par les reproches de leur conscience ils leur font croire le mensonge, & leur peuvent persuader tout ce qu'ils veulent sans leur laisser le moindre doute & le moindre scrupule, personnes qui d'ailleurs n'ont d'autre foi que celle de leur curé, & qui se persuadent, quoique fausement, qu'elle suffit pour leur salut. Ce Carme sans doute étoit habile dans son métier, & le pauvre malade étoit du caractère ci dessus décrit; après avoir écouté ses péchez dont il s'embarassoit moins, que de son argent, avant de lui donner son absolution, il lui demanda s'il ne pensoit point à soulager son ame après sa mort, & s'il ne vouloit point faire prier Dieu pour lui, le Malade lui répondit qu'oui, & qu'il avoit destiné cinquante mille livres d'argent, qui étoit tout le bien qu'il avoit pour en faire dire des messes, & qu'il les donnoit à sa communauté par son testament, & qu'ainsi dès que son enterrement seroit fait il

n'avoit qu'à prendre possession de son bien à la charge de dire tant d'offices de morts, tant de messes basses pour le repos de son ame, & d'en dire tant de hautes pour la même fin. Cette declaration faite, le Carme eut un grand motif, comme vous pouvez croire, de consoler son malade, par l'assurance certaine, que son ame ne demeureroit que très peu de tems en Purgatoire, & que tout au plus elle n'y resteroit que jusques à ce que les Messes qu'il fondeoit fussent dites; qu'il n'étoit pas possible qu'un si grand nombre de Prières & de Messes ne satisfissent au plutôt à la justice Divine pour le reste de ses péchez & les peines qui leur étoient dûes, qu'il avoit bien des graces à rendre à Dieu qui lui avoit donné les moïens préférablement à tant de pauvres qui croupissoient & gémissaient dans les flammes du Purgatoire, faute d'avoir de quoi faire prier Dieu pour eux & faire dire des Messes pour le repos de leur ame. Après avoir ainsi consolé son malade, étant bien plus consolé lui-même par l'esperance du butin, il lui tardoit que le mourant n'eût rendu l'ame, afin de se voir possesseur de son bien, mais par malheur pour lui ce moment fut retardé plus qu'il ne pensoit, le malade se trouva mieux, & donna pendant quelques jours

jours quelque apparence de retour. Je vous laisse à penser le chagrin qu'en eut le Carme, & combien il crevoit de dépit, craignant ou la perte de son butin qui pouvoit arriver par le changement de sentiment de son malade s'il revenoit en santé, ou du moins le retardement de sa possession. Enfin le tems qu'il souhaitoit tant arriva, un nouvel accident survenu au malade le mit au tombeau, quinze ou seize jours après sa confession. Il ne fut pas plutôt enterré que le Prieur des Carmes vint s'emparer des biens du defunt en vertu d'un bon testament. Qui fut bien surpris ce fut un fils que le mort avoit lors, qu'il vit à son retour d'Italie, où il étoit quand son Pere mourut que son Pere avoit donné tout son bien aux Carmes pour prier Dieu pour son ame. Il se recria la dessus, il fit connoître au Moine que son pere le mettoit à l'aumône par ce testament, il le prie d'avoir égard à son triste état, & de se contenter d'une raisonnable somme, parce que d'un côté il ne pouvoit pas croire que l'ame de feu son pere eût besoin de tant de prières & de messes, & que de l'autre, il seroit ruiné pour toujours s'il n'avoit pas compassion de lui. Mais à qui parloit-il ? à un Moine, un rocher ou un diamant auroit été plus sensible à sa demande. Il

n'y a rien de plus dur qu'un Moine, celui-ci ne voulut jamais demordre, il dit qu'il n'étoit pas Maître de ce bien, puis que son pere l'avoit donné pour faire prier Dieu pour lui, que quand il avoit fait son testament, il connoissoit bien les besoins & l'état de son ame, que ce n'étoit point à lui à corriger ni à trouver mauvais ce que son pere avoit fait. Après plusieurs disputes, ils se séparèrent sans être convenus de rien, le Carme bien resolu de garder tout le butin, le fils résolu de faire son possible pour le ravoir.

Dans son triste état un de ses amis lui dit, que s'il y avoit quelqu'un dans le monde propre à lui rendre service en cela, c'étoit Mr. Ancillon juge des François à Berlin. Il fut le trouver & se plaignit à lui de l'injustice des Carmes. Mr. Ancillon lui demanda à voir la Copie du Testament qu'il trouva fait en bonne forme & valable. Cependant il lui dit de revenir le trouver le lendemain & en attendant de ne dire à personne qu'il eût parlé à lui. Quand il revint il lui demanda s'il avoit quelque argent, lui ayant dit que oui, donnez le moi, reprit-il & ne dites absolument rien à personne; ne parlez en aucune façon de moi, ou si vous êtes obligé d'en parler, dites du mal de moi, & plaignez vous.

vous hautement de moi, & ne dites mot à personne que vous m'aiez donné de l'argent & que je me mêle de votre affaire, j'espere que tout ira bien. L'héritier lui donna soixante & dix pistoles qui étoit tout ce qu'il avoit, & s'en alla, Mr. Ancillon lui disant qu'il le feroit appeller, quand il en seroit tems. Voici l'expedient dont il s'avisa, il écrivit immédiatement au Pape une lettre au nom de l'héritier du defunt, & la lui adressa; par cette lettre il declaroit au saint Pere qu'ayant eu le malheur d'avoir perdu son pere depuis peu de jours, il étoit dans une si grande tristesse & dans une si grande désolation, qu'il couroit risque de mourir, ou de perdre l'esprit, que ce chagrin & cette tristesse, ne lui étoit pas seulement causée par la perte d'un aussi aimable pere qu'il avoit, mais bien plus par les craintes affreuses qu'il avoit que son pere ne fût dans le Purgatoire & n'y souffrit des peines horribles; que ce chagrin étoit si grand qu'il ne pouvoit vaquer en aucune manière à ses affaires; & qu'à cause de cela il alloit être réduit dans un fâcheux état; qu'il supplioit très humblement sa Sainteté qu'il fa-voit être infallible, connoître & pouvoir toutes choses dans le ciel, sur la terre & dans le purgatoire, de délivrer l'ame de son

pere au plutôt & de le tranquiliser au plutôt, en lui assurant l'entrée de l'ame de son pere en Paradis, qu'il supplioit S. S. de vouloir marquer le jour de son entrée en Paradis, afin que sur un témoignage infailible comme le sien, il pût se consoler, tranquiliser son esprit, & vaquer à ses affaires; qu'il prenoit la liberté de lui envoyer septante pistoles qui étoit tout l'argent qu'il avoit, & qu'il supplioit sa Sainteté de vouloir bien les agréer, ou en faire tel usage qu'il lui plairoit. Quand Mr. Ancillon eût envoyé cette lettre, il attendit patiemment la réponse qui arriva au tems qu'elle devoit. Dès qu'il eut reçu la réponse à la lettre, & qu'il eut vu qu'elle étoit telle qu'il le pouvoit desirer, il alla trouver l'héritier, & lui dit d'un ton joieux, bonnes nouvelles, nous avons gagné notre procès, la cuisine des Carmes ne s'engraissiera pas du revenu de votre argent, voici ce que j'ai fait, il lui raconta le tout, & voici la reponse du Pape.

Le Pape à qui il ne coûtoit rien d'accorder la demande du suppliant, & qui se voioit un profit de septante pistoles, lui envoya une belle patente par laquelle il lui accordoit sa demande, & lui déclaroit que son pere étoit sorti un tel jour du Purgatoire après avoir pleinement satisfait à la
jus.

justice de Dieu, & expié le reste de ses péchés, & qu'il étoit entré pour toujours, dès le même jour, dans la possession de la gloire, & qu'il l'assuroit de cette vérité en qualité de Chef de l'Eglise, de Vicaire de Jesus Christ, & de Successeur de saint Pierre, cette patente étoit signée, contresignée & scellée dans toutes les formes, du sceau du Pêcheur. Mr. Ancillon dit à l'héritier, voici ce qu'il faut que vous fassiez, menez avec vous trois de vos amis que vous puissiez prendre pour témoins, qui soient bons Catholiques & point Jansenistes, avertissez les de prendre bien garde à ce que vous direz au Prieur des Carmes, & aux repon- ses qu'il vous fera, afin d'en pouvoir rendre témoignage, & ensuite allez le trouver tous ensemble dans son Couvent; fait comme dit, ils furent au Monastère, ils demandent le Prieur, étant venu l'héritier lui dit d'un air assuré & content; mon pere, j'ai eu cette nuit une vision qui m'a donné bien de la joie, j'ai vu l'ame de mon pere sortir du Purgatoire, & monter au Ciel, cette vision m'a d'autant plus fait de plaisir que par là je suis consolé par l'esperance que mon pere ne souffre plus, & qu'au contraire il jouit du bonheur du Ciel, & que je me flatte de pouvoir obtenir de vous que n'ayant plus besoin

de prières ni de Messès, vous me laisserez jouir du bien qu'il avoit destiné pour cela. Je l'espere d'autant plus que je suis convaincu que j'en ai plus besoin que vous.

Le Prieur des Carmes lui répondit certainement, Monsieur, si le deffunt est sorti du Purgatoire, & s'il est entré dans le Ciel, il n'a plus besoin de Prières ni de Messès, & ainsi il seroit inutile d'en dire, mais la chose est très douteuse & peu apparente & c'est ce que vous ne sauriez prouver, & dont vous ne pouvez nous donner aucune marque, ni aucune assurance, car une vision n'est pas une preuve assurée, ainsi nous devons dire les Messès, votre témoignage ne suffit pas en cette matière. L'héritier lui dit une seconde & une troisième fois, qu'il en étoit aussi assuré que s'il voioit son pere dans le ciel, même qu'il n'étoit pas possible qu'un aussi honnête homme & qui avoit bien si vécu que lui, pût demeurer si longtems en Purgatoire, & eût besoin de tant de Messès, & de tant de prières. Le Carme répondit toujours la même chose que dessus; qu'il n'étoit pas en son pouvoir de prouver que son pere n'étoit plus en Purgatoire & qu'il étoit en Paradis, qu'encore un coup & une fois pour toutes, il tomboit d'accord qu'en ce cas il n'auroit plus be-

besoin de Messes, ni de Prières, que si il pouvoit prouver que son pere fût en Paradis il lui rendroit son bien & croioit bien ne rien promettre. Le Moine ne pouvoit pas s'imaginer le tour qui lui alloit être joué. L'Héritier prit tout haut à témoins les Messieurs qui étoient avec lui, & les pria de se souvenir de tout ce qu'avoit dit le Prieur, après quoi il lui dit. Mon pere, si je vous fais voir une patente émanée d'une autorité, que vous ne pouvez revoquer en doute, qui, m'assure que mon pere est sorti du Purgatoire, & que son ame jouit de la gloire dans le ciel, & qui déclare qu'elle n'a plus besoin ni de prières, ni de Messes, que direz vous. Je vous rendrai votre bien répondit le Moine, croiant la chose impossible, hé bien dit cet héritier voila une patente du Pape duquel & vous & moi devons reconnoître l'autorité, par cette patente le Saint Pere déclare qu'un tel jour l'ame de mon pere est sortie du Purgatoire, & qu'elle est entrée dans la jouissance de la gloire, ainsi elle n'a plus besoin ni de prières, ni de Messes. Qui fut capot ce fut le Moine qui par la se vit privé de la riche depouille du défunt, & exposé à la raillerie publique.

Je ne puis m'empêcher de rapporter ici
les

les sentimens d'un Padre Espagnol au sujet de la dévotion qu'on a pour la Vierge qu'ils appellent, Madona. Il avoit son Rosaire pendu à son cou, selon la coutume des Espagnols, qui lui tomboit jusques aux genoux (c'étoit un Padre de St. Dominique vêtu de blanc). ce Rosaire étoit tout garni de médailles d'or & d'argent sur lesquelles étoient gravées les images de plusieurs Sts & Stes, & entr'autres de la Madona, qui y étoit représentée dans plusieurs de ses mystères, car ce sont les termes dontils se servent, voulant pour le moins faire autant d'honneur à la mere qu'au fils. Un de nos Officiers s'avisâ de vouloir toucher ce Chapelet; mais ce Padre se hérissa contre lui, & lui dit qu'il n'y avoit que des mains sacrées qui le pussent toucher, parceque ce Chapelet étoit béni & qu'il avoit touché à plusieurs Reliques de Saints, qu'il le regardoit comme le gage & l'assurance de son salut & de sa prédestination, & qu'il n'étoit pas possible d'être sauvé sans avoir une véritable dévotion à la Ste. Vierge, & sans porter & dire tous les jours le Rosaire à son honneur. Qui fut scandalisé de pareilles propositions ce fut moi, qui me sentant en seureté dans un Pais appartenant à la France ne pus m'empêcher de lui dire,
Padre

Padre, du moins si votre Rosaire ne vous sert pas pour l'autre monde, comme je crois, il vous serviroit bien pour celui-ci en cas de besoin, si chose presqu'impossible, l'argent monnoyé venoit à vous manquer en voiage, on vous recevroit bien dans les Auberges pour vos Médailles. Il y en avoit pour plus de deux cens Piaſtres. Il fut si choqué de mon discours qu'il m'auroit assurément fait un très mauvais parti, si nous eussions été sur les terres d'Espagne; il me dit que les François étoient des Hérétiques, & que pour lui il mourroit plutôt de faim que de profaner ainsi des Médailles bénites, & qu'il feroit excommunié s'il le faisoit, & damné pour jamais. Je lui dis que je n'avois pas de peine à croire ce qu'il me disoit & que je croiois bien que les Médailles feroient d'une manière ou d'autre la cause de sa damnation, & des autres gens de sa sorte. Il sentit ce coup d'éguillon, il se mit à me chanter pouille, & moi à rire avec mes Camarades, & nous le laissâmes là jeter tout son feu, & baiser ses Médailles. Ce ne sont pas les Médailles d'or & d'argent que ces sortes de gens baissent seulement, ils en baissent bien d'autres qui ne sont pas gravées, ni si dures, ni si insensibles. Je crois que ce brave *Padre* me regarda ensuite comme excommunié, car

car il évitoit ma rencontre, & ne s'approcha jamais plus, ni n'aborda aucune compagnie où je fusse; j'eus plusieurs fois le plaisir de lui faire quitter celles où il étoit en m'en approchant.

Après cette aventure le tems de notre départ approcha, nous mimes à la voile sur la fin de Septembre, & arrivâmes en France à la fin de Novembre, notre arrivée fit plaisir à nos Armateurs, qui par les signaux que nous fîmes, comprirent aussitôt que c'étoit nous. Notre Vaisseau étoit en effet très richement chargé, le plus fort de sa Cargaison étoit en bonnes Piaftres, & en Lingots d'or, de *Sucre*, *Cacao* & *Indigo*. Notre Vaisseau portoit plus de trois millions vaillant, aussi fûmes nous bien carellés & bien receus; nos Bourgeois nous regalèrent à merveilles, & nous envoyèrent à Bord toutes sortes de rafraîchissemens. Nous en aurions manqué avant notre arrivée, si nous n'avions eu quinze jours avant le bonheur de rencontrer un Pincre Hollandois, qui nous donna une barrique de vin, des châtaignes & quelques autres rafraîchissemens en payant; toute notre crainte étoit de rencontrer entre les Caps quelque Escadre ou quelque Vaisseau ennemi plus fort que nous, mais nous fûmes assez heureux pour ne rencontrer que ce Pincre,

cre, dont la vûe de loin, ne resta pas de nous faire disposer comme si nous avions dû nous battre; nous fumes occupez pendant quelques jours à la décharge de notre Vaisseau. Ce n'est pas un petit embarras d'autant plus que nous étions mouillez à deux lieues de terre, & que la saison où nous arrivâmes est pour l'ordinaire fâcheuse & sujette aux orages; nous n'en assuyâmes pas pourtant pour ce coup. Dès que notre Vaisseau fut déchargé il falut le mener à *Rochefort* pour le désagréer, & le mettre sur ses quatre amarres; après quoi chacun eut du bon tems, & songea à se faire payer de ses gages.

C'est l'ordinaire des gens de Marine de n'avoir pas plutôt mis pié à terre qu'ils songent à le remettre en Mer. C'est en même tems une chose étrange, quand les Marins ont perdu terre de vûe, il leur tarde d'en avoir rattrapé une autre; ils n'y sont pas plutôt arrivés qu'ils voudroient en être partis; il est assez difficile de savoir à quoi attribuer cette contradiction de sentiments, & en même tems d'inclinations aussi différentes que la terre l'est de la Mer. Je croi que l'inconstance qui est naturelle à l'homme en général en est la cause, à moins qu'on ne veuille joindre à cette inconstance le penchant que chacun a

à s'emploier & à s'occuper à son métier; les Marins communément n'ont point d'autre art ni d'autre occupation que la Navigation. Comme elle est devenue leur métier, ils y ont mis toutes leurs affections; leur penchant, & leur inclination les y porte malgré tous les perils, les risques, les dangers effraians; & épouvantables qui sont inséparables de la Navigation, & les incommoditez, & les fatigues accablantes qui l'accompagnent toujours. Toutes ces risques & les incommoditez ne font pourtant impression que sur ceux qui n'ont point goûté de la Mer, & qui ont toujours eu, comme on dit, le pié sur le plancher des vaches, aussi n'empêcherent elles point que je ne passasse à me rembarquer de nouveau. Il s'en présenta d'abord plusieurs occasions; mais soit qu'elles ne fussent pas de mon goût, ou que l'envie de passer l'hiver à terre, où l'on trouve sans contredit plus d'agrément, & de plaisir qu'en Mer, l'emportât sur mon inclination, je refusai les occasions de me rembarquer, & je fis en sorte de me dédommager des fatigues du dernier Voyage dans une saison, la plus propre de l'année pour cela, qui est l'hiver, & dans une Ville de France des plus agréables, où les honnêtes compa-

gnies

gnies ; les jeux , les divertissemens , la
bonne chère se trouvent à choisir & y font
d'un goût exquis : je restai donc à Nan-
tes Ville Capitale d'une grande Province,
Port de Mer, Siège d'un Parlement & d'un
Archevêque, depuis le commencement
du mois de Decembre sans être troublé
par aucune pensée de la Mer, jusqu'au
mois de Mars, que je trouvai l'occasion
d'entreprendre un autre Voyage de long
cours au service de la Compagnie de la
Siente, pour la Côte de Guinée. Je mon-
tai sur un Vaisseau de cinquante pièces de
Canon, commandé par un Capitaine de
haut Bord, & jusqu'au jour du départ je
fus occupé à l'Armement du Vaisseau, &
par conséquent obligé de rester à Bord la
plus grande partie du tems. Ce qui me
fâcha le plus c'est qu'il fallut quitter cette
charmante Ville pour retourner à *Roche-
fort*, où se devoit faire l'armement de no-
tre Vaisseau; *Rochefort* est bien une belle
Ville, un des Ports des Vaisseaux de guer-
re du Roi de France, mais qui dans ce
tems là étoit fort triste, & fort deserte à
cause de la guerre, & qu'on n'armoit au-
cun Vaisseau pour le Roi. Il falut pour-
tant en passer par là. La Compagnie fit
armer deux Vaisseaux d'égale force qui
ne purent être prêts & en état de sortir
de

de la Rivière de Charente qu'au mois d'Août. C'étoit des longueurs épouvantables, & rebutantes. Je ne croi pas qu'il se soit jamais fait d'armement si ennuyeux & si fatiguant que celui là ; mais heureusement c'étoit dans la plus belle saison de l'année. Le Vaisseau descendit donc la Rivière aux premiers jours du mois d'Août, & nous vimmes mouiller à l'Île *Dai*, qui est à l'embouchure de cette Rivière & qui est fort petite. Là nous primes nos munitions de guerre & de bouche, car les gros Vaisseaux ne peuvent descendre cette Rivière, & en sortir qu'avec leur lest ; au commencement de Septembre nous levâmes l'ancre de devant l'Île *Dai*, & vimmes mouiller à la *Palisse*, Rade ainsi nommée ; elle est entre l'Île de *Ré* & la *Rochelle*. Les Vaisseaux qui étoient à l'Île *Dai* firent aussi voile, & vinrent mouiller avec nous dans la même Rade. Pendant le séjour que nous y fîmes, qui fut d'environ un mois, il vint des Vaisseaux de tous les Ports de France, pour se mettre sous notre escorte. Le quatre d'Octobre environ à dix heures du matin, nous levâmes l'ancre, & dîmes adieu à la Côte de France que nous perdîmes de vûe dès les trois heures après midi, car nous faisons un fort joli chemin, à la fa-
veur

veur d'un vent de Nord frais & gaillard, auquel succeda un vent de Sud-Oüest avant que nous fussions décapés, qui nous mit sur le point de relâcher, tant il fut violent, & la Mer grosse; mais nous tinmes bon, & après qu'il eut soufflé avec violence un jour & demi, il calma & remonta un peu vers le Nord. Nous fîmes route après avoir décapé, vers les *Canaries*, qui s'appeloient autrefois les Iles Fortunées; elles sont en grand nombre, comme on le peut voir sur les Cartes Géographiques. Elles appartiennent au Roi d'Espagne. Comme elles sont situées à l'extremité de la Zone Temperée assez près du *Tropique du Cancer*, l'air y est chaud, l'été fort long, & l'hiver fort court. Nous mouillâmes le vintième jour de notre départ à l'Ile de *Ténérif*, qui est une des principales. C'est dans cette Ile qu'est la haute Montagne nommée le Pic de *Canarie* qui élève son front orgueilleux jusques au dessus des nues, & qui est toujours couvert de neige pendant tout le cours de l'année; cette Ile en particulier est très fertile, & produit du vin excellent, & de très bon bled, même en abondance, les autres fruits y sont d'un goût fin & relevé; l'endroit où nous mouillâmes s'appelle *Sainte Croix*, c'est un Bourg situé sur le bord de la Mer, dé-

défendu par un bon Château ; les maisons en sont mal bâties, & les Habitans fort mal propres ; il y a devant presque toutes les Maisons des galeries entourées de jaloufies, afin que quand les femmes y vont elles ne soient pas veues, suivant la coutume des Espagnols. Ces galeries sont ordinairement situées au second, ou au troisième étage. Cependant malgré toutes les précautions des signors Espagnols, les Dames ne laissent pas d'y recevoir des billets, d'y donner & d'accepter des entrevues ; & sans vouloir en aucune manière insulter à la vertu de celles qui passent pour sages, je croi qu'on peut dire en général que les Hommes étant portez avec plus d'ardeur vers les choses défendues que vers celles qui ne le sont pas, les Femmes qui sont si gênées n'en doivent pas pour cela être estimées plus sages. Ainsi je ne saurois approuver la coutume, & les maximes des Nations qui rendent les femmes esclaves, en les tenant dans une si grande gêne. J'approuverois encore moins la liberté que les Espagnols donnent à leurs Moines, d'aller en toute assurance, auprès des Dames, & de les laisser seuls avec elles. Car que doivent ils attendre de deux personnes qui étant toutes les deux dans la gêne, quoi que d'une manière différente, ne sont que trop portées à en adoucir les

ri-

figueurs par les mêmes voyes , & par les
moïens qu'ils ont en leur pouvoir. Je
suis très convaincu qu'ils souffrent ces pra-
tiques avec beaucoup de peine , mais la
crainte du Venaca les oblige à laisser la pla-
ce à Mr. le Moine, qui laisse ses souliers
à la porte , pendant tout le tems qu'il est
avec la Dame , & qui font un avertisse-
ment au mari de n'y point entrer. Cela
est si bien observé que dès que le mari voit
des souliers Monachaux à la porte de la
chambre de sa femme il s'en retourne sans
rien dire.

A propos de Moines , pendant le se-
jour que j'ai fait au *Tenerif* , il se passa
quelque chose qui fit bien du bruit dans
le Couvent des Augustins à la *Lagoune* qui
est la Capitale de l'Île. Ces Moines à lon-
gue manche sont des plus dangereuses bê-
tes de toutes celles qui sont au Service du
Pape. Cette querelle s'éleva comme c'est
l'ordinaire parmi les Moines pour quel-
que charge, ou quelque Dignité; il étoit
question de l'élection d'un Provincial.
Cette charge est la première de la Provin-
ce; on peut bien appeller sans exagerer,
& sans trop outrer la matière celui qui la
possède, un grand Couesre, ou Chef des
autres Gueux , car il est certain que les
Moines Mendians ont parmi eux des régles

de Gueuserie, comme les Gueux : la seule différence qu'il y a c'est que le grand Couefre & ses suppôts ne les font observer par ceux qui composent ce corps de Coquins, & de Libertins, parmi lesquels il ne se trouve que trop d'enfans de qualité & de bonne Maison ; ne les font observer, dis-je, que par la crainte de quelque légère punition ; sans avoir en vûe, aucun mérite, ni de Condignité, ni de Congruité, & sans crainte de démérite ni de punition éternelle. Au lieu que les Moines plus fins & plus rafinez. C'est trop dire pour ceux qui ne les connoissent pas ; mais ce n'est pas assez pour ceux qui les connoissent, & qui ne se laissent pas éblouir par le faux éclat d'une piété apparente & d'une vertu hypocrite ; les Moines dis-je élèvent leur Gueuserie au suprême degré de perfection, & se croient en droit de somner, & d'obliger Dieu, si par impossibilité il pouvoit ne pas récompenser leur Gueuserie volontaire, de leur donner le Ciel pour récompense, & les premières demeures qui y sont, comme les ayant acquises par un mérite de Condignité. Mais je les défie de faire voir dans aucun passage de la Ste. Ecriture de l'Ancien & du Nouveau Testament que Dieu se soit obligé de récompenser les Gueux, &

& les pretendus Pauvres tels qu'ils sont, qui n'ayant pas souvent laissé pour cinq sols de bien, & à qui, à leurs parens, sont continuellement occupez à la picorée, & sous pretexte & l'ombre de vertu, vont de Maison en Maison, de Parroisse en Parroisse, de Ville en Ville, de Province en Province, & de Roiaume en Roiaume, enlever le bien des véritables Pauvres, qui ne sont tels que parce que Dieu les a mis dans cet état, & cela pour assouvir leurs passions, leur ambition, & leur sensualité. Témoin ce qui s'est passé dans un Couvent de Moines qu'on appelle Mercenaires, & qui le sont véritablement, qui lèvent de grosses sommes pour la redemption des Captifs, motif qu'ils font sonner bien haut; & qui emploient cet argent pour acheter les premières charges de leur Province, & pour goinfrer, boire, & manger; comme ils furent découvert le faire à Bourdeaux, où ils ont un Couvent, & où pour le même motif que les Augustins ci-dessus il y eut un éclat des plus violens qui ne put être apaisé que par l'autorité du Magistrat, & qui fit un scandale horrible. Laissons là les Mercenaires, continuons l'Histoire des Augustins qui ne valent pas plus qu'eux. Il se forma donc deux Partis dans ce Cou-

vent, l'un plus nombreux que l'autre ; après plusieurs assemblées particulières où il ne s'étoit encore livré que des assauts légers, donné que quelques coups de poingts, fait que quelques égnatignures, & dit des injures à plein panier, le jour de l'Electiion étant venu, ceux du parti contraire à celui qui avoit été élu se munirent de toutes pièces pour livrer bataille aux autres ; les uns prirent de gros bâtons, les autres des couteaux, les autres des sachets pleins de sable. Les Provincialistes s'attendant bien à un tel choc s'étoient munis de pareilles armes. Les assaillans firent leur manifeste en commençant le Combat, & le premier coup de bâton, ou d'autre instrument accompagna la première parole, & après avoir fait le panegirique du Provincial à contre poil, ils eurent recours à la justification de leur procédé. Cependant les coups alloient toujours de part & d'autre. Comment disoient ceux du Parti contraire ; avoir élu un tel au préjudice d'un tel, avoir élu un bouvrache, un Ladron, un Perre. On nous dît que parmi toutes les injures qu'ils se dirent, ils ne se reprochèrent jamais la Putasserie. La raison en est naturelle, 1. C'est que ce n'est qu'une Peccadille parmi eux, & l'ivrognerie est un crime énorme.

2. C'est que tous sont complices de la Peccadille, & tous ne le sont pas également du Crime de l'ivrognerie. En France au contraire les Moines regardent la Peccadille comme un crime pour lequel ils n'ont pas assez de châtimens, & le Crime, c'est à dire, l'ivrognerie est une Peccadille chez eux. Jugez par là de la droiture de leurs sentimens, & des jugemens qu'ils portent à l'égard du vice, & de la vertu; vous êtes dirent ils des excommuniés, nous ne voulons avoir aucune communication avec vous, vous êtes par consequent indignes de vivre, allons, tuons, massacrons, ces malheureux excommuniés. C'est vous qui l'êtes disoient les Provincialistes en qualité de Desobéissans, vous avez même encouru l'excommunication majeure, de laquelle il n'y a que le Pape seul qui puisse vous absoudre hors à l'article de la mort. Ce Combat dura plus d'une heure, pendant lequel il y en eut plusieurs de grièvement blessés. On dit même que le nouveau Provincial étoit blessé à mort. Il seroit sans doute arrivé bien d'autres malheurs sans un détachement de Soldats que le Gouverneur Général fut obligé d'y envoyer pour mettre le hôla, ce qui fut fait avec beaucoup de peine, parce que les Soldats n'osoient toucher crainte de la sainte

te Inquisition, ces Excommuniez, qui s'entretuoient eux mêmes par zèle & par dévotion. Je reviens à mes Moutons, étant donc allé avec le Capitaine, pour faire la révérence à Mr. le Général nous ne pûmes lui parler, parce qu'il étoit actuellement occupé avec ces Moines, pour les mettre d'accord, & pour terminer leurs différens. Nous ne pûmes le voir que sur les trois heures après midi, qu'il vint à nous, tout fumant de rage & de colère contre ces Moines, qui lui donnoient plus d'embarras que toute l'Ile ensemble, & qui malgré la honte & l'opprobre dont ils devoient être couverts, marchaient tête levée, d'un air arrogant, & étoient saluez profondément jusqu'à terre par tous ceux devant qui ils passaient; en nous en retournant au Port de *Sainte Croix* nous en rencontrâmes un monté sur un âne, le Capitaine & moi nous eûmes la même pensée & nous nous la découvrîmes en même tems, nous nous dîmes mutuellement l'un à l'autre, voiant ce Moine ainsi monté, en voila deux, l'un portant l'autre; cette imagination plaisante nous fit rire le reste du chemin. Nous étions montez chacun sur un fort beau Cheval. Les Chevaux sont accoutumez à grimper les rochers de cette Ile & à sauter comme des Chèvres.

En

En effet cette Ile du *Tenerif* qui est assez grande est toute remplie de Rochers escarpez, ce qui la rend inculte presque partout, hormis dans les valons, qui sont charmans & produisent en abondance toutes les choses nécessaires à la vie : Il y a dans cette Ile le long de la Mer des Pierres qu'on appelle pierres Ponces, qu'on taille en quarré ou en rond, & qu'on creuse d'une manière à tenir trois, quatre, cinq, ou six seaux d'eau, qui filtre peu à peu par les pores de cette pierre, & en sort beaucoup plus claire & plus légère qu'elle n'y avoit été mise; outre qu'elle y contracte une fraîcheur très agréable; quand on veut rendre l'eau plus claire & plus légère, il faut mettre deux pierres, ou trois, j'en ai vu jusques à quatre l'une sur l'autre, on remplit d'eau celle qui est la plus élevée, qui dégoute dans la seconde, celle-ci dans la troisième, & ainsi de l'une dans l'autre, jusqu'à ce que la plus basse la rejette dans un grand Vase de terre rouge, fort propre, & qui a aussi la propriété de tenir l'eau fort fraîche, & dont on trouve une très grande quantité & de toutes les espèces dans cette Ile. Il y a une chose à observer avant de se servir de ces pierres. C'est qu'il les faut faire tremper dans de l'eau douce pendant un assez long

espace de tems , afin qu'elles perdent la salûre qu'elles ont contractée dans l'eau de la Mer , d'où elles ont été tirées ; j'en ai vu plusieurs qui après avoir servi long-tems s'étant empreintes d'un certain limon que l'eau y laissoit en passant , produisoit du Capillaire véritable, très bon , & très estimé. Nous en primes trois douzaines pour porter aux Iles Françoises. Ces pierres sont fort pesantes ; nous fîmes aussi plusieurs autres provisions comme de Farine, de Vin de Malvoisie doux & sec , & de toutes autres sortes de rafraîchissemens que nous y pûmes trouver , choux , navets , pommes , poires , &c.

Il y a dans cette Ile des Chameaux dont on se sert pour bêtes de charge. J'oubliois de dire qu'à notre retour de la *Lagoune à Sainte Croix* deux filles bien vêtues , & couvertes de leur grand voile noir de tafetas à l'Espagnolle , nous suivirent de fort près tout le long du chemin , & se rendirent peu après nous à la dite Ville de *Sainte Croix* , & que pendant les trois ou quatre jours que nous y restâmes encore , il n'y eut point de moi en qu'elles n'emploiasent pour nous plaire , & pour nous porter à leur donner satisfaction. Ce que je sai bien à mon égard , c'est qu'elles n'eurent que le chagrin d'a-

voir

voit perdu leur tems, car je ne voulus point me saler ni me poivrer, je n'aime du tout point le sel, ni le poivre. Outre que la crainte de Dieu doit mettre un frein à nos passions déréglées, & nous empêcher de nous y livrer; il n'y avoit rien à perdre avec ces créatures selon toutes les apparences. Nous partimes enfin du *Ténérif* le deuxième jour de Novembre, & arrivâmes à la Côte de *Guinée* le onzième, & mouillâmes à *Goeree*, petite Ile, dont j'ai déjà fait la description. Tout ce que j'y vis d'extraordinaire à ce coup fut un Oiseau élevé de trois piés sur ses jambes ayant le corps gros comme celui d'un petit poulain de deux mois, un grand col, & une queue fort courte; il avoit la tête & le bec gros à proportion de son corps, qui étoit presque tout nud, excepté quelques petites plumes, clair semées par-ci par-là; il avoit une demarche fière, ne se détournant point de son chemin pour fuir de devant les passans, il avoit quelques longues plumes au bout de ses aîles couleur d'un gris fumé. Il ne s'est passé rien de bien considerable en cette Campagne le long de la côte de *Guinée*. C'est pour cela que je ne m'arrêterai pas davantage à en parler ici, j'irai seulement qu'après y avoir fait notre *Traite* avec beaucoup de peine, &

de dépense, nous partimes de cette Côte à la fin du mois de Mai, & commençâmes notre route pour la *Martinique* la principale des Iles Françaises.

Notre traversée fut des plus malheureuses, notre Capitaine mourut, & l'Enseigne, le Capitaine en second & moi fumes toujours malades; nous perdîmes la plus grande partie de notre Equipage, & l'autre étoit sur les dents; les trois quarts de nos Nègres moururent, & ceux qui nous restèrent étoient dans un si pitoiable état que plusieurs moururent aussi en mettant pié à terre; tous ces malheurs nous arrivèrent tant par la mauvaise qualité que par la disette des vivres, & sur tout par le mauvais air qui étoit dans notre Vaisseau, n'étant pas en état de le tenir aussi propre qu'il auroit falu, outre que notre traversée fut des plus longues, car nous ne mouillâmes l'ancre qu'un jeudi neuvième d'Août. Nous découvrîmes pourtant la terre le Dimanche auparavant sur les dix heures du matin; nous approchâmes de terre assez près sur les deux heures après midi que nous fumes pris d'un calme des plus grands, ce qui nous fit craindre quelque coup de vent fâcheux, ou même un Ouragan. Notre crainte ne fut pas mal fondée, car le soir environ les

huit

huit heures le tems se chargea tout à coup du côté du nord-ouest, où il se forma un nuage noir du milieu duquel il sortit un Eclair terrible & un coup de Tonnerre, qui fit comme le commencement d'un vent furieux, qui ne faisoit que sauter d'un lieu en un autre, & ne demeura pas une heure au même endroit pendant toute la nuit, qui fut très obscure. A peine avions nous viré de Bord qu'il nous faisoit revirer; ce vent étoit accompagné d'une pluie épouvantable; nous étions continuellement dans des frayeurs capables de glacer le sang, nous voyant si près de la Côte, accablez de travail, & hors d'état de le pouvoir soutenir, par le triste état où étoit réduit notre Equipage; la nuit fut bien longue pour nous, qui avions d'autant plus lieu de craindre que nous ne pouvions porter que nos deux basses voiles avec les deux ris pris dedans, & qu'il nous falut même carguer la grande à plusieurs reprises. Cependant le lendemain au matin nous nous trouvâmes, par la grace de Dieu, presque au même endroit où le mauvais tems nous avoit surpris. Nous fîmes tous nos efforts pour doubler la pointe de l'Île du Côté des *Salines*, qui sont au sud, mais nous ne pûmes jamais; nous fûmes obligez de faire route

au Nord pour venir passer du côté du *Prêcheur* * où nous fûmes sur le point de perir à la Côte, qui est toute remplie de Roches, parce qu'étant tout près de terre le vent nous manqua quand nous voulûmes revirer de Bord pour courir la bordée au large, ce qui nous seroit infailliblement arrivé sans une petite Bafale qui vint à propos pour nous, & nous porta un peu au large.

Ce ne sont pas les seuls risques auxquels nous avons été exposez, nous en avons couru de tous les côtes de cette Ile. Le mercredi nous fûmes surpris à l'improviste environ une heure après midi d'un coup de vent, venant du Sud, qui ne nous donna pas le tems non seulement de carguer nos voiles, mais même d'en larguer les écoute. Notre pauvre Vaisseau fut dans l'instant jetté sur le côté, & mis le plabord à l'eau, se halant toujours au vent, sans qu'il pût arriver, quoique toute la barre y fût; nous nous crûmes absolument perdus; mais

* Le *Prêcheur* est une pointe de l'Ile de la *Martinique*, du côté du Nord, qui est ainsi appelée d'une Roche un peu au dessus de l'eau ayant la forme d'une Chaire, au milieu de laquelle il y en a une autre qui sort un peu au dessus, qui d'une certaine distance ressemble à un Prédicateur. C'est ce qui lui a fait donner ce nom de *Prêcheur*.

mais heureusement pour nous nos deux
huniers, & notre grande voile furent rom-
pues en cent piécés, les ralingues, & les
écoutes en cassèrent; il n'y eut que notre
Misaine qui tint bon, quoi qu'elle fût la
plus méchante de toutes nos voiles. Aussi
tôt notre pauvre Navire commença à se
relever & à arriver en même tems, & par
là, comme par un miracle, nous fûmes
délivrez d'un naufrage, qui dans toutes
les autres circonstances étoit inévitable.
mais ce que Dieu garde est bien gardé.

Ce danger ne fut pas plutôt passé que
nous tombâmes dans un autre, qui nous
auroit fait plus de mal que le premier, si
nous n'y avions pas mieux remédié. A
peine eumes nous desénvergué les voiles
rompues & remis d'autres à leur place, que
nous fûmes saisis d'un autre coup de vent
furieux, qui ne laissa pas de nous mettre
le plabord à l'eau, quoique nos huniers fus-
sent amenez sur le Ton. Nous n'eûmes
pas le tems de charger notre Artimon, qui
seul nous faisant venir au vent, nous au-
roit fait périr, si au plus vite on n'en eût
coupé le racage, ce qui le fit tomber en pa-
quet sur le pont, après quoi notre Vais-
seau se releva; il est vrai que ce fut par le
defaut de forces, & un peu par la négli-
gen-

gence du Maître qui n'avoit point eu soin de remplir d'eau de Mer toutes les fûtaillies vuides d'eau douce, mais seulement celles de devant, ce qui faisoit que notre pauvre Navire avoit, pour ainsi dire le nez dans l'eau, & le derrière en l'air. Cela l'empêchoit de gouverner, & malgré son Gouvernail, il venoit toujours au vent, ce qu'il auroit même fait par force dans ces deux occasions, les voiles de derrière n'étant point carguées; c'est-ce à quoi il faut bien prendre garde; quand, étant au plus près du vent on voit venir des grains sur soi; enfin après tous ces risques nous arrivâmes le vendredi dans le *Cul de Sac Roial*, & mouillâmes à l'*Ilet à Ramiers*. Le Lundi ensuite nous entrâmes dans le *Carénage*.

Je crois très honoré lecteur que vous ne ferez point fâché que je vous fasse une courte & brève description de la *Martinique*, une des plus considérables des Iles du vent, & la meilleure.

Cette Ile est sous la Domination des François. Le Gouverneur Général des Antilles Françaises y fait sa demeure; elle est le Chef de la Justice, & le Siège d'une Cour, ou Conseil Supérieur, qui juge souverainement & en dernier ressort, dont il n'y a d'Ap-

pel

pel qu'au Conseil Privé du Roi. Autrefois il avoit le Titre de Conseil Souverain; mais ce Titre a été changé en celui de Conseil Supérieur. Je ne sai pas précisément la raison de ce changement; apparemment qu'on a cru à la Cour de France que ce titre étoit trop relevé pour un Pais qui lui paroissoit peu de chose, & si reculé: d'ailleurs il y a de l'apparence que le Parlement de Paris supportoit avec peine qu'un Corps qu'il regarde infiniment au dessous de lui, tant à cause de sa nouveauté, qu'à cause de la qualité de ceux qui le composent, fût honoré comme lui du titre de Cour Souveraine. Vous pourrez juger de la qualité de ceux qui ont composé dans le commencement ce corps, puisqu'autrefois la plupart ne savoient ni lire ni écrire, & que dans les Actes qu'ils faisoient & les Sentences qu'ils rendoient, ils étoient obligés d'employer le Curé pour les écrire, les signant avec une croix, ou autre marque particulière, & qu'un d'entr'eux arrivant à la *Martinique*, venant de France, fut échangé pour un âne, il se nommoit Roi. Après qu'il eut fini ses trois ans, il travailla pour soi même avec tant de force qu'il eut bien-tôt une habitation, & se rendit si considérable dans l'Île, qu'il fut fait Conseil-

feiller, du nombre de ceux qui signoient avec une Croix. Malgré sa dignité de Conseiller, il a si bien travaillé, qu'à sa mort il laissa à ses enfans trois habitations très belles; qui subsistent encore aujourd'hui dans le quartier du *Prêcheur*, & qui sont des plus belles de l'Ile. Jugez après cela si des Cours Souveraines de France, remplies de personnes les plus distinguées du Royaume, par leur naissance, & par leur capacité, ne devoient pas être jalouses de voir partager avec elles un titre si auguste que celui de Cour Souveraine.

Quoiqu'il en soit cette Cour n'a plus aujourd'hui que le titre de Conseil Supérieur quoique ce Conseil soit composé de personnes bien différentes, de celles qui le remplissoient autrefois; car aujourd'hui ce sont des personnes de naissance & de capacité, très capables d'administrer la Justice qui ont étudié en droit en France, avant de venir aux Iles, ou s'ils sont Créoles, qui ont été en France & y ont été très bien élevez, & ont étudié les belles lettres, & sont de très bons, & beaux esprits. Ce conseil qui par ces endroits est devenu très respectable, est composé de douze Conseillers, de l'Intendant qui en est le Chef, du Général, du Gouverneur,

&c.

& quand
de leurs
pendant l
& le plus
fice de P
ensemble.
deux moi
du moi
le coars
delà.

Cette
tasina, e
minutes c
environ v
quante cir
et très cha
& les Our
moins imp
du vent;
trois de Ju
vingt & ci
heures du s
le jour du
ment beau
dinaire, so
de Nord
blement &
sans deven
lent. Ver
à l'Est, et

& quand ces deux derniers n'y font point de leurs Lieutenans. En l'absence de l'Intendant le plus ancien Conseiller préside; & le plus jeune fait, pour l'ordinaire, l'Office de Procureur & d'Avocat Général tout ensemble. Ce Conseil s'assemble tous les deux mois au *Fort Roial*, le premier lundi du mois & tient ses seances pendant tout le cours de la semaine, & jamais au delà.

Cette Ile qui s'appeloit autrefois *Matanina*, est située sous le 14 degré, trente minutes de Latitude septentrionale; elle a environ vingt lieues de longueur, & cinquante cinq, à soixante de circuit, l'air y est très chaud, cependant il y est fort sain, & les Ouragans y sont moins fréquens & moins impetueux que dans les autres Iles du vent; j'y en ai vu un l'an 1715. au mois de Juillet, qui commença la nuit du vingt & cinq, au vingt & six sur les dix heures du soir, par le vent de Nord. Tout le jour du vingt & cinq avoit été parfaitement beau; le Soleil se coucha à son ordinaire, sous quelque nuage rouge: le vent de Nord commença à souffler assez foiblement & augmenta ensuite quelque peu, sans devenir d'abord extrêmement violent. Vers minuit il sauta tout à coup à l'Est, environ une heure & demie après.

près il vint au Sud-Est, sans souffler pourtant comme il a accoutumé dans les Ouragans violens; mais la Mer grossit d'une si furieuse force, le tems devint si chargé & si obscur, par un brouillard épais qui dégouttoit en petite pluie fort menuë, que tout le monde étoit dans une consternation générale, à la vuë de si mauvais signes, qui prognostiquoient de très mauvaises suites. Le dégât que cet Ouragan fit sur terre ne fut pas grand; mais il jetta à la Côte tout ce qu'il trouva à la Rade. Sa plus grande violence fut environ les neuf heures du matin, & dura jusques à trois ou quatre heures après midi. Pendant ce tems là, la Mer jetta à la Côte plus de trente Barques, dont les trois quarts furent pour ainsi dire reduites en poussière, & les débris couverts de sable; entre sept ou huit Navires qui se trouverent en Rade, il y en avoit quatre grands & richement chargez, qui dans moins de demi-heure furent brisez, & couverts de sable. C'étoit quelque chose d'affreux de voir cette Mer, combien elle étoit encolère.

Ce mauvais tems dura fort avant dans la nuit du vingt six, au vingt sept: mais le tems redevint beau avant la fin du jour, quoique la Mer continuât dans sa même fou-

fougue. Cependant sur le soir elle commença à se calmer ; les anciens Habitans me dirent que cet Ouragan dont je parle n'en étoit qu'une petite branche : si les petites branches sont si méchantes , & font tant de mal , qu'est ce donc , lui repondis je , quand le corps entier s'en mêle : mais revenons à la description de la *Martinique* , qui commença à être habitée , par un nommé Mr. Desnambuc l'an 1635. Cette Ile a les plus beaux Culs de sac de toutes les Antilles ; entre lesquels le plus considerable est le *Cul de Sac Roial* ; son entrée est entre la pointe du *Fort Roial* & celle du *Cap de Salomon* ; elle a pour le moins trois lieues de large , & s'enfonce bien autant dans les terres , en conservant toujours sa même largeur. Dans son extrémité qui s'étend encore davantage , elle reçoit plusieurs belles Rivières , dont il y en a qui portent des Chaloupes à deux ou trois lieues dans les terres. La plus fameuse de ces Rivières est celle du *Lamentin* , & la *Rivière Salée* l'est presque autant. Il y a plusieurs Canaux qui viennent des Sucreries qui sont tout autour d'une plaine de plus de huit lieues d'étendue , qui toutes peuvent charger leurs Sucres au pié de la Purgerie , & qui outre cette commodité ont aussi celle de porter leurs Canes

nes à Sucre dans des Canots jusques au Moulin. Il y a dans ce Cul de Sac plusieurs petites Iles., dont quelques-unes sont habitées.

Ce qu'il y a de plus considérable dans ce *Cul de Sac*, c'est le *Carenage*; il est comme séparé du grand, & situé sur sa gauche à son entrée, quand les Vaisseaux sont dedans, ils sont comme dans une Boëte, & quelque Ouragan qu'il fasse, ils ne courent aucun risque, parce qu'ils sont à l'abri de tous côtez; d'un côté par la Montagne qui est au pié, de l'autre par le *Fort Royal*, & par l'endroit qu'ils regardent la ville, ils sont mouillez si près de terre que leurs Eperons la touchent, quoi qu'ils soient à flot; soit enfin parce que la Mer n'y peut être agitée, par conséquent elle ne sauroit tourmenter les Vaisseaux, qui par devant son amarrez à terre à de grosses anchres qu'on y a enfoncées exprès. Ce *Carénage* peut bien tenir dans son circuit quatre à cinq cens Vaisseaux.

Il y a plusieurs Pointes dans cette Ile, qui s'avancent considérablement dans la Mer: dont il y en a trois remarquables. La *Pointe du Diamant* à l'extrémité de laquelle il y a une Ile de ce nom, parce qu'elle est faite en forme de *Diamant*. Ce n'est proprement qu'un Roc; la pointe,

ou

ou les Anses des Salines & le Cap de Tour-
mente.

La Martinique est à présent extrêmement peuplée. Il y a un très grand nombre de personnes de distinction, tant par leur naissance, puis qu'il y en a une très grande quantité de nobles, que par leurs richesses, leurs belles manières, leur excellente éducation, & par le bon cœur, la franchise, & la cordialité avec laquelle ils reçoivent les honnêtes gens chez eux. Ces illustres habitans sont magnifiquement, & très proprement logez & meublez, & je puis dire sans exagerer, que la Martinique est un des plus aimables sejours du monde, par tous ces bons & beaux endroits; & qu'elle ne cede à aucun Pais de l'Europe, ni à aucune Ville des plus considérables, ni en illustres habitans, ni en belles & bonnes manières, ni en bon cœur, & en cordialité & franchise, ni en richesses, ni en propreté, ni en bonne chère, ni en aucune chose, capable de satisfaire, & de contenter les plus difficiles, & les plus délicats, & les personnes les plus distinguées & par leur qualité, & par leur esprit; car je puis dire sans flatterie que les Créoles, ne cèdent en rien en esprit aux Européens, & qu'ils en sont richement pourvus & du meilleur, & du plus agréable.

ble. Je ne fais que leur rendre une partie de la justice qui leur est due. C'est quelque chose d'admirable & de surprenant de trouver tant de politesse, tant d'esprit, une si belle education, de si bonnes manières, tant de civilité, tant d'honnêteté, tant de savoir vivre, & une si grande franchise, cordialité, & affabilité qui sont unies à toutes ces autres belles qualitez, dans un Pais si éloigné, au milieu de la Mer, & qui n'étoit autrefois habité que par des Sauvages. Il y a bien pour le moins 180 à vingt mille habitans, & cent cinquante mille Nègres des deux sexes, grands & petits. Il y a plus de trois cens Sucreries, & plus de deux mille autres habitations où à Cacao, ou à Magnioo, sans compter les vastes espaces que les bois occupent. Cette Ile est extrêmement hachée, & remplie de Montagnes, entre lesquelles il y en a de si hautes qu'elles ont toujours leur sommet dans les nues, & que très rarement elles paroissent entièrement découvert, ce qui arrive pourtant quelque fois; mais il faut que le tems soit bien serein pour cela. De ce nombre sont la *Montagne Pelée*. Les *Putons* qu'on appelle du *Carbet* qui s'élèvent dans les nues en forme de pointe de pain de sucre, le gros *Morne*, & plusieurs autres. Cependant

il y a des habitations qui sont presqu'au sommet de ces Montagnes , & près des nues , ce qui paroîtra sans doute incroyable à ceux qui ne l'ont pas vû , & pourtant n'en est pas moins véritable. La *Montagne Pelée* a quelque chose de remarquable. Elle est au Nord de l'Ile à son extrémité ; elle a bien deux ou trois lieues d'étendue ; il n'y a tout autour de cette Montagne que des bruyères & un espèce de gazon presque toujours sec , ce qui la fait paroître comme si elle étoit pelée. J'ai ouï dire à plusieurs personnes dignes de foi , qui ont monté à son sommet , que dès le milieu de la hauteur de la Montagne , il y faisoit un fort grand froid , & qu'au haut où il y a une espèce d'Etang , l'eau y est à glacer , que l'eau de vie , pour forte qu'elle fût , y perdoit presque sa force. De toutes les Iles , la Martinique a été une des plus faciles à peupler , parce que les François y ont eu moins de guerres avec les Sauvages que dans toutes les autres. Ces Sauvages en ont été entièrement chassés l'an 1658.

Quoique cette Ile soit remplie par tout de si hautes Montagnes , on va cependant par tout à Cheval & les Cabroüets , c'est ainsi qu'ils appellent leurs Charriots , portent le Sucre , & autres Marchandises du centre de l'Ile à toute sa circonferen-
ce.

ce. Il y a très peu d'habitations , d'où l'on soit obligé de transporter au bord de la Mer ; les denrées sur la tête des Nègres.

Les lieux principaux de la *Martinique* sont le *Fort Roial*, qui a titre de Ville, & qui est situé dans une petite Plaine d'une bonne lieuë de circuit , arrosée d'une petite Rivière qui vient du haut de la Montagne ; il y a de quoi bâtir dans cette plaine une Ville à souhait ; on y pourroit former dans le milieu de ses rues , des Canaux & par là la rendre aussi commode que belle : mais le tout est fort négligé. Il n'y a en tout que deux ou trois rues de formées ; ce qui la rend considérable, est la Citadelle , qui est bâtie sur un Roc & qui avance dans la Mer & forme une des pointes du Cul de *Sac Roial*, ou *Carenage* dont j'ai parlé ci-dessus. Ce Fort est quasi imprenable. Il peut passer pour une merveille , il est garni de plus de six vingt pièces de Canon , étant en plusieurs endroits, à trois, & en d'autres à quatre étages ; il y a aussi plusieurs bateries à fleur d'eau, munies de bons Canons , pour deffendre l'entrée de ce Cul de Sac , qui est fort difficile quoi qu'elle soit très large , parce qu'elle est remplie de hauts fonds & de Roches , qui obligent les Vaisseaux à ran-

ger

ger le *Fort* tout près pour pouvoir y entrer. J'y ai veu un Anglois échoué à la demi portée du Canon.

Après le *Fort Roial*, vient le *Fort St. Pierre* qui est bâti au pié des Montagnes, dans un enfoncement, en forme de demi lune, ce qui fait qu'il est fort étroit, & qu'il a une grande circonference; elle peut bien avoir une bonne lieuë. C'est le lieu où se fait le commerce le plus considerable de l'Ile, & l'abord de tous les Vaisseaux, & où sont les principaux Magasins. La Rade y est très belle, la tenue en est bonne, & les Vaisseaux mouillent assés près de terre, mais elle est fort découverte, & exposée au vent depuis le Sud-Est, jusqu'au Nord Nord-Oüest. C'est ce qui la rend très dangereuse dans le tems des Ouragans, qui y soufflent à plomb, & jettent à la Côte tout ce qu'ils y rencontrent; Il y a des restes de murailles de quinze piés d'épaisseur qui ont été renversées par leur impétuosité. Il y a un Fort qui n'est pas bien considerable; mais il a plusieurs belles bateries garnies de bons Canons. Il y a deux Parroisses dans le *Fort St. Pierre*, une qui s'appelle le *Mouillage* parce que les Vaisseaux mouillent de ce côté là; elle est déservie par des Moines qu'on appelle les Peres Blancs, veu

N

qu'ef-

qu'effectivement ils sont tous vêtus de blanc. Ils ont une Maison magnifique, & la plus belle de l'Île. L'autre s'appelle la Parroisse du *Fort St. Pierre*, parce que le *Fort* est de cette Parroisse ; elle est deservie par des Sauterelles du puits de l'abîme, qu'on appelle les Peres noirs ; en effet ils sont tous vêtus de noir. Ces deux sortes de Moines sont aussi opposez entr'eux que la couleur de leurs habits ; les Blancs sont pour la grace efficace, les noirs pour la suffisante. Dans la pratique je ne saurois dire quels sont ceux qui soutiennent le mieux leur système ; cette question a paru fort difficile à résoudre à bien des personnes, mais elle paroîtra facile si l'on fait attention, que les partisans de la grace efficace ne la soutiennent que dans la Théorie, & encore assés mal, & que dans la pratique ils soutiennent parfaitement la suffisante, car ils sont en vérité de véritables suffisans ; mais les noirs les surpassent parce qu'ils la soutiennent de l'une & de l'autre manière, ainsi speculativement, & pratiquement, ils sont de francs suffisans. Ces deux sortes de gens sont aux deux extrémités du *Fort St. Pierre*, les uns d'un côté les autres de l'autre, dans le milieu sont d'autres fines mouches, les unes des Guêpes, les autres des Frêlons. Les premières sont

sont des Moineſſes Urfelines , ainſi appel-
lées de celle qu'elles ont pris pour leur
Patrone Ste. Urfule , mère d'onze mille
Vierges. Elles ſont au nombre de vingt
dans ce Monaftere : celles qui y occupent
les charges ſont Françoises , les autres ſont
Créoles , c'eſt-à-dire , natives de l'Ile. Les
autres ſont les Freres , ſoi diſans de la
Charité , qui ont ſoin de l'hôpital ; ceux-ci
ſans connoître ni grace ſuffiſante , ni effi-
cace , car ils n'étudient du tout point ,
l'emportent ſans contredit en ſuffiſance ſur
les autres ; ils veulent être appelez Peres ,
autrement ils envoient au Moulin pour y
chercher leurs freres , ceux qui les appel-
lent Freres , il ſ'en trouve parmi eux qui
ſont habiles Chirurgiens. Le *Fort St.
Pierre* eſt diſtant de ſept lieuës du *Fort
Roial* , dont la Parroiſſe eſt déſervie par
les Capucins , qui par derrière reſſemblent
à un cornet d'épices & par devant à de vé-
ritables Boucs , à cauſe de leur grande bar-
be. Ceux-ci pour la capacité tiennent un
eſpèce de milieu parmi les autres ; ils n'ont
pas la capacité des Blancs , & des noirs ,
ni auſſi l'ignorance des autres : mais je
croi que tout bien peſé ils ſont encore plus
ſuffiſans , malgré la craſſe & les poulx ,
parmi leſquels ils vivent , & ſans ſe déclai-
rer ouvertement pour le ſiſtème d'aucune

des graces , ils soutiennent l'une & l'autre selon leur intérêt. Ils se rangent ordinairement du côté le plus fort. Du tems de Louis XIV. Roi de France, comme les Bêtes noires étoient les plus fortes , ils s'étoient rengez de leur parti , mais non pas sans intérêt , car cette société de Sauterelles du puis de l'âbime donnoit vingt mille livres de rente , pendant six ans , au Général de ces hommes à figure de Bouc , pour obliger sa Compagnie à prendre leur parti , & à recevoir cette belle constitution *Unigenitus*, qui renverse de fonds en comble la doctrine , & la morale de l'Evangile. C'est une production de l'infailibilité Papale ; elle en est une preuve plus que suffisante sans qu'il soit nécessaire d'en chercher d'autre. Cette infame Constitution n'eut pas de plus ardens soutiens que ces âmes vénales (les Capucins) qui se trouvent aujourd'hui bien embarrassés , savoir à qui ils se donneront. Car les Bêtes noires dont ils étoient les valets de pié , sont déchus de leur crédit & de leur autorité ; les Blancs ont remonté sur leur bête ; mais ils n'auront pas de peine à se déterminer. Ils se donneront au plus offrant , & au dernier enchérisseur : & moiennant que quelqu'un d'eux se fasse peindre pour représenter quelque saint , & fasse mettre

son tableau au milieu de l'Autel , pour, sous l'idée d'un saint être exposé à la vénération publique en voila assez , on ne pourra plus rien leur reprocher. Car ils croient , comme les autres Moines , que Dieu doit leur savoir bon gré, de ce qu'ils se seront laissé manger par la crasse , & par la vermine , & qu'ils sont en droit de demander récompense de leur mérite.

Ne croiez pas cher Lecteur que j'exagère en ce point. Je vais vous citer un fait que j'ai vu à l'Isle de la *Martinique*.

Dans une paroisse , nommée le *Thron au Chat*, desservie par les Capucins , un de ces hommes à grande barbe , & qui par dessus tous les autres ressemble le mieux à un Bouc , nommé François Marie , & qui étoit Curé dans ce lieu, a fait tirer son portrait en grand au naturel , représentant un St. François recevant les stigmates , & a fait placer ce tableau au milieu de l'Autel de son Eglise , à la vuë de tout le monde. Je l'y ai vu plusieurs fois , ce qui a augmenté en moi l'horreur du fanatisme de ces Moines , qui ont souffert tous les jours qu'un François Marie se soit fait peindre , & se soit exposé soi même , de son vivant , au culte , & à la vénération publique que les Catholiques rendent aux images , en quoi ces Moines sont de véritables idolâtres.

294 *Voyages aux Côtes de Guinée*
tres, & qu'il ait fait graver sur ses mains,
ses piés, & son côté, les sacrées marques
des playes de notre Divin Sauveur. J'ai
horreur, je frémis en l'écrivant, comme
je l'eus en le voiant; oui cher lecteur je
l'ai vu je ne vous en impose point, j'ai
vû encore un coup ce François Marie Ca-
pucin, peint de toute sa grandeur, dans
un grand tableau, exposé à la vuë du peu-
ple au milieu de l'Autel de l'Eglise du
Trou-au-Chat, ayant à ses piés, ses mains,
& son côté les marques de notre redemp-
tion. Je ne doute point que le seul récit de
ce sacrilège & de cette profanation impie
ne vous fasse horreur, & qu'elle ne pro-
duise en vous toute l'indignation que mé-
rite la Moinerie, qui autorise un pareil
scandale. Avant d'abandonner ces hom-
mes à cornet d'épices & à barbe de Bouc,
qui par ces deux endroits croient aquerir
une bonne provision de mérite, il faut que
je rapporte deux histoires plaisantes arrivées
à deux d'entre eux, l'un nommé Henri, l'au-
tre Placide. Le premier qui avoit une barbe
des plus longues, des plus amples & des plus
Epaisles, tirant un jour le vin d'une bar-
rique qu'il mettoit en Dames Jeannes, en
compagnie en plusieurs bons enfans, qui
ne demandoient qu'à rire, un d'entre eux
attacha fort adroitement par l'ance une
Da-

Dame Je
sa barbe
quand la
voulant
leva en l'
à huit po
contenanc
gnie avec
br autant
détachée
la seconde
cité qui v
Messieurs
ficiers de
ces dernie
verser un
où nous a
devoit imp
dans la sa
le vent &
dans ce b
mins tan
bres haut
donc ob
vers de
les zier
yeux, t
ment lu
courtoie
les avio

Dame Jeane au menton de ce Moine avec sa barbe même, sans qu'il s'en aperçût; quand la bouteille fut pleine, le Moine voulant ôter au plus vite sa bouteille, se leva en l'air (elle pouvoit bien tenir sept à huit pots de vin) le Moine sans se contenancer but à la santé de la Compagnie avec la bouteille même, & chacun en fit autant, & la dite bouteille ne fut point detachée de sa barbe qu'elle ne fût vuide; la seconde aventure arriva au nommé Placide qui voiageoit par l'Ile avec plusieurs Messieurs tant Habitans de l'Ile, qu'Officiers de Vaisseau. J'étois du nombre de ces derniers; nous étions obligez de traverser un bois, pour nous rendre au lieu où nous avions dessein d'aller, le chemin étoit impraticable tant à cause que c'étoit dans la saison des pluyes, que parce que le vent & le Soleil ne pouvoient percer dans ce bois, pour en dessécher les chemins tant il étoit épais, & garni d'arbres hauts à perte de vuë; nous fûmes donc obligez de nous detourner au travers de petits sentiers parmi les ronces & les aziers qui nous auroient arraché les yeux, si nous n'avions été continuellement sur nos gardes, nos perruques ne courroient aucun risque, parce que nous les avions mises dans la poche, & nous

n'avions à la tête qu'un simple bonnet de toile, selon la coutume du Pais, à cause de la chaleur. Il arriva donc à ce Moine qui étoit de fort bonne Compagnie, tant au jeu qu'à la table, qu'une branche de Calebasse assés forte vint donner avec force dans sa barbe, & s'y entortilla d'une telle manière que le Cheval allant toujours son chemin, le pauvre Moine demeura attaché par la barbe à cette branche de laquelle il n'auroit jamais pu se deprendre s'il n'avoit été secouru, je laisse à votre imagination M. C. L. à vous représenter le plaisir qu'eut toute la Compagnie dans ces deux occasions, à l'aspect de ces deux Moines, tous deux pris par la barbe, l'un à une bouteille, l'autre à une branche. Je croi qu'à votre avis aussi bien qu'au mien, le sort du premier étoit le meilleur, car il pouvoit se soulager de deux manières, en buvant le vin il diminueoit le poids de la bouteielle, & prenoit des forces, au lieu que l'autre eut le chagrin de perdre une partie de son mérite, parce qu'on fut obligé de lui couper une partie de sa barbe, ce qui l'affligea beaucoup; ces deux aventures nous firent bien rire, & tous ceux qui les apprirent; le premier, fut appelé le Moine à la barbe rouge, & le second le Moine à la Calebasse, parce que

ce

ce fut par la branche d'un arbre de ce nom qu'il fut acroché. Mais revenons à la suite de notre discours. Il y a sept lieuës du *Fort Roial*, au *Fort St. Pierre* que l'on fait fort commodément dans de grands Canots couverts qui vont à Rame & à voile; ce sont des Nègres ordinairement qui les conduisent; on peut aller presque par toute l'Ile avec ces Canots & transporter par leur moyen toutes sortes de denrées; ils peuvent porter jusques à huit Barriques de sucre, sans compter les Nègres Canotiers, qui sont ordinairement au nombre de sept, & les autres Passagers qui vont du *Fort Roial* au *Fort St. Pierre*. Après le *Fort Roial*, & le *Fort St. Pierre*, qui sont situés au dessous du vent de l'Ile, il y en a un troisième à la Cabesterre, ou au vent de l'Ile, qui se nomme la *Trinité*, qui est assez grand, situé dans le fonds d'un Cul de Sac de ce nom.

Il n'y a rien de remarquable en cet endroit, non plus que dans les autres quartiers de l'Ile; la Côte qui est au vent de cette Ile est très difficile, par la raison qu'il y a beaucoup d'écueils & de Rochers, & que la Mer y est toujours grosse, car le vent y bat en Côte: mais de quelque côté que ce soit cette Ile est très bien habitée, & cultivée, le Pais très beau, & cou-

vert de belles Maisons; on y recueille d'excellent sucre, & en très grande quantité & de fort bon *Cacao*. Tout le monde fait que le *Cacao* est un fruit qui fait la base, & qui est le principal ingrédient du Chocolat. L'arbre qui porte ce fruit est presque semblable à l'Oranger, hormis qu'il ne croît pas tout à fait si haut, & que ses feuilles sont un peu plus étendues; son fruit est généralement assez connu, car on le transporte par tout, il se forme dans de grosses cosles, assés longues, se terminant en pointe, raïées, & divisées par les côtez, comme elles sont ici représentées. Quand il est encore tendre on le peut tirer de cette cosle, & le faire cuire avec le Sucre, & la canelle, c'est une des meilleures Confitures, des plus salutaires, & des plus agréables. L'Oranger & le Citronnier sont assés connus pour n'en pas faire une plus ample description.

Un des plus beaux fruits & de meilleure odeur qu'il y ait aux Iles, c'est la *Gonyave*, ce fruit croît sur un arbre qui a la ressemblance d'un petit pommier, & les feuilles comme celles de Laurier, hormis qu'elles sont plus molles, d'un verd plus clair, & cotonnées par dessous, la *Gonyave* est un fruit couronné; il est verd avant qu'il soit en maturité, & jaune quand il



Cacao

298
vert d
cellen
& de
que l
& qu
colat
que f
ne cr
feuil
fruit
le tra
gros
en po
tez .
Quar
rer d
Sucr
leure
des p

U
leure
Gony
la rel
feuil
qu'el
clair
ve ç
vant

les

Goyavier



Grand Papaier



Petit Papaier

il est meur ; sa chair est blanche ou rouge, remplie de petits pepins comme la Grenade ; quand il est verd , il est fort astringent , & quand il est meur , il est laxatif , les sommités de ses branches , sont très propres pour faire des ptisanes astringentes.

La *Papaye* , est un fruit délicieux qui provient d'un arbre qui ne jette point de branches , mais seulement des feuilles , qui sont attachées à des queues plus ou moins longues , qui font la marque des deux espèces de Papayer , la petite & la grande ; le petit Papayer ne produit que de petits fruits qui sont ceux que l'on confit ordinairement ; le grand Papayer produit ses fruits gros comme des melons , que l'on mange par tranches comme ce fruit , il est excellent , fortifie l'estomac , & aide à la digestion. Le Sucre & le Cacao sont les deux principales denrées qui soient dans cette Ile , & du meilleur revenu. Il y a très peu de *Coton* & d'*Indigo* , toutes les choses nécessaires à la vie y croissent en abondance & d'un goût excellent. On y trouve le *Maïs* , le *Ris* , les *Patates* , les *Ignames* , le *Manioc* , les *Figues* , les *Bananes* , les *Ananas* , les *Abricots* , les *Oranges* , les *Citrons* , les *Pommes* , de *Cannelle* , les *Coravols* & les pommes d'*Acajou* ,

les *Gouïaves*, les *Papajés* & plusieurs autres sortes de très bons fruits, comme *Figues* de France qui y sont excellentes, toutes sortes de *Melons*, & de *Concombres* qui ne font jamais de mal, à moins qu'on n'en mangeât par excès. Entre tous ces fruits, la pomme d'*Acajou* est le seul qui porte avec soi quelque chose de préjudiciable, par le dessous il a une espèce de noix, dont l'enveloppe est d'un verd grisâtre, qui est si corrosive, que si on venoit à la casser avec les dents, son suc brûleroit la bouche, & les lèvres, comme le pourroit faire l'eau forte; mais le dedans de cette noix est fait comme une amande: il est d'un goût exquis, très appétissant, & à quelque chose de plus délicat que les Cerneaux. Voici la figure de l'arbre & de son fruit. Cette Ile abonde en excellens simples & en quantité d'arbres d'une grande vertu pour la Médecine: il y a entre autres des simples très efficaces contre les morsures des serpens, qui y sont en très grande abondance & fort dangereux; il y a aussi un nombre prodigieux de Rats qui ravagent, & détruisent une grande quantité de Canes, ce qui porte un très grand préjudice aux Habitans, car dès qu'une Canne a été mordue par un Rat elle devient aigre & n'est plus propre à faire du Sucre. J'ai vû des
Plan-

Acajou

Page 300



300
les
for
Fr
de
ma
pai
me
foi
le
Pe
fi c
vec
&
l'e
est
go
qu

qu
la
pl
fer
ce
br
de
ce
H
du
pl

Plantag
d'abanc
un espè
pens da
une pa
que les
gres, q
traper
marqué
prendre
pas tro
gez de
leur qu
afin qu
deux f
Sucre &
les lles
vient d
le Cann
ou qua
té de la
à prop
distan
on les
du pres
près le
purgée
extrém
on en
Mouli

Plantages tous entiers qu'on a été obligé d'abandonner à cause de ces insectes. C'est un espèce d'avantage qu'il y ait des serpens dans cette Ile, parce qu'ils détruisent une partie de ces Rats, outre la guerre que les habitans leur font faire par des Nègres, qu'ils destinent uniquement à les attraper, & auxquels ils donnent un sou marqué par rat, pour les encourager à les prendre, & afin que les Maîtres ne soient pas trompez par les esclaves, ils sont obligez de ne presenter que des Rats qui aient leur queue entière, auxquels on la coupe, afin qu'ils ne presentent pas les mêmes deux fois. C'est ici le lieu de parler du *Sucre* & de la manière dont on le fait dans les Iles. Tout le monde fait que le *Sucre* vient d'un espèce de *Roseau* qu'on appelle *Canne*, qui croît de la hauteur de trois ou quatre piés, plus ou moins, selon la bonté de la terre où il est planté. Il vient gros à proportion, & est noué de distance en distance; quand ces Cannes sont meures, on les coupe entre deux terres au dessus du premier nœud, qui est sans suc, & après leur avoir ôté le sommet, & les avoir purgées de certaines feuilles longues & extrêmement déliées qui les environnent, on en fait des faisceaux que l'on porte au Moulin par Canot, ou par Charriot, pour

y être pressés, & écrasés entre deux rouleaux d'acier qui se meuvent l'un sur l'autre, y en ayant un au milieu. On passe la Canne entière d'un côté, & on la repasse de l'autre, qui la ferre encore davantage pour en exprimer tout le suc. Il est reçu dans un grand bassin ou réservoir, d'où il se repand par de longs Canaux dans des Vaisseaux destinez pour le faire bouillir. Dans les grandes Sucreries, il y a du moins six chaudières, par lesquelles le suc de la Canne passe alternativement, & ce n'est que dans la sixième qu'il acquiert sa dernière perfection, après quoi on le met dans les formes pour le blanchir; comme le Sucre est à bon marché dans les Iles, on fait une très grande quantité de belles, & bonnes confitures. Voici la planche d'un moulin pour satisfaire la curiosité du Lecteur. Les Rats ne sont pas les seuls animaux incommodes, il y'en a d'autres qui par leur petitesse sont presque imperceptibles, les uns s'appellent *Chiques*, les autres *Bêtes rouges*; les premiers se trouvent dans le sable, dans la poussière, dans les chambres; les seconds ne se prennent que sur les herbes, quand on passe par les Sarannes, & autres lieux couverts d'herbe. Les morsures des uns & des autres ne sont point mortelles d'elles mêmes,

rou-
l'au-
passé
a re-
van-
Il est
voir,
dans
ouil-
I y a
les le-
, &
uiert
n le
chir;
s les
bel-
plan-
nosi-
pas
en a
pres-
lent
pre-
as la
onds
don
cou-
des
mê-
nes,

A. La façon de faire marcher les bœufs qui font tourner le moulin

B. Le grand Rouleau de la machine

C. Les petits Rouleaux qui brisent les cannes

D. Le Tuyau par où le suc découle

E. Le Bassin qui reçoit le suc

F. Les deux vases remplis d'eau ou de quelque autre liqueur qui degoute sur les cannes, afin d'empêcher l'embrasement que le mouvement assidu pourroit causer

La Figure des Moulins à Sucre

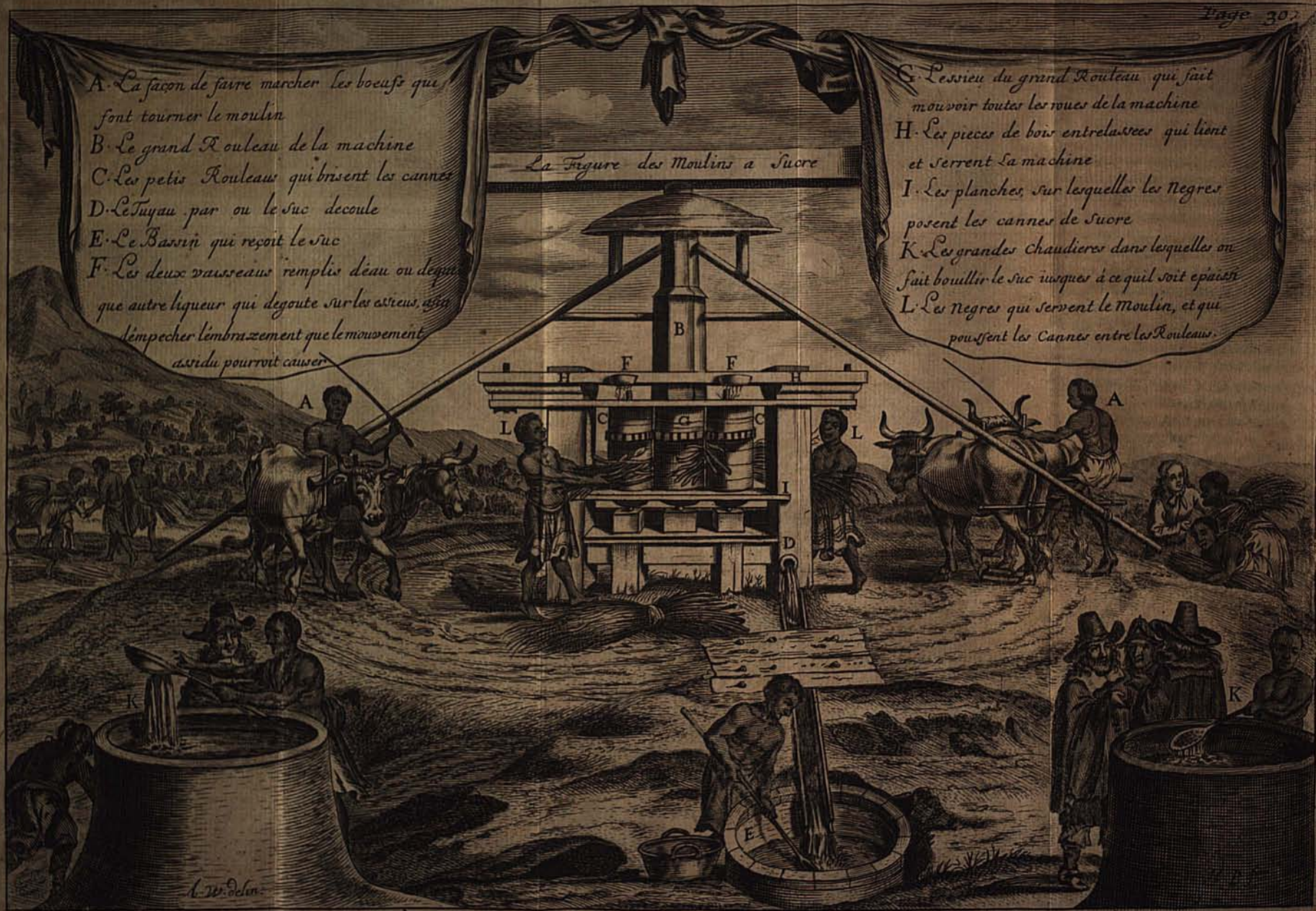
G. L'essieu du grand Rouleau qui fait mouvoir toutes les roues de la machine

H. Les pieces de bois entrelacées qui lient et serrent la machine

I. Les planches, sur lesquelles les Negres posent les cannes de sucre

K. Les grandes Chaudières dans lesquelles on fait bouillir le suc jusqu'à ce qu'il soit épais

L. Les Negres qui servent le Moulin, et qui poussent les Cannes entre les Rouleaux.



mes ; mais par accident elles pourroient causer la mort ; la Chique entre dans la chair malgré les bas , & les fouliers , & quand elle y est une fois entrée, elle n'y cause d'abord qu'une petite demangeaison, qui est quelque fois si agréable à de certaines Dames qu'elles sont ravies quand elles ont quelque Chique aux pieds, parce que étendues & couchées dans leurs Hammacs , elles ont le plaisir de se faire grater la plante des piés par leurs Esclaves , après quoi elles se les font ôter ; il n'y a rien de plus facile , car on les ôte avec une pointe d'épingle , mais il faut bien prendre garde en les ôtant de ne les point crever , & au cas que cela arrive de ne laisser aucun morceau de leur peau , car il feroit infailliblement venir un ulcère, dont on a beaucoup de peine à guérir ; les personnes qui sont naturellement malpropres & paresseuses courent ce risque. J'ai vû des Nègres devenus impotens des bras & des jambes par les Chiques, qui multiplient d'une si grande force, quand on est négligent à les ôter, qu'une seule Chique en quinze jours en aura produit plus de cinq cens ; j'ai veu un exemple de ce que j'avance dans un trente six mois * quel'on porta

* Ce sont des jeunes gens qu'on envoie aux Iles ; &

porta à l'hôpital du Fort St. Pierre dans un Hamac, les *Chiques* l'ayant mis hors d'état de pouvoir marcher. Je m'y trouvais par hazard, étant allé voir de nos Matelots qui y étoient malades. Il avoit à chaque pié par dessus & par dessous plus de trois cens trous, capables de contenir chacun un gros pois; quand le Chirurgien le pensoit il faisoit des cris qui ressembloient plutôt à des hurlemens qu'à des cris, il faut des remèdes rongeans & caustiques pour guérir ces playes, qui sont enfoncées dans le vif: jugez de la douleur qu'on doit ressentir.

Les *Bêtes rouges* qui ne sont pas plus grosses que les pointes des plus fines épingles, & qui par conséquent sont presque imperceptibles, & qu'on ne peut voir que sur une peau bien blanche, à cause de leur couleur qui est véritablement rouge, ne causent pas de si grands maux que les *Chiques*, parce qu'elles ne creusent pas, & n'entrent pas dans la chair comme elles; mais elles causent une démangeaison qui fait qu'on se grate, & quelquefois si fort qu'on

& qui sont obligez de servir trois ans. C'est pour cela qu'on les appelle trente six mois, après lesquels ils sont libres, quand ils sont arrivez le premier Habitant peut les acheter, & ils peuvent être vendus de l'un à l'autre pendant le cours de leurs trois ans.

qu'on enleve la peau, & qu'il en vient ensuite des ulcères, ce qui est pourtant rare, parce qu'on n'a qu'à se laver les jambes, si on n'en sent que là, ou se baigner si on sent des demangeaisons par le corps.

Il est bon de faire remarquer ici qu'il faut sur tout prendre garde aux Iles de ne point laisser venir du mal aux jambes, car il est très difficile à guérir & ces sortes de maux y sont, pour ainsi dire, incurables. Pour les plaies de la tête, elles ne sont nullement dangereuses, & on pourroit avoir la tête pour ainsi dire en compôte qu'on en guérit très promptement & très facilement.

Il n'en est pas de même de plusieurs autres maladies, auxquelles on est sujet en ces Iles; & que les nouveaux venus évitent très rarement. Les quatre plus fâcheuses sont, le *Cours de ventre*, le *Mal d'estomac*, la Maladie qu'on appelle, de *Siam* & le *Teta nos*. Ces quatre maux conduisent ordinairement en l'autre monde. Le Cours de ventre y attaque les hommes en tout âge; les jeunes en reviennent le plus souvent, quoi qu'avec beaucoup de peine; les vieux finissent ordinairement par là, de sorte que quand on voit une personne un peu avancée en âge, qui est prise par un Cours de ventre, on peut dire que c'en est fait, & qu'il l'emportera. Le

Le *Mal d'Estomac* est ordinairement mortel & très peu en reviennent, il fait perdre la couleur vermeille à ceux qu'il attaque & les fait devenir jaunes & tous bazanés, il les fait enfler, & enfin ils meurent gros comme des hidropiques.

La Maladie de *Siam* est plus mauvaise & plus dangereuse que les autres. Elle est contagieuse, & de cent personnes qui en sont attaquées il n'en revient pas deux; elle commence par une fièvre violente & ardente, une douleur extrême à la Tête, un brisement, & rupture de tout le corps, & un dégoût général pour toutes choses. Elle dissout pour l'ordinaire la masse du sang d'une telle manière, que celui que les malades rendent par le nez, par la bouche, tache à peine les linges sur lesquels il tombe. Cette maladie est ordinairement accompagnée de violens transports au Cerveau, elle enlève communément ceux qu'elle attaque dans cinq, sept, ou neuf Jours. Ils vivent rarement jusques là, Quand le malade a passé le neuvième jour, il y a quelque espérance qu'il en reviendra; il en meurt cependant plus après le neuvième jour, qu'il n'en revient.

Cette maladie épaisit quelque fois tellement le sang qu'à peine le peut on tirer des

des veines, & qu'il se caille à mesure qu'il fort; quoi qu'elle produise cet effet plus rarement que l'autre; mais de quelque façon qu'elle agisse sur ceux quelque attaque elle les enlève ordinairement.

Le *Téta nos*, ou *mal de Mâchoire* est aussi ordinairement mortel, & de cent qui en sont attaqués, il n'en revient pas deux. Cette maladie n'est pas si commune que les autres; elle roidit tellement les nerfs & les muscles de ceux qui en sont attaqués, qu'elle les rend immobiles, particulièrement la mâchoire; elle comprime & fait tellement serrer les dents à ceux qu'elle attaque qu'il est impossible de les leur ouvrir, de quelque remède, de quelque moyen, ou instrument qu'on se serve pour cela, ce qui fait qu'on ne peut faire prendre aucun aliment, ni aucun remède intérieur au malade.

Le *Cours de ventre* attaque ordinairement les jeunes gens qui ne savent pas se ménager, & qui mangent des fruits du Pais qui sont tous aigres & acides, ou en trop grande quantité, ou trop souvent; les fruits les plus propres à le causer sont les *Oranges* & les *Ananas*, les plus propres à le guérir sont la *Gouïave*, & les sommités des branches de l'arbre qui porte ce fruit, & qui s'appelle *Gouïavier*, les fruits de *Tama-*

marin, & les feuilles dont on se sert aussi bien que des sommitez du *Gouïavier* pour faire des ptisanes qui sont astringentes.

Les personnes un peu avancées en âge sont attaquées du Cours de ventre par la grande dissipation d'esprits qui se fait en ce Pais là, & du peu de reparation qui s'en fait, qui jointes avec la foiblesse de l'âge, débilitent tellement l'estomac qu'il ne fait plus bien ses fonctions, les vieilles personnes en sont attaquées les unes plutôt, les autres plus tard, selon la différente bonté de leur temperament, mais ordinairement elles finissent par là. Le souverain remède pour prolonger leur vie est de se servir de bons alimens, sur tout le vin de Bourdeaux entre tous les vins est le meilleur que l'on puisse boire dans tous les Pais chauds.

Le *Mal d'Estomac* est ordinairement causé par la saleté, & la paresse de ceux qui en sont attaqués; il vient aussi de dormir sur la terre ou à l'air immédiatement, il prend souvent ceux qui s'abandonnent avec les Sauvages. Les remèdes propres, pour s'en garantir sont de se tenir propre, d'être le moins oisif qu'on peut, & presque toujours en action, d'éviter de dormir immédiatement sur la terre, & à l'air, &

& d'user le plus qu'on peut de bons alimens; quand on en est attaqué, ce qui arrive quelque fois, quelque précaution qu'on prenne, il faut s'occuper à des exercices violens, marcher beaucoup, & monter les Mornes & les descendre au fort de la chaleur, afin de bien suer, mais ces remèdes deviennent ordinairement impossibles à ces sortes de Malades, parce que ce mal augmente en eux la paresse qui leur est naturelle. J'ai vu des Matelots de notre bord attaqués de ce mal, qui avoient été mis à l'hôpital, où les allant voir quelque fois, comme c'est le devoir d'un Officier, je faisois tous mes efforts pour les faire lever de dessus leur lit, par douceur & par force, sans y pouvoir reussir, & qui creverent dans peu de jours; je remarquai un jeune homme qui y étoit depuis trente six mois, dont il y en avoit déjà plus de deux, qu'il étoit enflé jusqu'à la gorge, & à qui on avoit déchiqueté les jambes & les piés avec des lancettes, pour en faire sortir les eaux, qui pour s'être promené, & avoir marché le plus qu'il avoit pû, en guérit parfaitement. Les bons alimens joints avec l'action contribuent beaucoup à la guérison de cette maladie.

La Maladie de Siam a pour l'ordinaire

re deux causes différentes, ou l'impres-
 sion que l'air, & le changement de Cli-
 mat, qui est extrêmement chaud, fait sur
 les temperamens, ou le dérèglement de
 ceux qui arrivent nouvellement dans ces
 Pais; il est certain que l'air & la qualité
 du Climat peuvent eux seuls causer cette
 maladie, sur tout si on fait quelque excès,
 étant nouvellement arrivé dans le Pais.
 J'ai vû à la *Martinique*, qui appartient aux
 François, & qui est très sujette à ce mal,
 j'ai vû dis-je un Médecin d'environ l'âge
 de trente ans, envoyé par la Cour, qui mou-
 rut trois semaines après avoir mis pié à ter-
 re, & cela pour s'être donné d'abord un
 peu trop de mouvement à faire la recher-
 che de quelques plantes, dont il vouloit
 donner quelque connoissance à l'Academie
 Royale des Sciences, & contre le sentiment
 de plusieurs des principaux, qui l'averti-
 rent plusieurs fois de se tranquiliser, & de
 passer un tems assez considerable avant que
 de se donner ces mouvemens, afin de s'ac-
 coutumer un peu à l'air auparavant. Com-
 me il se sentoît fort & vigoureux il ne vou-
 lut point se rendre à ces avis, il voulut
 suivre son sentiment, le vintième jour de
 son arrivée il fut attaqué de la maladie de
 Siam, & à la fin de son troisième, il mou-
 rut. Le sang qu'on lui tira à diverses fois
 dans

dans les deux premiers jours se cailloit à mesure qu'il sortoit de la veine, & quand il fut mort il le rendit tout par la bouche, par les yeux, par le nez, par le fondement, & il couloit comme de l'eau, & ne se cailloit point.

La seconde source de cette maladie qui est le dérèglement & la débauche, en fait mourir une très grande quantité. La débauche de vin & de l'eau de vie mettent par eux mêmes le sang en mouvement; ce mouvement joint avec celui que causent l'Air & le Climat agitent tellement le sang qu'ils le font dissoudre, par la grande chaleur qu'ils y causent, & c'est ce qui cause cette maladie.

Les remèdes pour la prevenir sont, quand on est arrivé dans ce Pais, de ne se point donner trop de mouvement & de ne se point trop appliquer à quoi que ce soit, & d'éviter sur tout toutes sortes d'excez & de débauches; il faut seulement s'occuper l'esprit agreablement, & se divertir honnêtement & sans aucun excès, & ne point marcher à pié ni à cheval pendant la chaleur du jour, jusqu'à ce qu'on soit fait à l'air & au Climat, & ne se point fier à la bonté de son temperament, parceque les personnes robustes sont plutôt prises que d'autres, qui ayant un temperament
moins

312 *Voyages aux Côtes de Guinée*
moins fort se ménagent mieux.

Pour les remèdes dont il faut user quand on est pris de cette maladie , je voudrois en savoir quelqu'un qui fût spécifique pour sa guérison , j'irois en ce Pais-là pour y rester pendant cinq ans & ne dirois mon secret à personne , & j'en reviendrois au bout de ce temps-là , & rapporterois avec moi plus de cent mille écus.

Tout ce que je puis dire à ce sujet c'est que dans les différends Voyages que j'ai faits en ce Pais là , & pendant mon séjour, je n'ai vû personne revenir de cette maladie, & j'ai vu les Médecins, Appoticaire , & Chirurgiens au bout de leur Latin , & ne savoir plus de quel remède se servir, après avoir employé tous ceux qu'ils avoient peu s'imaginer.

Comme le transport au Cerveau prend ordinairement dès le commencement de cette maladie , on a accoutumé de seigner au pié pour l'empêcher , mais je n'ai pas vû que cela reussit ; non plus que tous les autres remèdes.

J'ai vû un jeune homme de *Nantes* , qui cinq jours après son arrivée à la *Martinique* fut pris de ce mal , pour avoir voulu dès le lendemain de son arrivée se mettre à écrire avec quelque application, dans la boutique d'un Marchand , & qui mourut

rut quelque remède qu'on lui pût faire, à la fin du quatrième jour.

Le meilleur remède contre ce mal, c'est celui que j'ai donné ci dessus pour le prévenir ; heureux & rares sont ceux qui en reviennent, quand ils en sont une fois attaqués.

Le *Tétanos*, ou la Maladie de mâchoire est plus rare que les autres ; il est encore plus rare qu'on en guérisse, quand on en est attaqué ; plusieurs causes produisent cette Maladie qui attaque aussi bien les animaux que les hommes ; la première est lors qu'étant fort échauffé on se va baigner, qu'on boit de l'eau froide, ou qu'on s'arrête tout court, après quelque exercice violent, ou qu'enfin on couche à l'air, ou aux Rayons de la Lune. La seconde quand on vient par malheur à être blessé aux piés par quelque épine, ou quelque clou. Ce mal est facile à prévenir en ce qui dépend de nous ; on peut pour peu qu'on aie de prudence se préserver de se baigner, ou de boire, ou de dormir par terre, ou aux Raions de la Lune ; il est rare que l'on se blessé aux piez, mais quand par malheur on est attaqué de ce mal, il faut être secouru bien promptement, & bien à propos. Le meilleur remède c'est de donner beaucoup de mouvement au Malade, &

de lui faire prendre des remèdes vifs & spiritueux, qui mettent aussi son sang en mouvement, quoi qu'ils soient pour l'ordinaire inutiles. On n'a point encore trouvé dans les Iles de remède spécifique contre ce mal.

Il vaudroit mieux être mordu du serpent, (quoique ce soit un grand malheur) que d'être attaqué de cette maladie, car pourveu que la morsure du serpent ne soit pas sur un artère ou sur une veine, auquel cas il faut mourir, n'y ayant alors point de remède, on guérit aisément de cette morsure. Il n'en est pas de même du *Tétanos*, c'est un prodige quand on en revient. Les enfans sont fort en danger d'en être attequez les huit premiers jours de leur naissance, c'est pour cela qu'on ne les laisse point sortir de la Maison, avant que ce terme soit expiré; les animaux même y sont sujets. J'ai vû un Cheval qui en fut pris au retour d'un petit Voyage de deux lieues qu'il avoit fait, parce qu'on l'avoit décelé d'abord après son arrivée, on ne put jamais lui déserrer les mâchoires, quelque effort qu'on fit pour cela, on lui mit en vain plusieurs couvertures sur le corps, on le fit promener inutilement à l'ardeur du Soleil, on fit brûler de l'eau de vie la plus forte en plusieurs endroits

de

de son corps, pour lui faire faire quelque effort, par le sentiment cuisant du feu, tout fut inutile, il mourut en moins de deux fois vint & quatre heures. Outre ces maladies, on est souvent attaqué de la *Petite Vérole*, qui y est plus dangereuse qu'en Europe; toutes les autres Maladies y sont aussi communes, excepté la *Pleuresie*, & les *Rhumes* qui y sont rares, au contraire l'Air & le Climat sont souverainement bons pour les poitrines foibles & délicates. Généralement on est moins sujet aux Maladies en ce Pais-là, qu'en Europe, pourvu qu'on se sache ménager, & qu'on évite les excès, qui corrompent, ou mettent la masse du sang trop en mouvement, qu'on s'abstienne, ou qu'on mange très peu des fruits du Pais, qu'on se tienne propre, & qu'on use de bons alimens.

Il y a sur tout un fruit dont il faut absolument s'abstenir, car il est peut-être le plus pernicieux qu'il y ait au monde. L'arbre qui le porte s'appelle *Machelinier*, & le fruit pomme de *Machelinier*. C'est un des plus beaux arbres qu'on puisse voir, & qu'on puisse mettre en ouvrage. Il vient très haut, très gros, fort branchu, & d'une grande étendue; ses feuilles ressemblent à celles du Poirier doynné,

mais elles sont un peu plus épaisses & plus vertes, & il en charge en quantité; mais ce qui est quasi incroyable, tout est pernicieux & très dangereux dans cet arbre, en laquelle de ses parties qu'on le puisse considérer; sa peau est remplie d'un lait blanc comme neige, mais il faut bien se donner de garde que la moindre goutte de ce lait ne tombe sur aucune partie du corps. Car dès le même instant qu'il a touché la peau, il y produit un ulcère incurable; c'est pourquoi quand on veut mettre cet arbre en œuvre, car il est d'une beauté sans pareille pour toutes sortes de meubles, on se garde bien de le mettre à bas à coup de hache, parce que le lait pourroit sauter au visage, ou sur quelque autre partie du Corps, & y causer l'accident dont j'ai parlé ci-dessus. Quand on veut se servir de cet arbre, on allume un gros feu au pié, afin que par ce moyen ce lait & l'humidité du pié de l'arbre soit entièrement desséchée; alors on le coupe en toute assurance, après quoi on le laisse par terre autant de tems qu'il est nécessaire pour qu'il devienne sec, jusqu'au bout de ses branches, puis on le met en œuvre. Ce n'est pas seulement le lait de cet arbre qui est pernicieux, il l'est jusqu'à la moindre de ses feuilles; il faut bien se donner de

gar-

garde quand il pleut de se mettre à l'abri dessous, car l'eau qui découle de dessus brûleroit les habits, & si elle touchoit la peau elle y causeroit des ulcères, non pas à la vérité si fâcheux que ceux que le lait peut causer; mais ils seroient pourtant très difficiles à guérir.

Il faut bien avoir soin aussi quand on est obligé de fournir aux nécessitez de la nature, près de cet arbre, de ne pas se servir de ses feuilles pour mouchoir, car elles mettroient le feu au derrière, comme si on y avoit appliqué un tison ardent. On évite aussi avec grand soin en ce Pais-là de faire bouillir le pot, ou rôtir les viandes au feu de cet arbre. On en a vu des effets très funestes. Cet arbre vient communément le long du bord de la Mer, ce qui fait qu'il y a certains Poissons qui mangent les pommes qui tombent dans l'eau, entre autres un poisson nommé la Becune, sa description est dans une planche ci-dessus, en est fort friande; quand on prend de ce Poisson, il faut bien examiner ses dents avant de le faire cuire, car si elles sont tant soit peu noires, c'est une marque sure qu'il a mangé de ce fruit, & alors ce Poisson est un vrai poison. J'ai oui dire en ce Pais-là que plusieurs personnes étoient mortes pour en avoir man-

gé de tel. Cet arbre produit des pommes en quantité prodigieuse, qui sont de la grosseur des pommes, qu'on appelle en France pommes d'Api; elles sont d'une beauté & d'une odeur à charmer, capables de tenter ceux qui n'en connoissent pas les qualitez pernicieuses.

Permettez, mon cher Lecteur, que je vous dise mon sentiment sur l'origine de ce nom *Machelinier*; je crois qu'on a ainsi appelé cet arbre par rapport à ceux qui dans le commencement de l'établissement des Colonies dans ces Pais-là, où il y a de ces fruits, furent assez fous & assez niais pour en manger, sans en connoître les qualitez, & qui voyant leur beauté charmante, & leur odeur suave & agréable, en ont mangé avec confiance, & se sont trouvez pris par son poison, qui est pour le moins aussi corrosif & brûlant que l'eau forte, s'il ne l'est plus, ce qui a donné lieu apparemment, après qu'on a eu cette fatale expérience, de dire à ceux qui venoient nouvellement, & qui voyant ce fruit étoient tentez d'en manger, mâche lé niais, mâche lé & tu verras ce qu'il te fera, d'où lui est venu le nom de *Machelinier*. C'est en effet être niais & avoir bien peu d'expérience quand on va dans des Pais éloignez que l'on ne connoit pas, de manger
des

des fruits , sans savoir auparavant quelles sont leurs qualitez. Règle générale , quand on va dans les Pais éloignez , & sur tout dans un Climat tout opposé & tout différent du sien , il ne faut manger de quoique ce soit que l'on trouve en son chemin , quelque beauté & quelque goût , ou odeur qu'il nous présente , car souvent les choses les plus belles & les meilleures en apparence , sont les plus mauvaises , comme il paroît par l'exemple du *Machelinier*. Qui croiroit à voir un si bel arbre , & des fruits si charmans en apparence & d'une si bonne odeur , on dit même d'un goût excellent , car je n'en ai jamais voulu goûter par curiosité , qui croiroit , dis-je , qu'il fût si pernicieux , cependant cela est vrai.

Les pernicieux effets que cet arbre & ses fruits produisent ne sont pas sans quelque remède. Lorsque son venin ne s'est communiqué que par dehors il est plus facile à guérir , mais il faut courir promptement au remède , & sans aucun retardement : car pour peu qu'on lui donne de tems pour agir , il fait d'abord un ulcère que le remède dont je vas parler ne guériroit pas.

Si par ignorance ou autrement quelqu'un s'étoit mis à l'ombre sous cet arbre

dans le tems de pluie , ou s'il avoit effuyé son derrière avec de ses feuilles , ou que par quelqu'autre accident du lait de cet arbre , qui est encore plus pernicieux , eût tombé sur quelque partie du corps , il faut courir incessamment au bord de la Mer , & ce laver & bassiner long tems les parties que cette eau , ou ce lait auroient touchées , & par ce moien on peut remédier aux suites ; Dieu qui fait toutes choses avec une sagesse infinie & qui a voulu par un effet de cette même sagesse , que cet arbre fût si pernicieux , semble l'avoir placé au bord de la Mer , afin que les hommes qu'il veut punir par ces sortes d'endroits , à cause de leurs péchés , mais qu'il ne veut pas perdre , eussent en main le remède qui peut les guérir.

Les maux interieurs que le venin du fruit de cet arbre cause à ceux qui ont le malheur d'en manger , & qui sont suivis infailliblement de la mort , ne sont pas sans remèdes ; mais il arrive très rarement qu'on les puisse prendre , ou si on les prend c'est ordinairement trop tard. Le seul remède efficace pour empêcher l'effet de ce venin , ce feroit , comme c'est un corrosif , de boire incessamment , en quantité suffisante pour faire vomir , ou du lait , ou de l'huile , ou de la graisse fondue , mais qui est ce qui a
sur

sur foi ou à la main de tels remèdes, & pour peu qu'on tarde à les prendre, ce venin est si agissant qu'il brûle incessamment les parois de l'estomac & des entrailles, & les endroits par où il a passé, & y cause des inflammations & des douleurs si ardentés, qu'il faut mourir, comme si on étoit brûlé tout vif.

Quand même on auroit ces remèdes sur foi, & qu'on les prendroit sur le champ, on éviteroit à la vérité la mort, ce qui est beaucoup; mais ce venin est si subtil qu'il feroit toujours de telles impressions que l'on s'en ressentiroit le reste de sa vie. Ce qui la feroit passer en langueur, comme l'expérience l'a fait voir à des personnes qui me l'ont assuré: cependant ce fruit n'est point mauvais au toucher, & au flâner; on le peut toucher & sentir sans qu'il en arrive aucun accident. J'en ai touché & senti sans qu'il m'en soit arrivé aucun mal; mais donnez vous bien de garde d'y mettre la dent, encore plus d'en avaler: quand ce fruit est meur il tombe par terre en si grande quantité, qu'il la couvre tout autour de l'arbre. Il ne pourrit jamais, mais par la suite du tems il se réduit en espèce de bois grisâtre, & léger, ce qui fait qu'il flotte sur l'eau.

Il y a plusieurs autres fruits dont il faut

bien se donner de garde de manger, qui à les voir ne paroissent avoir rien de mauvais. On voit un arbre le long des chemins, qui jette de petites grappes comme des raisins, qui étant meures sont d'un beau rouge, clair & transparent, mais nuisent considérablement à la santé, pour peu qu'on en mange, & empoisonneroient si on en mangeoit une certaine quantité. Cet arbre a ses feuilles à peu près comme un Pêcher. Il y a le long de la Mer un certain arbre qu'on appelle *Raisnier*, voici la figure de cet arbre parce qu'il porte des grappes fort semblables à celles de la Vigne, & qu'il a ses feuilles assez semblables aux siennes, excepté qu'elles sont plus épaisses, plus grandes, & qu'elles ne sont du tout point découpées; le bois de cet arbre est tout tortu comme celui de la Vigne, son fruit est fort bon & fort agréable, il est attaché par grappes le long d'une grappe très semblable au raisin de Vigne, ce qui lui a fait donner le nom de *Raisnier*, & à son fruit celui de Raisin. Ses graines semblent de petites Olives; elles ont un noyau dedans fort semblable. Le goût de ce fruit est un peu aigrelet, il a très peu de chair, mais il est fort sain, & rafraîchissant, ces arbres chargent à rompre de ces sortes de Raisins, ils sont

Raisinier

Page 322



bie
à l
vai
mi
des
bea
fen
qu
on
arb
Pe
tai
ci
te
de
fés
les
qu

ce
le
fin
no
R
O
fer
aig
foi
ge

ler.

bois :

ent

que

uits :

i se :

an-

-

us ,

mes :

Ba--

au-

om-

in-

qui :

lar-

fec-

cine :

rtes :

Ro-

a fi-

cou-

s da-

uë ,

p'el-

voici :

pour :

tifie :

te la :

Je :

ne :

Gingembre



ont t
On
ne g
de tre
quanc
qu'il
suffra
ger.
On
des G
de C
manes
res fi
pé, c
genb
vient
liniqu
tion.
n'est
& lo
seaux
gure
chée
vanta
par t
le a
la F
veu
l'est
seme

sont très communs le long de la Mer.

On trouve en revanche dans les bois une grande quantité d'arbres qui portent de très bons fruits à manger, de sorte que quand on connoît le Pais, & les fruits qu'il porte, on trouve par tout dequoi se rafraîchir, & même se nourir sans danger.

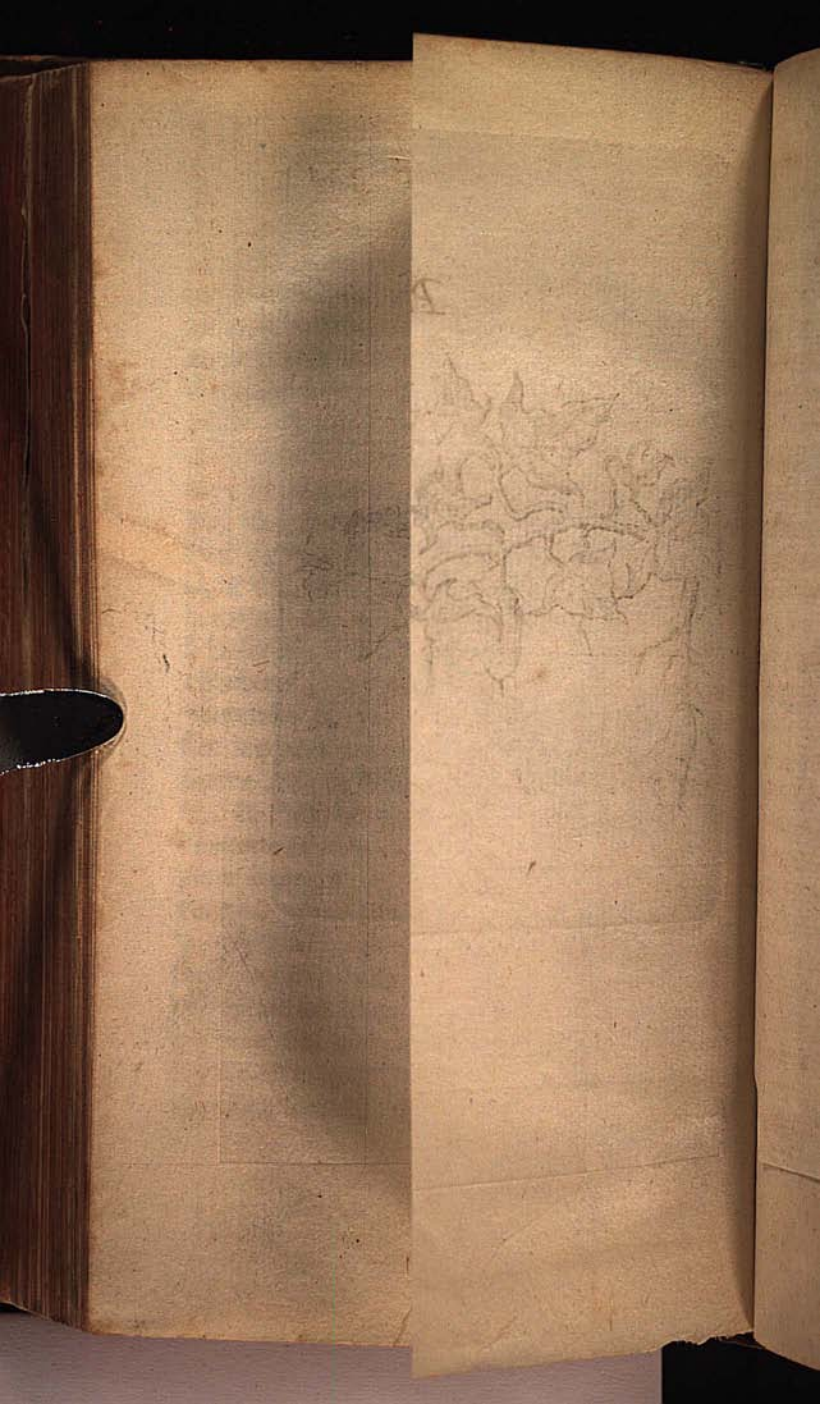
On trouve dans ces bois des *Acajous*, des *Goyaviers*, des *Curasols*, des *Pommes de Cannelle*, des *Figues* du Pais, des *Bananes*, des *Patates*, des *Ignames*, & autres fruits, auxquels on n'est point trompé, quand on les fait connoître, du *Gingembre* qui est une espèce d'épicerie qui vient dans les Iles: mais surtout à la *Martinique* & à la *Guadeloupe* dans sa perfection. La plante qui produit cette racine n'est pas fort haute, elle a les feuilles vertes & languettes comme celles des petits *Roseaux*, la racine de cette plante a quasi la figure d'une main qui a plusieurs doigts, couchée entre deux terres. Je n'en dirai pas davantage, parce qu'elle est assez connue, par tout où elle est transportée, après qu'elle a été séchée. Le *Gingembre* dont voici la Figure, a de très bonnes qualitez pourveu qu'on en use modérément; il fortifie l'estomac, chasse les vents, il excite la semence, & l'appetit, résiste au venin. Je

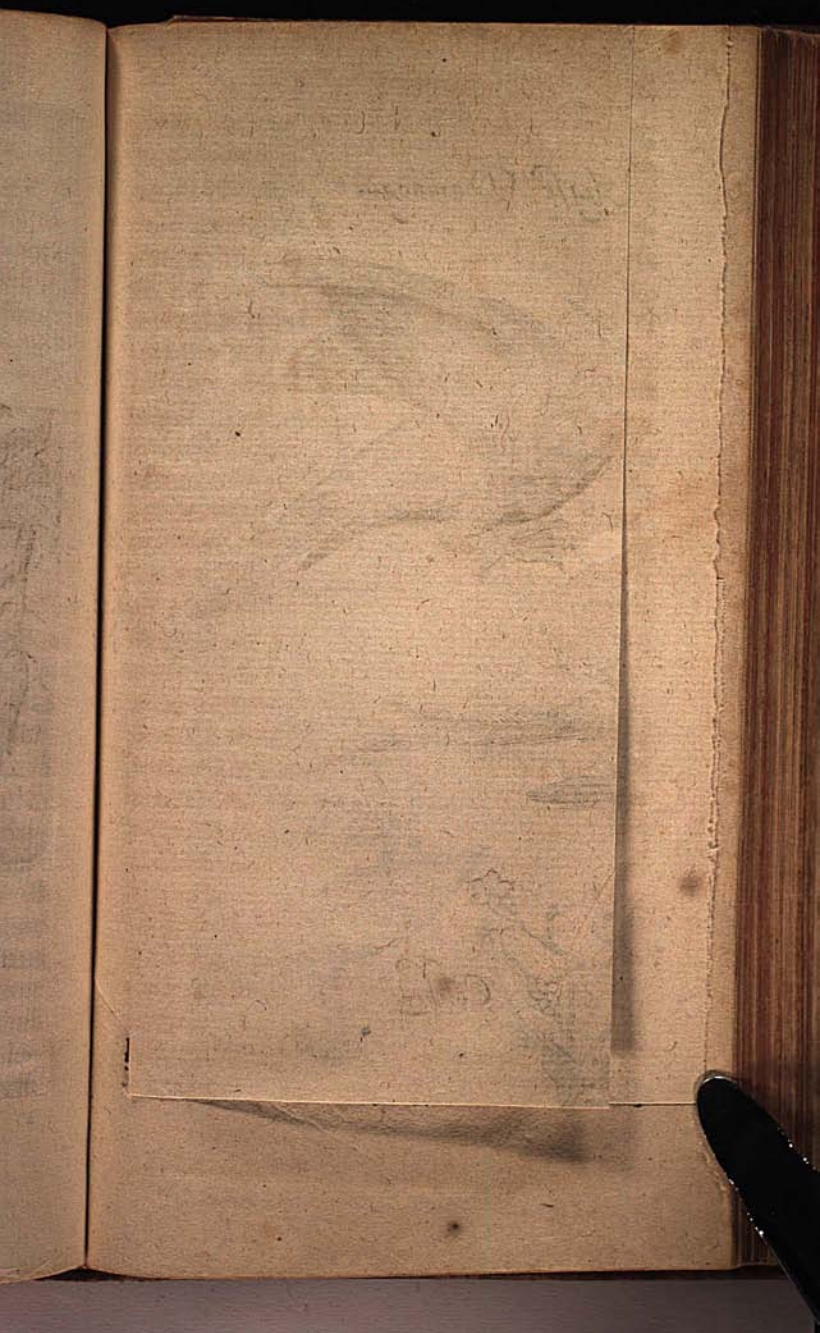
324 *Voyages aux Côtes de Guinée*
ne fai s'il a les mêmes qualitez, quand il a
été séché.

La *Patate* est une excellente racine
d'un goût de noisette, & d'une fort bon-
ne qualité pour la santé, elle court sur terre
quasi comme un pampre de Vigne, &
multiplie beaucoup, quand elle se trouve
dans une terre légère, médiocrement hu-
mide, & un peu labourée; elles sont de
différente couleur; sur le même pié, il y
en a de blanches, de rouges, de violet-
tes, de jaunes, de marbrées, mais toutes
sont également bonnes, pourvû qu'elles
aient cru dans un terroir tel que j'ai dit;
la manière de les faire cuire, la plus propre
à la santé, est sous la cendre, ou sur les
charbons, car pour lors elles sont moins
venteuses & par conséquent plus saines.
On les peut preparer avec du beurre, du
Sucre, de la Muscade, ou de la Canel-
le, & c'est un manger délicieux, quand
l'extrémité des pampres est tendre on les
peut manger en salade en forme d'as-
perge, vous pouvez voir sa figure dans
la planche. A tous ces avantages il
faut joindre ceux des Oiseaux qui sont
en quantité dans les bois dont les uns
portent des nouvelles au loin, tels sont
ceux qu'on appelle *Fregates*; ils sont ainsi
appelez à cause de la fermeté & de la le-
gèreté

Patate







Le Flamant.



L'Aigle Dorinogue.



Grand Gosier



Poule Pintade.



Colibri



Poule d'eau

gereté de leur vol. Ces Fregates vont quelquefois jusqu'à deux ou trois cens lieues en Mer, quand on les voit revenir, on a accoutumé de dire, il arrivera bientôt quelque Vaisseau. Il y a une autre espèce d'oiseau qui s'appelle Paille en cul, parce que quand on le voit voler dans l'air il paroît n'avoir qu'une paille dans le derrière. L'Hirondelle de l'Amerique, est en tout semblable à celle de l'Europe, hormis en son bec, qui est crochu comme celui d'un perroquet, & ses piés qui sont semblables à ceux des Canards. Quelques uns de ces oiseaux recréent par leur chant, les autres nourrissent de leur chair, comme les Grives, les Ramiers, & plusieurs autres qui se trouvent le long de la Mer; il y a une très grande quantité de Merles: mais qui ne sont bons à manger, ni propres à chanter; il y a une espèce de Rossignol, & plusieurs autres petits Oiseaux qui chantent continuellement dans les bois. Voici les Figures de divers de ces Oiseaux.

Tous ces Oiseaux ont une si grande antipatie pour les serpens, que lors qu'ils en voient quelqu'un sur quelque branche d'arbre, où ils montent souvent, ou bien par terre, le premier qui les voit fait un certain cri, qui attire les autres auprès de lui, & ils font tous un tel bruit, & un tel

tintamarre en voltigeant perpetuellement, qu'ils font connoître infailliblement qu'il y a là un serpent.

Ce cri des Oiseaux sert de marque pour aller à la Chasse du serpent, après lequel on court pour le tuer. Il n'y a point de Perroquets ni de Singes dans la *Martinique* que ceux qu'on y porte des Iles voisines. Les Caraïbes de la *Dominique* y en apportent quand ils y viennent. Cette Ile de la *Dominique* est toute occupée par ces Caraïbes, qui sont particulièrement amis des François. On ne retire pas grand chose de chez eux; si ce n'est qu'on y va couper du bois dont toute cette Ile est couverte, parce que ces Sauvages, qui vont tout nus, sans honte ni pudeur, ne cultivent point leurs terres, comme les Européens; ils se contentent du peu de terre qui est nécessaire pour faire venir du Manioc, des Patates, Ignames, Figues, &c. les autres fruits se trouvent dans les bois, comme à la *Martinique*; ils habitent dans des cases faites de nates, ou de joncs, ou de branches d'arbres; le lieu où ces cases sont placées s'appelle *Carbet*. Ils sont gros & gras, bien faits, & robustes, ils ont la peau rougeâtre, & les cheveux longs & noirs; pour armes principales ils ont la flèche, dont ils se servent fort adroi-

tement; la blessure de ces flèches est pour l'ordinaire mortelle, parce qu'ils les empoisonnent avec le lait de *Maobelinier*; ils sont fort jaloux de leurs femmes, qu'ils menent toujours avec eux, aussi bien que leurs enfans, quand ils vont en Voyage. L'île de la *Dominique* est à douze lieues de la pointe du Nord de la *Martinique*, elle peut avoir en tout huit ou neuf lieues de longueur, & deux ou trois, en quelques endroits quatre de largeur, elle est assez hachée & paroît comme si elle étoit deserte; elle n'est éloignée de la pointe du Sud de la *Guadeloupe* que d'environ neuf ou dix lieues.

L'île de la *Guadeloupe* qui appartient aux François est très belle, & d'une aussi grande étendue que la *Martinique*. Elle a même quelques avantages au dessus d'elle, les viandes, & les eaux y sont beaucoup meilleures. L'air y est plus sain, & moins chaud, les Sucres qui y viennent sont plus blancs & plus estimés que ceux de la *Martinique*. Il y a dans le milieu de l'île une haute & grosse Montagne, qui jette des flâmes, & de la cendre de souffre à plus d'une lieue aux environs. C'est pour cela qu'elle a été apellée la *Souffrière*; le sommet de cette Montagne est le plus souvent dans les nues, les grains de pluie vien-

viennent aussi ordinairement de ce côté-là. Ils sont quelquefois si abondans que l'on voit courir l'eau de plus de cinq lieues du haut de la Montagne, ce qui fait extrêmement grossir les Rivières qui sortent de son pié, & si subitement, qu'il y a eu plusieurs personnes qui ont été surprises au milieu des Rivières qu'elles traversoient, par l'abondance des eaux qui faisoient déborder les dites Rivières au milieu desquelles elles ont péri. Du côté de l'Ouest de cette Ile il y a une Fontaine qui s'appelle la *Fontaine Bouillante*: elle est dans la Mer, & couverte de plus d'un pié d'eau par dessus. On la voit sortir de Terre à gros bouillons, & elle est si chaude qu'on y peut faire durcir des œufs, à l'endroit qu'elle sort de la Terre; l'eau de cette fontaine est très propre pour guerir l'Hidropisie, & toutes les maladies qui proviennent de cause froide. A plus de cent pas de la Mer, quand on remue la terre ou le sable, il sort de l'eau qui fume, & on ne peut marcher dessus, tant elle est chaude. Cette fontaine est éloignée de plus de trois lieues de cette Montagne.

La *Guadeloupe* est fort sujette aux Tremblemens de terre, & les Ouragans y sont beaucoup plus violens qu'à la *Martinique*,
 elie

elle est arrosée de quantité de Rivières dont l'eau est très bonne ; l'endroit le plus considerable est la Basse terre qui est le lieu de la résidence du Gouverneur. Il demeueroit autrefois dans un Château très fort & très bien bâti, mais qui est aujourd'hui presque tout demoli. Cette Ile produit les mêmes fruits que la *Martinique*, & d'un meilleur goût. Ce qu'il y a de particulier, est qu'il n'y a aucun serpent, & qu'ils n'y peuvent pas vivre. J'ai oui dire à un ancien habitant, que les Sauvages pour se venger de ce qu'on les avoit chassés de leur Ile, en avoient apporté à plusieurs fois différentes, pour nuire aux François ; mais que du moment que ces insectes furent posez à terre qu'ils creverent tous, ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il n'y en a point. Il y a beaucoup de Scorpions, dont la piqueure n'est point dangereuse, non plus que celle des Bêtes à mille piez ; les Habitans vivent dans cette Ile d'une fort grande union & avec beaucoup de franchise, & beaucoup plus d'aisance & de liberté qu'à la *Martinique*. Les Etrangers y sont très bien venus, & y sont reçus avec beaucoup de cordialité, & y sont aussi libres, que s'ils étoient chez eux mêmes. Cette Ile comme les autres Iles Françaises seroit un Paradis terrestre,

si elle n'étoit pas tyrannisée par le Clergé; elle a à la vérité l'avantage d'être exempte de serpens: mais elle fourmille de Moines qui sont pires; il y en a de noirs comme des Corbeaux, de blancs & noirs comme des Pies; de tout gris comme des Chahuhans & de gris & blanc comme des Gruës: les premiers sont les Jésuites; les seconds les Jacobins; les troisièmes, les Capucins; & les quatrièmes, les Carmes.

C'est ici le lieu de placer une Jolie petite histoire qui est toute propre à faire rire, & qui est très véritable. Un Moine gris, ou un de ces Hommes à barbe de Bouc, & à cornet d'épices, bon homme de son naturel, mais malin comme un Moine, étant allé en partie de plaisir avec d'autres Moines, chez un Habitant où il vint belle compagnie de Messieurs & de Dames, après avoir bu & mangé copieusement fut pressé de mettre ses voiles au vent, pour fournir à une nécessité à laquelle nul autre ne pouvoit suppléer pour lui. Ne pouvant pas porter le paquet bien loin, parce qu'il lui pesoit trop selon les apparences, il se posta dans un lieu, près de la maison tout rempli de *Crables* *. A peine se fut

* *Crables*, ce sont des Chancres terrestres qui habitent dans des trous qu'ils font dans la terre; dans les endroits où il en y a, ils y font dans une quantité prodigieuse; ils ont des serres tout comme les Chancres, avec lesquels ils pincent tout comme eux.

fut il mis en posture, qu'un de ses animaux, des plus gros, prit avec une des ses grosses serres un certain je ne sai quoi qui pendoit & le serra si vivement, que le pauvre Moine ne put s'empêcher de crier de toute sa force; hommes & femmes coururent au plus vite, ne sachant ce que c'étoit; on fut bien surpris de voir ce pauvre diable de Moine, presque pâmé de douleur, saisi par l'endroit le plus sensible, & cela par un animal qui pince d'autant plus qu'on fait d'effort pour l'ôter; après avoir secoué long-tems la Bête & inutilement, on fut obligé de l'écraser entre deux pierres, après quoi il fut facile de détacher la serre d'un endroit qui n'est pas destiné à la souffrance, dans un Capucin plus que dans tout autre homme; quelles railleries, quels ris, quelle plaisanterie ne fit on pas au sujet de cette aventure, quels bons mots ne dit on pas. Le pauvre Moine tout souffrant qu'il fut, ne savoit comment prendre cette affaire: il se determina à noier sa honte, & son chagrin dans le vin; il se mit à se divertir comme les autres, & il en fut quitte, pour le nom de Pere à la Crable, qui lui a resté depuis. J'ai vu ce Moine qui ne nie pas l'histoire, il étoit jeune, gaillard, & vigoureux quand elle lui arriva.

riva. Il avoua ingénument que depuis cet accident, il n'a jamais posé son paquet qu'il n'ait bien pris garde s'il y avoit des *Crables* aux environs, crainte d'être surpris une seconde fois par un pareil accident.

LES CRABLES, CON- TE D. E. R.

Cette histoire me fait ressouvenir d'une qui arriva en Normandie. On avoit fait présent à un Conseiller d'un panier plein de *Crables* vivantes. Sa femme qui étoit à sa toilette qui n'en avoit point veu marcher & qui avoit oui dire qu'elles alloient de côté fut curieuse de le voir. Elle fit apporter le panier dans sa chambre & en fit mettre une partie à terre. Quand elle eut contenté sa curiosité on les remit dans le panier qu'on porta à la cuisine. Mais comme on n'avoit pas eu soin de conter combien on en avoit mis à terre il en resta quelqu'une que l'on oubliâ. La nuit cette Bête sentant l'odeur fallée de Purine, qui étoit dans le pot de chambre, fut se mettre dans le pot, & la Dame voulant lâcher de l'eau s'accroupit sur le pot de Chambre. La *Crable* qui sentit l'eau chaude qui lui tomboit sur
le

le corps alongea une de ses serres & la prit par son vous m'entendez bien. Le mal que sentit cette Dame lui fit faire un cri qui reveilla son mari. Il voulut aler voir quel mal souffroit sa femme, prit une Chandel-
 le de nuit qui étoit sous la cheminée, & comme il falloit y regarder de fort près, la Crable, qui se tenoit bien attachée, étendant son autre serre elle en prit le Conseiller par le Nez, qui se mit à crier à son tour. Il avoit pourtant tort, car il étoit bien seur, que tant qu'il demeureroit en cet état, cela vaudroit bien l'Anneau de Hans Carvel, pour n'être pas Cocu.

Les Crables qui viennent aux environs des Maisons ne sont pas bonnes à manger, celles qui viennent dans les Bois sont excellentes, il y en a de blanches & de violettes. Ces dernières sentent le musc à pleine bouche. On va à la Chasse de ces animaux pendant la nuit, à la lueur des torches allumées, dans le tems qu'elles vont en foule au bord de la Mer se baigner & pondre leurs œufs, d'où elles se retirent dans le bois avant qu'il fasse jour.

On mange aussi à la *Martinique* & à la *Guadeloupe* les Grenouilles de bois & les Lezards. Ceux qui en ont mangé disent que c'est un morceau très delicat, pour moi j'en'ai pû me resoudre, à en goûter seulement.

lement; ces Lezards sont prodigieusement grands & ces Grenouilles sont aussi fort grosses.

La *Guadeloupe* est partagée en deux par un petit Canal d'eau salée; la partie qui est vers l'Est-Sud-Est s'appelle la *grande Terre*; elle est toute plate, & n'a aucune Rivière: au lieu que l'autre partie qui retient le nom propre de *Guadeloupe* est pleine de Montagnes, & est arrosée de quantité de Rivières.

Les Habitans de la *grande Terre* ont des Citernes pour recevoir l'eau du Ciel. Ceux qui n'ont pas de quoi avoir de Citerne, font des trous en terre pour recevoir l'eau, ils sont souvent exposez à la boire mauvaise & puante. Le Sucre qui vient à la *Guadeloupe* est bien différent de celui de la grande terre. Celui de la *Guadeloupe* devient blanc comme neige, & l'autre ne peut pas devenir bien blanc. C'est pourquoy ils le vendent comme il sort de la batterie * après lui avoir fait égoutter son Sirop; ils appellent ce sucre, du sucre brut; cette grande terre cependant est fort peuplée, & les Habitans s'y divertissent

* Batterie est le nom qu'on donne à la Chaudière où se fait la dernière cuisson du Sucre; en le tirant de cette chaudière, on le met dans les Formes de terre quand on veut le blanchir, ou dans des Barriques quand on le veut laisser brut.

à charmer ; ils sont continuellement en régal les uns chez les autres.

Marie Galante est une petite Ile au Sud de la *Cabesterre* de la *Guadeloupe* ; elle a tout au plus dix ou douze lieues de tour ; elle est entrecoupée de petites Montagnes , & produit beaucoup de Tabac.

Les François ont plusieurs autres Iles ; mais elles ne sont pas habitées , comme *Sainte Croix* , *Ste. Alouise* ou les autres qui sont habitées n'ont rien de considérable ; comme *Saint Martin* , dont ils n'ont que la moitié , l'autre appartenant aux Hollandois , *Saint Barthelemy* , la *Desirade* , la *Grenade* , les *Saintes*.

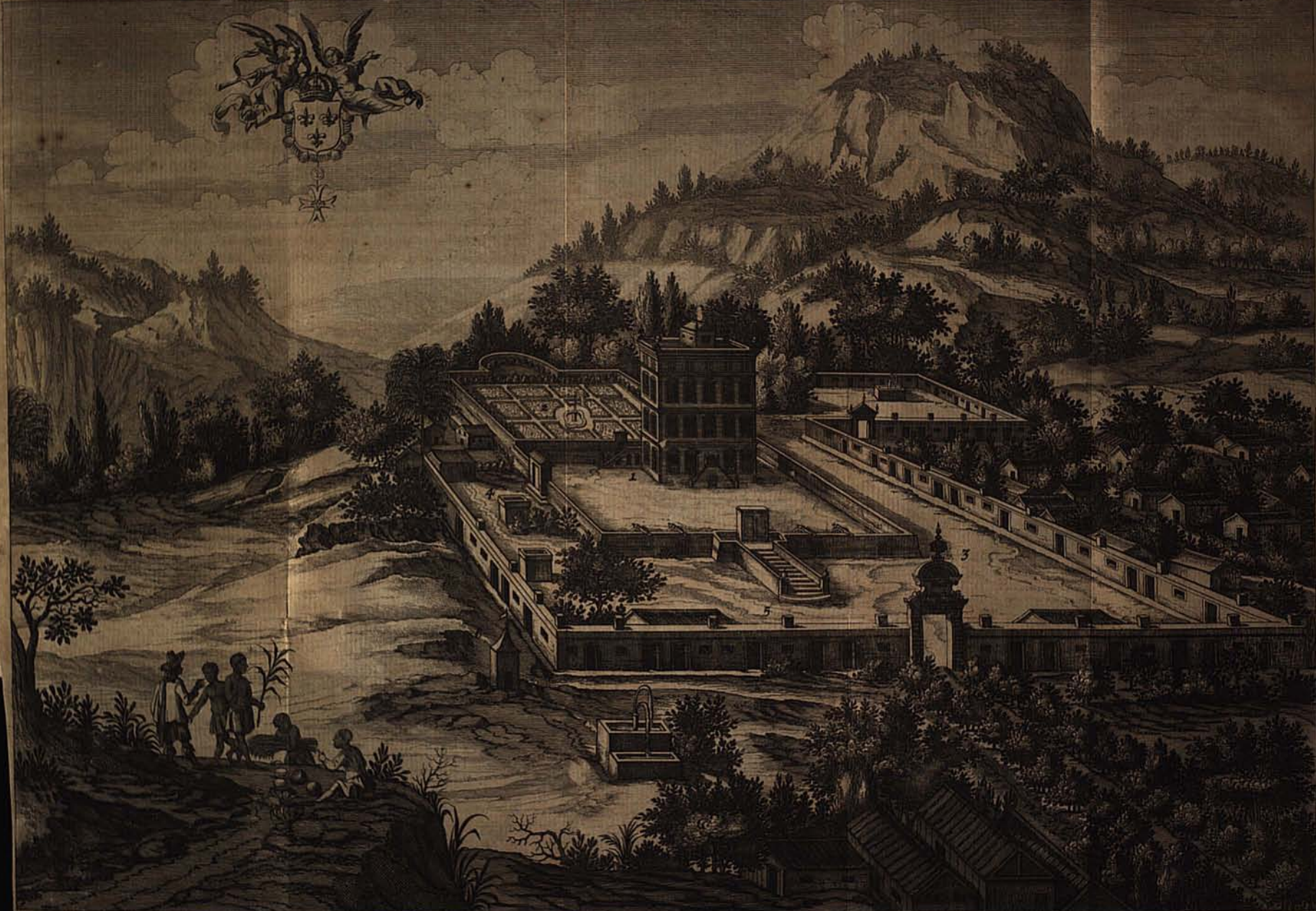
Saint Christophle qui appartient aujourd'hui toute entière aux Anglois par le traité d'Utrecht , est une de plus jolies , des meilleures , des plus fertiles Iles qu'il y ait dans tout cet Archipel , quoiqu'elle n'ait tout au plus que vint ou vint & cinq lieues de circuit : l'air y est si temperé que ses habitans la nomment aujourd'hui l'Ile douce , ce qui la rend un des plus agréables séjours de toute la Zone Torride.

On conte des fables au sujet du nom qu'on lui a imposé ; il y en a qui disent qu'elle a pris ce nom d'une des Montagnes qui y sont , qui porte sur sa croupe , com-

comme sur l'une de ses épaules, une autre plus petite Montagne, à la façon que l'on peint *Saint Christophe* portant notre Seigneur : mais ce nom lui a été donné par celui qui l'a decouverte. Ce fut *Christophe Colomb*, qui la trouva si agréable & si belle, qu'il voulut qu'elle portât son nom. Cette Ile est relevée dans son milieu par de très hautes Montagnes, d'où coulent plusieurs Ruisseaux, qui s'enflent quelquefois si promptement par les pluies qui tombent sur les Montagnes, sans qu'il pleuve ailleurs, qu'on est souvent surpris par ces Torrens.

Depuis le pié des Montagnes toute la terre de cette Ile s'étend par une pente douce jusqu'au bord de la Mer, & est par tout cultivée, & remplie d'alées d'*Orangers* & de *Citronniers*; au milieu de chaque habitation, on voit de très belles Maisons couvertes de tuiles rouges, & plombées qui font une très belle perspective. Voici la description du Château qui appartenoit autrefois au Général François, & qui est aujourd'hui en la possession du Général Anglois, aussi bien que toute l'Ile. Le Lecteur curieux pourra voir que dans les Pais les plus reculez, situés dans la Zone Brulante, il y a pourtant des charmes, & des agrémens qui ne peuvent se trouver dans l'Europe.

Saint



1. Le Chateau. 2. Le Jardin. 3. La Basse cour. 4. La Chapelle et les Offices. 5. Les Escuries. 6. La Tour des munitions. 7. La Ville d'Angole.

Saint
gent aux
Saint Eu
pas fix
dans la
de terre
au plus
rence.

Après
Vierges
chipel d
fort peti
tres par
deux d'h
la partie
les Danc
le que
Saint TH
étenduë
fertile;
toutes le
& d'exco
voir dix
Château
située l'E
qui y fo
leur à un
& les Fr
us du m
de la co

Saint Eustache, & *Saba* qui appartiennent aux Hollandois sont si petites, que *Saint Eustache* qui est la plus grande n'a pas six lieuës de tour, & *Saba* ne paroît dans la Mer que comme une simple Mote de terre, qui n'a pas plus d'une lieuë ou au plus une lieuë & demie de circonference.

Après *Saint Eustache* on trouve les Iles *Vierges*, qui forment elles seules un Archipel de plus de deux cens Iles, toutes fort petites, & separées les unes des autres par de petits Canaux: il n'y en a que deux d'habitées, une par les Anglois vers la partie du Sud de ces Iles, l'autre par les Danois vers la partie du Nord. Celle que les Danois possèdent, s'apele *Saint Thomas*. Elle n'est pas d'une grande étendue, mais elle est toute jolie & très fertile; elle produit le meilleur Sucre de toutes les Iles, de très beau & bon Coton, & d'excellent Tabac; elle peut bien avoir dix lieuës de tour, elle a un fort bon Château pour sa defense, dans lequel est située l'Eglise des Danois, les Hollandois qui y sont en assez grand nombre ont la leur à une portée de pistolet du Château, & les François en ont une un peu au dessus du milieu du Bourg, sur le penchant de la coline. Ce Bourg est assez grand,

P

très

très joli, & bien bâti, n'a qu'une double rue, où il peut y avoir quatre à cinq cens maisons. Ce Bourg est situé dans le fonds d'une Baye qui forme un demi cercle. Cette Baye est presque toute fermée de petites Montagnes, qui forment une entrée vers la partie de l'Ouest d'une petite demi lieuë de large : les Vaisseaux vont mouiller dans le fonds d'un Cul de sac, tout entouré de Montagnes, où ils sont en toute sûreté, comme dans un bassin. Il y a bien une centaine de Plantages sur cette Ile & six cens Habitans, sans conter les Esclaves. On y vit de la manière du monde la plus aimable, avec beaucoup de cordialité, & de familiarité ; la seule Religion Protestante y est permise ; le peu de Catholiques qu'il y a n'a point l'exercice libre de sa Religion. Tous les fruits qui croissent dans les autres Iles, croissent dans celle-ci, le *Mays*, les *Figues*, les *Bananes*, les *Ignames*, les *Patates*, les *Laitues*, les *Choux* : les *Oranges* & les *Citrons* y sont rares, ce qui ne doit pas être attribué au deffaut du terroir, mais à la négligence des habitans qui n'en ont pas planté, car le terroir y est aussi bon pour le moins que dans les autres. Je puis même dire meilleur, car je n'ai point vû dans les autres Iles de si bel-

les

les Cannes que celles qu'elle produit; les animaux y sont en assez grande abondance, bœufs, vaches, moutons, cabrits; il y a des perroquets dans les bois, le poisson y est plus abondant que dans les autres Iles, & meilleur. Enfin cette Ile dans sa petitesse a tous les avantages des plus grandes, excepté l'eau douce, dont elle est entièrement privée, mais à la place, on y a en abondance de l'eau de Citerne. Il n'y a point de Maison qui n'en ait une, dont l'eau ne sert que pour la cuisine, & la table; il y a d'ailleurs quantité de puits, dont l'eau est un peu âcre, mais qui est très propre pour blanchir, & pour les autres nécessitez du ménage. Pendant le séjour que j'ai fait dans cette Ile, qui n'a été que de trois mois, il y a eu un Tremblement de terre très violent, qui donna trois secousses bien rudes; il arriva le dernier de Juillet 1716; il y eut aussi un Ouragan qui arriva le dernier jour d'Août, & qui fit beaucoup de mal aux Cannes & aux Corons.

L'Ouragan pour l'ordinaire rompt & brise les Cannes, & souvent les arrache toutes entières. C'est quelque chose de triste de voir le ravage que fait ce vent terrible, & épouvantable. Les Campagnes en sont presque entièrement détruites; il ar-

rache les arbres les plus forts; il renverse les Maisons les mieux bâties, quand il est fini on diroit que le feu a passé par tout, les arbres paroissent comme grillez. Ce vent pousse la Mer avec une si grande violence contre les Rochers qui sont à la Côte, que les gouttes d'eau s'élèvent si haut qu'elles atteignent presque jusqu'au haut de la Montagne, & en si grande quantité, qu'elles semblent des Nuages épais fondans en pluie. Comme cette eau est salée, parce qu'elle vient de la Mer, elle brûle toutes les feuilles des arbres sur lesquels elle tombe, d'une telle manière qu'on diroit que le feu y a passé.

Le Vaisseau d'un Capitaine nommé Van herman eut un sort bien funeste, Il parut à la vuë de l'Île, la veille de cet Ouragan: Comme il fut sur le point d'entrer dans la Baie, dont l'ouverture regarde le Sud, le vent qui avoit erré d'un côté & d'autre sauta tout à coup au Nord; il courut plusieurs Bords, mais inutilement, car le vent calma tout à coup, sur les six heures du soir, ce qui l'obligea de mouiller à l'embouchure de la Baie. Les Passagers qui étoient dans ce Vaisseau eurent par bonheur pour eux le tems de descendre à terre. Le tems & la Mer devinrent si calmes que plusieurs personnes & moi, qui

qui étions
gens qui
voit des r
qui form
est un trè
point tron
vent de
Vaisseau
les dix ou
bligé d'en
la nuit v
né, le v
comme c
gans, ce
côté & d
plusieurs
les Voiles
laisse à
Matelots
freuse co
horribles
plus obsc
vent fol
se voient
ment, san
étant env
lles, & c
Cepen
tout ce
parut be

qui étions ensemble, dimestous, voila un tems qui sent l'Ouragan, joint qu'il s'élevait des nuages noirs du Côté du Nord qui formoient des yeux de Bouc, ce qui est un très mauvais signe : nous ne fûmes point trompez, ce Calme fut suivi d'un vent de Nord violent qui fit chasser le Vaisseau du Capitaine Van herman. Dès les dix ou onze heures du soir, on fut obligé d'en filer les anchres jusqu'au bout, la nuit vint obscure, comme un four fermé, le vent sautant d'un côté & d'autre, comme c'est la coutume dans les Ouragans, ce pauvre Vaisseau fut poussé d'un côté & d'autre au gré du vent, toucha plusieurs fois sur des Roches sous l'eau, ses Voiles furent emportées, enfin je vous laisse à penser le triste état des pauvres Matelots qui se trouvent dans une si affreuse conjecture, durant une des plus horribles tempêtes, dans les ténèbres les plus obscures, agitez, & poussez par un vent fol qui court de tous côtez, & qui se voient sur le point de perir à tout moment, sans esperance d'en pouvoir réchaper, étant environnez de toutes parts de petites Iles, & de Roches dessus & dessous l'eau.

Cependant ce pauvre Vaisseau soutint tout ce mauvais tems jusqu'au jour, qui parut beaucoup plus tard qu'à l'ordinaire

par l'épaisseur des nuages , & leur extrême bassesse ; le Capitaine pour éviter de perir corps & biens , donna le plus heureusement du monde dans un enfoncement , qui est entre deux pointes , toutes couvertes de Roches , où il auroit péri sans ressource , s'il en avoit touché une de quelque côté que ce fût ; il passa tout près d'une de ces Roches & alla s'échoïer l'épéron dans le sable. La Mer étoit si grosse qu'elle passoit par dessus son derrière , & qu'elle le porta deux cent piés pour le moins plus haut qu'un Vaisseau bien moins gros n'auroit pu aller dans un autre tems.

Le Capitaine & un Moussé eurent le courage de porter à terre au milieu des Vagues une amarre pour attacher le Vaisseau à un pié d'arbre , afin que la Mer ne l'entraînât pas au large au retour de la Vague : il tint bon là , mais il s'ouvrit , & remplit d'eau dans son fonds de Cale ; presque toutes les Marchandises furent gâtées par l'eau de la Mer ; tout l'Equipage se sauva , hormis deux hommes qui voulurent aller à terre , craignant de perir en restant sur le Vaisseau , mais ils se noyèrent en voulant se sauver.

Ils ne furent pas les seuls , cinq hommes qui étoient allés à terre dans la Chaloupe , dans le tems que le Vaisseau étoit

étoit enco-
Ouragan
gurent ja-
les par l-
de Saint
Roche au
pe renver
hommes
étoit plus
qui eurent
le sauve-
se soutien-
dre garde
Navire d-
jours plu-
ter à la l-
pour le
ce. Or
vie , la f-
le Vaisse-
donne : c-
qui ne se-
pour mo-
férentes
bien trou-
Vaisseau
riences q-
point con-
puisque
mieux le

étoit encore à l'anchre, ayant été surpris de l'Ouragan avant que d'être arrivez à Bord, ne purent jamais le rejoindre, & furent poussés par le vent à plusieurs lieues de l'Île de *Saint Thomas*, & furent périr sur une Roche au milieu de l'eau, où la Chaloupe renversa sans dessus dessous, & les cinq hommes furent noyez : le sort de ceux-ci étoit plus à plaindre que des deux autres, qui eurent tort de se jeter à la Mer pour se sauver à terre, tandis que le Vaisseau se soutenoit. C'est à quoi il faut bien prendre garde, il ne faut jamais abandonner le Navire dans un mauvais tems, on est toujours plus sûrement dessus, que de se jeter à la Mer, on a toujours assez de tems pour le faire quand le Vaisseau s'enfoncé. Ordinairement le desir de sauver sa vie, la fait perdre à ceux qui abandonnent le Vaisseau avant que le Vaisseau les abandonne: ce petit avis pourra être utile à ceux qui ne se sont jamais trouvez à pareille fête; pour moi qui me suis trouvé par trois différentes reprises en pareil danger, je me suis bien trouvé de demeurer ferme dans le Vaisseau, étant convaincu par les expériences que j'en ai faites que l'on ne doit point conter sur la science qu'on a de nager; puisque j'ai vû que ceux qui savoient le mieux le faire, ont péri les premiers dans

de pareilles occasions ; l'art de nager ne peut guères servir au milieu des flots, qui contiennent autant de sable que d'eau, qui s'élèvent extraordinairement, qui se brisent les uns contre les autres, & s'entrechoquent de toutes parts ; il n'y a point de force capable d'en soutenir la violence & de se faire au travers un passage, qui puisse conduire en lieu de sûreté ; de mille il ne s'en sauve pas six. Ce Vaisseau soutint, toute la fougue de l'Ouragan, sans en être brisé, & cela, tant parce qu'il étoit tout neuf, que parce qu'il se fit un lit dans ce sable, dans lequel il s'enfonça de plus d'un tiers, ce qui le soutint ; mais on a jugé qu'on ne pourroit jamais l'en relever.

Voilà le plus grand malheur auquel cette Ile, aussi bien que toutes les autres qui sont dans ce Continent, soient sujettes. D'ailleurs c'est un des plus aimables séjours qu'il y ait dans toutes les Iles qui forment l'Archipel de l'*Amérique*. Toutes les Nations voisines y viennent commercer, les Hollandois, les Anglois, les François, les Espagnols, les Portugais. Le Port est ouvert à tous ceux qui veulent y aller, tous les Etrangers y sont bien venus, & y sont traités d'une manière très

très amiable, & très honête, ce qui les invite à y retourner avec plaisir.

J'ai vu dans l'Ile de *Saint Thomas* des Oiseaux que je n'ai point vus dans les autres, on les nomme *Flamands*.

Ces Oiseaux sont gros comme un Coq d'inde; ils ont le plumage d'un rouge clair, le cou extrêmement long & menu, la tête comme celle d'un oye, & le bec deux fois plus long & recourbé en dedans, ce qui fait qu'ils ne peuvent rien prendre avec le bout, comme les autres Oiseaux, mais qu'ils sont obligez, quand ils veulent ramasser le grain qu'on leur jette par terre, de le passer adroitement à droit, & à gauche sur la superficie de dessus, avec laquelle ils le ramassent d'une manière à faire plaisir à voir. Ils ont les jambes d'une aune de haut, & fort minces, & les cuisses fort longues. Dans son total cet Oiseau est fort beau à voir, les plumes de sa queue sont fort courtes; c'est un Oiseau qui mérite d'être présenté à un Prince.

Le Mâle aime extrêmement sa femelle; il paroît avoir pour elle de la crainte & du respect; il semble qu'il lui obéit & qu'elle est la maitresse; ils sont inséparables l'un de l'autre. Je ne sais point si ce n'est pas pour ces raisons qu'on lui a donné le nom de *Flamand*, parce que la Femelle

est la maîtresse, & que le mâle a pour elle toutes les complaisances dont un animal privé de raison est capable.

J'ai vû aussi dans l'Ile de *Saint Thomas* un espèce d'Oiseau qui a quelque chose de fort particulier. Il s'appelle *Tokan*. Il est de la grosseur d'un pigeon & n'a pas les jambes plus hautes ; son plumage est d'un gris fumé , d'un violet obscur , mêlé de quelque peu de blanc ; son bec est quelque chose d'extraordinaire à voir ; il est aussi long que tout son corps , & beaucoup plus gros que sa tête. Il a bien la moitié de la grosseur de son corps au moins : c'est un plaisir de le voir marcher, on diroit que le bec doit emporter le corps , & qu'il pèse beaucoup plus. Il y a aussi dans cette Ile comme dans toutes les autres un autre espèce d'Oiseau qu'on appelle *Grand Gofier*. Ce nom lui a été donné à cause de l'étendue & de la profondeur de son Gofier ; l'Oiseau est un peu plus gros qu'une grosse Canne, d'un gris cendré , il a les plumes de dessous le ventre tachetées de blanc. Cet Oiseau est insatiable ; il mangeroit quinze livres de viande sans être sol , & les placeroit dans son gofier, tant il est grand , je ne puis mieux le comparer qu'à une des trente six poches de ces hommes à barbe de Bouc, à Cornet à épices , nommez Capucins. Cet

uinée
a pour elle
animal pri-

ent Thomas
ue chose de
n. Il est de
as les jam-
e est d'un
, mêlé de
est quelque
il est aussi
coup plus
oitie de la
: c'est un
que le bec
pèse beau-
lle comme
èce d'Oi-
Ce nom
uë & de la
eau est un
ne, d'un
dessous le
Oiseau est
livres de
eroit dans
e ne puis
trente six
de Bouc,
Capucins.
Cet

Cette espèce monstrueuse d'hommes a une poche qu'ils nomment l'abîme, parce que comme un gouffre, on ne peut jamais la remplir, & que plus on y met plus on y peut mettre, veu qu'elle s'étend & s'élargit toujours. Ils y mettent dedans pain, viande, pâté, fromage, biscuit, ail, oignons, salades, roti, bouilli, fricassé, dans une quantité capable de charger un âne, encore n'est elle pas pleine, il en est de même du gosier de ces Oiseaux, qui pour cela sont appelez *Grands Gofiers*: je crois aussi qu'on pourroit appeller ces Moines hydeux, Moines à la grande poche, au gouffre de gourmandise, & à l'abîme de mangeaille; ou par une comparaison toute naturelle, au *Grand Gofier*. On mettroit bien dans le gosier de cet Oiseau un grand seau d'eau, il est très desagréable à voir.

On voit quelquefois dans cette Ile une sorte de gros Oiseau, qu'on appelle *Aigle d'Orinoque*, tant parce qu'il a la grosseur & la figure d'une Aigle, que parce qu'il vient de cette partie Méridionale de l'*Amerique*, qui est arrosée de la grande Rivière d'*Orinoque*: tout son plumage est d'un gris clair, marqueté de taches noires, l'extrémité de ses ailes & de sa queue est bordé de jaune. C'est un Oiseau de proie, qui se repaît des autres Oiseaux. Il y a une

chose remarquable en cet Oiseau ; c'est qu'il n'attaque jamais ceux qui sont foibles & sans défense, & qu'il ne se ruë point sur ceux qui en ont comme lui tandis qu'ils sont à terre, ou posez sur quelque branche ; mais il attend qu'ils aient pris l'essor, afin de les combattre en l'air avec un avantage égal. J'ai parlé ailleurs de la *Poule Pintade*.

Il y a auprès de l'Île de *Saint Thomas* une Île qui appartient aussi à la Compagnie de *Danemark* ; elle s'appelle, *Saint Jean*. Elle est d'une plus grande étendue que *Saint Thomas*, dont elle n'est séparée que par un Canal de deux lieues tout au plus de large ; elle est toute couverte de bois, je ne fai d'où vient qu'elle n'est pas encore habitée. J'ai oui dire par des personnes qui y ont été que le terrain de cette Île étoit très bon, & qu'il y avoit de fort bons Havres. On trouve à l'Île de *Saint Jean* une espèce de *Poules d'eau*, qui ont un plumage ravissant ; elles sont de la grosseur d'un *Pigeon* ; mais elles ont le bec beaucoup plus long, & les cuisses plus hautes ; leur bec est d'un beau jaune, les jambes, & les piés d'un rouge fort vif ; les plumes du dos, des ailes, & de la queue sont d'un incarnat luisant, entremêlé de vert & de noir, le dessous des ailes, & du ventre

tre, est d'un jaune doré, le col & le poitrail est enrichi du mélange agréable de tout autant de vives couleur qu'il y en a en tout leur corps ; elles ont la tête menue, les yeux brillans, & au dessus de la tête une huppe tissuë de plusieurs petites plumes, qui sont aussi émaillées de diverses belles couleurs. Quelque belles que soient ces *Poules d'eau* le *Colibri* l'emporte sur elles & sur tous les autres Oiseaux, non pas en grandeur, car c'est le plus petit de tous les Oiseaux : mais par sa beauté, par sa bonne odeur & par sa manière de vivre.

Cet Oiseau est si petit, qu'il y en a qui ne sont pas plus gros qu'un *Hanneton* ; ce petit Oiseau a les plumes d'une finesse, & d'une délicatesse inconcevable ; le plumage de son petit col, de son dos & de ses ailes représente les couleurs de l'Arc en ciel, le ventre & le dessous des ailes est d'un jaune doré, leur petit poitrail est d'un rouge si vif, que d'un peu loin on croiroit que ce seroit un escarboucle ; ses cuisses sont d'un vert d'Emeraude, son bec & ses piés sont d'un noir d'Ebène, sa tête est d'un vert naissant, ses deux petits yeux brillent comme deux petits diamans, le Mâle a dessus sa tête une petite hupe en forme d'aigrette, qu'il élève & abaisse comme il

lui plaît, cette hupe est composée de toutes les différentes couleurs qui émaillent ce petit corps, qui est assurément un prodige de la nature. Ce petit Oiseau a le vol vite, & fort précipité qui fait un petit bruit raisonnant par le doux battement de ses ailes.

Ce petit aimable Oiseau joint à ces belles qualitez une odeur des plus douces, & des plus exquisés; il repend une sôuvee odeur d'ambre & de musc les plus fins, & ce qu'il y a de bien particulier, c'est qu'il ne se nourrit que de rosée, qu'il retire de dessus les fleurs. Ce petit & charmant Oiseau fait ordinairement son nid sous une feuille d'*Abricotier*, d'*Oranger*, ou de quelqu'autre arbre touffu, & de bonne odeur; il est tout au plus de la grosseur d'une moitié de coque de noix; j'en ai vû d'une structure admirable, la femelle ne pond pour l'ordinaire que deux œufs.

Il y a dans le Port de *Saint Thomas* une chose très préjudiciable aux Vaisseaux, c'est une très grande quantité de vers qui piquent le bois, & y entrent dedans, le rongent, & le percent de part en part, & mettent souvent des Vaisseaux hors d'état de faire Voïage, à moins qu'ils ne soient bien radoubez & bien carenez avant de partir. Cette incommodité n'est pas
par-

particulière à *Saint Thomas*, tous les Ports qui sont renfermez comme celui de cette Ile sont sujets à la même incommodité. Le Port de *Fort Roial* de la *Martinique* en est aussi tout rempli, il en est de même dans les autres Iles. Le Vaisseau dans lequel je suis venu de *Saint Thomas* en *Europe* en étoit percé. Je ne le savois point, car je ne me serois pas embarqué dessus, il nous a falu pendant toute la traversée avoir continuellement la pompe à la main, & c'est un espèce de miracle que ce Vaisseau n'a pas peri, après qu'il a été entièrement dechargé, & qu'on l'a mis sur le côté pour le carener, il y avoit dequoi faire dresser les cheveux en voyant l'état où ces vers l'avoient réduit. Il n'y avoit pas de bois de la largeur d'un doigt qui ne fût tout percé & tout rongé par ces vers; il est étonnant que ce Vaisseau, qui n'étoit point doublé, ait peu faire le Voiage: mais ce que Dieu garde est bien gardé.

J'ai appris par là qu'il n'étoit pas de la prudence de s'embarquer pour revenir en *Europe*, dans un Vaisseau qui auroit séjourne plusieurs mois dans les Ports de ces Pais-là, & qui en partiroit sans être soigneusement visité, & carené.

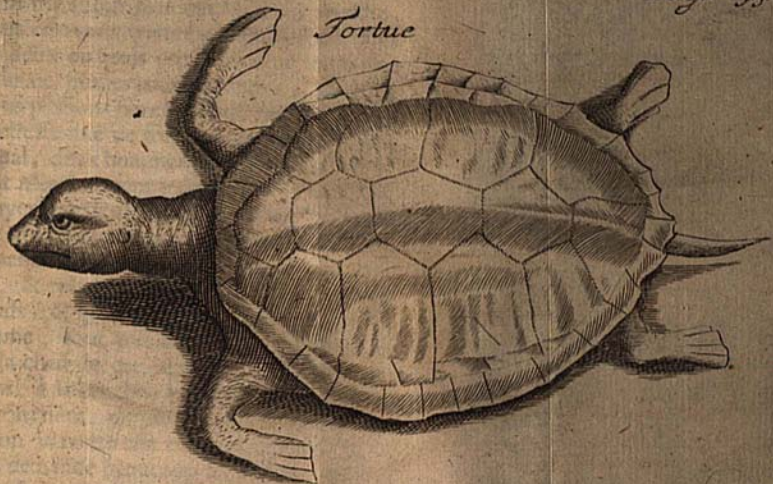
Pour dire tout ce que je pense de l'Ile de *Saint Thomas*, je l'ai trouvée si jolie,

&

& j'y ai trouvé tant d'agrément, que j'en suis parti à regret, tant son séjour est aimable, il y a au sentiment de plusieurs personnes de bon goût des charmes qu'on ne trouve pas dans les autres Iles. Il y a aussi dans toutes ces Iles grand nombre de Tortues, animal amphibie d'une grandeur & d'une grosseur extraordinaire, comme vous le pourrez voir par la Figure ci-joint. Il y en a de trois sortes nommées Franches, Caouanes, & Carrets. Les Tortues n'abordent guère les terres que pour y pondre leurs œufs, elles choisissent pour cela au bord de la Mer un lieu fort exposé au Soleil, peu fréquenté, & où le sable soit fort fin; elles n'ont pas plutôt vuide leurs œufs, qu'elles les couvrent de sable, & se retirent à la Mer, en laissant au Soleil le soin de les couvrir par la chaleur de ses rayons, & de les faire éclore; elles terrissent pendant six mois, depuis Avril jusqu'en Septembre. C'est principalement pendant ce tems-là qu'on en fait une grande capture. Voici de quelle manière on les prend; pendant que cet animal pose ses œufs, dans de grands trous qu'il a fait dans le sable, il faut que ceux qui sont venus pour en faire leur cargaison prennent bien leur tems durant la nuit, & qu'ils y aillent bien doucement, parce qu'autrement cet animal, tout lourd qu'il

pa-

Tortue





paroit, P
resse, qu
de la Me
qu'il n'y
nous en a
de deux
nous ne
nous puf
d'adrefse
nimal, c
fent n'en
ploient
me qui e
La chair
ne, & v
ronds, i
paume,
ge la cha
çons, à
en tour
qu'on la
elle dem
elle est j
du veau
qu'elle e
inique c
tout nor
Carême
du vend
ge pas c

paroît, prend sa courſe d'une ſi grande vi-
teſſe, que comme il eſt tout près du bord
de la Mer, il ſeroit auſſi tôt dedans &
qu'il n'y auroit plus moyen de le prendre;
nous en avons trouvé pluſieurs fois à plus
de deux ou trois cens lieuës au large que
nous ne pumes jamais prendre, quoique
nous puſſions faire: il faut beaucoup plus
d'adreſſe que de force pour tourner cet a-
nimal, deux hommes pour forts qu'ils fuſ-
ſent n'en ſauroient tourner une, s'ils n'em-
ploient que leur force: au lieu qu'un hom-
me qui eſt adroit en tournera une tout ſeul.
La chair de la tortue franche eſt très bon-
ne, & très ſaine, ſes œufs qui ſont tout
ronds, & gros comme des bales de jeu de
paume, ſont très bons auſſi. On man-
ge la chair de cet animal de pluſieurs fa-
çons, à la broche, en ragoût, ſur le gril,
en tourtière, en pâté; en quelque ſauce
qu'on la mette elle eſt fort bonne, mais
elle demande beaucoup de Piman: quand
elle eſt jeune elle reſſemble entièrement à
du veau, ou à du bœuf entrelardé, lors-
qu'elle eſt un peu vieille. J'ai vû à la *Mar-*
tinique des Catholiques Romains venus
tout nouvellement de France pendant le
Carême, ou deſcendans à terre aux jours
du vendredi & du ſamedi qu'on ne man-
ge pas de viande, n'en vouloir pas man-
ger

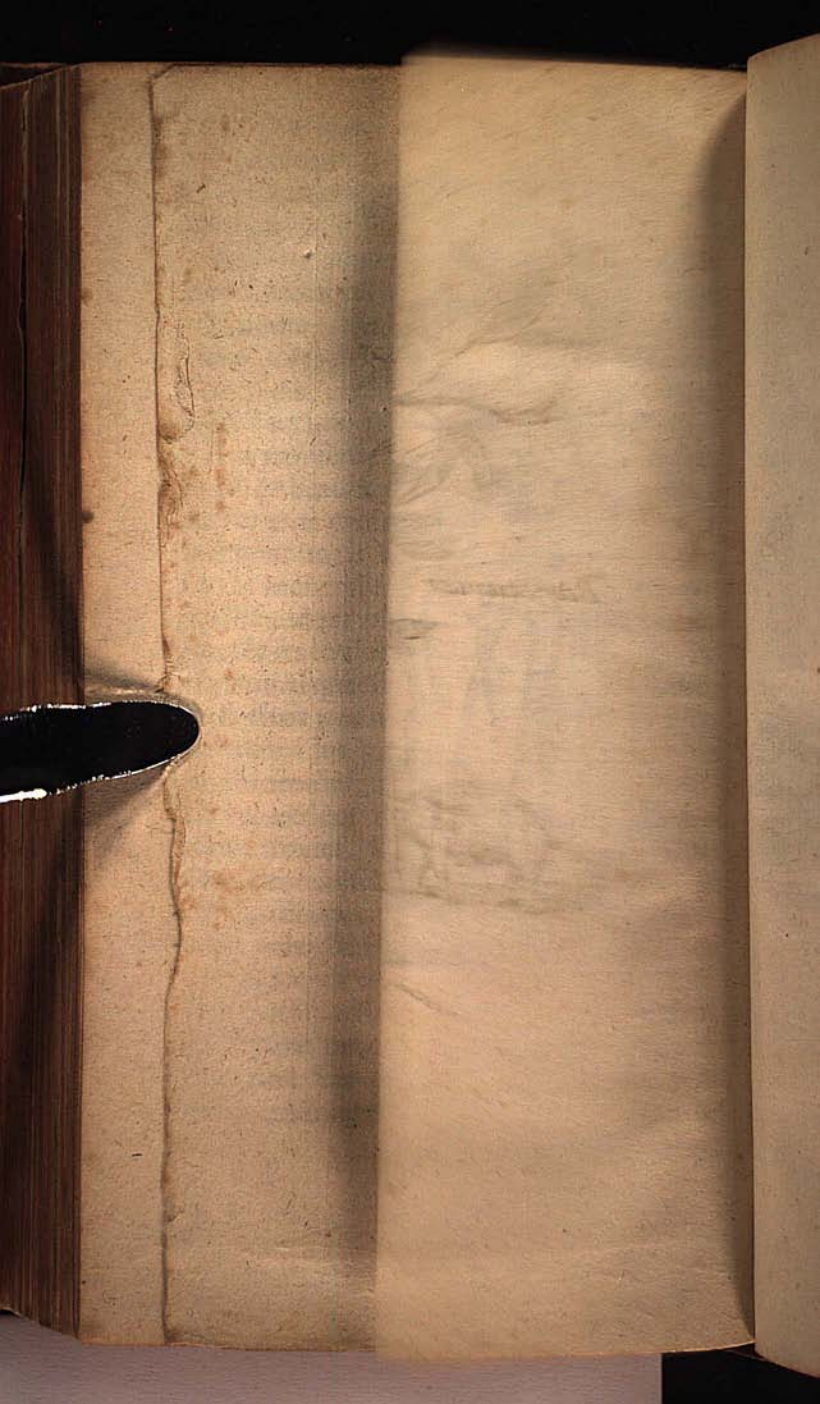
ger quoi qu'on leur pût dire, à cause de la ressemblance de la chair de cet animal avec celle du veau & du bœuf.

La seconde espèce s'appelle Caouane, fort semblable à l'autre quand à sa figure extérieure; mais fort différente quant à sa chair, tant pour le goût que pour la couleur. Leur chair n'est ni si bonne ni si belle, aussi n'en mange t'on qu'au deffaut d'autre.

La troisième espèce s'appelle Carret; elle est de beaucoup plus petite que les deux autres, sa chair n'est même pas bonne à manger; mais ses œufs sont fort délicats. On la recherche principalement pour son écaille, dont on fait de très beaux ouvrages, & de toutes façons. Outre l'écaille de cet animal qui est si recherchée, on tire aussi de sa chair une huile, qui a la vertu de guérir toutes les gouttes qui proviennent de causes froides, de fortifier les nerfs, d'apaiser les douleurs de reins, & d'arrêter les fluxions froides. Il y a le long de la Mer dans cette Ile, aussi bien que dans les autres, une espèce d'arbre qui s'appelle Paretuyier, dont voici la Figure, tout ce qu'il a de curieux c'est qu'outre un très beau feuillage, il est tellement entrelassé par le bas, qu'en très peu de tems ces arbres remplissent une fort grande espace de Pais, & voici comment. Cet arbre pousse dans toutes

Paretuvier





355
ens,
nent
i de
por-
nens
ex-
des
uan-
dans
u'on
C'est
r les
d'un
rien-
de-
igu-
plus
aux
Je
qui
con-
s, &
Moi-
Ca-
troits
ex-
rson-
par-
d'a-
en-
dre,



Calebassier

tes se
qui v
auffi-
tems
te, &
de la
traon
bran
tiré c
Peau
a bie
ce q
arbre
goût
nent
scrip
re c
haut
Tan
conc
j'esp
tient
les r
nes
puce
de l
pedi
ne,
ler c
bord

tes: ses branches des espèces de filamens, qui venant à toucher à terre y prennent aussitôt racine, & viennent en peu de tems de la grosseur de l'arbre qui les porte, & produisent ensuite d'autre filamens de la même maniere, ainsi il multiplie extraordinairement. C'est aux bouts des branches de ces arbres qu'on trouve quantité d'huitres. Lors qu'elles trempent dans l'eau, ces huitres s'y attachent si fort qu'on a bien de la peine à les en separer. C'est ce qu'on appelle pêcher les huitres sur les arbres; elles sont très bonnes, & d'un goût fin, & délicat; elles ne deviennent jamais fort grosses. Voici la description de cet arbre, & la Figure du Calebassier dont j'ai parlé plus haut. L'écorce du Paretuvier sert aux Tanneurs pour préparer leurs Cuirs. Je conclus cet ouvrage par une pièce qui j'espère fera plaisir au Lecteur; elle contient le nombre, l'origine, les noms, & les usages des poches que certains Moines, hommes monstrueux, nommez Capucins, ont sur eux en divers endroits de leurs habits; mais je crois qu'il est expédient de faire le portrait de leur personne, & de leur habillement, avant de parler de leurs poches. Je commence d'abord par la définition qui fera mieux entendre,

tendre, que toute autre manière, ce que c'est qu'un Capucin, car les définitions nous font connoître la nature & l'essence des choses.

Un Capucin est un homme monstrueux dans sa figure, dans son habit, dans son esprit, dans sa doctrine, inutile au monde, préjudiciable à la Religion, à l'Etat, à la Nature; qui est hai de Dieu, detesté des Anges, horrible & méprisable aux hommes. J'explique brièvement cette définition.

Je dis donc que le Capucin est un homme, & cela parce que comme les autres ils sont nez de femmes, & qu'ils ne les haïssent pas plus que le commun des hommes. L'inclination naturelle qu'ils ont pour elles est si forte, que ne pouvant pas en posséder d'une manière légitime, ils les recherchent & en jouissent criminellement; les Pais où ce genre d'hommes se trouve, en voyent assez d'exemples, & en pourroient donner nombre des preuves plus que suffisantes, pour prouver cette vérité, avec cette seule difference, qu'il y a des Pais qui en pourroient donner plus les uns que les autres.

Il n'est pas vêtu, chaussé, coiffé, à la manière des autres hommes, sa figure est même si monstrueuse, qu'il fait beaucoup de

de peur à ceux qui n'ont pas accoutumé de les voir; les Enfans dans les Pais où il y en a, se mettent à crier dès qu'ils en voient qui s'approchent d'eux, & il n'y a point d'homme, si asleuré qu'il soit, qui en trouvant un au coin d'un bois, ou la nuit, dans un grand chemin, ne fût saisi de la dernière fraieur; comment ne seroit on pas épouvanté en effet, voiant un homme vêtu d'une longue robe de grosse bure, d'un gris couleur de rouge fumé, ayant sur sa tête une grande poche à hypocras, ou un grand cornet à épices de la même étoffe, dont il couvre sa tête. La pointe lui tombe par derrière jusques au jarret, & quand il l'enfonce dans sa tête, qui est élevé au dessus de lui d'une demi pique. Il a sur ses épaules un manteau court & étroit, de même bure, qui lui ferre les Epaules, & ne descend pas plus bas que le poignet; Il a une barbe plus ou moins épaisse ou longue, & très souvent d'une couleur horrible, y en ayant qui l'ont de la couleur de celle de Judas, & presque tous l'ayant de celle des queues de vache. Ces Capucins aussi bien que les Cordeliers sont venus tard au monde, & pour cela ne purent venir au marché des Barbes que sur le soir, que toutes les belles & bonnes Barbes étoient vendues, & qu'il n'en restoit plus que

que de vilaines, rouges, & couleur de queue de vache, & très peu de belles. Mais ces Capucins n'ont pas autant d'esprit que les Cordeliers, qui étant allés sur le soir à la foire pour en acheter, aimerent mieux rester sans Barbe que d'en prendre de ces vilaines, que les Capucins qui vinrent après eux, prirent, aimant mieux en avoir de telles que de n'en point avoir du tout.

Heureux furent ceux à qui le peu des belles qui restoient, échurent en partage. Presque tous ont leur Barbe semblable pour la forme à celle des Boucs, enfin pour finir le portrait de ces hommes monstrueux dans leur figure, ils affectent de ne porter leur habit que long jusqu'à la cheville, afin de faire voir leurs jambes & leurs piés qu'ils portent nuds, ayant pour toute chaussure des semelles de cuir fort grosses, qu'ils portent aux piez; ces hommes de la figure que je vous dépeins au naturel, sont aussi monstrueux dans leur esprit que dans leur figure. Croiriez vous bien que ces hommes sont des monstres d'orgueil qu'ils s'estiment plus que tout ce qu'il y a dans le monde, & pourtant sont pour l'ordinaire les plus ignorans de tous les hommes, & les plus superstitieux qu'il y ait dans leur Religion. Ils se disent venus au monde d'un homme qui n'est né & n'a vécu que

par miracle, pour cela ils comptent les
fables les plus ridicules, & ils ont la té-
mérité, l'effronterie & l'impudence d'a-
vancer, que ne pouvant venir au monde
dans une belle Maison & une Chambre
richement ornée, Dieu qui avoit de
grands desseins sur cet Enfant, qui ne pou-
voit naître d'une manière conforme aux
autres, avoit envoyé un Ange pour aver-
tir sa mère d'aller dans une Etable, & que
là elle accoucherait heureusement, en sui-
te qu'elle le mit dans la creche de cette
Etable. Ils font prophétiser cet Enfant a-
vant sa conception, ils portent leur im-
piété jusqu'à dire qu'il devoit être sembla-
ble à JESUS CHRIST dans sa naissance,
dans sa vie, & dans sa mort, pour cela,
ils le representent avec les cinq plaies de la
passion du sauveur, deux à ses piés, deux
à ses mains, & une à son côté, & ils ont
l'effronterie d'avancer que ces plaies lui ont
été faites miraculeusement, tant cet hom-
me plaisoit à Dieu qu'il vouloit, disent ils,
rendre semblable à son fils; à cette impié-
té exécrationnable ils joignent le blasphème &
la profanation, car ils disent que cette res-
semblance de leur Saint François qu'ils re-
connoissent pour leur Pere & Fondateur,
à été si parfaite avec Jesus Christ, que ce
St. François peut être à juste titre appel-
lé

lé Jesus Christ le Cadet. Je ne crois pas très cher lecteur que vos oreilles ne frémissent d'horreur à l'ouïe de cet execrable blasphème. Je n'aurois jamais fini si je vous racontois en détail, tout ce qu'ils font faire à Dieu pour ce St. François, & les Folies & les extravagances qu'ils raportent de lui, comme actes des plus sublimes vertus, & les plus agreables à Dieu ; ils font descendre en terre Dieu lui même, & toute la Cour celeste pour caresser ce favori, enfin ils lui font jouïr de tels personnages qu'il faudroit avoir l'esprit aussi monstrueux que le leur, non seulement pour croire, mais même écouter sans horreur ce qu'ils en disent.

Ils ne sont pas seulement monstrueux dans leur figure & leur esprit, ils le sont dans leurs mœurs, & dans leur doctrine; ce sont les gens du monde les plus corrompus dans l'un & dans l'autre, il me suffit, pour prouver cette déplorable vérité de dire que ce sont des gens capables de commettre pour de l'argent les plus grands crimes, & de sacrifier pour un morceau de pain la Religion & ce qu'elle a de plus sacré: par cet endroit là ils sont un des plus forts suppôts qu'ait le Pape. jugez par ces traits qui ne sont point exagérés quelles sont leurs mœurs, & quelle est

est leur doctrine; il y auroit dequoi remplir une feuille de faits capables de prouver cette triste vérité, à ne faire que les nôter seulement, mais ce n'est pas tout à fait mon sujet pour le présent.

Ces hommes monstrueux sont inutiles au Monde, préjudiciables à la Religion, à l'Etat & à la Nature. Ils sont inutiles au Monde puisqu'ils ne travaillent, ni ne font travailler, en cela semblables à des monstres; les monstres sont produits par le mélange des animaux de différente espèce, contre l'intention de la nature; de même ce certain genre d'hommes, est produit par le mélange affreux de la Religion, de la Politique, de l'Ambition, de l'Humilité, de la Superstition, contre les Loix de l'Auteur de la nature & les principes de la véritable Religion qui abhorre de pareils mélanges; ce sont des Mouches inutiles qui se nourrissent du travail d'autrui, passant leur vie dans une criminelle oisiveté.

Ils sont préjudiciables à la Religion puisqu'ils en ont corrompu la morale & la doctrine, qu'ils en cachent le flambeau & la lumière, en la mettant sous le boisseau, & qu'ils détiennent la vérité captive sous l'injustice. Ils ne sont pas moins préjudiciables à l'Etat qu'à la Religion, puisqu'ils

Q

ne

ne lui rendent aucun service , ni dans le commerce , ni dans l'agriculture , ni à la Guerre , & qu'on peut dire avec vérité que pour un qui aura rendu quelque service à son Prince , il y en a mille qui les ont trahi , & qui les trahiroient s'ils osoient & s'ils pouvoient ; ce sont des gens capables de violer les droits les plus sacrez , sous le specieux voile , faux & hipocrite de Religion ; & de rendre service à celui qui dans le temple de Dieu se fait adorer comme Dieu : ce sont des gens nuisibles à l'Etat , qui sous pretexte de Jesus-Christ , menent une véritable vie de Gueux & de Cagots ; qui comme des Frelons mangent les fruits de la terre , qui ne sont pas destinez pour eux , puisqu'ils sont nuisibles à l'Etat , & qu'ils courent de Maison en Maison pour devorer la substance des véritables pauvres , des Orphelins & des Veufves. Ils sont aussi très nuisibles à la nature , puisqu'ils font profession de ne pas conserver par une multiplication juste & légitime son plus excellent ouvrage , qui est le genre humain , & que sous un air affecté , contrefait & hipocrite ils ne produisent que des espèces de monstres , s'adonnant à une multiplication illégitime , & criminelle. En un mot ce sont des hommes détestables , des dissimulez , de vrais Loups

Loups couverts de la peau de Brebis, desquels il faut bien se garder, qui affectant une pauvreté volontaire, qu'ils appellent méritoire, une humilité apparente, une douceur palliée, une charité trompeuse pourtant sont de vrais fourbes, & n'ont rien moins que la véritable vertu, dont ils ne conservent que la seule apparence. Ce que je dis des Capucins, doit s'entendre en général de tous les Moines; tous ne font pas profession à la vérité de Gueuserie, & de Cagoterie; mais ils leur sont semblables en général dans tout le reste; les autres mêmes ajoutent quelque trait de fourberie par dessus ceux-ci, en ce qu'ils font également vœu de pauvreté, comme eux, & que cependant ils n'ont jamais assez de bien, de terres & de possessions, & que comme un Achab, ils n'ont jamais de repos qu'ils n'aient enlevé la Vigne de Nabot. Ils ont beau alléguer que leur vœu de pauvreté ne regarde que les particuliers, & non pas le commun, les personnes & non pas la Maison; illusion, tromperie, fourberie, hypocrisie; celui là peut il se dire pauvre, à qui rien ne manque, qui a prez, champs, vignes, bois, métairies, Seigneuries; celui qui est membre d'une Maison qui a vingt, trente, quarante, cinquante mille livres de revenu, l'un

l'autre moins, se peut il dire pauvre, encore un coup illusion, tromperie, fourberie, hypocrisie; c'est de la poussière qui n'est bonne à jeter qu'aux yeux des simples & des ignorans. Les Capucins sont plus pauvres en effet, mais ils ne le sont pas moins en desir, s'ils ont moins de revenu, ils n'en ont pas moins d'appetit, ni moins de desir d'en avoir; leur pauvreté est une pauvreté industrieuse, qui par les ressorts de la plus fine Cagoterie, & de la plus adroite hypocrisie, a trouvé & trouve le secret de leur fournir autant & plus à manger, que s'ils avoient le revenu des autres, quoique leur plus grande richesse ne paroisse consister qu'en poux, en crasse, en saleté & en puanteur. C'est en quoi ils excellent & surpassent tous les autres. Ce sont des gens de bon appetit, de grands mangeurs, pour mieux dire, de grands gourmands; ne soiez pas surpris de leur bon appetit, il faut qu'ils se nourrissent eux mêmes, & leurs petits enfans les poux, fils de la saleté & de la crasse leurs filles. Tout leur soin & toute leur application qui est continuelle, est pour se delivrer des incommoditez que la Gueuserie volontaire, à laquelle ils se sont engagez, entraîne après elle; pour cela ils courent les Campagnes & les Villes, ils
vont

vont de Maison en Maison, de Bourg en Bourg, de Village en Village; & ils ont inventé les poches dont je vais vous parler tout presentement, comme des utensillés nécessaires pour parvenir à leur fin. Voici dequoi il est question.

Ces hommes monstrueux ont vint & quatre poches, dont voici l'origine, les noms & les usages.

La première se nomme la Bracteane, elle tire son origine du bras droit où elle est placée, son ouverture est près de l'aisselle, un d'entr'eux nommé Matthieu de Bachi en est l'inventeur, & le premier instituteur de cette compagnie de Gueux. Ils mettent dans cette poche un étui à peigne d'écaille pour peigner la barbe, un autre étui de parchemin gros pour la serrer dedans quand ils se couchent, & qu'ils vont à la pluie; ils y mettent une Boîte de métal de Prince, avec des papillotes pour friser leur barbe à petites ondes, ils y mettent aussi un petit miroir garni de chagrin, ayant à la couverture un Capucin peint en mignature, ravi en extase devant quelque Madona, qui est aussi peinte de la même sorte: Il n'y a point de Galant, ou de Courtisan qui ait tant de soin de sa chevelure, ou de sa perruque, que ces hommes monstrueux en ont de leur barbe.

La seconde est sous l'aisselle du bras gauche, elle s'appelle l'Antibracteane à cause qu'elle est à l'opposite de l'autre; l'invention en est due à un d'entre eux nommé Bernardin Ochim; ils y mettent quelque livre de devotion à leur mode, une espèce de porte lettre, où sont toutes sortes d'images, & de noms, eux disans de Jesus & de la Madona, qui ont le don, disent ils, de guerir de la fièvre, mais ce n'est que ceux qui ne l'ont pas, & de preserver de la puissance des malins esprits; mais ils ne peuvent détruire en eux ni en ceux à qui ils les donnent l'esprit d'erreur, de superstition, d'idolâtrie dont ils sont possédez, qui certainement viennent du malin. En donnant ces sortes de petites idoles peintes, auxquels ils mettent leur confiance, ils y attachent toujours quelque indulgence, à condition qu'on fasse un certain nombre de prières: si cela n'est pas superstition, il n'en fut jamais.

La troisième est au côté droit de leur robe sous le repli; ils y mettent des petits portraits en miniature, de petits tableaux en broderie, pour donner aux Dames & aux Demoiselles de distinction. Ces sortes de petits présens sont toujours récompensés au double & au triple, comme ils ont le secret d'avoir toutes ces choses &

au.

autres pour rien, car leur pauvreté est fort industrieuse, fort hardie, & très importune, ils y trouvent toujours bien leur compte, elle s'appelle la Friponne.

La quatrième est au côté gauche de la robe sous le repli à l'opposite de l'autre; elle s'appelle la Coquinière. Ils y mettent des Chapelets de senteur, de petits Reliquaires pour les Dames & les Demoiselles & des Reliques pour les Religieuses, dans l'une & dans l'autre ils mettent des Agnus Dei, & autres bijoux; un des leurs nommé Jean l'Evangéliste du Vic-d'Armagnac, fameux Missionnaire s'en est servi le premier; depuis lui, un nommé Illuminé de Jesus, du Vic de Bigorre les a fait recevoir dans un Chapitre provincial tenu à Bidache, dans la terre de Labour. l'an 1650.

La cinquième est au côté droit sous le même repli de la Robe au dessus de l'autre: Là ils mettent l'obédience; un mémoire contenant les noms de ceux & de celles chez qui ils doivent aller loger. Ils en marquent toujours pour le moins deux en chaque lieu, afin que si l'un manque, l'autre puisse suppléer, & c'est en cela qu'ils font consister leur providence itinéraire; ils mettent aussi dans cette poche la liste de leurs connoissances & de leurs intrigues,

un nommé Conscientieux de Casteljaloux lui a donné le nom de Pectorale, & la fit confirmer par un Chapitre tenu à Couilloure. L'an 1610.

La sixième est au côté gauche, directement placée sur le cœur au dessus de l'autre dans le replis de la robe; ils y mettent les lettres de leurs amies, les billets doux, les odes, les sonnets, boutrimez, madrigaux & autres pièces de Galanterie; il y a toujours dans ces poches un peu de musc, ou autres parfums pour corriger la mauvaise odeur du gousset; le nommé Fidèle de l'Esparre lui a donné le nom de Favorite, & le Chapitre tenu à Cadillac l'approuva, l'an 1675.

La septième est au côté droit de la robe, elle est faite de cuir violet. Ils y mettent des bouts de chandéles pour les écorchures des piés & autres accidens, de l'onguent gris pour les animaides, picards & autres polipodes, un nommé Valentinien de Lourde en Bigorre l'inventa pour avoir toujours les propres remèdes à toutes ces incommoditez auxquelles les Gueux, & Mandians sont fort sujets.

La huitième, est au côté gauche de la Robbe; ils y mettent du cuir, du gros fil, & quelques aleines, pour racommoder leurs sandales, du linge & autres choses de
cet-

cette nature, comme du drap, de la laine pour les différens besoins qu'ils peuvent en avoir, le même Valentinien a aussi inventé celle-ci, & les fit confirmer toutes deux au Chapitre tenu à Assarcelles en Etramadoure en Espagne, où elle reçut le nom de Nécessaire, en 1636.

La neufvième est la plus grande, & la plus considérable de toutes les poches de ces hommes monstrueux; celle-ci est divisée en plusieurs compartimens, qui chacun en particulier composent une poche; elle est divisée en sept compartimens, le plus grand qui fait la plus grande poche est au milieu, elle en a trois à chaque côté d'elle. Ces poches régissent tout autour du Manteau par dedans. Elles sont d'une toile forte & grosse ayant un pié & demi en hauteur. Cette grande poche ainsi divisée s'appelle les Galeries, & est toute destinée à mettre dans ses différens compartimens, les choses nécessaires pour la Gueule; dans celle du milieu par derrière, & qui est la plus grande, ils mettent les choses les plus pesantes comme le pain & le vin, la Boëtte au beurre, la Boëtte à la graisse.

La Bouteille où ils mettent le vin s'appelle l'abîme; ce n'est pas sans raison qu'elle porte ce nom, elle est de cuir, &

de forme plate & ne paroît pas devoir contenir plus d'une mingie de vin ; mais quand on en verse dedans elle s'élargit & s'étend d'une telle manière, qu'on ne peut la remplir, c'est pour cela qu'on l'appelle l'abîme. Elle est de l'invention d'un nommé l'Alteré de Couilloure, qui la fit approuver dans un Chapitre tenu à Gamaches dans le Pais de Vimeux en Picardie. Elle a tellement été au gré, & du goût de la Confrérie Capucine, qu'il n'y en a point, si petit qu'il soit, qui n'en ait une; ils se passeroient plutôt de Breviaire, & de Chapelet que d'une Bouteille de cette sorte, ils mettent encore dans cette poche une tasse, & un entonnoir de la même matière.

Dans les autres poches qui sont à côté de celle-ci, ils mettent différentes victuailles ; mais chacune par rang & en son ordre, car ils croient mériter à bien observer exactement la pratique des anciens, & ils regarderoient comme un crime le renversement qu'on feroit des usages auxquels ces poches sont destinées, & en seroient châtiés comme transgresseurs des usages, & des pratiques anciennes, & seroient regardés comme des novateurs.

Ils mettent dans la poche qui est à droit
de

de cette grande qui s'appelle aussi l'abime du nom de la Bouteille qu'elle contient ils y mettent dis-je, la pièce de veau froide, les croûtes de pâté & autres briffes de cette espèce. Dans celle qui est à gauche ils mettent les cuissies de dindon, & de chapon, dans la seconde à droit ils mettent les langues de bœuf & de cochon; dans la seconde à gauche ils mettent les cervelats, la pièce de jambon, dans la troisième à droit ils mettent l'ail, les oignons, les échalottes, la Boîte à poivre, celle au sel, &c.

Enfin dans la troisième à gauche ils mettent le fromage, les noix, les amandes, les figues, les raisins, & autres friandises propres pour le dessert. Ces sept poches ont eu pour auteurs les nommez Mortifié de Lambale, & Crucifié de Machecourt, qui les firent toutes approuver dans un Chapitre qui se tint à Château Friand, l'an 1602.

La dixième, si vous n'en faites qu'une de ces sept, ou la seizième si vous les comptés séparément, comme on le doit faire, selon mon avis, est attachée au haut du Manteau; & tombe à la hauteur des Galeries. Le nommé Pancrace de Montpensier en Combrailles lui donna le nom de Tapeçu, elle mérite bien ce nom, car par le bout d'embas elle bat directement sur le cul;

eul; elle est de cuir, & une de celles qui peut contenir le plus de besogne; aussi est elle destinée pour mettre les confitures sèches & liquides, les quarrelets de liqueur, la miche tendre de la chère boulangère, les massépains, macarons, biscuits au sucre, gaufres, & une petite tasse de cristal pour boire les liqueurs. Cette poche qui est de cuir, fut confirmée dans un Chapitre tenu à Marche en Famine, Ville du Gouvernement de Luxembourg en Flandres en 1599.

La dixseptième est à côté droit du Tapeçu, elle est de l'invention du nommé Esprit de Ribaudas, une des Iles Stecades dependantes du Gouvernement de Provence; ils s'en servent pour mettre quelques sermons de Paris, quelques Comédies, les Contes de la Fontaine, les Gasettes, & les autres nouvelles extraordinaires. Elle est de l'invention d'un nommé Sincère de Cornouaille, qui lui donna le nom de Gambars & la fit confirmer dans un Chapitre tenu à Antrevaux Diocèse de Glandève, en l'année 1661.

La dixhuitième est à gauche de celle-ci, ils y mettent les nouvelles particulières qui concernent la société Capucine; entre autres les lettres par lesquelles on mande la perte de quelque Capucin, mort de
sain

ſain, de froid, ou qui a demeuré dans la neige, & autres hiftoires femblables, qu'ils recitent ou qu'ils liſent dans les Maisons où ils vont pour exciter la compaſſion envers le Saint Ordre. Elle eſt de l'invention d'un nomme Sincère de Carpentras, & fut jugée des plus néceſſaires. C'eſt pour cela qu'elle a été une des premières établies, & qu'elle fut confirmée dans le premier Chapitre que ces hommes à barbe de Bouc tinrent en Italie.

La dixneufvième eſt de l'invention d'un nommé Commode de Malétroit; elle ſert à mettre un faux Capuchon pour parer à la pluie, des ſerviettes fines, pour eſſuier leur peau; des garnitures de talon, & quelques paires de Calſſons de toile; le ſusnommé Commode voulant éterniſer ſa mémoire, lui donna ſon nom, & la fit confirmer dans un Chapitre tenu à Malétroit patrie de ſon auteur, l'an 1618. Elle eſt placée tout autour de la robe deſſous leur ceinture, qui eſt de groſſe corde blanche, ce qui fait que ces gens là peuvent juſtement être appellez, gens de ſac & de corde.

La vintième enfin eſt dans leur grand Capuchon ou Cornet à épices vers le milieu; il n'y a eu pendant long-tems que les Eſprits forts de l'ordre qui s'en ſoient
ſer-

servis. Ils y mettent l'argent que les bonnes dévotes donnent à leurs directeurs, sous prétexte d'achepter des sermons de Paris, des mignatures & autres gentilleffes; mais ces hommes consciencieux & scrupuleux, comme vous pouvez vous l'imaginer, ne consentent à recevoir cet argent qu'avec cette précaution, que la devote, mettra elle même son offrande dans cette poche, sans que le Capucin, bon à rebours, y touche, de crainte de violer le vœu de la sainte Pauvreté, ou pour mieux dire de la Gueuserie Bohémienne, dont plus que tous les autres Moines ils font profession, le nommé Pantalón de Caudebec adroit & rusé Normand l'a inventée, & lui a donné le nom de Secrète; elle a demeuré longtems sans être approuvée; mais enfin elle a été universellement receuë, & a reçu son aprobation dans la pratique, par l'usage qu'en font les moins scrupuleux de la Moinerie Capucine, qui sont en grand nombre.

Il n'y a pas jusqu'au bâton qui ne serve à mettre de quoi remplir la panse de ces monstres gris; ils ont pour l'ordinaire des gros bâtons à assommer un Chien d'un seul coup. Ces bâtons sont creux, & c'est dans ces creux qu'ils mettent des œufs cassés, tout prêts à faire des Ome-

let-

res ; ils le ferment par en haut avec la pomme qui est faite en vis. Ces bâtons peuvent contenir plus de trois douzaines d'œufs bâtus. Quand ils veulent faire un Oemelete, ou un ragoût avec leurs viandes froides ; ils ont toujours avec eux un petit fusil , des pierres , & de la méche ; ainsi munis de toutes les choses nécessaires ; ils s'arrêtent au coin d'un bois ou d'un buisson, ou derrière quelque mafure , ils se mettent un peu à l'écart, & tandis que l'un prépare les choses nécessaires , l'autre cherche des morceaux de bois sec , après quoi à la façon des Bohémiens , quand tout est fait ils bafrent à merveille , en chantant la chanfon : *fi le Roi favoit la vie* &c. Ils racontent leurs aventures & mènent ainsi une vie de Faineans , & de Cagots qu'ils trouvent plus agréable , que la vie des plus honnêtes gens. Quoique cette vérité soit très certaine , à l'égard des Moines en général , & de la plus grande partie même , il est vrai pourtant qu'il y en a plusieurs qui n'ont point ces inclinations basses , & indignes de l'honnête homme , qui ne sont Moines que par l'extérieur , & qui ont des sentimens tous opposés à ces façons de faire & d'agir , qui vivent autant qu'il leur est possible comme d'honnêtes gens doivent vivre , & qui souffrent

frent beaucoup dans leur esprit & dans leur cœur de se voir obligez de vivre avec cette Racaille, & cette véritable Canaille Monachalle. Par de véritables sentimens d'honneur, & de conscience ils voudroient les quitter & souvent ne peuvent pas, & les quittent quand ils peuvent; Ceux qui les quittent par ce principe sont assez connoître par leur conduite la droiture de leur cœur, & la solidité de leur changement, mais ils sont rares; & ceux qui les quittent par d'autres motifs sont en bien plus grand nombre, & par leur mauvaise conduite se nuisent à eux-mêmes & aux autres. C'est pour celà que généralement je conseille de ne se fier pas à tout Moine defroqué, & de faire en sorte de les connoître bien avant d'y placer sa confiance. J'oublois encore quatre poches qui sont d'une grande conséquence pour eux: La première qui fait la vingt & unième, est à l'entrée de la manche entre le coude & le poignet & tient les deux tiers du tour de la manche en dedans, ils y mettent le mouchoir de toile, de soye, ou d'indienne; & souvent tous les trois ensemble, avec la tabatière d'écaillé, d'ivoire, & très souvent d'argent, remplies pour l'ordinaire du meilleur tabac; la vingt deuxième est au dessus de celle-ci

entre l'épaule & le coude, c'est une des plus petites, & faite tout exprès pour mettre une montre d'argent, très souvent du prix de cinquante, ou soixante écus.

La vingt troisième est à l'entrée de la manche gauche par dedans, entre le coude & le poignet de la même grandeur que l'autre, & sert à mettre un porte bougie de chagrin, autour duquel il se peut bien rouler une demi livre de bougie blanche; ils y mettent aussi, un petit étui où ils ont par compartimens des alumettes, un bâtefeu, de la mèche, une boîte pleine de tabac à fumer, quelques jeux de cartes pour jouer au piquet, car ces Bohémiens vont toujours deux à deux. La vingtquatrième enfin est au dessus de celle-ci, faite de la même manière & située au même endroit que la vint deuxième. Ils y mettent un Cadran solaire pour régler leurs Montres quand ils sont en Voyage, ce qui leur arrive souvent, car ce sont d'aussi grands Coureurs que les Bohémiens. Voilà ce que c'est qu'un Capucin, à la définition desquels on pourroit encore ajouter, que ce sont des gens tous remplis de poches, qui ne suffiroient pas toutes pour contenir le mérite, dont la bonne opinion qu'ils ont d'eux mêmes est remplie, & qu'ils fondent sur leurs poux, leur

leur crasse, leur puanteur, leur Gueuserie, leur Bohémerie & la mortification extérieure qu'ils affectent de faire paroître, quoique leurs vingt quatre poches, remplies de tout ce que j'ai dit ci-dessus, & dont un Cheval de bas seroit chargé, fassent assés connoître qu'ils ne patissent guère. Je laisse le reste à vos reflexions. Mon très cher lecteur, la seule chose dont je voudrois pouvoir vous faire part, c'est du plaisir de voir danser un Capucin; en vérité il n'y a rien de plus grotesque & de plus divertissant; il y avoit long-tems que je fouhaittois avoir ce plaisir, enfin je l'ai eu à la Martinique, Ile Françoisse, dont j'ai parlé ci-dessus, où j'ai remarqué que les Habitans faisoient de leur mieux pour bien recevoir, bien regaler, & bien faire rejouir les Etrangers qui vont les voir. Pendant que j'ai été dans cette Ile, j'ai senti les effets du bon cœur de ses Habitans, & chez plusieurs où j'ai eu l'honneur d'aller, il est toujours venu quelque Moine; mais sur tout des Capucins, car ils se trouvent par tout, & qui sous leur figure austère, & plus que rebutante sont de bons enfans de la joye, & les premiers à la table, au jeu, & à la danse. J'ai eu le plaisir d'en voir danser plusieurs, pour vous faire part de ce plaisir là sous une idée

naturel-

née
ueuferie,
exterieu-
quoique
s de tout
un Che-
ffés con-
Je laisse
très cher
voudrois
u plaisir
vérité il
de plus
s que je
in je l'ai
dont j'ai
que les
pour bien
faire re-
oir. Pen-
ai ressen-
abitans,
eur d'al-
Moine;
ar ils se
eur figu-
e font de
premiers
J'ai eu
rs, pour
une idée
natu-

naturelle, représentez vous un grand vilain Bouc, à barbe rousse, revêtu d'un sac depuis les épaules en bas, & sur la tête duquel vous auriez mis une grande ample & longue poche d'hipocras, & entouré d'une corde longue & blanche & que vous mettriez en rang dans une danse ronde, composée de Demoiselles & de Messieurs les plus lestes & les plus propres; représentez vous vous dis-je la figure que feroit ce Bouc ainsi revêtu, qui feroit tenu par la pate de chaque côté, par une belle Demoiselle, & auquel on feroit faire des sauts & des tours. Vous vous imaginez bien sans doute, comme quoi sa Barbe, iroit de part & d'autre de tous côtés, & la figure que feroit cette poche d'hipocras, & que l'odeur puante de ce Bouc, qui pour l'ordinaire sentent tous fort mauvais, augmenteroit de beaucoup par le mouvement violent, & les sauts qu'on lui feroit faire. Hè bien voila le Capucin quand il danse, je ne saurois mieux vous le représenter; pour moi toutes les fois que j'y pense, j'en ris encore de bon cœur.

Je crois avant de finir devoir encore parler de divers Arbres, de diverses Plantes & de divers Animaux particuliers que j'ay veu dans le cours de mes voyages.

Le Cap de Mesurade est l'endroit où j'ay

j'ay trouvé les Bananes & les Figues meilleures. Les arbres, ou pour mieux dire les plantes qui portent ces fruits s'appellent *Bananiers* & *Figuier*s. Ils viennent admirablement bien en terre grasse & font près des ruisseaux, ou dans les vallées, pourvû qu'ils soient à l'abri des vents.

Les *Bananiers* & *Figuier*s sont presque semblables en toutes choses, la seule en quoi ils different c'est dans la figure, la longueur & grosseur de leurs fruits, le *Bananier* produit son fruit tout comme le *Figuier*; mais la *Banane* est bien cinq à six fois au moins plus longue que la *Figue*, & guères plus grosse que de la moitié, elle est recourbée vers ses deux bouts & forme une espèce de demi cercle, la *Banane* peut bien avoir jusques à vingt & quelque pouces tout au plus en longueur, & la *Figue* n'en a que six au plus. On cueille ce fruit ordinairement vert lors qu'il est venu à une certaine grosseur, après quoi il meurit l'un après l'autre sur le *regime* qui est ordinairement la charge d'un homme; il y en a de si gros quelque fois que deux hommes en ont leur charge; quand ces fruits sont meurs ils sont jaunes, & d'une très bonne odeur: mais la *Figue* l'emporte par dessus l'autre, il y en a qui prétendent que lorsque la *Banane* est bien meure, qu'elle a un goût plus

*Bananiers
ou
Figuers*



4
J
n
c
P
a
t
H
i
c
L
H
i
c

levé; l'un
excellen
Il y en
se tiens
dans son
n ai cou
r tout
our voir
e, je
er le m
ut pour
n homm
à la t
figure
e en l
oient,
on le
nts, c
rucifix
y pren
sition.
Ce fru
il soit
oint m
squ'à l
es gra
ents, c
in.
Il y
qui est

relevé; l'un & l'autre de ces fruits sont bons par excellence.

Il y en a qui s'imaginent que de quelque sens qu'on coupe ce fruit, il represente dans son milieu un Crucifix, pour moi j'en ai coupé plus de mille, & ai regardé sur tout plusieurs fois très attentivement pour voir si je pourrois y faire cette remarque, je n'ai jamais peu la faire, ni trouver le moindre vestige d'un Crucifix, il faut pour cela être Espagnol ou Portugais, un homme qui ne sera du tout point adonné à la superstition n'y trouvera point cette figure, & ne croira point faire de crime en les coupant comme les susdits le croient, se scandalisans fort lorsqu'ils voient qu'on les tranche autrement qu'avec les dents, disant qu'on coupe l'image d'un Crucifix; ce procédé pourroit bien, si on n'y prenoit garde, être du ressort de l'Inquisition.

Ce fruit peut être mangé cru; mais il faut qu'il soit bien meur & faire en sorte de n'en point manger le milieu depuis un bout jusqu'à l'autre, parce qu'il est rempli de petites graines qui engendrent beaucoup de vents, en observant cela ce fruit est fort sain.

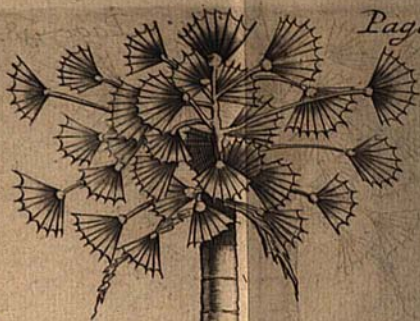
Il y a une manière d'appréter les *Figues* qui est très excellente, c'est de les faire cui-

re cuire sur le feu dans leur propre peau, de les en depouiller ensuite, & de les assaisonner avec un peu de sucre, & un peu de jus de *Citron*, ou d'*Orange*, cela fait une confiture délicieuse, ou en fait aussi des compôtes très agréables : mais elles ne se peuvent garder.

Les *Bananes* ont la chair ferme & solide & peuvent être préparées de différentes manières; si on les mange crues, il faut qu'elles soient molles à force d'être mures; on les peut aussi manger grillée, ou cuites sous la cendre, ou en ragoût avec la viande ou le poisson, on les peut encore confire, ou sécher au four ou au soleil pour les conserver plus long tems, ainsi la Banane peut tenir lieu de pain.

Les feuilles des *Figuers* & des *Bananiers* sont d'une prodigieuse grandeur, les plus grandes peuvent bien avoir quatre aunes de France de longueur, sur une & demie de largeur, avec une douzaine de ces feuilles on peut couvrir facilement une Caze, & habiter dessous sans crainte d'être mouillé en quelque abondance que puisse tomber la pluie.

Le *Latanier* est une troisième espèce de Palmiste qui élève sa tige assez haut; mais il ne croît pas beaucoup en grosseur, au lieu de branches il n'a que de longues feuil-
les



Latanier

3
re
de
fa
p
u
de
fe
d
m
q
re
cu
la
re
le
ai

8
d
b
f
C
n
t
I
i
l

inée
es autres,
e, elle re-
quille sous
es étoient
nouveau,

dont voi-
ante tient
lone Tor-
arpent de
a plus de
ire huit,
meilleur
& spon-
ourrir sur

aut pren-
âtons de
puis fai-
ouë, &
ngle dans
, & dont
cette ma-
lle plan-
e mettre
s'appel-
ois espè-
a la cou-
e la peau
rise, ou
blan-

Page 383.

Plante Sensible



qui étant épanouies, sont rondes par le haut & plicées par le bas, & forment un espèce d'évantail. Ces feuilles sont à l'extrémité de longues quèues qui sortent toutes de la tête du tronc de cet arbre, dont le bois sert aux Sauvages à faire des arcs, des fleches, des massuës, dont ils se servent dans leurs combats à la place d'épées, ils en font aussi des Zagayes, qui sont de petites lances fort aiguës qu'ils dardent avec la main avec une adresse inconcevable, ils en munissent la pointe de leurs flèches, qui sont par ce moyen aussi pénétrantes que si elles étoient d'acier.

Avant de partir de *Juda* pour aller à *Jaquin*, il faut que je décrive une plante très curieuse que je vis & qui se trouve en beaucoup d'endroits de la Zone Torride, mais je n'en ai point vû ailleurs de si belles qu'à *Juda*. Cette Plante s'appelle sensible ou plante sensitive.

Elle croît de la hauteur d'un arbrisseau, & est revêtuë de plusieurs petites branches qui sont chargées en tout tems d'une infinité de feuilles languettes & étroites. Ces petits arbres portent des fleurs couleur d'or d'une beauté charmante, parce qu'elles ressembtent à de petites étoiles brillantes qui jettent un éclat des plus ravissans.

Ce que cette plante a de très particulier,

&

& qui la distingue de toutes les autres, c'est qu'aussi-tôt qu'on la touche, elle retire toutes ses feuilles, & les recoquille sous ses petits rameaux comme si elles étoient flétries, puis elle les épanouit de nouveau, quand on cesse de la toucher.

Le *Manioc* est un arbrisseau, dont voici la figure. La racine de cette plante tient lieu de pain aux habitans de la Zone Torride, elle est si féconde, qu'un arpent de terre qui en sera planté, nourrira plus de personnes que n'en pourroient faire huit, ou dix qui seroient ensemencés du meilleur froment, son bois est fort tortu, & spongieux n'étant propre qu'à laisser pourrir sur terre pour l'engraisser.

Pour faire venir cette racine, il faut prendre de ce bois & le couper par bâtons de la longueur d'un pié ou environ, puis faire des fosses en terre avec une houë, & fourrer trois de ces bâtons en triangle dans la terre que l'on a tirée de ces fosses, & dont on a fait un petit monceau relevé: cette manière de planter le *Manioc* qui s'appelle planter à la fosse vaut mieux que de le mettre le bout en bas dans un trou, qui s'appelle planter au piquet. Il y a de trois espèces de *Manioc* qui ne diffèrent qu'en la couleur de l'écorce de leur bois, & de la peau de la racine, celui qui a l'écorce grise, ou
blan-



Manioc



blanc
& cr
de f
tant.

Il
est le
plus

C
rand
est p
tel p
dant
est u
bon
rer.

Qu
qui e
bois a
que f
rain;
veut e
terre,
quatre
terre
voir tr
bien e
ne sur
mettre
vase p
avoir

blanche, ou verte fait un pain de bon goût & croît en peu de tems, mais il n'est pas de si bonne garde, & ne foisonne pas tant.

Il y a du *Manioc* rouge ou violet, qui est le plus commun, le plus estimé, & le plus profitable en ménagerie.

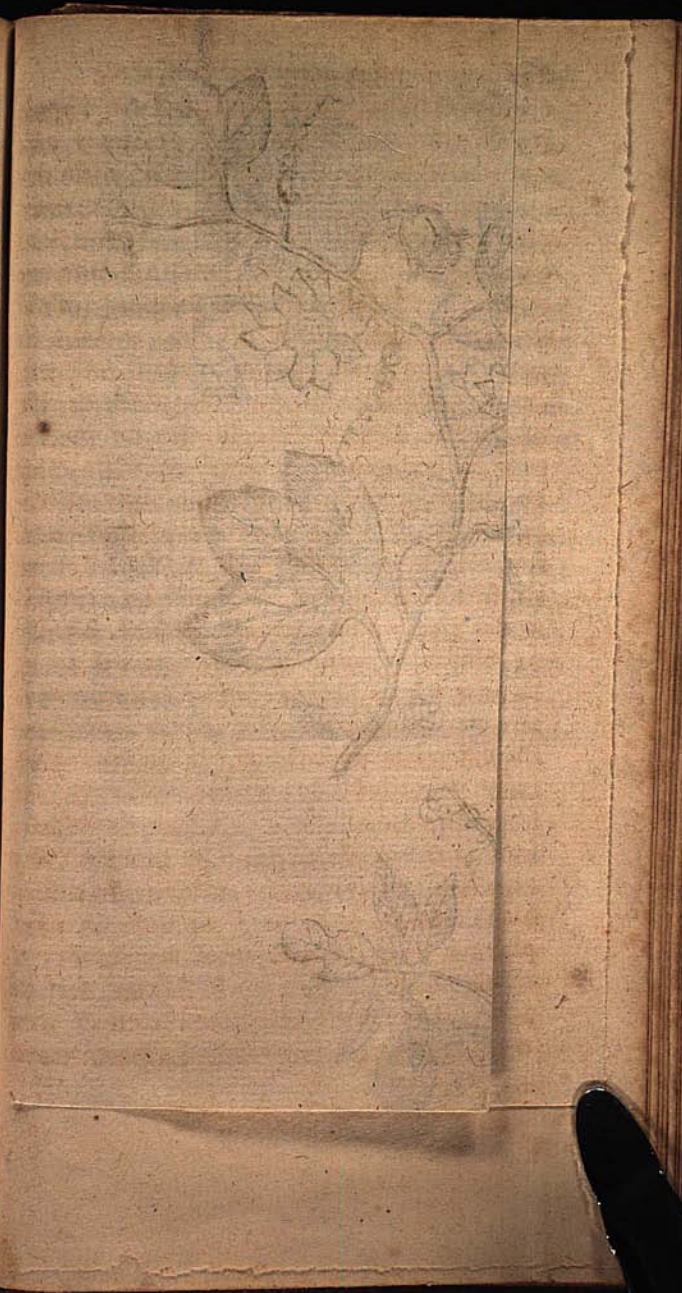
Cette racine est d'elle même un poison tandis qu'elle est humectée de son suc, qui est plus froid que celui de la ciguë, & mortel pour toutes sortes d'animaux, cependant quand cette racine est préparée, elle est un très bon aliment, & produit un bon suc, voici la manière de la préparer.

Quand le tems de la cueillir est venu, qui est environ neuf mois après que le bois a été planté, quelque fois moins, quelque fois plus, suivant la qualité du terrain; il faut tirer de terre la quantité qu'on veut employer, & laisser le reste dans la terre, qui s'y conservera deux, trois, ou quatre ans sans se gâter, pourvu que la terre ne soit pas trop humide. Après l'avoir tiré de terre, il faut en racler la peau bien exactement, ensuite raper cette racine sur de grandes rapes faites exprès, & mettre dessous l'endroit où l'on rape un vase pour recevoir cette rapure; il faut avoir des sacs tout prêts pour la mettre

ensuite dedans, & l'y bien renfermer, puis les charger de poids bien pesans, afin que toute l'eau de cette rapure puisse decouler à travers; quand elle est assez deséchée, on la tire de ces sacs, on la met dans quelque vase, & on la fait cuire dans une grande bassine plate de fer, sous laquelle il y a un fourneau avec du feu, quand on veut laisser cette rapure comme elle est, on n'a qu'à la remuer tandis qu'elle se cuit, & comme à cause de cela elle ne peut se prendre ensemble, & faire un corps, on l'appelle farine, quand elle a ainsi été entièrement deséchée sur cette plaque par le feu, elle perd toute sa malignité, & devient un fort bon aliment. Quand on veut faire des pains qu'on appelle de la *Cassave*, il ne faut pas remuer cette rapure quand on l'a mise sur la plaque: mais l'étendre seulement, & ne lui laisser tout au plus que l'épaisseur du petit doigt, & quand on l'a cuite d'un côté, la tourner de l'autre, de sorte que la cassave & la farine de *Manioc* sont la même chose pour les qualitez; il y en a qui est si blanche qu'elle surpasse la blancheur de la neige, en quoi elle fait plaisir à voir. Ce à quoi les nouveaux arrivez dans les pays où le *Manioc* sert de pain, doivent prendre garde, c'est de n'en manger pas beaucoup dans les commence-

mens,

inée
rmer, puis
ans, afin
puisse de-
assez dése-
a met dans
e dans une
laquelle il
quand on
e elle est,
lle se cuit,
ne peut se
corps, on
si été en-
que par le
& devient
veut fai-
assave, il
quand on
ndre seu-
plus que
ad on l'a
utre, de
e Manioc
itez; il y
r passe la
elle fait
ouveaux
ert de
de n'en
umence-
mens,





mens, & de ne pas suivre leur appetit, parce que pour peu qu'on mange de cette farine ou cassave, elle enfle & gonfle extrêmement l'estomac lorsqu'elle vient à s'y humecter, ainsi la meilleure manière, & la plus saine c'est de l'humecter avant de la manger & de lui donner le tems de s'enfler; on la peut humecter ou avec du bouillon ou avec du vin, ou avec de l'eau; un morceau qui étant sec n'est pas plus large que la main & épais que le petit doigt, devient large quatre fois plus, & plus épais de deux doigts.

Comme on va depuis *Boucachique* à *Cartagène* toujours par eau, je n'ai rien remarqué de curieux pendant mon chemin par rapport aux plantes & aux arbres, mais dans le Jardin d'un Docteur en Medecine Espagnol je remarquai une plante très singulière tant pour la beauté de ses feuilles, la douce odeur & la grandeur de ses fleurs, que par la bonté de son fruit; les François appellent cette plante, *fleurs de la Passion*, parcequ'ils prétendent qu'on remarque dans ses fleurs, une partie des instrumens de la passion du Sauveur qui y sont representez; J'ai considéré attentivement & à dessein un très grand nombre de fleurs de cette plante pour voir si j'y pourrois remarquer ces enseignes de la Passion; mais je puis dire avec vérité que je n'y en ai remarqué

aucune trace ni vestige, ce qui m'a le plus surpris, c'est que des François qui ne sont pas accusez de porter le fanatisme & la superstition si loin que les Espagnols, ayant été capables de remarquer dans cette fleur des Mistères que les Espagnols eux mêmes n'y ont pas remarquez, puisqu'ils appellent cette plante, *Grenadille*. Cette seule remarque doit convaincre le judicieux lecteur de la fausseté de l'étimologie du nom de cette plante. C'est pour cela que je n'ai pas voulu remettre à en parler, lorsque je traiterai de la Martinique où il y a en une grande quantité parce qu'ils les ont faussement appellées, & que j'en parle ici parce que les Espagnols les ont mieux nommées & que d'ailleurs *Cartagène* est le lieu où j'ai vû les premières.

Il y en a de plusieurs sortes entre lesquelles je n'en ai trouvé que deux, dignes de remarque parce que les feuilles en sont grandes, longues & larges d'un verd charmant; ces plantes sont si foibles que lorsqu'elles n'ont rien pour s'appuyer elles rampent par terre; elles sont très propres pour faire des allées & des cabinets couverts, sous lesquels il fait une fraîcheur des plus agreables, parceque cette plante jette une si grande quantité de branches & de feuilles, qu'il n'est pas possible que le soleil pénètre à tra-

vers

vers; quant à sa fleur il n'est quasi pas possible de la représenter tant elle est émaillée de différentes couleurs vives & douces en même tems, ces fleurs s'épanouissent au lever du soleil, & se reserrent à son coucher, le tour de cette fleur est composé de plusieurs feuilles dont les unes sont d'un beau bleu celeste parsemé de petites pointes rouges, les autres sont de couleur de pourpre, parsemé de petites pointes blanches; tout le dehors de cette fleur est garni de petits filamens ondez de blanc, de rouge, de bleu, d'incarnat, & de plusieurs autres couleurs fines & vives. Ce qu'il y a de plus charmant c'est que cette fleur exhale une petite odeur douce & suave, des plus agréables.

Lors que cette belle fleur a tombé, elle est suivie d'un fruit qui sort à peu près comme un petit melon, & croît jusqu'à la grosseur d'un melon mediocre, avec cette différence que par dehors son écorce est lisse & unie, & a un bon doigt d'épaisseur, & ne vaut rien à manger crue & que le dedans est rempli de pepins comme une vraie grenade, qui contiennent un suc délicieux au goût, qui est tant soit peu aigrelet, & très propre pour calmer les ardeurs de la fièvre, & pour rafraîchir; ce fruit recrée & reveille l'appetit, repri-

me les ardeurs de l'estomac, on fait avec le suc de ce fruit un sirop cordial, on peut aussi confire son écorce, & ses fleurs qui sont une très agréable confiture, & très saine.

Les *Melons d'eau*, dont voici la description, viennent sur une plante qui rampe par terre comme les autres melons, ils sont ordinairement ronds, & de la grosseur de la tête ou plus, ils s'appellent *Melons d'eau*, parce qu'ils sont ordinairement remplis d'une eau sucrée qui est très saine, & très rafraîchissante; on donne de ce fruit aux febricitans pour les rafraîchir & tempérer l'ardeur de leur fièvre; l'écorce de ce fruit est toujours verte & sans odeur, le dedans même n'en a aucune & on ne mange que ce qui est autour des graines de l'épaisseur de deux doigts, ou environ, ce qui est au dessous jusqu'à l'écorce m'a toujours paru salé, & n'être du tout point bon à manger. On mange ces melons sans sel, & bien qu'on en mange en quantité, ils ne nuisent jamais à l'estomac, au contraire ils excitent l'appétit de sorte que mon Curé me faisoit grand plaisir quand il m'en envoyoit, ce qui étoit presque tous les jours.

L'*Icague* est un espèce de petit prunier qui croît en forme d'un buisson, il est
con.

Melons d'eau



me les
vec le
on pe
fleurs
& trè

Les
tion ,
par te
ordin
de la
d'eau
plis d
très
aux f
perer
fruit
dans
ge q

roujo
point
lons
quan
au c
que
quan
que
L
nier



391

eurs

let-

let-

e la

fait

fort

nais

pro-

au-

une

par-

au-

ces

ine

ût;

ont

que

peu

re,

&

ine

lus

eu

ne,

er-

est

ou

ont

ve-

Page 391

Icaque



continuellement chargé de feuilles, de fleurs & de fruits. Les feuilles sont longues, & ses fleurs sont blanches ou violettes : son fruit est de la grosseur & de la couleur d'une prune de Damas ; on fait de ce fruit d'excellentes compôtes, il est fort agréable cru, car il est très doux ; mais d'une douceur relevée, ces arbres en produisent une quantité prodigieuse, les sauvages l'aiment extrêmement.

Il y a aussi une autre espèce de prune que les Creoles appellent de *Monbain*, l'arbre qui porte ces prunes vient d'une hauteur, & d'une grosseur prodigieuse, ces prunes sont jaunes, & longues, d'une bonne odeur, & assez agréables au goût ; mais à la différence des Icaques, elles ont un noyau si gros qu'il n'y a presque que la peau tendue dessus, ce fruit est un peu aigrelet, le Monbain en charge à rompre, les cochons les aiment extrêmement, & elles les engraisent. Cet arbre jette une gomme jaune qui jette une odeur bien plus pénétrante que celle du fruit. Je n'ai pu découvrir à quoi elle pourroit être bonne, les branches de cet arbre étant mises en terre prennent très facilement racine, c'est pour cela qu'on en renferme les parcs où l'on nourrit le Bétail.

Les premiers Cassiers ou *Canificiers* sont

nus dans l'Île de la martinique & ont été semez dans le quartier du Carbet qui a retenu ce nom de *Carbet*, des *Caraïbes* qui avoient autrefois en cet endroit l'un de leurs plus grands villages, & une belle case qu'ils appelloient le *Carbet*; nom qui est encore chez eux commun à tous les lieux, où ils font leurs assemblées.

Ce quartier est deservi par un Moine tout noir comme un corbeau de la confraternité Jesuitique; le bourg du *Carbet*, n'est éloigné que d'une petite lieue du Fort *Saint Pierre*, il est situé dans un beau Vallon qui est arrosé d'une assez grosse rivière qui vient des montagnes & passe au pied des pitons, l'eau en est très-claire & très-bonne à boire.

C'est dans ce vallon, & en quelques autres qui sont dans ce quartier que j'ai vu une grande quantité de *Canifciers*, cet arbre croît de la grosseur & de la grandeur à peu près des plus grands poiriers qu'on a laissé venir à plein vent, ses feuilles sont longuettes & étroites, & ont accoutumé de tomber dans le tems de grande sécheresse, & reviennent aussi tôt avec la pluie; avant que les fleurs viennent il paroît de très beaux bouquets de fleurs jaunes qui sont faits en forme de grand pannache, à chaque feuille qui tombe succèdent de petits tuyaux verts qui demeurent toujours tels.

Page 392

Cassier
ou
Canificier



nus dans l
mez dans
fin ce nor
voient au
plus grand
appelloien
chez eux
font leurs

Ce qua
tout noir
ternité Je
n'est éloig
Saint Pie
lon qui e
re qui vi
des pitons
bonne à l

C'est d

croit
à peu pr
à laissé ve
longuette
de tombé
resse, & r
avant que
très beau
font faits
chaque fe
tits tuyau



tels ju
quoi
ils son
men
à leu
bien a
uni de
piés
C'e
tes c
diron
de ci
Qu
la co
Canij
enter
tr'ell
resser
bords
dats c
contr
n'ose
pens
point
d'ou
ces a
sur t
quan
ming
ne a

tels jusqu'à leur parfaite grosseur, après quoi ils commencent à noircir, & quand ils sont tout à fait noirs, ils sont parfaitement meurs; quand ces tuyaux sont venus à leur période d'acroiſſement, ils peuvent bien avoir un poulce, ou un poulce & demi de grosseur, sur un pie & demi, deux piés, & quelque fois plus de longueur.

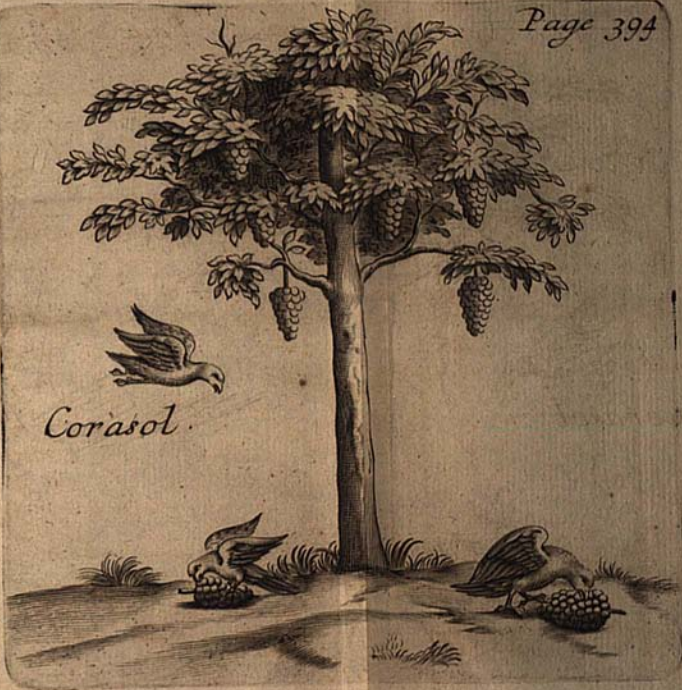
C'est une chose assez plaisante de voir toutes ces gouffes pendantes à ces arbres, on diroit que ce sont de grandes chandelles de cire noire.

Quand ce fruit est parfaitement meur, la cosse ou filique se sèche, & quand les *Canisiciers* sont agitez par de grands vents on entend de fort loin le bruit, qu'elles font entr'elles, les unes contre les autres. Ce bruit ressemble assez à celui que la Mer fait sur ses bords, ou à celui que feroient plusieurs Soldats dont les armes se toucheroient les unes contre les autres; dans ce tems-là les oiseaux n'osent s'approcher de ces arbres, les serpens fuient des environs, & je ne doute point qu'une personne qui ne sauroit pas d'où vient ce bruit, & qui ne verroit pas ces arbres, ne fût assurément épouvantée, sur tout la nuit; il y a une très grande quantité de ces arbres à l'Isle de *Saint Domingue* d'où on a sans doute porté la graine. à la *Martinique*. Tout le monde sait que

le *Cassier* est un arbre Medicinal, ses fleurs confites en sucre purgent bénignement; les bâtons, ou tuyaux verds du *Canificier* confits de même ont une semblable propriété; mais le suc qui est dedans étant mangé quand il est meur, tel qu'il vient de l'arbre opere beaucoup mieux, & plus promptement; il est très salutaire d'en user en ce pais là deux ou trois jours dans chaque mois un peu avant le repas, ceux qui l'ont fait ont remarqué que ce doux médicament, conservoit merveilleusement bien leur bonne constitution.

Le *Corasol*, croît à la grandeur & à la grosseur d'un pommier. Le fruit qu'il porte ressemble assez à un concombre; mais il est beaucoup plus gros & toujours verd; quand il est meur il est blanc au dedans comme de la crème, & d'une douceur relevée par une petite aigreur qui lui donne une pointe fort agréable, ce fruit est fort délicieux, il est quasi aussi mou que de la crème; quand il est dans sa parfaite maturité les cochons en sont très friands, & on peut les en nourrir, ce fruit les engraisse extrêmement, il est tout rempli de graines de la grosseur de petites fèves fort unies; le suc de ce fruit est contenu dans un amas de petits filamans fins & deliez qui ne se brisent point quand on les met à la bouche
mais

Corasol.



39
le
co
bâ
fin
ma
qu
op
me
pa
un
on
co
ne

gr
po
il

re
un
de
cr
rit
pe
ex
de
le
de
bi

retiré

nbla
 smé-
 , ou
 fort
 uilles
 es des
 inger
 rque
 l'es-
 n en

Fort
 mar-
 hâta-
 vers
 able,
 s du
 leurs
 s au
 fort
 s de
 ffuts
 pel-
 cuil-
 mais
 lère-
 s af-
 uites
 Ces

Page 395



m
to
bl
m
C
de
de
C
fo
q
to
u
S
q
g
t
a
n
e
I
f
h
c
f
i
t
h

mais que l'on rejette après en avoir retiré tout le Suc.

Il y a une autre espèce de fruit semblable en dedans à celui-ci, & qui a les mêmes proprietés, il s'appelle *Cachimas*, ou Cœur de bœuf parce qu'il approche fort de sa grosseur & de sa figure, les feuilles de ce dernier ressemblent assez à celles des *Chatagniers*, il n'est pas bon de manger souvent de ces fruits; mais on remarque qu'ils excitent l'appetit, & degagent l'estomac des humeurs gluantes lorsqu'on en use modérément.

Allant un jour du *Fort Royal*, au *Fort Saint Pierre* dans la *Martinique*, je remarquai un bel arbre fort semblable au *Châtaignier*, dont les branches se recourbent vers terre, & font un ombrage très agréable, ayant les feuilles longues comme celles du noyer, & étant chargé de quantité de fleurs d'une fort bonne odeur, semblables au *Narcisse blanc*; le bois de cet arbre est fort solide, & est de la couleur d'un gris de Perle, & très propre pour faire des affuts de fusil, & de pistolet. Cet arbre s'appelle *Junipa*, il se revêt chaque mois de feuilles nouvelles, non pas tout à la fois: mais successivement, car il n'est jamais entièrement dépouillé. Il porte des pommes assez grosses qui étant meures semblent cuites au four.

Ces

Ces pommes ont quelque chose de bien singulier, quand elles tombent à terre, elles font un bruit semblable à celui d'un arme à feu, tout ce que j'ai peu decouvrir touchant la cause de ce bruit, c'est que dans le milieu où est la semence du fruit, cette semence est enveloppée de petites pellicules gonflées, & remplies de vent, qui étant excité par la chute se fait apparemment ouverture avec assez de violence pour causer ce bruit : quand on mange de ce fruit qui est fort rafraîchissant, parce qu'il est aigrelet, il faut ôter avec soin ces pellicules, car si on les mange ce fruit reserre extrêmement le ventre, & si on les ôte il est très salutaire, & fortifie le cœur des personnes malades & fatiguées par quelque grand travail. Le suc de ce fruit est très clair, cependant il teint en violet fort brun pour la première fois, & à la seconde il teint tout à fait en noir qui ne peut s'effacer en aucune manière par le savonnage; mais qui se dissipe de lui même en peu de tems; ce suc a servi à quelques malhonnêtes gens à faire des friponneries, & à surprendre la bonne foi des gens sincères.

Il y a un arbre propre pour la Médecine qui s'appelle à cause de cela *Médecinier*, son fruit a la propriété de purger, aussi bien que le suc laiteux qui sort des branches

bien
e, el-
d'un
avrir
que
uit,
pel-
qui
rem-
pour
e ce
qu'il
elli-
erre
te il
des
uel-
est
fort
nde
ffa-
ge;
de
né-
ur-
ici-
ier,
uffi
an-
hes

Il
cinq
uand
rien
dans
it de
ferre
lules
ur &
noi-
veun
e qui
l'une
fort
des
bien
itent
r bas,
peau
e par
e, &
rger
sur le
rcind
tus il
leur

ieurs
l'A-
brô-
chets

Page 397

Noix de Médecine



ches de cet arbre quand on les coupe. Il porte des fleurs jaunes composées de cinq feuilles qui ont la figure d'une étoile quand elles sont épanouies, les feuilles n'ont rien de particulier comme il vous paroîtra dans la Figure de la plante ci-jointe. Le fruit de cet arbre est une espèce de noix qui reserre trois ou quatre noyaux en autant de cellules distinctes. Ces noyaux sont de la grosseur & de la figure d'une fève, dont l'écorce est noirâtre. Cette écorce étant ôtée, on y trouve un pignon blanc d'une substance huileuse qui est enveloppé & coupé par moitié d'une pellicule déliée. Ces pignons ont un goût fort agréable, & assez approchant de celui des noisettes; mais il faut les manger avec bien plus de précaution, sans quoi ils excitent un devoyement violent par haut & par bas, particulièrement si on avale la petite peau qui les envelope, & celle qui les separe par la moitié. Pour temperer donc leur force, & en pouvoir user avec succez, il faut les purger de ces peaux & les passer légèrement sur le feu, ou sur les charbons, puis on en prend quatre ou cinq & après les avoir battus il faut les mêler dans un peu de vin pour leur servir de vehicule & de correctif.

Voici la figure du Lezard & de plusieurs autres insectes à quatre piés comme l'*Anolis*, le *Roquet*, les *Gobes mouches*, les brô-

398 *Voyages aux Côtes de Guinée*
chers de terre. L'*Anolis* est fort commun dans toutes les Iles, ils sont fort semblables à ceux que l'on voit en France; mais ils ont la tête un peu plus longue, la peau jaunâtre & sur le dos ils ont des lignes rayées de bleu, de verd, & de gris qui prennent depuis le bout de la tête jusqu'au bout de la queue. Pendant la nuit ils font un bruit semblable à celui des Cigales: mais beaucoup plus importun.

Le *Requet*, est plus petit que l'*Anolis*, il a la peau de couleur de feuille morte, qui est marquée de petits points jaunes, ou noirâtres. Ce petit animal est fort ami de l'homme, & aime fort sa compagnie, & quand il est près de quelqu'un il est assidûment attaché à le regarder, il retroufle sa queue d'une manière fort jolie, & quand il est poursuivi & fatigué il tire sa langue comme un chien de chasse.

Les *Gobes mouches* sont les plus petits reptiles qu'il y ait aux Iles, & des plus curieux, ils s'appellent ainsi parce que toute son occupation est de gober des mouches, il y en a de différentes couleurs, les uns sont de couleur de verd doré, d'autres couverts de brocatel de fin or, ou d'argent, il en a d'autres revêtus de différentes couleurs des plus jolies & des plus ravissantes.

Ils

Gros Lézard nommé Iguanes

Page 398



Anolis



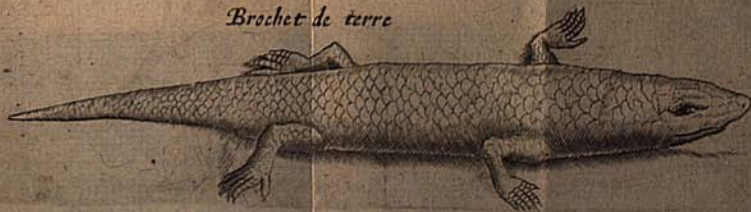
Rocquet



Gobe mouches



Brochet de terre



Il
ils for
trent
cun d
mou
mes
quel
table
qu'o
si po
chass
sur
les r
P
à ce
figu
qu'
une
sub
il se
ces
aut
qu
se
le
be
&
lo
v

Ils n'ont point de peur des hommes, ils sont au contraire très familiers; ils entrent dans les chambres & n'y font jamais aucun desordre, au contraire ils les purgent de mouches & autres insectes, aussi les hommes ne leur font ils jamais de mal, ils sont quelquefois si privez qu'ils montent sur la table, où on a le plaisir de les voir, parce qu'outre qu'ils sont si bien revêtus, ils sont si polis & si nets & si propres qu'on ne les chasse jamais, pas même quand ils viennent sur l'assiette, & sur les mains pour gôber les mouches qu'ils y voient.

Pendant la nuit ils joignent leurs voix à celles des *Anolis* pour faire la même musique, enfin c'est le plus joli petit animal qu'on puisse voir, il pourroit passer pour une espèce de Cameleon, car il prend très subitement la couleur de tout ce surquoi il se repose; mais ce petit animal perd tous ces charmes, ces belles & vives couleurs aussi tôt qu'à dessein ou autrement quelqu'un a tué les petits œufs qu'il fait pour se perpétuer, & devient d'une couleur pâle & livide, & ne reprend ses premières beautés que lorsqu'il a fait d'autres œufs & qu'ils sont venus à bon port, pour lors il revient tout comme auparavant.

Le Brochet de terre est ainsi appelé par-

ce qu'il a la hure, la peau, & la figure entière des Brochets de rivière: seulement au lieu de nageoire il a quatre piés; mais si foibles qu'il se traîne à terre avec peine en rampant; ils ont de petites écailles sur leur peau qui sont extrêmement luisantes, & de couleur de gris argenté, ils font un bruit effroyable pendant la nuit, il est beaucoup plus désagréable que celui des grenouilles, & des crapauts, ils se tiennent dessous les roches, & dans le fonds des cavernes; quand ils marchent leur mouvement donne de la frayeur, pour la raison ditte ci dessus.

Afin de delasser l'esprit du lecteur qui ne pourra être que fatigué après la lecture de si longs voyages, quelque nombreuse que soit la variété des sujets assez divertissans qu'ils renferment, je joindrai un couplet sur l'air des folies d'Espagne, sur un pet lâché devant un Juge de Police; quoique le sujet paroisse vil, & méprisable, j'espère que le lecteur trouvera l'imagination de l'auteur de son goût: il représente dans un seul couplet la colère, & l'emportement de ce Juge de Police qui se croit insulté par un pet lâché devant lui auquel il répond par sept autres couplets, je laisse le jugement de l'un & de l'autre au lecteur, les voici.

Le

**Le Juge de Police au Peteur,
ou à celui qui a lâché le pet.**

*Ha ! je prétens punir votre insolence,
Remarquez bien ce que vous avez fait,
Quoi ? vous osez peter en ma présence,
Savez vous bien où peut aller ce pet ?*

Reponse au Juge de Police.

*Un pauvre pet réduit à l'esclavage,
Las de souffrir une sale prison,
Est-il puni pour se faire un passage,
La liberté est toujours de saison.*

*Quoi donc un pet échapé sans Malice,
Est ce pécher contre vos réglemens,
Déclarez moi Grand Juge de Police,
Si vous voulez régler aussi les vents.*

*Un pet est il assez de consequence,
Pour élever contre un cul tous vos sens,
Ce pauvre cul quoique plein d'innocence,
Pour vous fléchir, vous donne l'encens.*

*Jamais un pet, soit dit sans vous déplaire,
Ne fut poussé plus méthodiquement,
J'avois aussi mes raisons pour le faire,
Car jamais pet ne fut sans fondement.*

Veillez au guet, à netoyer les rues,

402 *Voyages aux Côtes de Guinée*
Réglez les jeux, la chair, & le poisson ;
Mais sur les Culs vous n'avez point de vûës
Un cul peut tout dedans son Caleffon.

Que feriez-vous si deffous votre empire,
Etoient les vents du Nord & du Levant,
Vous qui grondez contre un foible Zephire,
Qui par hazard est venu du Ponant.

Appaisez donc Monsieur votre colére,
A quoi sert-il ici de disputer.
Vous permettez à mon âne de braire,
Deffendrez vous à mon cul de peter.

Je finirai mes voïages par les contes fin-
yans, qui furent recitez en diverses oc-
casions.

LE PROCES BIEN TOT VUL- DEI, CONTE D. E. R.

Monsieur de S..... étoit un bon Gentil-
homme & aimant la joie & la bonne chère:
mais qui n'avoit pas un grand bien pour y
subvenir. Il tenoit pourtant une meilleure
cuisine, qu'une cousine qu'il avoit ; elle
s'apeloit Madame de C*****. elle étoit
d'une avarice si sordide qu'elle rendit son
mari un des plus grands débauchez de la
ville, parceque ne trouvant jamais rien à
manger chez lui, il étoit obligé d'en aller
cher-

chercher au Cabaret, & en prit tellement l'habitude qu'il la conserva tant qu'il vécut. Quelque avare que fût Madame de C**** elle avoit la vanité de vouloir entretenir un Carrosse, les chevaux en étoient beaux & bien nourris, car elle leur plaignoit bien moins la nourriture qu'à ses Domestiques. Un jour ayant envoyé son Cocher à Bayeux, ville à six lieues de Caen, car c'est où se passa l'histoire, elle le fit partir de grand matin pour revenir le soir, & cela sans lui rien donner pour boire & manger en chemin; quand il fut revenu, vous pouvez bien juger qu'il avoit un raisonnable appetit; elle lui donna un œuf pour son souper. Le Phaëton de Madame de C**** enragé de faim & pestant contre l'avarice de sa maitresse, jura que son souper lui coûteroit bon. Il prit une grande chaudière, qui servoit à faire la lessive, & qui contenoit bien trente seaux d'eau, la mit sur un trépié & mit dessous un fagot de cinq sols pour faire bouillir son œuf. Monsieur de C**** revenant par hazard ce jour là du Cabaret plutôt qu'à son ordinaire, vit en passant un feu énorme dans la cuisine; curieux de voir ce que c'étoit il entra & vit son Cocher qui faisoit cuire son souper; voyant un œuf bouillir dans trente seaux d'eau, il demanda

ce que cela vouloit dire, Monsieur, lui répondit son Cocher, Madame m'a envoyé ce matin à *Bayeux* à pié, & j'en suis revenu ce soir, sans avoir bû ni mangé de toute la journée, Madame m'a donné un œuf pour mon souper, comme il y a peu de viande, il faut beaucoup de bouillon. Monsieur de C*** tira une pièce de trente sols de sa poche, & lui dit, tien mon ami fais comme moi, va t'en souper au Cabaret.

Monsieur de S**** comme je l'ai dit, tenoit une meilleure cuisine & étoit bon de son naturel; il avoit le visage très remarquable, parce que ses levres débordient beaucoup, & étoient bien de la grosseur du pouce. Dans le tems de la recherche des Nobles, l'Intendant qui apparemment ne l'aimoit pas beaucoup, voulut le dégrader de sa Noblesse; Il fut forcé ou d'être déclaré Roturier, ou d'aller plaider à *Paris*; il choisit le dernier parti, mais comme un tel voyage lui auroit fait manger le revenu & le fonds de son bien, parce qu'ordinairement un tel procès dure deux ou trois ans, il employa toutes les lumières de son esprit, dont il ne manquoit pas, à faire finir le sien promptement. Il fut à *Paris*, & par son adresse s'attira la protection d'un Grand Seigneur, qui lui

pro-

promit de de le présenter à Monseigneur le Chancelier, de lui en faire avoir une favorable Audience, & de le prier très fortement de lui rendre une prompte & favorable justice: mais lui dit ce Monsieur en parlant à lui: Je fais ce que c'est qu'un homme qui n'a qu'une affaire en tête; ne vous attendez pas que suivant votre impatience j'aille tous les jours importuner Monseigneur le Chancelier. Je vous déclare, que je n'intercederai pour vous qu'une seule fois; Monsieur de S**** le remercia très humblement & lui dit que cela suffisoit: ce Seigneur prit l'heure de Monseigneur le Chancelier & y mena Monsieur de S****. Le Chancelier en consideration du Protecteur demanda à Monsieur de S**** ce qu'il y avoit pour son service & il lui repondit à peu, près en ces termes.

Monseigneur je suis un pauvre Gentilhomme de *Caën*, que Monsieur l'Intendant a voulu dégrader de Noblesse, quoi que la mienne soit très ancienne; je ne jouis que d'un bien médiocre & je suis venu ici pour vous représenter la justice de ma Cause; Je ne vous demande point de grace, Monseigneur; mais comme je ne jouis que d'un très petit bien, si je demeure

quelque tems ici, je serai ruiné moi & ma famille, je vous prie très humblement Monseigneur, de me rendre une prompte justice; car il vaudroit mieux pour moi, veu mon peu de bien, perdre promptement mon procès que de le gagner à la longue. Le Chancelier lui promit qu'il expedieroit son affaire le plutôt qu'il pourroit: mais un Chancelier a plus d'une affaire &, le plutôt qu'il peut est souvent un long temps pour un pauvre Provincial qui n'a que son affaire en tête & attend avec beaucoup d'impatience qu'elle soit finie. Il se passa quinze jours sans que Monsieur de S**** entendit parler de rien; voyant que cela traînoit en longueur, il fut chez Monseigneur le Chancelier & donna à trois ou quatre de ses Domestiques à chacun un Louis d'or, à condition qu'ils lui diroient seulement où alloit Monseigneur le Chancelier; dès le lendemain matin, il fut au lever de Monseigneur le Chancelier attendre qu'il sortit, le voyant monter en Carrosse, il lui fit une grande révérence sans lui parler, puis demanda au Laquais où il alloit, qui lui dit à la messe aux Jésuites, il y courut d'abord, & quand le Chancelier voulut entrer en l'Eglise, il lui refit une grande révérence; il attendit patiemment que le Chancelier resortit, dès qu'il

qu'il le vit autre grande révérence, il redemanda au Laquais où il alloit, qui lui dit chés Monsieur le Duc un tel. quand Monseigneur le Chancelier descendit de carrosse, mon Provincial l'attendoit autre grande révérence, il attendit avec la même patience qu'il en ressortit, & d'abord autre grande révérence. Il demanda au Laquais où va Monseigneur le Chancelier, qui lui dit au Parlement, d'abord il y courut, & quand Monseigneur le Chancelier y voulut entrer, grande révérence en campagne, quand il en ressortit autre grande révérence, bref en quinze jours de tems qu'il poursuivit Monseigneur le Chancelier, il lui fit bien deux mille révérences, & cela sans lui dire un seul mot; mais quoique Monseigneur le Chancelier fût bien que ce pauvre suppliant n'avoit autre chose à faire à *Paris* qu'à solliciter son jugement, ce qui le portoit à l'excuser, cependant il fut si lassé de ce nombre énorme de révérences (voyez s'il n'est pas vrai souvent que la Civilité importune) il fut, dis-je, si lassé, qu'il ne put se moderer; un soir il lui fit cet tendre compliment: Chien d'importun j'expedierai ton affaire & se tournant vers son Secrétaire, il lui dit: je veux oui je veux que demain matin la première affaire qu'on me présentera soit celle de cet

me là ; je n'y puis plus tenir ; je veux m'en delivrer ; effectivement le lendemain matin ; il examina les Titres de Monsieur de S*** & les trouvant bons, lui donna gain de cause ; ainsi il revint à *Caën* dans le tems d'environ deux mois & ayant gagné son procès ; Tout *Caën* crut la chose impossible , mais peu après on sçut comment il s'y étoit pris ; le tour est bon pour une fois ; mais je craindrois qu'il n'y eût du danger à le faire souvent.

L'ANE DE BANON, CON- T E D. E. R.

Jean étoit un pauvre Charpentier bien plus riche en enfans qu'en terres, car il en avoit douze mengeant bien, quand ils avoient de quoi, ce qui n'arrivoit pas aussi souvent qu'ils l'auroient bien souhaité, & de terre il n'en avoit pas la grandeur d'un pouce. Il avoit un avantage c'est que comme il étoit le meilleur homme du monde, jovial & faisant la plupart du tems crever de rire ceux qui s'entretenoient avec lui, il étoit aimé de tout le monde ; & comme chacun en avoit pitié, il trouvoit bien mieux son conte à aller voir les uns & les autres qu'à travailler de son métier, parce que son travail de Charpentier n'eût peu nour-

rir sa famille, & il obtenoit de l'un un peu d'orge, de l'autre un peu de navets, d'un autre des carottes, &c. ce qui le nourrissoit lui, sa femme & ses enfans; il demouroit dans un village nommé *Courceulles* à trois lieues de *Caën*: Monsieur le Baron de *Courceulles* en étoit le Seigneur & possédoit bien en propre les sept huitièmes parties du Village. Entre les moiens dont Jean se servoit pour nourrir sa famille, le principal revenant bon, consistoit en un âne que tous les Habitans du village lui empruntoient tour à tour, pour porter leur lessive à une petite rivière éloignée d'environ demi lieuë; Notre Jean qu'on pouvoit avec bien plus de raison nommer Jean sans terre qu'un certain Roi, tiroit de chacun deux ou trois sols pour le prêt de son âne, cela servoit pour acheter de l'huile à bruler & fournir d'autres petites nécessitez à sa famille que personne ne lui eût données; mais comme il n'avoit point de terre, il étoit obligé de laisser aller son âne à l'abandon, qui cherchoit sa pauvre vie où il pouvoit, & la plupart du tems sur les terres de Monsieur le Baron *Courceulles*. L'âne ne se contentoit pas de manger, & malgré la sagesse de sa philosophie, gâtoit souvent plus de bien qu'il n'en consumoit. Un lecteur critique m'arrêtera peut être ici, & me

trai-

tera d'impertinent d'appeller un âne Philosophe, il prouvera même par l'histoire suivante l'excellence de la Creature humaine au dessus de l'âne. Les Terres en divers lieux de Normandie font légères un Païsan en avoit une telle, il la labouroit avec une ane & sa femme qu'il ateloit, l'Âne d'un côté de sa charue & sa femme de l'autre, il piquoit l'âne avec une pointe de fer attachée au bout d'un baton & disoit en même temps à sa femme tire toi qui as le sens bon, mais ce n'étoit aussi qu'un misérable Païsan; un ignorant qui donnoit la preference à sa femme. Qu'est ce que l'homme, un composé d'ignorance & de malice envelopé d'une peau d'orgueil & de haute opinion de soi même; aussi, je veux bien que mon lecteur sache que j'ai une haute opinion de messieurs les Anes, & s'il falloit prouver mathématiquement la chose, je les élèverois au dessus de l'homme. Quelle est la partie la plus estimable dans l'homme, incontestablement c'est l'esprit, cependant l'esprit n'est pas à beaucoup près comparable au bon sens, je dis encore, quel est l'effet du bon sens? c'est de travailler à son propre intérêt sans relâche & avec justesse, & quel est l'âne qui n'y excelle plus que l'homme; en cas d'action, sa fermeté l'emporte de beaucoup sur l'homme, en voici un exemple.

Il y avoit une bonne femme à *Caën* qui gaignoit sa vie à vendre des herbes ; elle avoit une ânesse pour cet effet qui lui portoit ses paniers par toute la ville. Un jour un âne la rencontra , animé d'un amoureux courage , il pensoit à lui conter fleurettes , la porteuse d'herbe qui le vit , craignant que son ânesse n'en fût incommodée pendant long tems , & ne pût pas lui rendre par là les services qu'elle en attendoit , voulut interrompre le cours de leurs amours & pour cet effet détacha son tablier dont elle couvrit le derrière de son ânesse. Elle vouloit boucher un trou & fut cause qu'il y en eut un nouveau , car notre âne en héros de Roman très courageux , du premier coup de lance perça le tablier , & malgré la femme qui tiroit son tablier tant qu'elle pouvoit pour le faire déguerpir , il enfila non des éguilles , un âne n'est pas si sot que de s'amuser à des bagatelles , il enfila ce que dit la chanson *vous m'entendez bien*. On dira peut-être , que je les loue par consanguinité , je ne ressemble pourtant pas à certain Gascon , son père étoit Grefsier d'un *Village* & bon homme , il aimoit tant ses parroissiens qu'il faisoit toutes leurs affaires sans en prendre un denier , & leur rendoit tous les services possible , chacun l'aimoit à cause de cela , aussi lui laissoit on
sans

sans l'inquiéter un âne qu'il entretenoit & qui picorait sa vie comme il pouvoit par tout le Village, ce qu'on appelle un âne de Banon; il mourut le bon homme, son fils qui étoit autant haï que le pere étoit aimé, & qui avoit vû depuis sa naissance un âne de Banon dans la maison de son pere en voulut aussi entretenir un; mais les Parroissiens ne le voulurent pas souffrir; on lui intenta un procès & pour prouver son droit quand il fut devant le Juge, il dit: tant que mon pere a vécu il y a un âne dans la famille, & tant que je vivrai il y en aura un autre; cependant comme je ne veux pas plaider, si l'on veut que je cède la superiocrité à l'homme, *Concedo licet non probatum*, revenons à celui de notre maître Jean, comme il gâtait beaucoup de bien sur les terres de Monsieur le Baron de Courseulles, ce Baron prit la résolution d'y remédier, & pour cela quoiqu'il fût le meilleur homme & le plus charitable du monde, il fit l'âne de Jean prisonnier de guerre. Jean resta quinze jours sans rien dire, enfin voyant que son âne ne revenoit point, il demanda à un laquais de Monsieur de Courseulles si on ne lui rendroit pas bientôt son âne, le laquais lui remontra que son âne avoit fait tant de ravage, qu'il ne savoit pas si Monsieur auroit la bonté de le lui rendre encore à moins qu'il ne

pro-

promit de le tenir bien enfermé; Jean lui dit, que si Monsieur ne vouloit pas lui rendre son âne, il feroit un fait. Le pauvre garçon s'en alla haussant les épaules, de voir qu'un misérable comme Jean menaçoit son maitre. Cependant comme il aimoit Jean, il se tint & ne voulut rien dire; Jean le lendemain rencontre encore un des valets de Monsieur de *Courseulles*, lui en dit autant, & bref pendant huit jours il le dit à tant de gens que quelqu'un craignant l'étrillade, s'il se faisoit plus longtemps, fut dire la chose à Monsieur le Baron de *Courseulles*: Ce Gentilhomme fut outré de voir qu'un misérable comme Jean, à qui il avoit fait tant de charités osât le menacer; il commanda qu'on le fit venir. Jean comparut & Monsieur le Baron lui dit: Qu'est ce que j'entends Coquin? tu me menaces, hélas Monsieur repondit Jean, bien loin de cela, je prie bien Dieu pour votre santé & pour votre prospérité, & pour celle de toute votre famille, car vous êtes un généreux Seigneur qui m'avez bien fait des charitez dans ma vie; tu feints, Coquin, en ma présence, repondit le Baron, n'as tu pas dit à un tel, un tel & un tel que si j'en te rends bon âne tu feras un fait. Jean qui savoit que ce Seigneur étoit bon & qu'il aimoit à rire, prit un air hardi & lui dit d'un ton ferme,

oui

oui Monsieur si vous ne me rendez pas mon âne je ferai un fait. Cela irrita tellement le Baron qu'il s'avança sur Jean, & le prit de la main gauche par la Cravate & tenant le poing droit prêt à lui en casser la gueule, lui dit : que feras tu coquin, que feras tu malheureux ? Jean sans s'émouvoir, car il eût efflué le coup de poing avec le plus grand contentement du monde, sachant bien, vu la bonté de Monsieur de *Courseulles*, qu'il en auroit païé bien charitablement l'amende, répondit d'un ton ferme, si vous ne me rendez mon âne je vendrai le bât. Le Baron de *Courseulles* ne put s'empêcher de rire, & dit à un valet, menez Jean à la cuisine, & donnez lui à déjeuner, à quoi Jean répondit, en lui faisant une belle révérence, Dieu vous bénisse Monsieur pour toutes vos bontez c'est tout le mal que je vous souhaite ; Jean déjeuna amplement, remporta encore un bissac plein de ravauderies pour sa famille & s'en retourna monté sur son âne comme un saint George. Car Monsieur de *Courseulles* le lui fit rendre.

L'UNION ENTRE MARI ET FEMME, CONTE D. E. R.

Mon Oncle étoit un des bons hommes du monde : mais il avoit eu la foiblesse dans son jeune âge de croire que si en se mariant il

il uſoit dans les commencemens de beaucoup de condeſcendence envers ſon Epouſe, elle prendroit lieu par-là de vouloir commander dans la ſuite, & ainſi dès le premier jour de ſon mariage, il réſolut de maintenir ſon autorité. Pour cet effet quand il fut couché le ſoir avec ſon Epouſe, il lui commanda étant au lit de lever ſa chemiſe; ma tante qui avoit été élevée avec beaucoup de pudeur, crut que la bienſeance ne lui permettoit pas de le faire. Mon Oncle fâché de cette deſobeiſſance en demeura là; quinze jour ſe paſſèrent ſans aucun progrès. Les parens reconnurent, qu'il y avoit quelque meſintelligence, & prièrent qu'on leur en apprît la cauſe. Mon Oncle qui étoit un homme droit & qui croioit avoir raiſon la leur dit naturellement, ſon épouſe ſe deffendit de ſon côté & les parens jugerent à propos de décider la choſe ſans donner raiſon ni à l'un ni à l'autre. Pour cet effet, ils condamnerent leur Parente à coucher ſans chemiſe, alors la choſe alla ſon train; cependant mon Oncle avoit toujours une petite rancune ſur le cœur, & comme il étoit un des meilleurs piſſeurs de la province, qualité ou don ſi vous voulez que maints Melancholiques auſſi bien que moi lui envieient bien, il réſolut de jouer un tour à ſon Epouſe. Un ſoir qu'ils

qu'ils furent couchez, il prit le pot de chambre & pissa si copieusement qu'il ne resta pas de place pour y mettre plein une coquille de noix de liqueur; quand sa femme dans la nuit voulut lâcher de l'eau, elle prit le pot de chambre, mais elle trouva la place prise, force lui fut, quoiqu'en hyver, de se lever & d'aler vider le pot par la fenêtre, mon Oncle ne savoit pas que sa femme fut aussi habile en l'art de pisser que lui. Le lendemain il l'éprouva; étant couchez ensemble, elle se saisit la première du pot de chambre, & par un Torrent du moins aussi profond que le Jourdain (par parenthèse il a pourtant vingt & deux piés de hauteur de bord sans conter sa profondeur) elle pissa, uriner ce seroit trop peu dire, & remplit si bien le pot de chambre, que quand mon Oncle voulut lâcher de l'eau, force lui fut de faire le même manège qu'avoit fait sa femme le soir d'auparavant. Cela le fâcha, car il vouloit garder son autorité; il inventa un moien par lequel il crut la bien punir. Le lendemain il donna ordre en particulier à la servante de ne porter plus de pot de chambre dessous son lit, mais d'y porter une bouteille, & toute la nuit il urina à son aise par diverses reprises, sa femme le regardant faire, comme le Renard la Cigogne de la fable; matante resolut d'y remédier, craignant que si dans les commencemens elle se laissoit mettre le pié sur la gorge, elle ne fût malheureuse tout le reste de sa vie. Sachant donc que son mari devoit encore faire porter au lieu de pot de chambre la bouteille de l'autre soir, elle se nantit d'un entonnoir: & quand ils furent couchez, se saisissant la première de la bouteille, avec son entonnoir, zeff il ne restoit pas de place pour y en mettre un verre. Mon Oncle vit bien que son opinâtreté lui feroit faire un mauvais ménage, il prit le parti de la paix & lui promit d'en user honnêtement, & elle l'assura qu'elle lui obeirot toujours. Depuis ce teins là ils ont vécu dans la plus parfaite union du monde.